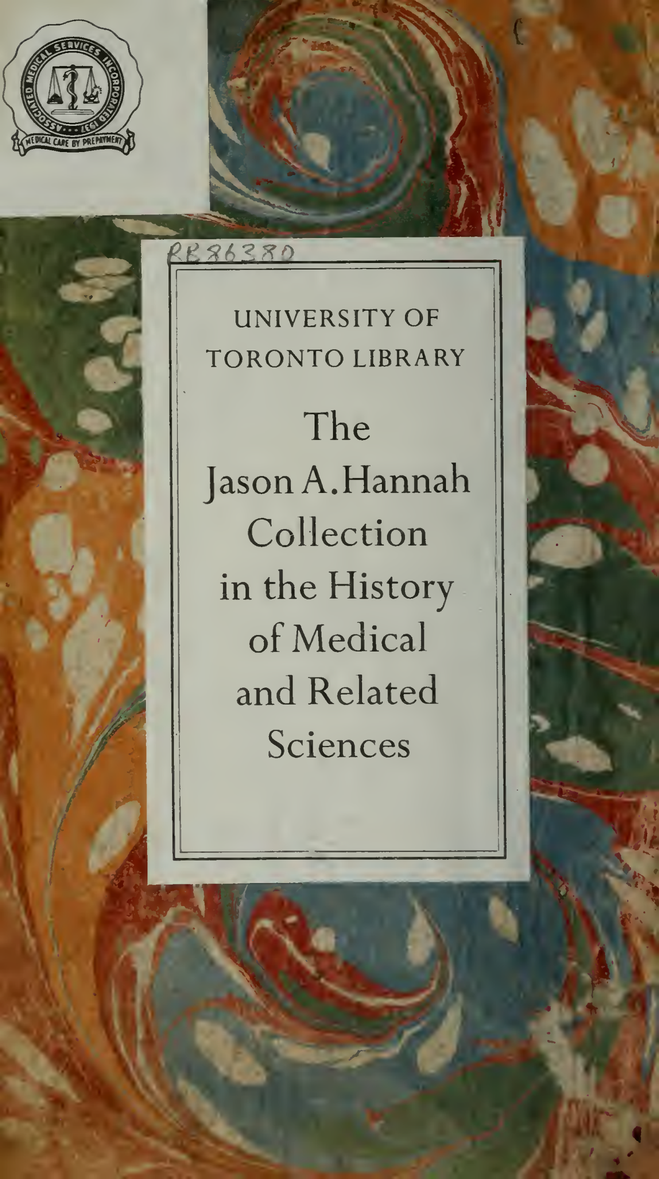
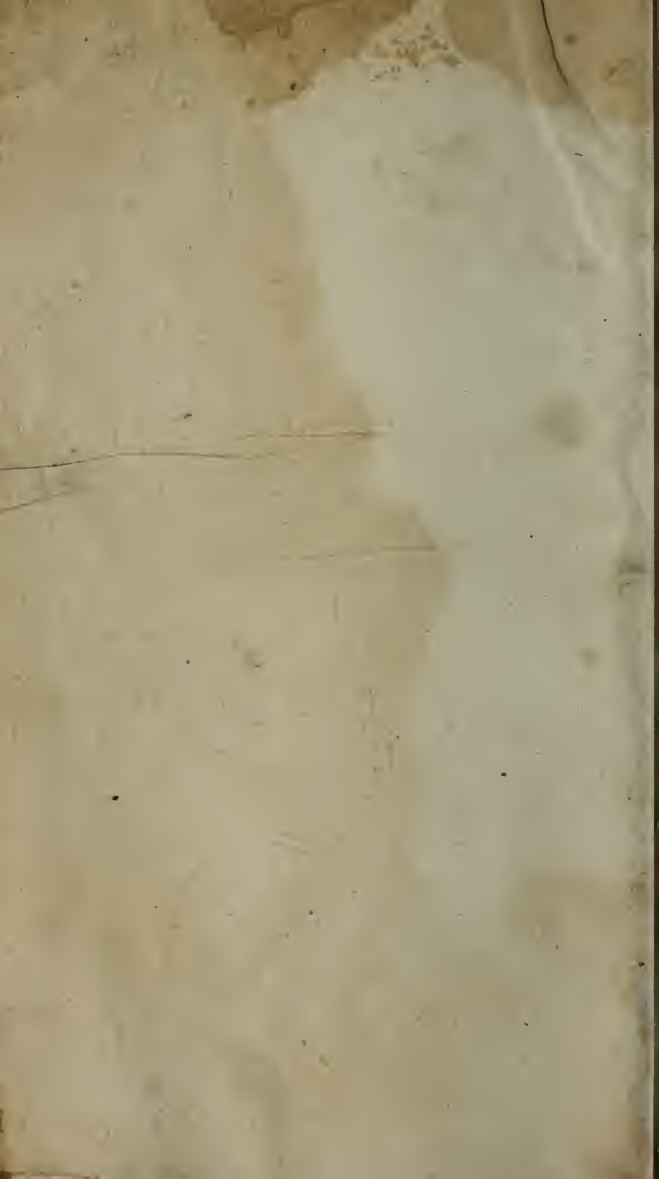



ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED 1937
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT









PRINCIPES

DE

CHIRURGIE.



A PARIS, ruë de la vieille-Bouclerie.

Chez { D'HOURY, pere, seul Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc d'Orléans.
Et LAURENT D'HOURY fils.

M. DCC. XLVI.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.



AVANT-PROPOS.

L'Art de guérir eſt d'une grande étenduë. Le grand nombre & la différeuce des parties qui compoſent le corps humain, la multiplicité des choſes qui peuvent les offenſer, & la variété des moyens qu'il faut employer pour remédier à tous les deſordres que ces cauſes peuvent produire, exigent tant de connoiſſances pour la perfection de cet Art, que l'eſprit le plus pénétrant & le plus vaſte ne peut les raſſembler toutes pendant le court eſpace de la vie la plus longue. C'eſt ce qui a fait dire au Prince de la Médecine, que l'Art eſt long, & que la vie eſt courte.

Peu de tems après la création, l'homme eſt devenu ſujet aux maladies, & il a commencé ſans doute dès-lors à en chercher les remédes. Ainſi l'Art de guérir eſt preſque auſſi ancien que le Monde.

Dans les premiers tems, un même homme l'exerçoit en ſon entier. Au tems d'Eraſiſtrate on le diviſa en Médecine & en Chirurgie, afin que

chacune de ces deux parties fût cultivée séparément.

Malgré ce partage, qu'occasionna sans doute la multiplicité des maladies & des moyens de les guérir on peut dire encore de l'un & de l'autre en particulier ce qu'Hippocrate en avoit dit en général. Ainsi quiconque se destine à professer la Chirurgie, doit pendant bien des années en faire une étude sérieuse, se former sous d'habiles Maîtres, les suivre chez les Malades & dans les Hôpitaux, consulter les meilleurs Auteurs, comparer les lumiéres & la pratique des Anciens avec celles des Modernes, profiter des découvertes de ceux-ci, & tâcher, en remarquant de quelle maniére ils les ont faites, de se mettre en état d'en faire soi-même de nouvelles.

On ne peut trop chercher les moyens de posséder dans le plus haut degré de perfection possible un Art qui est si important; car les fautes que l'on commet en l'exerçant sont d'une extrême conséquence. Elles intéressent la santé & la vie même des hommes.

La Chirurgie est l'art de guérir les maladies qui ont besoin de l'opéra-

tion de la main, ou de quelque médicament extérieur.

On voit par cette définition que la Chirurgie ne se borne pas à l'opération, ni aux maladies externes. En effet il y a des maladies externes, pour lesquelles il faut avoir recours aux médicamens, parce que l'opération n'y peut convenir, ou n'y suffit pas ; & il y a des maladies internes qu'on ne peut guérir que par quelque opération ou par quelque médicament appliqué extérieurement.

Le corps humain, soit vivant, soit mort, est le sujet de la Chirurgie. Elle conserve la santé du corps humain vivant, elle en guérit les maladies ; elle le considére après la mort pour en connoître la structure.

Son objet comprend toutes les maladies Chirurgicales, les moyens de les guérir, & même le corps humain après la mort, parce qu'en l'ouvrant elle découvre les causes des maladies.

Sa fin est de prévenir, de guérir ou de pallier les maladies qui sont de son ressort.

Il seroit à souhaiter que l'étude de la Chirurgie fut toujours précé-

dée de celle des Méchaniques & de la Physique. Le corps humain est une machine animée. Ainsi la connoissance des principes de la Méchanique frayeroit le chemin à celle du corps humain & de ses maladies, qui ne sont que le dérangement des parties de cette machine ou l'irrégularité de ses mouvemens. La Chirurgie est un Art très-relatif à Phisique ; sa spéculation fait partie de cette science qui par conséquent peut servir d'introduction à cet Art.

La Chirurgie se divise en Théorique & en Pratique.

La premiere consiste dans la connoissance des regles & des préceptes de l'Art. Elle s'attache à l'explication de tous les phénoménes qui se passent dans le corps sain ou malade, à l'étude de l'Anatomie & à celle des maladies & des remedes propres à les guérir.

La Chirurgie-Pratique consiste dans l'exécutions de toutes les regles & dans leur application aux différentes maladies dont la théorie a donné la connoissance.

La Chirurgie-Théorique & la Chirurgie-Pratique s'éclairent mutuellement. L'on travaille en aveugle

quand on ne réünit pas ces deux parties. Les préceptes ouvrent la route à la Pratique , & la Pratique donne souvent lieu de faire de nouveaux préceptes, ou de rectifier les anciens.

Les qualités qu'un Chirurgien doit avoir regardent également l'esprit & le corps , & sont proprement des dons de la nature. La justesse & la pénétration de l'esprit , l'adresse & la fermeté dans la main , & la finesse dans la vûë , sont des talens que la nature donne, & qu'on perfectionne par l'exercice.

L'étude dans la jeunesse accoûtume l'esprit à raisonner juste , & à acquérir cette espéce de sagacité qu'il faut pour saisir promptement dans une multitude d'objets le point principal. L'exercice dans l'Anatomie donne la fermeté, & perfectionne l'adresse naturelle ; l'habitude à faire les opérations sur les cadavres , dispose à les faire sur les vivans.

Ce n'est point un Traité complet que cet Ouvrage , ce n'est qu'un très-petit abregé des élémens de Chirurgie dont il contient les principales définitions & les regles fondamentales. C'est à proprement parler une introduction qui familiarisera les

jeunes Etudians avec les termes de cet Art, & qui par le moyen de quelques explications leur fera appercevoir ce qu'il renferme de plus important.

Il est divisé en cinq Parties.

La premiére renferme la Physiologie, qui donne la connoissance du corps humain, considéré comme vivant & en santé.

La deuxiéme contient l'Higienne qui expose les moyens de conserver la santé & de prolonger la vie.

La troisiéme, sous le nom de Pathologie, traite des Maladies Chirurgicales.

La quatriéme, sous celui du Thérapeutique, indique les moyens de les guérir, & donne les préceptes qu'il faut observer ; en employant ces moyens.

Dans la cinquiéme, on fera l'application des regles générales aux cas particuliers.

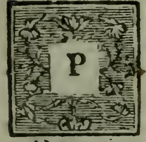
On se croit dispensé de citer les Auteurs d'où sont tirés les préceptes que l'on rapporte, parce que la multiplicité des citations dans un si petit Ouvrage pourroit détourner l'attention des jeunes Etudians en faveur desquels il est fait.

PRINCIPES



PRINCIPES
DE CHIRURGIE,
PREMIERE PARTIE.

PHISIOLOGIE.



HISIOLOGIE eſt un mot compoſé de deux termes grecs qui joints enſemble ſignifient, Diſcours ſur les choſes naturelles.

Combien il entre de ſubſtances dans le corps.

Deux ſortes de ſubſtances unies enſemble compoſent l'homme ; l'une ſpirituelle, qui eſt l'ame dont l'eſſence eſt de penſer ; l'autre matérielle qui eſt le corps & qui exécute, tant que l'ame y eſt unie, tous les différens mouvemens corporels.

Ce qu'apprend la Phiſiologie.

La Phiſiologie eſt l'hiſtoire de cette ſubſtance corporelle & donne par conſéquent la connoiſſance des différentes parties qui compoſent le corps humain, de leur rapport & de leurs fonctions.

Quelles parties compoſent le corps.

Deux ſortes de parties entrent dans la compoſition du corps humain : les unes ſont ſolides & les autres liquides. Ces deux eſpéces de parties agiſſent l'une ſur l'autre ;

Ce qui réſulte de leur union.

Division de la Phisiologie. & de cette action réciproque, ainsi que de leur équilibre, résultent les fonctions de la machine & par conséquent la vie. Je partagerai la Phisiologie en trois Sections; dans la premiere je traiterai des Solides, les Fluides feront la matiere de la seconde, & les fonctions du corps humain celle de la troisieme.

SECTION PREMIERE.

Des Solides.

Les solides sont un amas de tuyaux ou de vaisseaux. LES parties solides ne sont qu'un amas de plusieurs tuyaux ou vaisseaux, qui renferment quelque liqueur, & de nerfs, qui distribuent les esprits animaux.

L'arrangement varié de ces vaisseaux forme les différentes parties du corps.

L'arrangement des vaisseaux. Les vaisseaux sont arrangés, entrelassés, repliés, entortillés d'une infinité de manieres. Les gros se divisent en d'autres plus petits qui se divisent & se subdivisent encore, de maniere qu'on ne connoit pas la fin de ces subdivisions. Si on en croit Ruisch, les plus petits sont si fins qu'il s'en trouve des millions dans une partie aussi petite qu'un grain de moutarde. Un nombre infini

De quoi ils sont entourés. de filets nerveux entrelassent ces vaisseaux, & lorsque l'abondance des esprits animaux, qui coulent dans ces filets les tend, les nerfs en rétrécissant le calibre des vaisseaux, les gênent, les brident & y suspendent ou diminuent le cours des liqueurs.

Quelle qualité ont les vaisseaux. Les vaisseaux ont tous une vertu élasti-

que, qui rapproche leurs parois lorsqu'ils ont été éloignés par quelque cause que ce soit, & diminue leur diamètre lorsque le volume de la liqueur qu'ils contiennent diminue. Lorsque la liqueur cesse d'y passer les parois se rapprochent & se collent, de sorte qu'il ne reste plus de cavité entr'eux.

Différences des solides par rapport à leur consistance.

Toutes les parties solides du corps, quoique toutes également composées de vaisseaux, sont néanmoins toutes différentes entre elles par rapport à leur consistance. Les unes sont dures, & les autres sont molles.

L'usage des parties dures.

Celles qui sont dures, (les os & les cartilages,) donnent au corps la fermeté & l'attitude; servent de soutien à celles qui sont molles & à les garantir.

Celui des parties molles.

Les parties molles, tantôt seules, tantôt avec les parties dures, servent par leur méchanisme à éxécuter les fonctions.

Division des parties solides.

On devise communément toutes les parties solides du corps en similaires ou simples, & en dissimilaires, ou composées, ou organiques.

Quelles sont les parties similaires.

Les parties similaires sont les fibres, les membranes, les os, les cartilages, les ligamens, les muscles, les tendons, les aponévroses, les glandes, les artères, les veines; les canaux secretoires & excretoires, les nerfs, & les tegumens communs.

Les dissimilaires.

Les dissimilaires, ou organiques sont celles qui sont composées des précédentes, comme les viscères, & autres.

Remarque sur les parties similaires.

Il semble néanmoins que pour parler exactement, il n'y a que les fibres qu'on puisse appeller des parties simples, parce qu'elles ne paroissent être composées que des parties de même nature; au lieu que les muscles, les tendons, les glandes & tout ce

que les Anciens appelloient parties ſimples, ſont compoſés de pluſieurs choſes de differentes eſpéces. Outre cela, pluſieurs de ces parties qu'on appelle Similaires, par exemple les artères, les glandes, &c. ont des fonctions particulieres, & par conſéquent ſont des organes.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties qu'on appelle Similaires.

Les fibres. §. I. LES fibres ſont des filets longs, & déliés, la plûpart aſſez fermes, qui par leur arrangement particulier & leurs différentes connexions, forment les autres parties du corps, auſſi ſont-elles membraneuſes, charnues, tendineuſes, ou oſſeuſes, droites, obliques, longitudinales, tranſverſales, circulaires, ſpirales, groſſes, fines, longues, ou courtes; elles forment la premiere trame de toutes nos parties ſolides, & tirent, ſelon quelques-uns, leur origine des nerfs du cerveau & de la moëlle de l'épine.

Elles ont un reſſort élaſtique, c'eſt-à-dire qu'après avoir été allongées par quelque cauſe, cette cauſe ceſſant, elles ſe remettent dans leur état naturel. La matrice des femmes groſſes, le ventre des hydropiques, le gonflement des glandes, &c. fourniſſent des preuves de cette élaſticité.

Les membranes. §. II. Les membranes ne ſont qu'un tiſſu ſouple de fibres arrangées & entrelaſſées

fur un même plan. Leur fineffe vient de celle de leurs fibres & leur épaiffeur de la pluralité de leurs plans particuliers. Ces plans particuliers font appellés lames & quelquefois tuniques, qu'on diftingue en externes, moyennes & internes. Leur ufage est de tapiffer les principales cavités du corps, & de former les artères, les veines, &c.

Leur ufage.

§. III. Les os font les parties les plus dures de toutes celles qui compofent le corps humain. La fubftance des os eft un tiffu de fibres folides, différemment difpofées fuivant la conformation de chaque os. Selon Gagliardie, les os font compofés de trois fortes de fubftances : une compacte, une fpongieufe ou cellulaire, & une réticulaire.

L'os.

Sa fubftance.

La fubftance compacte eft l'extérieur de l'os. Elle eft compofée de plufieurs lames couchées les unes fur les autres.

La compacte.

La fubftance fpongieufe ou cellulaire, fe trouve à l'extrêmité des os longs. Les mêmes lames qui forment la fubftance compacte produifent la cellulaire en s'écartant, en fe croifant, & en fe rompant.

La fpongieufe.

La fubftance réticulaire eft formée par des filets minces, qui partent de la fubftance fpongieufe, & qui fe croifent.

La réticulaire.

Ces trois fubftances fe trouvent toûjours dans les os longs & ronds. La fubftance fpongieufe occupe les extrêmités & la réticulaire mêlée avec la fpongieufe les cavités. Dans les os plats, par exemple dans les os du crane, il ne fe trouve point de fubftance réticulaire. La fubftance compacte forme deux tables, entre lefquelles

Où fe trouvent ces trois fubftances.

ſe trouve la ſpongieuſe. Cette derniere qui ſe trouve au crâne s'appelle Diploë.

Diploë.

Toutes les cavités de la ſubſtance réticulaire & de la ſubſtance cellulaire ſe répondent les unes aux autres, & ſont tapiſſées d'une membrane très-fine, qu'on peut régarder comme un perioſte intérieur, & ſur laquelle eſt répandu une infinité de vaiſſeaux ſanguins.

Les artéres dépoſent dans ces cellules une ſubſtance huileuſe qu'on appelle moëlle. Celle qui remplit les intervalles de la ſubſtance réticulaire eſt liquide comme de l'huile, celle qui ſe touve dans les cavités des os longs a plus de conſiſtance. La membrane dont nous venons de parler, eſt exactement attachée à l'os par des petits vaiſſeaux, & par des prolongemens qui s'inſinuent dans les pores des os. C'eſt par ces pores que la moëlle peut couler dans la ſubſtance de l'os, ce qui le rend moins fragile.

Les Dents.

On doit regarder les dents comme de véritables os enchaſſés dans de petites ouvertures qu'on nomme alvéoles. La portion de la dent qui ſe trouve dans l'avéole eſt ſa racine ; par l'extrémité de laquelle entrent un artère, une veine, & un nerf qui s'avancent juſques dans la ſubſtance de la dent. On voit par-là que les dents ſe nourriſſent & doivent être ſenſibles.

Leur émail.

La portion de la dent qui eſt hors de l'alvéole eſt recouverte d'une ſubſtance blanche & très-dure, qu'on appelle émail, & qui ſe régénere ſurtout dans la jeuneſſe lorſqu'elle a été détruite. La racine a une membrane qui la revêt, & qui eſt une continuation de celle qui tapiſſe l'alvéole.

Les os servent de base, d'appuis & de bornes à toutes les autres parties du corps. Tous les os sont recouverts extérieurement de membranes assez fines qu'on nomme Periostes. Celle dont les os du crâne sont revétus exterieurement, s'appelle Pericrâne.

L'usage des os.

Le Perioste est un tissu fort serré. Il est attaché, & collé pour ainsi dire à l'os par une infinité de petits filets & de petits vaisseaux sanguins, & par quelques nerfs qui entrent dans les pores de l'os, qui lui donnent quelque sensibilité, & qui communiquent avec ceux du Perioste interne. Le Perioste sert à soutenir une très-grande quantité de nerfs qui le rendent d'un sentiment très-exquis, & une infinité de petits vaisseaux capillaires. C'est par le moyen de ces vaisseaux que les os reçoivent leur accroissement & leur nourriture. Les sucs qui doivent y servir sont préparés & séparés du sang par le Perioste que je regarde comme l'organe destiné à cet usage : ils sont ensuite portés & déposés dans la substance des os où ils acquierent parfaitement leur consistance. Ce sont eux qui dans les fractures servent à réunir les os, & qui dans l'exfoliation total d'un os, le remplacent, comme on l'a vû quelquefois, en formant avec le tems une substance aussi solide que l'os.

Le Perioste.

D'où les os reçoivent leur nourriture.

§. IV. Les cartilages sont des substances blanchâtres, unies, polies, souples & élastiques, qui n'ont point de cavité, n'y par conséquent de moëlle. Ils sont moins durs que les os, & plus durs que les autres parties. On partage tous ces catilages en deux classes. Les uns sont unis aux os, & les

Les cartilages.

autres en ſont entierement ſéparés. L'uſage des cartilages de la premiere claſſe eſt 1°. De vêtir toutes les extrémités des os joints par articulation mobile, & les paſſages ou couliſſes des tendons. 2°. D'unir tout-à-fait les os, les uns avec fermeté, & les autres avec fléxibilité. 3°. D'augmenter le volume où l'étendue des os. L'uſage des cartilages de la ſeconde claſſe, eſt de ſoutenir certaines parties du corps, où les os ne conviendroient pas. Tous les cartilages, exceptés ceux qui ſe trouvent dans les articulations mobiles, dans les couliſſes, & dans les autres endroits où il y a du frottement, ſont revêtus d'une membrane qu'on appelle Perichondre.

Leur uſage.

Perichondre.

Les ligamens.

§. V. Les ligamens ſont des ſubſtances blanches, fibreuſes, ſerrées, compactes, plus ſouples, & plus pliantes que les cartilages, difficiles à rompre ou à déchirer, & qui ne s'allongent que très-difficilement. Ils ſervent à contenir, à attacher, à borner & garantir certaines parties.

Leur uſage.

Les muſcles.

§. VI. Les muſcles ſont des maſſes compoſées de fibres plus ou moins longues, rouges ou rougeâtres, qu'on nomme fibres motrices. Ils ſont recouverts d'une membrane propre. Les extrêmités des muſcles ſont ordinairement terminées par d'autres fibres ſerrées, menues & très-blanches. Lorſque ces fibres forment un corps de figure ronde & longue, on l'appelle Tendon. Lorſqu'il en forme un mince, plat & étendu comme une eſpéce de membrane, il ſe nomme Aponévroſe. La maſſe rouge & molaſſe, eſt ce qu'on appelle communément la chair.

Les tendons.

Les aponévroſes.

Compoſition du muſcle.

Chaque muſcle peut ſe diviſer en une infinité de petits autres muſcles ſemblables, qui ont tous un centre & un tendon, & qu'on appelle fibres motrices. Toutes ces fibres unies enſemble par une petite membrane cellulaire forment un gros muſcle.

Combien on diſtingue de ſortes de muſcles en général.

On diſtingue deux ſortes de muſcles, les uns ſont creux ; tels ſont le cœur, les artères, l'eſtomach, les inteſtins, la veſſie ; leur uſage eſt de contenir & de mouvoir les liqueurs en les comprimant ; les autres ſont pleins, tels ſont les muſcles extérieurs du corps qui ſervent à mouvoir toutes nos parties mobiles.

Leur uſage.

Les muſcles ſont les organes de tous les mouvemens. Leur action conſiſte principalement dans le racourciſſement des fibres motrices ou charnues, qui le compoſent. Le racourciſſement s'appelle contraction. Les muſcles en ſe contractant tirent les différentes parties du corps par le moyen des tendons, comme une force mouvante tire un poid par le moyen d'une corde. On peut donc regarder les muſcles comme autant de forces mouvantes qui mettent en mouvement toutes les parties tant ſolides que fluides du corps humain.

Les glandes.

§. VII. Les glandes ſont des molécules formées par l'entrelaſſement de vaiſſeaux de tout genre, recouvertes d'une membrane, & deſtinées à ſéparer de la maſſe du ſang quelque liqueur particuliere, ou ſeulement à perfectionner la limphe. Celles qui ſéparent du ſang quelque liqueur particuliere s'appellent conglomérées. Ainſi les reins qui ſéparent l'urine du ſang ſont des glandes conglomerées. Celles qui ſer-

Les glandes conglomerées.

vent à perfectionner la limphe s'appellent glandes conglobées. Ainsi les glandes des aines, des aisselles, & celles du mésenterre qui n'ont point d'autre fonction, sont des glandes conglobées.

§. VIII. Nous avons dit que tout notre corps n'étoit qu'un amas de vaisseaux, c'est-à-dire de tuyaux destinés à contenir quelque liqueur. De ces vaisseaux les uns renferment le sang, d'autres enfin servent à la filtration de quelque liqueur. Les vaisseaux sanguins sont de deux espéces, sçavoir les artères sanguines, & les veines sanguines.

Les arteres sanguines. Les artères sanguines sont des tuyaux élastiques qui partent du cœur, dont elles reçoivent le sang, qu'elles distribuent dans toutes les parties du corps. Elles ont une figure conique, dont la base est tournée du côté du cœur. Ainsi plus la liqueur contenue dans ces vaisseaux s'éloigne du cœur, plus elle souffre de frottemens & diminue de vitesse.

Les veines sanguines. Les veines ne sont qu'une continuation des dernieres divisions des artères, & rapportent au cœur le superflu du sang, que les artères ont distribué dans toutes les parties du corps.

Les artères ont deux mouvemens sensibles, l'un de dilatation, & l'autre de contraction. *Le mouvement de diastole.* Le premier qu'on apelle Diastole est causé par le sang que le cœur pousse par intervale dans les artères.

Le mouvement de sistole. Le second qu'on appelle Sistole, est causé par la force élastique des parois des artères, qui agissent sur le sang dans le moment que le cœur cesse de le pousser. Ces deux

mouvemens opposés forment ce qu'on appelle Pouls.

Le Pouls.

Les veines n'ont pas de mouvement sensible, mais il se trouve dans leur intérieur des valvules placées à quelque distance les unes des autres, qui empêchent le sang de retourner en arriere. Les artères, ainsi que les veines, sont d'abord des troncs ; elles se divisent en rameaux, branches & ramifications. Les dernieres & les plus fines de ces ramifications sont appellées, à cause de leur finesse, vaisseaux capillaires.

Les extrêmités capillaires des artères s'unissent aux extrêmités capillaires des veines, & y transmettent le sang qui n'a pas servi à la nourriture des parties, & celles-ci le rapportent au cœur.

Les vaisseaux limphatiques se divisent aussi en artères & veines.

Les artères limphatiques.

Les artères limphatiques sont des petits vaisseaux transparens beaucoup plus fins que les artères capillaires sanguines, d'où elles partent, & qui conduisent dans toutes les parties du corps une liqueur aqueuse appellée limphe.

Les veines limphatiques.

Les veines limphatiques ne sont que la continuation des artères du même nom ; elles rapportent une portion de la limphe qui avoit été distribuée dans les différentes parties du corps par les artères limphatiques & la déchargent ensuite dans les veines sanguines.

C'est des vaisseaux limphatiques que vient la blancheur de certaines parties du corps, & en particulier celle de la peau, qui dans l'état naturel ne paroit blanche, que parce que ces vaisseaux se trouvent en grand nombre entre elle & l'épiderme.

Les veines lactées. On met au nombre des veines limphatiques les vaisseaux lactés, appellés ainsi parce qu'ils reçoivent des intestins une liqueur blanche qu'on nomme Chile ; car ces veines sont remplies de limphe, lorsqu'elles ne sont point remplies de cette liqueur blanche.

§. IX. Les canaux destinés aux secretions, sont divisés en secretoires & excretoires.

Les vaisseaux secretoires. Les vaisseaux secretoires sont ceux qui servent à séparer du sang quelque liqueur particuliere, ce sont eux qui composent principalement les glandes conglomerées.

Les excretoires. Les canaux ou vaisseaux excretoires sont ceux qui reçoivent la liqueur séparée par les secretoires, & la déposent dans quelques parties, ou la transmettent au-dehors.

Les nerfs. §. X. Les nerfs sont des cordons blanchâtres & cylindriques, qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, enveloppés de la dure-mere & qui se distribuent dans toutes les parties du corps.

Dequoi ils sont formés, & ce qui y coule Ils sont formés par l'assemblage de petits filets fort fins, mais creux, ou disposés de maniere qu'il y coule une liqueur très-fine & très-subtile qu'ils reçoivent du cervéau. *Usage des nerfs.* C'est par le moyen de cette liqueur, qu'on appelle esprit animal, que les nerfs sont le principe du mouvement & du sentiment ; & par conséquent les organes par lesquelles le corps & l'ame agissent l'un sur l'autre.

La connoissance de la distribution des nerfs & de leur rapport entre eux est très-importante. Elle conduit à celle des mouvemens simpatiques, & l'on voit par elle

comment le vice d'une partie peut ſe communiquer à d'autres, & produire des accidens différens.

Les pores abſorbans.

§. XI. On ne peut douter qu'il n'y ait à la ſuperficie du corps, & à celle de ſes cavités une infinité de petites ouvertures, qu'on appelle pores abſorbans, par où certaines ſubſtances peuvent s'inſinuer dans nos vaiſſeaux. Car ce ne peut être que par ce moyen qu'on gagne certaines maladies en touchant ceux qui les ont, & que les remedes appliqués extérieurement, tel que le Mercure, pénetrent dans l'intérieur.

Ce ne peut être auſſi que par ce moyen que l'eau des hydropiques, ou celle qu'on aura injectée dans le ventre d'un chien, ſe diſſipe quelquefois en fort peu de tems.

Ce qui recouvre & enveloppe les parties du corps.

§. XII. Toutes les parties du corps ſont recouvertes & enveloppées de la membrane graiſſeuſe ou adipeuſe, & de la peau qu'on nomme tegument commun.

La membrane graiſſeuſe.

La membrane graiſſeuſe eſt un tiſſu de pluſieurs feuillets membraneux très-fins entre leſquels ſe trouvent quantité d'intervales plus ou moins grands, qu'on appelle cellules. Tout ce tiſſu cellulaire eſt uni étroitement à la ſurface intérieure de la peau; il s'inſinue dans l'intérieur des muſcles, & même entre leurs fibres, & il a communication avec la plevre & avec le peritoine.

Comment on peut regarder les cellules.

On peut regarder les cellules graiſſeuſes comme de petits ſacs qui répondent les uns aux autres, & ſur leſquels les artères & les veines capillaires, ſanguines & limphatiques ſe ramifient.

Ce que les artères dépoſent.

Les artères ſanguines dépoſent dans ces petits ſacs ou cellules

un ſuc huileux & onctueux, qui ſe condenſe plus ou moins, & qu'on nomme graiſſe.

La peau. La ſeconde envelope commune du corps eſt la peau. Elle eſt compoſée, ſelon les Anatomiſtes modernes, de quatre parties.

La premiere & la plus intérieure eſt ce tiſſu qu'on nomme proprement le cuir, qui eſt compoſé de fibres membraneuſes, tendineuſes & nerveuſes & parſemé de vaiſſeaux, dont la plûpart ſont limphatiques. Ce tiſſu prête & s'etend en tous ſens, comme l'étoffe d'un chapeau, & reprend de lui-même ſon étendue ordinaire. C'eſt ce qui arrive aux femmes groſſes & aux hydropiques.

Le cuir.

On trouve à la ſurface intérieure de la peau deux eſpéces de petites glandes enchaſſées dans ſon épaiſſeur; & dont les tuyaux excrétoires s'ouffrent ſur la ſurface externe de la peau.

Les premieres ſont appellées, à cauſe de leur reſſemblance à un grain de millet, glandes milliaires.

Les ſecondes ſe trouvent en plus grand nombre dans certains endroits que dans d'autres à proportion que les parties ſont plus ou moins expoſées au frottement; elles ont été nommées par M. Morgagni, glandes ſébacées.

Le corps papillaire. La ſeconde partie de la peau eſt appellée corps papillaire, & conſiſte dans les petites éminences qu'on voit ſur la ſurface externe du cuir, & qu'on nomme Mamelons & Houpes nerveuſes. Ces mamelons différent entre eux par leur figure & par leur arrangement, & ils ſont formés par les filets capillaires des nerfs qui ſe ſont diſtribués à la peau, ils ſont par conſé-

quent les organes la ſenſation du toucher.

La troiſiéme partie eſt ce que Malpighi a nommé corps muqueux & reticulaire. On croit que ce corps muqueux n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance mucilagineuſe & facile à ſe condenſer, qui recouvre toute l'étendue du cuir. Cette ſubſtance eſt réellement parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux qui forment un lacis ou tiſſu vaſculaire. Les injections fines & ſubtiles, les inflammations naturelles, & la pâleur extraordinaire de la peau prouvent l'exiſtence de ces vaiſſeaux & la communication qu'ils ont entr'eux. Ce n'eſt qu'en ſuppoſant ſes vaiſſeaux & leur communication qu'on peut expliquer les inflammations & cette pâleur qui ſurviennent quelquefois fort ſubitement.

Le corps maqueux

Enfin la quatriéme partie de la peau eſt une membrane très-mince, tranſparente, inſenſible, & fort étroitement attachée aux autres par des filets ſi fins qu'ils ſe rompent aiſément. On l'appelle épiderme ou ſur peau. Sa ſtructure eſt difficile à connoître, & l'on n'y a pû découvrir par le ſecours de l'art aucun vaiſſeau ſanguin.

L'épiderme.

Son uſage eſt de défendre les papilles ou mamelons nerveux de l'action immédiate des corps extérieurs, dont l'impreſſion auroit été fort douloureuſe ſans elle, comme on le remarque après qu'elle a été enlevée par quelque cauſe que ce ſoit.

C'eſt elle qui forme ces cloches ou ampoules qui s'élevent ſur la peau, après l'application des veſſicatoires, ou à l'occaſion d'une brûlure. Quand l'épiderme a été détruit en quelque endroit, il ſe régénere avec facilité, & ſans qu'il y paroiſſe aucune cicatrice.

Les callofités qui furviennent aux pieds, aux mains & aux genoux, font formées par la pluralité des lames ou des couches de cette membrane que ces attouchemens durs & réiterés ont multipliés.

Ses trous ou pores.

L'épiderme a des petits trous par où fort la matiere de la tranfpiration infenfible. Ces petits pores font formés par les enfoncemens de l'épiderme qui s'unit au vaiffeau où la matiere de la tranfpiration eft contenue. Ces petits allongemens font quelquefois détachés des vaiffeaux, & pouffés en dehors par la férofité qui s'épanche pour former les ampoules. Alors les pores fe trouvent bouchés, & la tranfpiration eft fupprimée.

Pores de la peau.

La peau eft percée de plufieurs petites ouvertures imperceptibles à la vûe, mais qui ne le font pas au microfcope ; les unes répondent aux extrêmités artérielles très-fines par où fort l'humeur de la tranfpiration, les autres font proprement les pores abforbans. Il n'exhale rien de ceux-ci, mais ils laiffent entrer les liqueurs qu'on applique au corps, & qui s'infinuent par les vaiffeaux limphatiques dans les veines.

De la couleur de la peau des hommes en différens pays.

La couleur de la peau n'eft pas la même dans tous les habitans de la terre. Les François & les Anglois l'ont blanche ; les Efpagnols bafanée, les Egyptiens olivâtre, & les Negres noire. La caufe de ces différences n'eft pas encore connue.

Quelques Auteurs prétendent cependant que l'ardeur du foleil d'Afrique eft la caufe de la couleur noire des Negres. Mais fi cela étoit, les enfans nés en Afrique de pere & de mere Européens ne conferveroient pas leur couleur blanche ; les Negres qui naiffent

ſent en Europe, & qui l'habitent, ceſſeroient d'être noirs ; il ſemble plûtôt que cette couleur noire eſt naturelle aux Afriquains, & qu'elle exiſte dans leur peau. Eſt-ce dans l'épiderme ? Cette partie de la peau eſt dénuée de vaiſſeaux, & elle eſt dans les Negres ſemblable à celle des Européens. Eſt-ce dans le corps muqueux ? Cela paroît vraiſemblable, cette partie de la peau eſt, à ce qu'aſſure Malpighi, dans les Negres d'une couleur noire ſemblable à du charbon de bois. La couleur noire s'affoiblit dans un enfant né d'un Européen & d'une Negreſſe, & s'effacera enfin dans ſes deſcendans, s'ils n'habitent plus avec aucun Negre ou aucune Negreſſe.

Les ongles.

Les ongles & les poils peuvent être conſiderés comme une dépendance de la peau.

Les ongles ſont des petits corps blanchâtres, tranſparens, d'une ſubſtance ſemblable à de la corne, & d'une figure ovalaire.

Quelques-uns penſent qu'ils ſont produits par les mamelons de la peau, & d'autres croyent qu'ils ne ſont qu'une continuation de l'épiderme. Lorſqu'après la macération on tire adroitement l'épiderme de la main, les ongles ſe détachent des mamelons pour la ſuivre. Et lorſqu'il ſurvient au doigt un panaris appellé communément tourniolle, le plus détruit pour l'ordinaire les adhérences de l'épiderme avec l'ongle ; il perd la vie, & eſt chaſſé par un nouveau. Ce qui ſemble prouver le dernier ſentiment.

Les poils.

Les poils ſont des petits corps ronds & longs qui ſortent de la peau. Leur racine qu'on trouve ſous la peau, & qu'on nomme oignon ou bulbe, eſt enveloppée dans une

capſule, & paroît creuſe & vaſculeuſe, comme la racine des plumes des oiſeaux. Ils ſont environnés de pluſieurs petites lignes noirâtres, qui s'étendent de la racine juſqu'à l'extrêmité, & qui ſont peut-être des vaiſſeaux ſanguins.

CHAPITRE SECOND.

Des Parties qu'on appelle Diſſimilaires, ou Organiques.

Diviſion du corps humain.

LE corps humain eſt diviſé en tête, col, poitrine ou thorax, bas-ventre ou abdomen, & extrêmités. Chacune de ces parties eſt encore ſubdiviſée en parties contenantes, & en parties contenuës. Les contenantes communes de tout le corps ſont la peau & la membrane adipeuſe.

La tête.

§. I. La tête renferme dans la cavité des os du crâne le premier des organes ou le premier mobile de toute l'œconomie animale : la face eſt le ſiége de pluſieurs autres organes particuliers très-compoſés.

Les parties contenantes propres de la tête ſont les muſcles frontaux, le péricrâne & les os du crâne. Les parties contenues ſont les membranes du cerveau, le cerveau & les vaiſſeaux.

La dure & la pie-mere.

Les membranes du cerveau ſont la dure-mere & la pie-mere, la dure-mere enveloppe tout le cerveau ; elle eſt fort tenduë, fort adhérente à l'intérieur du crâne, principalement vers ſa baſe & vers les ſutures.

C'eſt le perioſte intérieur des os du crâne. Elle a communication avec le péricrâne par le moyen de petits filets & de petits vaiſſeaux, qui traverſent les ſutures du crâne. Elle fournit une enveloppe à chaque nerf.

La pie-mere eſt une membrane fort fine, qui envelope immédiatement le cerveau; elle s'enfonce dans toutes ſes enfractuoſités, & elle ſert à ſoutenir un grand nombre de vaiſſeaux, qui vont à ce viſcere ou qui en reviennent.

Le cerveau & ſa diviſion.

Le cerveau eſt toute la maſſe renfermée dans les os du crâne. On le diviſe en cerveau, proprement dit, en cervelet & en moëlle allongée; à quoi il faut joindre encore la moëlle de l'épine contenuë dans le canal formé par les vertebres.

Le cerveau proprement dit.

Le cerveau proprement dit, eſt composé de deux ſubſtances. La premiére qui eſt extérieure, & qu'on appelle ſubſtance cendrée ou corticale, eſt glanduleuſe, ſelon le ſentiment de Malpighi, & vaſculaire ſelon celui de Ruiſch. La ſeconde qui eſt intérieure eſt blanche, & qu'on appelle médullaire, n'eſt ſelon quelques Anatomiſtes, que l'aſſemblage de vaiſſeaux excrétoires fort fins, qui viennent de la ſubſtance glanduleuſe, & d'où lès nerfs prennent leur origine.

Le cervelet.

Le cervelet eſt auſſi composé d'une ſubſtance cendrée, & d'une ſubſtance médullaire; mais différemment ſituées.

La moëlle allongée.

La moëlle allongée n'eſt que le prolongement de la ſubſtance médullaire du cerveau & du cervelet. Les fibres qui la composent ſe croiſent de ſorte que celles du côté gauche paſſent au côté droit, & celles du côté droit au côté gauche; c'eſt de

cette moëlle allongée que partent immédiatement les dix paires de nerfs qui sortent du crâne. Comme les fibres de la substance médullaire se croisent, les nerfs se croisent aussi. C'est-à-dire, que ceux qui viennent du côté droit passent au côté gauche, & que ceux qui viennent du côté gauche passent au côté droit. De-là vient à ce qu'on prétend que la paralysie, lorsqu'elle est la suite de la compression de quelle endroit du cerveau se trouvent pour l'ordinaire au côté opposé à celui de l'endroit comprimé.

La moëlle de l'épine. La moëlle de l'épine est une continuation de la moëlle allongée, & paroit être composée de deux substances, l'une blanche, & l'autre cendrée. La premiére est à l'extérieur & la seconde est dans l'intérieur. Trente paires de nerfs qui se distribuent dans toutes les parties du corps tirent leur origine de la moëlle de l'épine.

Les vaisseaux du cerveau. Les vaisseaux du cerveau sont des artères & des veines, dont les tuniques sont fort délicates. Les artères sont les carotides internes & les vertébrales. Les veines sont les jugulaires internes qui rapportent le sang de différens sinus qui se trouvent dans les duplicatures de la dure-mere.

Les artères ne sont point accompagnées de veines comme dans toutes les autres parties du corps; les unes & les autres entrent dans le crâne par un chemin différent, parce que si elles entroient ensemble, elles pourroient, par une compression mutuelle, former quelque obstacle au cours du sang.

La face. La face est le siége des organes de la vûë, de l'oüie, de l'odorat, du goût, de la parole & de la mastication.

Il y a deux ſortes de parties qui forment l'organe de la vûe. Les unes ſont extérieures ou globe de l'œil, & les autres forment ce globe.

L'organe de la vûë.

Les premieres ſont les ſourcils, les paupiéres, les glandes de Meibomius, la glande lacrimale, les graiſſes qui entourent le globe, les points lacrimaux, le ſac lacrimal ; le canal naſal.

Les autres ſont les muſcles de l'œil, la conjonctive, la cornée tranſparente, la ſclerotique, la choroide, l'uvée, (ou il faut remarquer l'iris & la prunelle,) la retine, l'humeur aqueuſe qui occupe la chambre antérieure & la chambre poſtérieure de l'œil, l'humeur vitrée, qui reſſemble à du verre fondu, & qui occupe la plus grande partie du globe de l'œil, & l'humeur criſtaline qui ſe trouve dans un enfoncement de la partie antérieure de l'humeur vitrée.

L'organe de l'oüie.

Les oreilles qui ſont les organes de l'oüie, ont deux parties, l'une externe & l'autre interne. L'aile, le conduit qui y eſt contigu, les glandes cerumineuſes répanduës ſur la membrane que tapiſſe le conduit, & la membrane du tambour qui ſe trouve à l'extrêmité de ce conduit forment la premiere de ces deux parties. Le tambour & le labyrinthe forment la ſeconde. On trouve dans la caiſſe du tambour les conduits qui communique avec la trompe d'Euſtache, & avec les cellules de l'appophiſe maſtoïde ; la fenêtre ronde, la fenêtre ovale, les quatre oſſelets & le cordon de nerfs appellé la corde du tambour, qui eſt une branche de la cinquiéme paire. Le labyrinthe eſt composé du limaçon, du veſtibule, & des canaux demi circulaires.

L'organe de l'odorat. Toutes les cavités du nez, qui eſt l'organe de l'odorat, ſont tapiſſées d'une membrane parſemée de pluſieurs grains glanduleux, & ſur laquelle les nerfs de la premiere paire viennent ſe diſtribuer.

L'organe du goût. La langue eſt l'organe du goût. Sa ſenſibilité réſide dans ces mamelons nerveux qui ſe trouvent ſur toute ſa ſuperficie, & ſur-tout à ſa pointe.

Les organes de la parole. La langue & les levres ſont les organes de la parole, les dents y contribuent auſſi.

Les organes de la maſtication. Les dents, la langue, les levres & la liqueur ſalivale filtrée par les glandes du même nom, ſont les organes de la maſtication. Les canaux excretoires des glandes ſalivales vont ſe rendre dans la bouche. Les principales glandes ſalivales ſont les parotides, les maxillaires, & les ſublinguales.

Les parotides. Les parotides ſont placées entre les conduits de l'oreille, & l'angle de la machoire inférieure. Leurs conduits excretoires découverts par Stenon en 1660. paſſent au milieu de la bouche ſur le muſcle maſſeter, & percent enſuite le muſcle buccinateur vers la troiſiéme dent mollaire.

Les maxillaires. Les glandes maxillaires ſont ſituées ſous chaque angle de la machoire inférieure.

Les ſublinguales. Leurs conduits excretoires découverts par Warthon, s'ouvrent à côté du frein de la langue. Les glandes ſublinguales ſont placées ſous la langue, elles ont pluſieurs petits conduits excretoires, découverts par Rivinus en 1679. & dont on trouve les orifices vers le frein de la langue.

Je dis que ces glandes ſont les principales, car il y en a un grand nombre d'autres plus petites, répandues ſous la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la bouche, & qui tirent leurs noms des différens en-

droits où elles sont situées. Il y en a encore deux autres dans le gosier, une de chaque côté. Leur figure les a fait nommer amygdales. On remarque sur leur surface plusieurs petits trous qui répondent chacun aux conduits excretoires.

§. II. Le col est composé de plusieurs parties, les principales sont les artéres carotides, les veines jugulaires, l'œsophage, la trachée-artère, & les vertebres. *Le col.*

1°. L'œsophage est le conduit par où les alimens descendent de la bouche dans l'estomach. La langue les pousse dans le pharinx, qui est la partie supérieure de ce conduit; la langue & l'œsophage sont par conséquent les organes de la déglutition. *Les organes de la déglutition.*

2°. La trachée-artère est le conduit par où l'air passe dans les poumons & en sort. Sa partie supérieure qu'on appelle le larinx, & qui est composée de cartilages & de muscles, est l'organe de la voix. A la partie antérieure & supérieure de la trachée-artère, on trouve une glande, appellée tiroïde, dont on ne connoit point l'usage. *L'organe de la voix.*

§. III. La poitrine ou thorax, renferme les principaux organes de la circulation & de la respiration. *La poitrine.*

Les parties contenantes de cette cavité sont les mamelles, les côtes les vertebres, le sternum, les cartilages, les muscles, la plevre. *Les parties contenantes.*

On n'en fera point ici une description détaillée, on se contentera de dire au sujet des mamelles que chacune est un corps glanduleux entouré de beaucoup de graisse, renfermé dans une espéce de *Les mamelles.*

ſac membraneux, & couvert des tégumens communs.

Leur uſage. La fonction de ces corps glanduleux eſt de ſéparer dans certains tems le lait que les vaiſſeaux ſanguins y apportent. Il en ſort beaucoup de conduits excretoires, qui en ſe dilatant forment une eſpéce de confluent ou de réſervoir, d'ou partent dix ou douze autres tuyaux qui vont percer le mamelon pour s'ouvrir au-dehors. L'uſage de ces tuyaux laiteux, eſt de tranſmettre au dehors le lait qui a été en dépôt dans le réſervoir.

Les parties contenues. Les parties contenues ſont le cœur, le péricarde, le médiaſtin, les poulmons, les gros vaiſſeaux, le thimus, le canal thorachique, & le diaphragme, qui ſépare la poitrine d'avec le bas-ventre.

Le cœur. Le cœur eſt le principal organe de la circulation, eſt un muſcle creux renfermé dans une ſac membraneux appellé péricade, il eſt composé de fibres tranſverſales, & longitudinales, & poſé à plat ſur le diaphragme entre le médiaſtin; ſa pointe eſt un peu tournée vers le côté gauche. Il a deux cavités unies enſemble, dont l'une s'appelle ventricule droit, & l'autre ventricule gauche. L'artère pulmonaire qui diſtribue le ſang aux poulmons, ſort du ventricule droit qui eſt le plus grand & le plus mince. L'artère aorte, qui porte le ſang dans toutes les parties du corps, ſort du ventricule gauche qui eſt le plus épais. Il y a au-deſſus de chaque ventricule une autre petite cavité qu'on nomme oreillete. La veine cave qui rapporte le rang de tout le corps aboutit à l'oreillete droite. La veine pulmonaire qui rapporte le ſang des poulmons aboutit à l'oreillete gauche. Les oreilletes ſont

ſont comme les ventricules collées l'une contre l'autre. Il y a dans l'intérieur des ventricules pluſieurs valvules, celles qui ſont placées à l'embouchure des artères laiſſent ſortir du cœur le ſang qui entre dans les artères, & l'empêchent de revenir par le même chemin. On les appelle ſemi-lunaires. Celles qui ſont à l'embouchure des oreillettes permettent au ſang d'entrer dans les ventricules, & l'empêchent de ſortir par le même chemin. On les appelle triglochines.

Les organes de la reſpiration & de la circulation.

Les poulmons & le diaphragme, ſont les principaux organes de la reſpiration.

Les poulmons.

Les poulmons ſont compoſés de petites veſſicules, où répondent toutes les ramifications de la trachée artère. Ces ramifications ſont appellées bronches. Il y a entre ces veſſicules un tiſſu cellulaire qui remplit les intervalles qu'elles laiſſent entre elles.

L'artère & la veine pulmonaire ſe ramifient à l'infini ſur ces veſſicules, ce qui forme un raiſeau vaſculaire merveilleux. On trouve dans l'intérieur des bronches de petites glandes nommées Tracheales.

Le Diaphragme.

Le Diaphragme eſt une cloiſon charnue & tendineuſe, qui ſépare la poitrine d'avec le bas ventre, & qui eſt poſée traverſalement & obliquement, de maniére que la partie antérieure eſt plus élevée que la poſtérieure.

Le bas ventre & ſa diviſion.

§. IV. Le bas ventre ou abdomen eſt diviſé en régions & en parties. On partage toute la ſuperficie du ventre en régions, afin que par la correſpondance que les parties intérieures, ont avec les extérieures, on puiſſe juger quelle partie intérieure eſt léſée, lorſque l'on voit à l'extérieure quel-

que vestige du coup porté par l'instument qui a fait la blessure, ou lorsque le malade désigne à l'extérieur l'endroit où il sent la douleur.

Les régions du bas ventre. On distingue deux régions, l'une antérieure, & l'autre postérieure. La région antérieure qui s'étend jusqu'au côté du ventre, se subdivise en trois autres. La premiere, qui est la plus haute, s'appelle Epigastre. La seconde, qui est la moyenne, s'appelle Ombilicale; & la troisiéme, qui est l'inférieure, se nomme Hipogastre.

Chacune de ces régions se subdivise encore en trois. Le milieu de la région épigastrique se nomme simplement Epigastre & les côtés se nomment Hypocondres, l'un hypocondre droit, & l'autre hypocondre gauche. Le milieu de la région moyenne se nomme Région Ombilicale, & les côtés s'appellent Régions Lombaires, droite & gauche. Le milieu de la région hipogastrique, se nomme simplement Hipogastre, & les côtés s'appellent les Isles droite & gauche. La région postérieure se subdivise en deux parties; les Lombes forment la supérieure, & les fesses l'inférieure.

Les organes du bas ventre. On divise les parties du bas ventre en parties contenantes, & en parties contenues. Les contenantes propres sont les muscles de l'abdomen & le péritoine. *Les contenues.* Les contenus sont les organes destinés à la digestion & à la formation du chyle, à la séparation de l'urine, & à la génération.

Les organes qui servent à la digestion & à la chilification. Les organes destinées à la digestion & à la formation du chyle, sont l'estomac, les intestins, le foye, la rate, le pancreas, le mésentere, le réservoir de Pecquet, & le commencement du canal Thorachique; à

quoi il faut ajouter les glandes qui tapiſſent le membrane intérieure, de l'eſtomac, & celles qui ſe trouvent répandues dans le canal inteſtinal.

Les organes deſtinées à la filtration de l'urine.

Les organes qui ſervent à la filtration de l'urine & à ſon évacuation, ſont les reins, les ureteres, la veſſie & l'uretre.

Les organes de la génération.

Les organes de la génération ſont différens dans les deux ſexes. Ceux de l'homme ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, les vaiſſeaux defférens, les veſſicules ſéminales, les vaiſſeaux éjaculatoires, qui traverſent les glandes protaſtes ſupérieures, & qui s'ouvrent dans l'uretre à côté du veru-montanum, & la verge. Ainſi de ces organes, les uns ſe trouvent dans le ventre, & les autres hors du ventre. Ceux de la femme ſont le vagin, la matrice, les ligamens ronds & larges, les trompes, le morceau déchiré & les ovaires.

§. V. Les extrémités du corps ſe diviſent en ſupérieures & en inférieures.

Les extrémités ſupérieures.

Les ſupérieures ſont les organes ordinaires du toucher, & ceux par leſquels l'homme exécute la plûpart de ſes ouvrages.

Les extrémités inférieures.

Les inférieures ſont les organes par le moyen deſquels il ſe tranſporte d'un lieu à un autre.

Ce qu'il faut remarquer aux articulations

Il faut remarquer dans les unes & dans les autres, les articulations par charniere & par genou; les différens ligamens qui ſervent à les borner & à les contenir; les cartilages qui revêtent le corps des os, ceux qui augmentent les cavités des articulations, & ceux qui ſont mitoyens entre la cavité & la tête des os; les capſules

qui envelopent les articulations, & les glandes finoviales qui fe trouvent aux capfules.

Les glandes conglobées.

Il faut auffi remarquer les glandes conglobées, qui font au nombre de trois ou quatre fous chaque aiffelle, & de huit ou dix à chaque aine. Elles fervent d'entrepôt à la limphe qui revient des extrêmités fupérieures & des inférieures. Elles font placées fur les gros vaiffeaux, & recouvertes de la peau & de la graiffe.

Il y a encore des glandes de cette efpéce aux environs des parotides & des maxillaires, & le long des veines jugulaires. Elles reçoivent la limphe qui revient de la face & du col. Celle du méfentère font auffi des glandes conglobées.

Un détail plus particulier des parties du corps humain, eft l'objet de l'Anatomie.

Ce que c'eft que l'Anatomie.

L'Anatomie eft une diffection ou décompofition artificielle du corps humain, pour connoître la ftructure, la connexion, la fituation, & l'ufage de toutes les parties qui le compofent.

Sa divifion.

On divife l'Anatomie en deux parties, en Oftéologie & en Sarcologie ; l'Oftéologie traite des parties dures. La Sarcologie a pour objet les parties molles. On fubdivife celle-ci en Miologie, Splanchnologie, Angeologie, Nevrologie, & Adénologie.

SECTION II.

Des Fluides.

ON entend par Fluides toutes les différentes liqueurs contenues dans les Solides qui composent le corps humain.

Le sang est la principale de toutes ces liqueurs, il est l'origine de toutes les autres, excepté le chyle, dont il est lui-même formé. Ainsi l'ordre naturel nous engage à parler premierement du chyle, ensuite du sang, & enfin des liqueurs émanées du sang.

CHAPITRE PREMIER.

Du Chyle.

Le Chyle.

LE chyle est une liqueur laiteuse, extraite des alimens par le moyen de la digestion.

La nature du Chyle.

Les principes du Chyle semblent être sulphureux, mucilagineux, salés, & aqueux, car il arrive dans l'expression des alimens la même chose que dans les émulsions. Les parties sulphureuses, mucilagineuses & salées des alimens, sont extraites par les différentes liqueurs qui servent à la digestion, & mêlées parfaitement aux aqueuses, par l'action des parties voisines.

Ces parties ſulphureuſes preſſées & broyées s'arrondiſſent, & forment ces globules blancs qu'on apperçoit dans le Chyle, par le moyen d'un microſcope. Ainſi le Chyle n'eſt proprement que le ſuc des alimens, exprimés de leurs parties fibreuſes, & changé en ces globules.

Pourquoi le Chyle eſt blanc.

Il ne doit pas paroitre ſurprenant que le Chyle quoique formé d'alimens de différentes couleurs, ſoit une liqueur blanche; car il eſt compoſé de parties ſulphureuſes & aqueuſes battues & rétriturées enſemble. Or ſi l'on bat pendant un tems conſidérable un fluide ſulphureux, par exemple de l'huile avec de l'eau, il devient blanc.

CHAPITRE II.

Du Sang.

Le Sang.

LE Sang en général eſt une liqueur rouge répandue dans toutes les parties du corps.

C'eſt l'aſſemblage de la partie rouge & de toutes les autres liqueurs, car elles roulent toutes enſemble dans les vaiſſeaux ſanguins. Il eſt le principal inſtrument de l'œconomie animale. Car ſon effuſion fait ceſſer la vie.

La nature du Sang.

Lorſque le ſang circule dans les vaiſſeaux ou qu'il en ſort, il paroît compoſé de parties homogênes. Mais ſi on le laiſſe repoſer dans un vaſe, on reconnoît bien-tôt qu'il eſt compoſé de différentes parties. Le ſang reçû dans une palette ſe refroidit, ſe coa-

gule & ſe partage en deux parties, dont l'une eſt coagulum rouge qu'on appelle la partie rouge du ſang ; & l'autre eſt fluide & blanche. Celle-ci eſt exprimée des petits pores du coagulum, on l'appelle la partie blanche ou limphatique.

Le ſang compoſé en général de deux parties.

Ces deux ſubſtances circulent enſemble dans les vaiſſeaux ſanguins, ſans ſe ſéparer. Mais la partie limphatique, qui eſt plus fine que la rouge paſſe ſeule en des vaiſſeaux extrêmement petits qu'on appelle limphatiques, ſe répand dans toutes les parties du corps qu'elle nourrit, porte dans les glandes la matiére de la filtration, & revient enſuite dans les veines ſanguines.

Le coagulum rouge, lavé dans de l'eau tiéde ſe ſépare en deux parties, dont l'une ſe mêle avec l'eau, à laquelle il communique ſa couleur rouge, & l'autre ſe forme en petits filamens blancs.

Le coagulum.

La premiere eſt ce qu'on appelle proprement le ſang. Elle eſt rouge & globuleuſe, chacun de ſes globules eſt compoſé de ſix autres globules unis enſemble, ces globules nagent dans la partie blanche, & y tournent ſans ceſſe ſur leur axe.

Le ſang proprement dit.

D'où vient la couleur du ſang.

On a été long-tems incertain ſur la cauſe de la couleur rouge du ſang. Les uns l'attribuoient au nitre aërien, d'autres au foye, quelques-uns à un eſprit vital qui ſe trouve dans le cœur, ou à un ferment particulier dans le ſang, &c. Mais il eſt probable que cette couleur vient de l'aſſemblage des ſix petits globules qui compoſent chacune de ſes parties rouges. Ces petits globules ſont ceux du chyle.

Lorſqu'ils compoſoient cette liqueur, ils étoient ſéparés les uns des autres, & leur

couleur étoit blanche. Dès qu'ils s'uniſſent, ils deviennent rouges ; ſi on les ſépare, ils reprennent la premiere couleur. C'eſt donc leur union qui les rend rouges. On ſçait que la différente diſpoſition de la ſurface des corps fait la diverſité de leur couleur.

Ce qui fait l'union de ces globules, & où elle ſe fait.

Cette union de pluſieurs petits globules blancs ſe fait dans les extrémitez des vaiſſeaux capilaires de toutes les parties du corps par la contraction de ces vaiſſeaux. C'eſt ce qu'on appelle ſanguification.

Il s'enſuit de tout ce qu'on vient de dire que l'union des globules, & la couleur rouge qui en réſulte, font la ſeule différence qui ſe trouve entre le ſang & le chyle.

Différence du ſang & du chyle.

La limphe fibreuſe.

La ſeconde partie du coagulum ne ſe diſſout pas dans l'eau, comme la partie globuleuſe, mais elle ſe forme en petits filamens tranſparens qui étant deſſechés reſſemble à de la corne. C'eſt elle qui en ſe condenſant retient dans ſes intertices les parties globuleuſes du ſang, lorſqu'il eſt ſorti des vaiſſeaux, & forme le coagulum rouge. On l'appelle limphe fibreuſe.

C'eſt elle auſſi qui forme dans les ſaignées du pied ces lambaux & ſes filamens épais & ſpongieux, enduits de ſuc gélatineux & mucilagineux.

Cette limphe fibreuſe, & ces ſucs gélatineux paroiſſent n'être qu'une limphe moins ſubtile & moins triturée que celle dont on vâ parler.

La partie blanche.

La partie blanche ou limphatique du ſang paroit être homogêne. Une légere chaleur la fait épaiſſir, de ſorte qu'elle reſſemble à du blanc d'œuf cuit, & en prend

la consistance. C'est elle qu'on appelle proprement limphe. A mesure qu'elle s'épaissit, il en sort une humeur aqueuse dans laquelle elle nageoit. Cette humeur est un peu salée & semblable à l'urine. On l'appelle sérosité.

La sérosité.

Lorsqu'on examine le sang par le moyen d'un microscope dans une grenoüile vivante, on ne decouvre rien que de conforme à ce qu'on vient de dire.

Examen du sang dans une grenouille vivante par le moyen d'un microscope.

On y observe une liqueur aqueuse, & blanche dans laquelle nage un amas de globules blancs ; des filamens blancs, transparens & très-confus ; enfin des parties rouges, globuleuses, très-petites, & composées de six globules blancs.

On observe aussi que les globules rouges changent de figure & de couleur, lorsqu'ils passent dans les vaisseaux capillaires ; qu'ils deviennent ovales & jaunâtres ; que ne pouvant entrer que l'un après l'autre, à cause de la petitesse de ces vaisseaux, il se trouve dans ces vaisseaux beaucoup de limphe ; & par conséquent que le sang est moins rouge dans les extrêmités capillaires que dans les vaisseaux plus gros.

La couleur du sang est différente dans les vaisseaux.

La couleur rouge du sang n'est pas la même dans tous les gros vaisseaux. Il est rouge, vif & brillant dans la vaine pulmonaire, dans le ventricule gauche du cœur, & dans toutes les arteres du corps, où il y a plus de mouvement & de limphe.

Il est au contraire noirâtre, & plus foncé dans l'artere pulmonaire, dans le ventricule droit du cœur ; & dans toutes les veines où il y a moins de mouvement & moins de limphe.

C'est par cette raison que le sang venal

tiré dans une palette, eſt plus noirâtre dans le fond qu'à ſa ſurface.

Si l'on fouette avec une poignée de brins de bouillot le ſang nouvellement tiré d'une veine, toute ſa partie fibreuſe s'attache aux petits bâtons, & ſa partie rouge & limphatique reſte fluide ſans ſe coaguler; ce qui prouve que c'eſt cette partie fibreuſe qui en ſe coagulant exprime la partie blanche, & retient la partie rouge par le moyen de ſes filamens qui l'embaraſſent. Quand on l'examine on la trouve enduite de ſuc gélatineux, ſemblable aux concreſſions limphatiques & polipeuſes, qu'on trouve dans les vaiſſeaux & dans le cœur. C'eſt probablement elle qui forme ces eſpéces de corps, & qui arrêtée dans les petits vaiſſeaux eſt cauſe des embarras, ou obſtructions qui y arrivent quelquefois.

Le chyle ne ſe change en ſang qu'après pluſieurs circulations.

Il faut un certain tems pour que le chyle ſe change en ſang. C'eſt pourquoi lorſqu'on ſaigne une perſonne peu de tems après qu'elle a mangé, on voit des lignes blanches formées par le chyle ſortir avec le ſang. La ſéroſité qui s'en ſépare après quelque-tems de repos dans les vaiſſeaux où on l'a reçu paroît toute laiteuſe, & quelquefois il y a ſur le coagulum rouge une eſpéce de croute de même nature.

Si on ouvre un chien après l'avoir fait manger, on trouve auſſi dans les arteres pulmonaires une matiere blanchâtre mêlée avec le ſang; d'où il faut conclure que le chyle n'eſt changé totalement en ſang qu'après pluſieurs circulations.

Il ſuit auſſi de ce qu'on vient de dire que la ſéroſité ſert de véhicule à la limphe, & que la limphe & la ſéroſité en

servent au ſang proprement dit.

Mouvemens du ſang. Toutes les matieres dont le ſang eſt composé ont différens mouvemens qui entretiennent ſa fluidité, ſçavoir un mouvement de fermentation, un mouvement de fluidité, & un mouvement circulaire, progreſſif ou de truſion. Mais de ces trois mouvemens il n'y a que le circulaire qui ſoit prouvé & démontré. Pluſieurs Auteurs conteſtent les deux autres.

Mouvemens de fluidité. Le mouvement de fluidité eſt celui qu'il a de commun avec tous les autres fluides. Il dépend de l'action des vaiſſeaux, de l'élaſticité de l'air, & du mouvement de fermentation.

Quelque-uns admettent dans tous les fluides un principe qui leur donne la fluidité.

Celui de fermentation. Le mouvement de fermentation, que quelques Phyſiciens nient, agite toutes les parties du ſang, forme & produit toutes les humeurs dont il eſt chargé, & communique la chaleur à toutes les parties ſolides.

Le ſang, diſent les Partiſans de la fermentation, a des principes acides & alkalis, qui ſe heurtant continuellement les uns les autres doivent produire néceſſairement le mouvement de fermentation.

Les bornes qu'on s'eſt propoſé dans cet abregé, ne permettent point d'entrer dans l'examen des raiſons alléguées pour ou contre ces deux mouvemens.

Le mouvement circulaire. Le mouvement circulaire, de truſion ou progreſſif, eſt celui par lequel le ſang eſt porté du cœur comme du centre dans toutes les parties par les arteres, & rapporté au cœur par les veines.

Sa cause. Les causes de ce mouvement sont l'action de l'air dans les poulmons, le mouvement du cœur & le ressort des vaisseaux.

CHAPITRE III.

Des liqueurs émanées du Sang.

LE sang est formé par le chyle, & il forme à son tour toutes les autres liqueurs, qui après avoir été confondues dans sa masse s'en séparent. Cette séparation s'appelle sécretion, filtration, ou excrétion.

Quels sont les organes destinées à la filtration. Les sécretions se font, ou par l'extrêmité des vaisseaux capillaires artériels; comme celles de la matiere de la transpiration, & de la graisse, ou par le moyen de certains organes appellés glandes conglomerées, destinées à cette opération; comme celles de la bile, de la salive, &c.

On partage en trois classes les humeurs séparées de la masse du sang.

Les recrémens. La premiere comprend celles qui doivent se mêler de nouveau avec le sang pour différens usages. Telles sont la graisse, la sinovie, la liqueur du péricarde, les esprits animaux, &c. On les nomme recrémens.

Les excrémens. La seconde renferme celles qui ne doivent plus avoir de commerce avec le sang. Telles sont l'urine, la matiere de la transpiration insensible, la sueur; &c. On les appelle excrémens.

La troisiéme est composée de celles dont une partie doit rentrer dans la masse, tan-

dis que l'autre ſera rejettée hors des voies de la circulation. Telles ſont la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, &c. Comme ces humeurs participent des deux premieres, on les appelle recrémens-excrémens.

Les récremens-excrémens.

Ces humeurs ſe ſéparent du ſang les unes pour quelque fonction ou quelque uſage néceſſaire à la conſervation du corps; les autres, parce qu'elles ſont ſuperflues & qu'elles deviendroient nuiſibles.

Nous allons examiner en détail la nature & les uſages de toutes ces différentes liqueurs.

La matiere de la tranſpiration.

§. I. La matiere de la tranſpiration inſenſible eſt une humeur ſubtile & déliée, qui s'exhale en forme de vapeur de toute la ſuperficie du corps, & de toutes les cavités.

La tranſpiration ſe diviſe en pulmonaire & en cutanée.

La tranſpiration inſenſible qui ſe fait dans les poulmons ſe nomme tranſpiration pulmonaire; celle qui ſe fait par les pores de la peau ſe nomme tranſpiration cutanée.

Cette évacuation qu'on appelle inſenſible, parce que les yeux ne peuvent l'appercevoir ſenſiblement, eſt cependant la plus abondante de toutes les évacuations.

Preuve de la tranſpiration cutanée.

Pluſieurs expériences en prouvent l'éxiſtence. Si on paſſe le doigt ſur la ſurface d'un miroir ou de quelque autre corps bien poli, on y laiſſe une trace d'humidité. Si on met la tête nue près d'une muraille blanche expoſée au ſoleil, on voit l'ombre des vapeurs qui ſortent par les pores de la peau. Si on reſpire contre une glace, on la voit bientôt couverte de petites goutes d'eau. Les vapeurs qui ſortent des poulmons ſont condenſées en hiver par le froid,

Preuve de la pulmonaire.

& forment une eſpéce de nuage en ſortant de la bouche.

D'autres expériences prouvent qu'elle eſt plus abondante que les autres évacuations ſenſibles.

Son abondance. Sanctorius a obſervé que de huit livres d'alimens, il s'en diſſipe cinq par la tranſpiration inſenſible. Ce qui fai concevoir combien l'œconomie animale eſt dérangée, lorſque la tranſpiration eſt arrêtée ou par un air trop froid, qui rétrécit les pores, ou par l'épaiſſiſſement de ſa matiere.

Les organes qui la laiſſent paſſer. Il n'y a point de glandes qui ſervent à la filtration de cette humeur ; on croit que c'eſt par des pores ou par les extrêmités des arteres capillaires qu'elle ſort. Ces ouvertures qui ſe trouvent ſur la ſurface de la peau ſont ſi petites que Lenwenok a obſervé qu'un grain de ſable en pouvoit couvrir 250000.

La tranſpiration eſt plus ou moins abondante. Cette évacuation eſt plus abondante en été qu'en hiver, devant un bon feu qu'à un air froid, dans le mouvement que dans l'inaction, pendant la digeſtion qu'avant le repas ; & dans un pays chaud que dans un froid.

Sa nature. Sa matiere eſt aqueuſe & ſaline, & paroit avoir aſſez d'analogie avec l'urine ; auſſi remarque-t'on que quand on urine beaucoup, la tranſpiration eſt moins abondante.

Son uſage. Cette évacuation ſert a entretenir la ſoupleſſe des mamelons de la peau. Elle emporte du ſang des particules ſalines, & le purifie par ce moyen. C'eſt elle qui cauſe la plûpart des maladies de la peau, par exemple, les éréſipelles, les dartres, les gales, &c.

§. II. La matiere de la ſueur ſe ſépare du ſang par les glandes miliaires. Elle eſt beaucoup plus groſſiere que celle de la tranſpiration, ce qui fait qu'on la voit l'été ſe répandre ſur la peau en petites goutes. Les tuyaux par où elle ſort ſont auſſi plus groſſiers que les petits pores par où paſſe la tranſpiration inſenſible.

La ſueur.

Pendant la ſueur les tuyaux excrétoires des glandes miliaires compriment les pores par où ſort la matiere de la tranſpiration; ce qui fait que l'abondance de la ſueur diminue celle de la tranſpiration. La ſueur a auſſi beaucoup de rapport à l'urine.

§. III. L'humeur ſébacée eſt une matiere onctueuſe qui ſe filtre par les glandes ſébacées, & qui eſt dépoſée dans des petites follicules où elle acquiert une certaine conſiſtance.

L'humeur ſébacee.

L'uſage de cette humeur eſt de défendre la peau de l'action des ſels qui ſe trouvent dans la matiere de la ſueur, & dans celle de la tranſpiration, de rendre la peau du viſage lice & bien polie & d'empêcher l'eſcoriation des parties qui ſont obligées de ſe frotter.

Son uſage.

C'eſt pourquoi il ſe trouve beaucoup de glandes ſébacées dant les endroits ſujets au frottement, tels que les jointures, le ſcrotum, les aînes, &c.

Ce qu'elle cauſe.

L'humeur ſébacée en ſe deſſechant forme les petites écailles qui ſont la craſſe de la tête & de tout le corps. Lorſqu'elle eſt retenue dans la follicule ou dans la glande elle forme les tubercules ou petites tumeurs qui naiſſent ſur la peau, & qu'on appelle

Dandruff

taupes à la tête, & tanes au visage.

Celle qui sort du conduit auditif externe de l'oreille s'appelle cerumen ou cire. Elle est jaune & amere ; elle décrépite & s'enflamme sur le feu. Si elle s'amasse & s'endurcit dans le conduit, elle peut causer la surdité.

Le cerumen ou la cire.

Les glandes Meibomius filtrent une matiere sébacée dont l'usage est de s'opposer à la chute des larmes sur les joues, de les déterminer vers le nez, & de les faire passer par les points lacrimaux. Lorsque cette humeur devient épaisse, elle forme ce qu'on appelle cire ou chassie des yeux.

La chassie.

Les esprits animaux.

§. IV. L'opinion reçue est qu'il se sépare du sang porté dans la substance corticale du cerveau & dans la moëlle de l'épine par les arteres, un fluide très-subtile, & extrêmement mobile, qu'on nomme esprits animaux ou suc nerveux. Ces esprits passent de la substance corticale dans la médullaire, & de là dans les nerfs qui les portent de la tête dans toutes les parties du corps, & les rapportent de toutes les parties du corps à la tête. C'est ce fluide subtile qui est le principe actif & le moteur de tout le corps, & qui donne la force, la vigueur, le mouvement, & la tension necessaire à nos parties ; c'est par lui que nous appercevons les objets, & que nous faisons toutes nos actions.

L'usage des esprits animaux.

Nos perceptions & nos actions dépendent donc de la facilité avec laquelle nos esprits coulent du cerveau dans les nerfs, & des nerfs dans le cerveau : ce que l'experience confirme. Car si le cerveau, le cervelet, ou la moëlle de l'épine est lézé, il

D'où dépendent nos perceptions & nos actions.

il ſurvient dans les parties où ſont diſtribués les nerfs qui partent du lieu malade des convulſions, des paraliſies, & ſi on lie, ou ſi on coupe quelques nerfs, les parties qui ſont au-deſſous de la ligature perdent le mouvement & le ſentiment, celles qui ſont au-deſſus les conſervent.

Quelle en eſt la preuve.

Il y a néanmoins des Philoſophes qui nient l'exiſtence des eſprits animaux ; ils penſent que nos nerfs ſont des cordes tenduës à peu près comme celles des inſtrumens, & que nos actions ſe font par les différentes vibrations que nous leur donnons. Mais l'expérience dont on vient de parler ſemble démentir ce ſemtiment. Car ſi on lie une corde tenduë, elle ne devient pas pour cela incapable de vibration.

Opinion différente ſur les eſprits animaux.

Réfutée par l'expérience.

Les ſentimens ſont bien partagés ſur la nature des eſprits animaux. Sont-ils d'une nature ſaline, aerienne, huileuſe, aqueuſe, ou ignée, c'eſt ce qui ſemble très-difficile à décider. La fineſſe des vaiſſeaux qui ſe diſtribuent au cerveau prouve que la liqueur qui s'y ſépare du ſang eſt fort ſubtile ; la promptitude avec laquelle nous exécutons nos mouvemens dès que nous le voulons démontre non-ſeulement ſon extrême mobilité ; mais que c'eſt du cerveau que vient cette liqueur.

Nature des eſprits animaux.

§. V. Pluſieurs petits conduits excrétoires qui partent de la glande lacrimale, vont percer la tunique conjonctive, pour répandre ſur le globe de l'œil une ſéroſité qu'on appelle humeur lacrimale, & dont l'uſage eſt de faciliter le mouvement des paupiéres, & d'entretenir la tranſparence de la cornée.

L'humeur lacrimale.

Son uſage.

Le ſuperflu de cette ſéroſité, qu'on appelle larme, eſt pompé par les points lacrimaux, d'où il paſſe dans le ſac lacrimal & dans le conduit naſal, pour tomber au-deſſus de la voute du palais, & couler enſuite par le nez, ou par derriére la cloiſon dans le pharinx.

La morve. §. VI. La morve eſt ſéparée du ſang par des glandes répanduës ſur la membrane pituitaire, qui tapiſſe & revêt toute l'étenduë interne du nez, ſes cavités & ſes replis.

Sa nature. Cette humeur eſt mucilagineuſe, ſans goût & ſans odeur; elle ſe mêle facilement avec l'eau, & ſe condenſe lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe moucher. Elle coule en quantité quand on eſt enrhumé, ou qu'on uſe de quelque poudre âcre & ſubtile, tel que le tabac.

Son uſage. Son uſage eſt de lubrifier la ſurface interne du nez, de la rendre ſouple, de l'entretenir humide, & de préſerver l'intérieur du nez des injures de l'air. L'enchifrenement eſt occaſionné par la rétention de cette humeur dans les glandes.

La ſalive. §. VII. La bouche eſt continuellement arroſée d'une liqueur appellée ſalive, qui ſe ſépare du ſang par les glandes ſalivaires.

Sa nature. La ſalive eſt une liqueur fort délayée, tranſparente, ſans goût & ſans odeur; ce n'eſt proprement qu'une huile fort atténuée, mêlée avec de l'eau par le moyen des ſels & du mouvement des arteres.

Son uſage. Elle eſt donc d'une fort grande utilité. En humectant le goſier, elle le préſerve des injures de l'air, & facilite la parole.

En pénétrant ſes alimens, elle rend leur déglution aiſée, prépare leur digeſtion par ſes parties aqueuſes, ſalines & huileuſes, qui commence à diſſoudre leurs parties huileuſes & ſalines.

§. VIII. Les amigdales filtrent un humeur épaiſſe, & dont l'uſage eſt de lubrifier les parties voiſines.

L'humeur des amigdales.

§. IX. L'intérieur de l'œſophage eſt arroſé d'une humeur filtrée par les glandes répanduës dans les tuniques de cet organe. Cette liqueur facilite la déglutition.

L'humeur qui humecte l'œſophage.

§. X. On découvre dans la quatriéme tunique de l'eſtomac un très-grand nombre de petits trous qui répondent à des grains glanduleux, placés dans ce tiſſu lâche & ſpongieux de la troiſiéme tunique. Ces glandes filtrent la liqueur gaſtrique ou ſuc ſtomacal, dont l'uſage eſt de ſervir à la digeſtion, & de cauſer l'appétit.

Le ſuc gaſtrique

Son uſage.

Ce ſuc eſt clair, ſubtil & âcre dans les animaux qui ont ſouffert la faim pendant long-tems; mais dans l'état naturel il a aſſez d'analogie avec la ſalive.

§. XI. La troiſiéme tunique des inteſtins ſoutient auſſi une quantité de différens grains glanduleux qui filtrent une liqueur qu'on appelle lymphe inteſtinale, qui reſſemble auſſi à la ſalive, & qui augmente la fluidité du chyle.

La lymphe inteſtinale.

§. XII. La bile eſt une liqueur jaune, amére, & compoſée de parties aqueuſes, ſalines, réſineuſes & ſulphureuſes fort at-

La bile. Sa nature.

ténuées & bien mêlées ensemble. Elle est par conséquent savoneuse, très-pénétrante, & très-propre à achever la dissolution des parties sulphureuses, gommeuses, mucilagineuses & salines des alimens.

Par les différentes expériences, on reconnoît que la bile est un mélange d'huile & de sel alkali, tel que le savon. Les Auteurs l'appelle un savon animal.

Où elle se sépare

Le foye le sépare d'un sang vénal, apporté par la veine porte, qui le reçoit de la rate, de l'estomac, des intestins, & de l'épiploon, par un seul tronc de veine formé de la réünion des veines qui viennent de ces différentes parties. Car une partie de ce sang vient de la rate, où elle a reçuë une préparation ; une autre partie vient de l'estomac, & des intestins, où elle s'est chargée, selon quelques-uns, de quelques parties chyleuses ; & enfin une autre partie vient de l'épiploon, où elle s'est chargée de parties graisseuses.

Où elle va se déposer.

La bile séparée dans les glandes du foye, passe par les pores des vaisseaux biliaires, qui par leur réünion forment un canal appellé hépatique. D'autres petits canaux découverts par MM. Winselow & Verdier, qui partent de ces pores du foye ; & qui sont appellés hépatocystiques, la portent dans la vessicule du fiel, d'où elle sort par un canal qu'on nomme cystique. Ce canal se joint avec l'hépatique, & ne forme avec lui qu'un seul conduit, qu'on appelle Cholidoque. Ce canal commun dépose la bile dans le duodenum.

Différences de la bile.

La bile qui se trouve dans la vessicule est très-épaisse, très-jaune & très-amére. La compression des muscles du bas-ventre, la

contraction de ses fibres charnuës, & surtout la pression de l'estomac lorsqu'il est rempli, contraint cette bile de couler dans le duodenum. Celle qui vient par le canal hépatique est plus fluide, plus transparente & plus douce que la premiére. L'action du diaphragme, celle des muscles du bas-ventre & le mouvement progressif des liqueurs la font couler par ce canal dans le duodenum.

Son usage.

L'usage de la bile est de diviser le chyle, de le rendre plus fluide & plus doux, & d'exciter un certain mouvement dans les intestins.

Le suc pancréatique. Sa nature Et son usage.

§. XIII. Le suc pancréatique est une liqueur qui se filtre dans le pancreas, & qui est porté dans le duodenum par un canal excrétoire, dont Wirsungus a fait la découverte. Il est de la nature de la salive, & sert à perfectionner le chyle.

L'urine.

§. XIV. L'urine est l'excrément que les glandes de la substance corticale des reins séparent du sang. Cette liqueur passe d'abord dans les canaux excrétoires qui composent la substance rayonnée des reins. Ces canaux la déposent dans les bassinets, & les ureteres la portent des bassinets dans la vessie, où après avoir séjourné quelque-tems elle prend son cours par l'uretre.

Les parois de la vessie sont garnis d'une humeur mucilagineuse, filtrée par les glandes qui se trouvent entre ses tuniques. Cette humeur sert à garantir la parois interne de la vessie de l'impression que les sels urineux pourroient faire sur elle. C'est cette humeur qui sort en forme de glaire &

qui se dépose au fond du vase, qui a reçû l'urine d'une personne dont la vessie est irritée par une pierre ou par quelque autre cause.

Sa nature. L'urine paroit n'être autre chose qu'une eau chargée d'un sel très-volatile & très-subtile, d'une huile fort volatile, d'une terre insipide, & d'une matiére mucilagineuse. Dans l'état naturel ou de santé, sa couleur est jaunâtre & presque semblable à celle du citron, son odeur est fade, son goût est salé, sa chaleur est tempérée, & elle a la fluidité de l'eau commune. Mais dans les maladies, on apperçoit de l'altération dans sa quantité, dans son sédiment, dans sa couleur, dans son odeur, & dans sa consistance.

Il faut remarquer néanmoins que dans l'état de santé même, l'urine est plus ou moins colorée, plus ou moins salée, & plus ou moins claire, selon qu'il y a plus ou moins de parties aqueuses, relativement aux autres matiéres qu'elle contient. Cette variation dans la quantité proportionnelle des parties aqueuses vient du tempérамment du sujet, de la saison, de la quantité & de la nature des choses qu'on boit.

Concrétions de l'urine. Quand l'urine est reposée & refoidie, on y apperçoit trois différentes concrétions; une à sa superficie, une vers son milieu, & une vers son fond. Celle qui se fait à sa superficie s'apelle nuée; celle du milieu s'apelle suspension, & celle du fond se nomme sédiment.

Ces différentes concrétions sont formées par les matiéres de l'urine plus ou moins rarefiées; le sédiment est composé

d'une matiére terreuſe, & des parties du ſel les moins legéres.

§. XV. On trouve dans l'uretre l'embouchure de pluſieurs tuyaux excrétoires qui partent des glandes proſtates ſupérieures & inferieures, & qui dépoſent dans le canal une liqueur blanche & viſqueuſe que ces glandes filtrent. Cette liqueur défend les parois de ce canal de l'acrimonie de l'urine, & ſert de vehicule à la ſemence.

L'humeur des proſtates.

Son uſage.

§. XVI. La ſemence, qu'on appelle auſſi liqueur ſéminale ou prolifique, eſt préparée & ſéparée du ſang dans les teſticules, qui ſont compoſés d'une très-grande quantité de vaiſſeaux extrêmement fins, dont l'entrelaſſement forme ce qu'on appelle lacis vaſculaire.

La ſemence.

Cette liqueur paſſe dans l'épididime & de-là dans le canal déférent, qui la porte dans les veſſicules ſéminales, où elle reſte en dépôt pendant un tems, & d'où il en paſſe probablement dans le ſang. Elle ſort enſuite de ces veſſicules par les conduits appellés éjaculatoires, dont les ouvertures ſe trouvent dans l'uretre, près du verumontanum, & ſe mêle avec l'humeur des proſtates. L'uſage de la ſemence eſt de féconder les œufs des femmes.

Où elle ſe dépoſe après avoir été filtrée.

Ce n'eſt qu'à l'âge de puberté, c'eſt-à-dire, à 13 ou 14 ans que cette liqueur commence à ſe ſéparer du ſang.

§. XVII. Le lait eſt une liqueur blanche portée dans les mammelles avec le ſang, dont elle eſt ſéparée par les glandes de ces parties. Ce n'eſt proprement qu'un chyle

Le lait.

qui a été plus trituré, lorsqu'il a passé par le cœur & par les vaisseaux.

La correspondance des mammelles avec la matrice.

C'est en considérant la correspondance qu'il y a entre les mammelles & la matrice, par le moyen des nerfs & des vaisseaux, qu'on peut comprendre pourquoi les mammelles séparent le lait de la masse plûtôt qu'une autre partie. On sçait que les mammelles ne croissent qu'à l'âge de puberté, c'est-à-dire, à 14 ou 15 ans ou environ, lorsque les filles deviennent nubiles; quelles se gonflent à l'approche des régles: & qu'elles se remplissent de lait après l'accouchement.

Ce qui détermine le lait à se porter aux mamelles.

Pendant la grossesse les vaisseaux de la matrice sont très-dilatés, & laissent passer une très-grande quantité de chyle ou de matiére laiteuse, qui est portée au fœtus pour sa nourriture par le cordon ombilical: mais lorsque l'enfant est sorti de la matrice, elle se rétrécit, & ses vaisseaux qui sont en grand nombre diminuent de diamâtre. Ainsi l'aorte ascendante, les arteres qui viennent des souclaviers & des axiliaires d'où partent celles des mammelles, & les arteres épigastriques qui se communiquent avec les mamaires sont plus pleines de sang, & les mammelles par conséquent plus gonflées après l'accouchement.

Pour qui les mammelles séparent le lait.

La matrice ne peut être retrécie, sans que le chyle superflu à la nourriture de l'enfant ne reste mêlé avec le sang, & ne soit porté avec lui par le moyen de la circulation dans les mammelles, où nous venons de dire que le sang se porte avec abondance après ce retrécissement. Et comme ce chyle est quelquefois cinq ou six heures à changer de nature, les glandes des mammelles

melles peuvent pendant tout ce tems le filtrer. Ainsi la filtration du lait se fait après l'accouchement, & pendant les cinq ou six heures qui suivent les repas.

Tout ceci fait voir les causes des autres changemens qui arrivent aux mammelles, dans l'âge de puberté & à l'approche des régles.

Qualité du lait.

Le lait pour être bon, doit être très-blanc, d'une odeur douce & agréable, d'un goût un peu sucré, & d'une consistance médiocre ; de sorte que si on en fait rayer quelques gouttes sur la main, elles ne s'y attachent point, & ne coulent point trop facilement ; car le lait trop épais passeroit difficilement dans le sang, & celui qui seroit trop aqueux ne nourriroit point assez.

Son usage.

L'usage du lait est, comme l'on sçait, de servir de nourriture à l'enfant lorqu'il est sorti du ventre de sa mere.

La sinovie.

§. XVIII. Les glandes mucilagineuses des capsules ligamenteuses & des guaines des tendons filtrent une liqueur mucilagineuse, qu'on appelle sinovie, & dont l'usage est d'entretenir la souplesse des cartillages, & par conséquent de faciliter le mouvement des tendons & des articulations.

L'humeur de la trachée artère & des bronches.

§. XIX. Les bronches, & la trachée artère sont enduites intérieurement, & lubrifiées par une liqueur limphatique que filtrent les glandes bronchiales & trachéales.

L'humeur du péricarde, de la plevre & du péritoine.

§. XX. Le péricarde, la plevre, & le péritoine, sont humectés par une liqueur assez claire, dont l'usage est d'entretenir leur fléxibilité, & d'empêcher que ces parties ne

s'échauffent par le frottement. C'eſt de ces parties mêmes que ſort cette liqueur. En effet, ſi l'on prend une portion de ces membranes, qu'on l'étende ſur le doigt & qu'on la preſſe après l'avoir bien eſſuyée, on en voit ſortir quelque gouttes de cette liqueur.

La graiſſe. Quelques-uns croyent qu'elle ſuinte par les pores de ces membranes; mais l'opinion commune eſt qu'elle eſt filtrée par de petites glandes.

§. XXI. La graiſſe eſt une humeur onctueuſe & ſulphureuſe, que les artères ſanguines dépoſent dans le tiſſu cellulaire de la peau & des autres parties, & que les veines rapportent dans la maſſe du ſang.

Son uſage eſt de nourrir l'animal en certains tems, & de tempérer l'acrimonie des ſels du ſang. Elle contribue à la beauté, en rempliſſant les vuides que laiſſent les parties, & en rendant la peau fléxible, lice, douce, & polie. Elle humecte & ramollit auſſi les parties charnues & tendineuſes.

Flux menſtruel.

§. XXII. Outre toutes les évacuations, dont on vient de parler, il s'en fait encore une de ſang, par les vaiſſeaux du fond de la matrice, & par ceux du vagin. Cette évacuation qui eſt périodique & particuliere aux femmes s'appelle flux menſtruel, régles, mois, &c.

Elle commence ordinairement à l'âge de 14 ou de 15 ans, & finit à l'âge de 45 ou de 50 ans. Elle revient environ tous les mois, & dure 2, 3, 4, 5, jours, plus ou moins. Elle ceſſe pour l'ordinaire dans le

tems de la grossesse, & lorsque les femmes sont nourrices.

La quantité de cette évacuation, sa durée & sont retour périodique varient selon la constitution de la personne, son âge, son embonpoint, sa maniere de vivre, ses exercices & ses passions.

Cette évacuation est fort utile à la santé des femmes, qui d'ailleurs ne concevroient pas, si elles n'avoient pas ce flux périodique.

Elle a cependant quelquefois beaucoup de peine à venir, & les femmes qui éprouvent cette difficulté sont ordinairement infirmes, jusques à ce qu'elle soit établie.

Sa cessation est un tems dangereux à passer, & demande certaines précautions de la part des femmes qui sont dans ce cas; car c'est dans ce tems qu'elles sont plus sujettes aux fleurs blanches, aux molles, aux schires, aux cancers & aux ulceres de la matrice. L'abondance de cette évacuation affoiblit, épuise, & cause des fausses couches; sa diminution & sa suppression causent les mêmes maladies que sa cessation occasionne, & une infinité d'autres.

Sa cause. Sa cause est la quantité du sang contenu dans les vaisseaux, principalement dans ceux de la matrice. Les Anciens s'imaginoient qu'elle venoit d'un ferment renfermé dans les vaisseaux de la matrice. Quelques uns l'ont attribué à l'influence de la Lune, &c.

Il est dangereux de saigner du bras les femmes, pendant cette évacuation périodique.

ESCTION TROISIÉME.

Des fonctions.

TOUTES les fonctions du corps humain dépendent de la ſtructure des parties, & du cours des eſprits animaux portés du cerveau dans toutes les parties, & rapportés de toutes les parties au cerveau ſelon le mouvement qui leur a été imprimé par l'ame, ou par les objets extérieurs. Ainſi on peut conſidérer le cerveau comme le ſiége d'où l'ame apperçoit les objets & en fait la comparaiſon, & comme le principe de toutes nos fonctions.

De ce ſiége, l'ame reçoit du corps certaines impreſſions, & lui fait à ſon tour exécuter certaines mouvemens. Mais comment ces deux ſubſtances agiſſent-elles l'une ſur l'autre ? Quel eſt en l'endroit du cerveau d'où l'ame exerce ſon empire ? Ce ſont des queſtions extrêmement difficiles à réſoudre & inutiles à notre objet.

On a coutume de partager les fonctions en trois eſpéces, ſçavoir en vitales, en naturelles, & en animales.

Les fonctions vitales. Les vitales ſont celles d'où la vie de l'homme dépend à chaque moment. Telle eſt la circulation du ſang.

Les naturelles. Les fonctions naturelles ſont celles qui ſont néceſſaires à la conſervation de la vie. Telle eſt la digeſtion.

Les fonctions animales ſont les mouve-

mens & ce qu'il y a de corporel dans les sensations, dans l'imagination & dans la mémoire. Ces fonctions sont quelquefois volontaires, & d'autres fois involontaires.

Les animales.

Nous allons examiner chacunes de ces espéces de fonctions en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Des fonctions vitales.

LES fonctions vitales sont la circulation du sang, l'action du cerveau & la respiration.

§. I. La circulation du sang est un mouvement, par lequel il est porté du cœur dans toutes les parties du corps, & rapporté de toutes les parties du corps au cœur. Ce mouvement causé principalement par la dilatation & la par contraction de cet organe, est le principe d'où dépend la vie du corps. Lorsqu'il cesse dans une partie, elle meurt; lorsqu'il diminuë dans tout le corps, ou dans une partie, les opérations de l'esprit & du corps s'affoiblissent dans tout le corps, ou dans cette partie; lorsqu'il cesse dans tout le corps, la vie s'éteint & le corps se corrompt.

La circulation.

Ce qu'elle produit.

Pour comprendre le méchanisme de ce mouvement admirable, il faut se rappeller ce que nous avons dit de la strncture du cœur & des artères, & sçavoir qu'à chaque instant de la vie, le cœur & les artères se contractent & se dilatent alternativement & successivement

Par quelle méchanique.

Lorſque le cœur eſt en contraction, les parois de ces ventricules en ſe rapprochant preſſent le ſang & le pouſſent vers la baſe du cœur. Le ſang ainſi forcé de ſortir heurte contre les valvules triglochines, écarte les ſemilunaires, & prend ſon cours par deux endroits différens. Une partie entre dans l'artère pulmonaire, qui eſt alors en dilatation, dans ſes différens rameaux, & enfin dans les artères capillaires, d'où il paſſe dans les veines capillaires pulmonaires. Car l'extrêmité des artères s'unit à celle des veines, ou les veines ne ſont peut-être que la continuation des artères & ne forment avec elles qu'un même canal. L'autre partie du ſang prend ſon cours par l'aorte alors en dilatation, ſe continue dans toutes ſes différentes diviſions juſqu'à ſes extrêmités capillaires, d'où il paſſe pareillement dans les extrêmités des veines qui s'y uniſſent. Toutes les artères par leur contraction le font paſſer dans les capillaires & de là dans les veines qui le rapportent au cœur. Les veines du poumon qui ſe réuniſſent en un tronc qu'on appelle veine pulmonaire, le raportent à l'oreillette gauche. Celles qui ſont diſtribuées dans tout le corps, & qui ſe réuniſſent auſſi en un ſeul tronc qu'on nomme veine cave, le rapporte à l'oreille droite.

L'une & l'autre de ces oreillettes, en ſe contractant, pouſſent le ſang dans ces ventricules, dont la contraction ceſſe pour un moment par le relâchement des fibres charnues. Elles ſe dilatent enſuite pour en recevoir de nouveau, pendant que le cœur ſe contracte pour chaſſer celui qu'il a reçu. Ainſi quand les oreillettes ſont en con-

traction, les ventricules se dilatent ; & quand les oreillettes se dilatent, les ventricules sont en contraction.

Ce qui contribue à la circulation.

L'action de l'air principalement dans les vessicules du poumon, le ressort des artères, qui est ce qu'on appelle le pouls, celui des veines, quoique moins considérable que celui des artères : & plusieurs autres causes, par exemple, l'action des muscles, & les valvules qui se trouvent dans les veines contribuent à ce mouvement progressif du sang, dont la contraction du cœur est la premiere cause. La dilatation même du cœur y contribue, en facilitant l'entrée du sang dans les ventricules de ce muscle.

La cause de la contraction & du relâchement du cœur.

La contraction du cœur appellée sistole est causée par les esprits animaux qui se portent dans ses fibres charnues. Son relâchement ou sa dilatation appellé diastole semble venir de la compression des nerfs cardiaques par les oreillettes pleines de sang. Car les esprits qui se portent au cœur sont alors interceptés, & le cœur tombe dans une espéce de paralisie momentanée, qui cesse lors que les oreillettes en contraction ont fait entrer dans les ventricules le sang dont elles étoient remplies : les oreillettes, s'étant vuidées ne comprirent plus les nerfs cardiaques, & les esprits animaux reprennent leurs cours.

Circulation particuliere.

Il se fait une circulation particuliere des vaisseaux de l'estomac, de la rate, des intestins & de l'épiloon, dans le foye. Le sang porté dans ces parties est rapporté à ce dernier viscere, par des branches qui forment un tronc appellé veine-porte ventrale. Ce tronc le verse dans la veine-porte

hepatique qui par ſes ramifications le diſtribue au foye d'où il eſt repris, de même que le ſang artériel qu'il reçoit pour ſa nourriture, par d'autres rameaux terminés en trois branches qui le verſent dans la veine cave aſcendante.

Preuves de la circulation du ſang. Un grand nombre d'expériences prouvent la circulation du ſang, que les anciens ont ignorée. L'inſpection du cœur d'un chien vivant, celle du méſentere de grenouilles, où l'on voit à travers ſes membranes par le moyen du microſcope le mouvement de cette liqueur; les ligatures & les ouvertures faites aux vaiſſeaux & les injections empêchent d'en douter.

Son utilité. La circulation entretient la chaleur de tout le corps & la fluidité du ſang. Elle diſtribue par-tout les ſucs nourriciers; elle porte la matiere des ſecrétions, elle conſerve tous nos organes, elle façonne & briſe tous les nouveaux ſucs qui ſon portés dans nos vaiſſeaux, & les change en ſang.

C'eſt par ſon moyen qu'on peut expliquer les cauſes de la vie & de la ſanté, de la mort & des maladies; & rendre raiſon d'une infinité de phénomenes. En effet, depuis ſa découverte, les cauſes de beaucoup de maladies ſont mieux connuës.

Sa viteſſe. On ne peut guéres déterminer la viteſſe de la circulation du ſang. Elle varie ſuivant la différence des tempéramens des ſujets, les alimens qu'ils prennent, les exercices qu'ils font & l'air qu'ils reſpirent. Le travail, la reſpiration fréquente, les boiſſons ſpiritueuſes, les aromats & généralement tout ce qui détermine une abondante quantité d'eſprits vers les fibres du cœur l'aug-

mentent ; au lieu que toutes les choſes contraires la diminuent.

Le pouls. C'eſt par le moyen du pouls qu'on reconnoît les variations qui arrivent dans le mouvement du ſang. Car le pouls n'eſt autre choſe que l'impulſion des parties voiſines du cœur & des artères cauſée par la dilatation du cœur & de ces vaiſſeaux.

Cette découverte ſi utile à la Médecine & par conſéquent ſi importante eſt dûe à Harvée ſuivant l'opinion la plus commune.

L'action du cerveau & le mouvement des eſprits animaux. §. II. L'action du cerveau eſt de ſéparer du ſang un fluide très-ſubtile appellé eſprit animal, que les nerfs diſtribuent dans tout le corps, & dont le mouvement eſt ſi rapide, que ce fluide paſſe du cerveau juſqu'aux extrêmités du corps auſſi promptement que la volonté le commande, & retourne avec la même promptitude au cerveau, lorſque quelques-unes des parties du corps a reçûe quelque impreſſion de la part des corps extérieurs. Le cerveau eſt donc le réſervoir de cette liqueur, par laquelle l'ame apperçoit les objets, & exécute toutes les actions corporelles.

Ce qui ſent. Car ce ne ſont pas les organes corporels qui ſentent ; c'eſt l'ame qui ſent & qui apperçoit. C'eſt auſſi l'ame qui envoye par les nerfs dans l'organe la quantité d'eſprits néceſſaire à ſon mouvement.

D'où partent les nerfs. Tous les nerfs partent du cerveau, du cervelet & de la moëlle de l'épine, comme nous l'avons dit. Ceux qui viennent du cerveau & de la moëlle de l'épine ſervent aux mouvemens volontaires. Ceux qui viennent du cervelet ſont deſtinés uniquement

Les nerfs qui ſervent aux

mouvemens volontaires, & ceux qui servent aux involontaires.

aux actions vitales & naturelles, ce qu'on prouve par une expérience. Si on comprime le cerveau d'un animal vivant, ou qu'on le coupe jusqu'à la substance médullaire, les muscles qui servent d'organes aux actions volontaires ne font plus leurs fonctions, mais la respiration & le mouvement du cœur subsistent. Si on fait la même expérience au cervelet, la respiration & le mouvement du cœur cessent, & l'animal meurt. De-là vient que les plaies du cervelet sont toujours mortelles, & qu'on guérit quelquefois celles du cerveau.

Preuve.

La respiration.

§. III. La respiration est une action par le moyen de laquelle l'air entre dans la poitrine, & en sort. La respiration est composée de deux mouvemens; l'un est appellé inspiration & l'autre expiration. L'inspiration est celui par lequel l'air entre dans la poitrine. L'expiration est au contraire celui par lequel l'air en sort.

Comment cette action s'exécute.

Les côtes sont articulées avec le sternum & avec les vertébres de telle maniere qu'elles s'élevent lorsque les muscles intercostaux se mettent en contraction, & que le diaphragme s'applanit vers le bas-ventre. Cette élévation des côtes & cet abaissement du diaphragme, en augmentant la surface extérieure la poitrine, comprime l'air dont elle est environnée, & l'oblige à passer dans la poitrine. Car il trouve moins de résistance de ce côté-là, parce que la capacité de la poitrine s'est augmentée en même-tems que sa surface extérieure.

La trachée-artère est le canal par lequel l'air passe dans la poitrine. L'air après avoir

paffé par ce canal, s'infinue dans toutes les ramifications des bronches jufqu'aux vefficules.

Auffi-tôt que l'air eft entré, les mufcles intercoftaux fe relâchent, le diaphragme remonte du côté de la poitrine, les côtes & le fternum reprennent leur fituation naturelle par la force élaftique des fegmens cartilagineux, la capacité de la poitrine & la furface extérieure diminuent ; ce qui contraint l'air de fortir des vefficules & des bronches des poumons par le même chemin qu'il a pris pour y entrer. Ces deux actions de dilatation & de contraction entretiennent & accélerent le paffage du fang par les poumons.

Puifque c'eft l'air qui procure cette action, il eft bien important pour la fanté qu'il foit fain ; & que rien, foit diminution de la capacité de la poitrine, foit compreffion fur la trachée artère, foit vapeur ou exhalaifon épaiffe & fulphureufe, foit air trop rarefié, n'empêche fon entrée dans les vefficules & dans la trachée-artère, car de là vient la difficulté de refpirer, & la fuffocation.

Les Phyficiens ne font pas d'accord fur les effets de la refpiration.

Quelques-uns veulent que l'air s'infinue dans les vaiffeaux des poumons pour donner au fang plus de fluidité & de mouvement. D'autres croyent qu'il porte dans cette liqueur des corpufcules nitreux très-fubtiles, qui lui donnent la couleur rouge. Enfin, il y en a qui penfent que l'air fert à condenfer le fang qui a été échauffé par la circulation.

Il eft certain que ce fang porté par l'ar-

Sentiment le plus reçu.

tère pulmonaire dans toutes les petites ramifications qui entourent les veſſicules des poumons, y eſt trituré, briſé & broyé, lorſque l'air entre dans les veſſicules, & que cette liqueur s'y dépoüille d'une ſérofité, qui ſort par la tranſpiration pulmonaire qu'on appelle haleine.

L'abaiſſement du diaphragme pendant la reſpiration aide la ſortie des excrémens, facilite celle du fœtus, & procure l'entrée du chyle dans les veines lactées, &c.

Sa néceſſité.

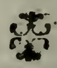
La reſpiration eſt d'une ſi grande néceſſité, qu'on meurt, ſi elle eſt interrompuë pendant quelque-tems.

C'eſt par ſon moyen que le ſang paſſe ou circule du ventricule gauche dans le droit, & qu'il entre dans les vaiſſeaux affaiſſés & repliés, qui entourent les veſſicules du poumon.

Cette circulation ne ſe fait cependant pas dans le fœtus, parce qu'il ne reſpire pas tant qu'il eſt dans le ventre de ſa mere.

Autres actions qui dépendent de la reſpiration

On peut ajoûter ici que la voix, la parole, le ris, la toux; l'éternuement, le baillement, & l'action de ſuccer dépendent encore de la reſpiration. La voix & la parole ne ſont autre choſe que les différentes modifications que le larinx & la bouche donnent à l'air, lorſqu'il ſort des poumons, &c.



CHAPITRE SECOND.

Des fonctions naturelles.

LES fonctions naturelles ſont la digeſtion, la nutrition, l'accroiſſement, l'éjection des excrémens & la filtration, auſquelles on peut joindre la génération, qui conſerve en quelque maniere l'homme, parce qu'elle perpétuë ſon eſpéce.

§. I. La digeſtion eſt le changement des alimens en chyle. *La digeſtion.*

Elle dépend des préparations qu'ils reçoivent dans la bouche, dans l'eſtomac & dans les inteſtins. Cette préparation conſiſte dans leur diviſion, leur attenuation & leur altération cauſées par le mouvement des parties, & par le mélange de différentes liqueurs. *D'où elle dépend.*

Les alimens portés dans la bouche y ſont coupés, briſés & broyés entre les dents par l'action de la mâchoire inférieure qui preſſe la ſupérieure ; ils y ſont pénétrés par la ſalive, & réduits en une eſpéce de pâte. C'eſt ce qu'on appelle maſtication. La langue les pouſſes dans le pharinx, & empêche qu'ils n'entrent dans la trachée artère, par ce qu'elle abaiſſe l'épiglotte ſur la glotte en ſe voutant. La contraction des muſcles du pharinx & celles des fibres charnues dans l'œſophage, font deſcendre les alimens dans l'eſtomac, ce qui eſt facilité par la peſanteur des alimens, & par *La maſtication.*

une liqueur qui lubrifie l'intérieur de l'œſophage. Le paſſage des alimens par le pharinx & par l'œſophage eſt appellé déglutition.

La déglutition.

Les alimens reſtent quelque-tems dans l'eſtomac pour y recevoir une ſeconde préparation, qu'on appelle proprement digeſtion & qui s'exécute par deux moyens. 1°. Par le mélange intime des liqueurs capables de diſſoudre les parties ſalines, mucilagineuſes, gommeuſes & graiſſeuſes, dont les alimens ſont compoſés. 2°. Par un mouvement ſuffiſant pour mêler exactement ces différentes matieres enſemble, pour diviſer les parties de nos alimens qui ne l'ont point été par la maſtication, & pour en exprimer le ſuc. Auſſi, les alimens après avoir été humectés imparfaitement dans la bouche par la ſalive, & diviſés groſſiérement par les dents, ils ſont pénétrés dans l'eſtomac par le ſuc ſtomacal & par la ſalive, & ils ſont broyés & triturés exactement par le reſſort de l'air qu'ils contiennent, par le mouvement du diaphragme, & par la chaleur naturelle des parties.

La digeſtion proprement dite.

Ce que les alimens ſouffrent dans l'eſtomach.

Cette diviſion & ce mélange des alimens avec les liqueurs propres à les diſſoudre en font une eſpéce de bouillie d'une couleur griſâtre & d'une odeur aigre, & les mettent en état de paſſer par le pylore dans le premier des inteſtins appellé duodenum, où ils ſe mêlent avec la bile & avec le ſuc pancréatique. Cet inteſtin par ſa courbure & par la ſituation fait les fonctions d'un ſecond ventricule. Les alimens ſéjournent un peu dans cet inteſtin. C'eſt là que la bile achéve de diſſoudre les matieres graſſes

Le mélange des alimens avec le pancréatique de la bile.

dont ils ſont remplies, & que le ſuc pancréatique les délaye & les détrempe d'avantage. Enfin ces deux liqueurs leur donnent plus de douceur, plus de fluidité & plus de blancheur. Ils paſſent enſuite dans les inteſtins grêles, où ils ſe mêlent avec le ſuc inteſtinal, & ſont encore diviſés & battus par le mouvement périſtaltique de ces inteſtins, & par l'action alternative des muſcles du bas-ventre & du diaphragme. La fluidité qu'ils acquiérent dans les inteſtins par le mélange du ſuc inteſtinal, le retardement de leur cours par le moyen des valvules connniventes, & l'action des muſcles & des inteſtins même en expriment la partie la plus douce, la plus fluide & la plus blanche qu'on appelle chyle, & la contraignent de paſſer dans les veines lactées, appellées premieres, qui ont un très-grand nombre d'embouchures dans la membrane veloutée des inteſtins grêles, & quelques-unes au commencement des gros inteſtins.

L'action des inteſtins.

Ces veines portent le chyle dans les glandes du méſentère, où il reçoit une préparation, & d'où il eſt porté dans le réſervoir de Pequet par d'autres veines lactées plus groſſes appellées ſecondaires. De là il paſſe dans le canal thorachique qui le conduit dans la veine ſouclaviere gauche, où il ſe mêle pour la premiere fois avec le ſang. Sa fluidité augmentée par le mélange d'une limphe que fourniſſent les vaiſſeaux limphatiques des environs, & aidée par l'action des artéres & des parties voiſines le fait monter facilement contre ſon propre poids dans ce tuyau qui a peu d'élaſticité.

La route que tient le chyle pour aller au cœur.

La nutrition. §. II. La nutrition eſt une réparation de la perte continuelle que ſouffrent les différentes ſubſtances de notre corps.

Le mouvement des parties de notre corps, le frottement de ces parties entre elles & ſurtout l'action de l'air détruiroient peu à peu totalement le corps ſi les pertes qu'il fait n'étoient réparées par des parties de même nature que celles qui s'en détachent.

C'eſt le chyle qui répare la perte des fluides, & c'eſt la limphe qui répare les ſolides. Cette derniere réparation s'exécute dans les plus petits vaiſſeaux.

La chaleur naturelle fait exhaler la portion la plus fluide de cette liqueur ; l'action du cœur, des artères & des parties porte la portion la plus ſolide dans les petits vuides formés par la ſéparation des parties qui ſe ſont détachées. C'eſt ainſi que le mouvement qui devroit naturellement nous détruire, eſt la cauſe de notre conſervation.

L'acroiſſement. §. III. Dans les jeunes gens, les ſucs nourriſſiers non-ſeulement dédommagent les parties des pertes qu'elles font, mais encore les augmentent. C'eſt ce qu'on appelle accroiſſement, qui eſt un allongement des fibres par les ſucs nourriſſiers. Il ne faut pas le confondre avec l'embonpoint : car l'embonpoint ne conſiſte que dans l'abondance des liqueurs. *L'embonpoint.*

L'éjection des excrémens. §. IV. L'éjection des excrémens eſt la ſortie des matieres fécales, des urines & de crachats.

Les

Les matiéres fécales sont les parties fibreuses des alimens mêlées avec de la bile, de la salive & des liqueurs des différentes parties par où ils ont passés. C'est, pour ainsi dire, le marc des alimens, qui ne pouvant servir à la nourriture passe dans les gros intestins. Ce marc est chassé dehors par l'action des muscles du bas-ventre, par l'abaissement du diaphragme & par le mouvement péristaltique des intestins, malgré l'opposition du sphincter de l'anus.

Celle des matiéres fécales.

L'urine est un excrément dont le sang se décharge par les reins, comme on l'a dit. Cet excrément passe des reins dans les uretères, & des uretères dans la vessie, où après avoir séjourné quelque-tems, il irrite par ses sels les parois de cette partie: ce qui joint à la distention de ces mêmes parois & à la pesanteur de cette liqueur provoque l'envie d'uriner. L'action des fibres de la vessie, celle des muscles du bas-ventre & l'abaissement du diaphragme, qui presse la vessie, font surmonter à l'urine l'obstacle que le sphincter de la vessie oppose à sa sortie, & la contraignent de passer par le canal de l'uretre.

Celle de l'urine.

Les crachats sont un mélange de salive, du mucus du nez & d'une humeur filtrée par les glandes bronchiales, par celles de la trachée-artere & par celles de l'œsophage. Leur abondance oblige à en rejetter le superflu.

Celle des crachats.

§. V. Filtration ou secrétion, est la séparation de quelque liqueur mêlée avec le sang.

La filtration.

Pour abreger, nous n'entrerons point dans la discution des différentes opinions

des Phyſiciens ſur la maniére dont elle ſe fait. Nous expoſerons ſeulement le ſentiment de ceux qui en attribuent la cauſe à l'analogie des liqueurs. Car il eſt le plus commun, & paroit le plus probable. Pour le comprendre, il faut ſçavoir 1°. Que toutes les liqueurs circulent avec le ſang avant qu'elles parviennent aux glandes ; 2°. Que les glandes conglomerées, organes qui ſéparent preſque toutes les liqueurs, ſont compoſées de vaiſſeaux ſanguins & de limphatiques, de nerfs & d'une infinité de petits vaiſſeaux ſecrétoires & excrétoires ; 3°. Que les vaiſſeaux ſecrétoires, partent des vaiſſeaux limphatiques ; 4°. Que ces vaiſſeaux ſont garnis intérieurement d'un velouté, ou eſpéce de duvet, appellé par les Latins *Tomentum* ; 5°. Enfin que ce duvet eſt empreint & imbu dès ſa premiere conformation d'une humeur de même nature que celle qui doit être ſéparée par la glande. Ceci ſuppoſé, une expérience bien facile ſuffit pour faire entendre le ſentiment que nous propoſons. Si on imbibe d'huile une languette de drap, & qu'on en mette enſuite un bout dans un vaſe plein d'eau & d'huile, de maniére que l'autre bout pende hors du vaſe, pour en faire couler au dehors la liqueur qui y eſt contenuë : il ſéparera exactement l'huile d'avec l'eau ; car toute l'huile coulera par la languette, & l'eau reſtera dans le vaſe. La raiſon de cette expérience eſt que les liqueurs de même nature s'uniſſent aiſément, & que celles de différente nature ſe mêlent difficilement. Le duvet d'une glande fait dans cette glande ce que le morceau de drap fait dans le vaſe ; il ſépare de la

limphe la liqueur qui eſt de même nature que celle dont il eſt imbibé ; & comme ce duvet remplit un vaiſſeau ſecrétoire qui part d'un vaiſſeau limphatique, il n'eſt pas étonnant qu'il ne paſſe par ce vaiſſeau ſecrétoire que la liqueur que le duvet ſépare.

La génération.

§. VI. La génération eſt un miſtére auſſi impénétrable qu'admirable.

Trois eſpeces de génerations ſelon les Anciens.

Les Anciens ont crû qu'il y avoit trois eſpéces de générations, ce qui leur a fait diviſer les animaux en trois claſſes, ſçavoir en putripares, c'eſt-à-dire, formés de la pourriture ; en vivipares, c'eſt-à-dire, formés ſeulement du mélange de la ſemence des deux ſexes ; & en ovipares, c'eſt-à-dire, formés d'un œuf.

Sentimens des Modernes.

Les modernes conviennent tous que la pourriture ne peut pas former d'animaux, mais qu'elle peut ſeulement faire éclore les œufs de certains inſectes. Ils reconnoiſſent tous qu'il n'y a point d'animal qui ne viennent d'un œuf ; mais qu'il y en a certains qu'on peut appeller vivipares, parce qu'ils ſont vivans en ſortant du ventre de la femelle, & d'autres qu'on peut appeller ovipares, parce qu'ils ſont encore renfermés dans l'œuf lorſque la femelle les produit. Ils ne diſputent entre eux que ſur deux queſtions. La premiére, ſi l'animal eſt contenu dans la ſemence, ou s'il eſt contenu en abregé dans l'œuf avant l'approche du mâle & de la femelle ; la ſeconde quelle route tient la ſemence pour parvenir à l'œuf.

Ils diſputent ſur deux queſtions.

Premiere queſtion.

Quand à la premiére queſtion, les uns penſent que chaque œuf contient originairement l'animal qui en doit ſortir, &

que la ſemence ne ſert qu'à le vivifier. Les autres ne regardent les œufs que comme de petits nids deſtinés à recevoir l'animal qui doit y être porté par la ſemence.

Seconde question. Par rapport à la ſeconde queſtion, les uns ſoutiennent que la ſemence reçuë par la femelle ſe mêle avec le ſang, & ne parvient à l'œuf que par la circulation.

Les autres aſſurent qu'elle paſſe de la matrice dans une des deux trompes, ou dans toutes les deux, & de-là aux ovaires.

De quoi ils conviennent tous. Tous conviennent que dès que la ſemence eſt parvenuë aux ovaires, les trompes ſe contractent, que leurs pavillons s'appliquent aux ovaires, qu'ils les embraſſent pour recevoir l'œuf vivifié par la ſemence, ou dans lequel l'animal eſt entré; & que l'œuf ſe gonfle, ſe détache de l'ovaire & deſcend par une des trompes dans la matrice.

Ce ſentiment eſt démontré par l'expérience. On a trouvé des fœtus dans l'ovaire, d'autres dans une trompe ou même dans le ventre.

Du Fœtus.

Le fœtus. Lorſque l'œuf fécondé eſt dans la matrice, il y augmente de volume & s'y attache; ſes petites parties ſe développent, & il ſe forme avec ſes dépendances.

1°. Les dépendances du fœtus ſont les membranes qui le renferment, les eaux qui l'environnent, le placenta & le cordon.

Les membranes. Deux membranes unies enſemble renferment le fœtus, ſçavoir, le chorion & l'amnios.

Le Chorion eſt la plus extérieure & la plus épaiſſe, il touche la partie concave de la matrice, à laquelle il eſt adhérent dans l'étenduë de la convexité du placenta que quelques-uns prétendent qu'il recouvre. *Le chorion.*

L'amnios eſt intérieur, & fort fin, il renferme le fœtus, le cordon & les eaux. *L'amnios.*

Entre ces deux membranes, quelques Anatomiſtes en admettent une troiſiéme très-fine, qu'ils appellent moyenne. *La membrane moyenne.*

Il fournit, ſelon eux, une guaine à toutes les petites ramifications des vaiſſeaux du placenta qu'il abandonne vers leurs extrêmités, pour former la membrane réticulaire qui recouvre la ſurface convexe du placenta. *Son uſage.*

Les eaux renfermées dans l'amnios ſont claires, tranſparentes, viſqueuſes, & ſemblables, ſelon quelques-uns, à l'urine. Elles ſuintent des pores de la membrane par les extrêmités des artères ombilicales dont elle eſt parſemée. *Les eaux. D'où elles viennent.*

Leur uſage eſt d'entretenir la ſoupleſſe des parties du fœtus, de le garantir de la compreſſion extérieure, de lui faciliter, ſes mouvemens & ſa ſortie, & d'empêcher qu'il ne s'attache à l'amnios, & que ſon poids ne ſe faſſe trop ſentir, ſoit quand il eſt en repos, ſoit quand il en fait quelque mouvement. Elles ſervent encore, ſelon l'opinion de quelques perſonnes, à nourrir l'enfant en paſſant dans ſon eſtomac. *Leur uſage.*

Le placenta ou arriére-faix eſt un corps orbiculaire & ſpongieux, attaché par ſa partie convexe vers le fond de la matrice, & formé par les ramifications infinies des vaiſſeaux ombilicaux. *Le placenta arriére-faix ou délivre.*

Ce corps, qu'on appelle auſſi en terme

Combien s'en trouve. d'Accoucher Délivre, eſt ſeul lorſqu'il n'y a qu'un enfant dans la matrice, mais il y en a deux ou trois unis enſemble, lorſqu'il s'y trouve deux ou trois enfans.

Deux membranes l'environnent, une extérieure fort fine & réticulaire, qui recouvre ſa partie convexe, & l'autre intérieure qui recouvre ſa partie concave.

Le cordon ombilical. Le cordon ombilical eſt un lien qui repreſente une colomne torſe d'environ deux pieds, & qui va du placenta au fœtus. Il *De quoi il eſt formé.* eſt formé par une veine & par deux artéres; il eſt entouré d'un corps ſpongieux & recouvert par l'amnios.

Son uſage. Son uſage eſt de porter le ſang & la matiére de la nourriture du Placenta à l'enfant, de rapporter le ſang de l'enfant à la mere; & de ſervir à tirer le Placenta après l'accouchement. Sa longueur eſt néceſſaire pour permettre à l'enfant de faire ſes mouvemens.

Le diamétre de la veine qui en fait partie eſt deux fois plus grand que celui des deux artéres qui l'accompagnent.

Ce vaiſſeau vient des ramifications des petites veines du Placenta. Les artéres partent des artéres iliaques internes, & rapportent le ſang dans le Placenta. Les rami- *D'où le fœtus reçoit ſa nourriture.* fications de la veine & des artéres ſe terminent à ſa ſurface convexe.

2°. Pendant tout le tems que le Fœtus reſte dans la matrice, il reçoit la nourriture par le Placenta & en partie par la *Comment il la reçoit par le placenta.* bouche.

Quelques-uns comparent la membrane qui recouvre la convéxité du Placenta à la membrane interne des inteſtins.

Elle eſt, à ce qu'ils diſent, parſemée

d'une infinité de petits orifices des vaisseaux ombilicaux, qui pompent, comme font les veines lactées, le suc nourricier ou laiteux, que les vaisseaux de la matrice déposent dans des petites cellules. C'est-là toute la communication qu'ils admettent entre la mere & l'enfant. Car ils ajoutent que le sang porté à l'enfant par la veine ombilicale est rapporté au Placenta par les artères ombilicales, avec la matiere laiteuse. Ainsi le Placenca fait les fonctions du poumon.

Sentiment non contesté & démontré.

D'autres démontrent que le sang circule de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere, & que c'est par ce moyen que le Fœtus reçoit sa nourriture. Les accidens qui arrivent quelquefois à la mere pendant sa grossesse comme les pertes de sang, prouvent cette opinion.

Circulation de la mere à l'enfant, & de l'enfant à la mere.

Les artéres de la mere déposent dans les petites cellules du Placenta, le sang qui s'est perfectionné & qui est devenu plus fin dans la matrice. Les ramifications de la veine ombilicale qui répondent à ces cellules prennent ce sang & le portent au Fœtus. Le superflu du sang repasse de l'enfant à la mere, par les artères ombilicales, dont les ramifications le déposent dans les pores de la matrice, où les veines utérines le reprennent pour le mêler avec le sang de la mere. Cette disposition des vaisseaux de la matrice du Placenta paroît détruire l'opinion de ceux qui attribuent à l'imagination de la mere les marques que les enfans apportent en naissant.

Si le fœtus se nourrit par la bouche.

La nourriture du Fœtus suivant l'opinion commune ne lui vient pas seulement de la mere par le moyen du Placenta. La liqueur

contenue dans l'amnios lui en sert encore ; en passant par la bouche, lorsque les organes de la digestion sont suffisamment formés.

La conformité de cette liqueur avec celle qui se trouve dans l'estomac de l'enfant lors de sa naissance ; les Fœtus nés vivant sans cordon ombilical, comme plusieurs Observateurs le rapportent ; & la liqueur qu'on a trouvé gelée dans l'estomac, l'œsophage & la bouche du Fœtus d'une vache & avec laquelle celle de l'amnios étoit continue ; tout cela prouve cette opinion que plusieurs auteurs contestent cependant, en opposant observation à observations. Si on a trouvé des Fœtus sans cordon ombilical, ils disent qu'on a vu des Fœtus humains & des Fœtus d'animaux sans ouverture à la bouche ni au nez. Ils prétendent de plus que la liqueur de l'amnios n'est point propre à nourrir le Fœtus, qui ne respirant point ne peut avaler cette liqueur. Mais l'observation des Fœtus trouvés sans cordon prouve bien clairement qu'ils ne se sont nourris que par la bouche, & que par conséquent il est possible que ceux qui sont bien conformés la reçoivent par cette voie.

Différence de fœtus d'avec le corps formé.

Le Fœtus a des particularités qui le distingue d'un corps formé. Voici les principales.

Les os du fœtus.

Les os du Fœtus passent par différens degrés de consistance ; de membranes qu'ils sont d'abord, ils deviennent cartilagineux & osseux. Au terme de neuf mois, presque tous les os du Fœtus, excepté ceux qui forment les organes des sens, sont encore composés de piéces osseuses unies par des cartillages fléxibles ou par des membra-

nes

nes ; il s'en trouve même qui ne ſont encore que cartilagineux.

Tous les os du crâne, par exemple, ſont unis par des membranes ; & on remarque ſur la tête un grand eſpace qui en eſt formé & qu'on appelle la Fontanelle. Cette diſpoſition, facilite beaucoup l'accouchement.

Le thimus & les reins ſuccinturiaux ont un volume plus conſidérable que dans l'adulte.

Le mœconium.

Les gros inteſtins contiennent une matiere noire & épaiſſe qui reſſemble à de la poix & que l'on appelle mœconium. Cette matiere eſt formée par la bile de l'enfant, & par les humeurs que les glandes inteſtinales filtrent.

L'enfant ne reſpire pas dans la matrice.

Comment eſt le poumon du fœtus.

Expérience pour ſçavoir ſi l'enfant a reſpiré.

Le Fœtus ne reſpire point dans le ventre de la mere, car les membranes dont il eſt environné empêchent l'air de pénétrer juſqu'à lui. Son poumon eſt affaiſſé, compacte & noirâtre ; ſi on en met un morceau dans de l'eau, il va au fond : mais dès que le Fœtus eſt né, il reſpire, à moins qu'il ne ſoit très-foible. Son poumon devient alors plus léger, & ſi on en met un morceau dans de l'eau il ſurnage.

Elle n'eſt pas infaillible.

Cette expérience n'eſt cependant pas une preuve infaillible que l'enfant ſoit né mort ou qu'il ſoit né vivant. Cè qui eſt important quelquefois de ſçavoir. Quand l'enfant eſt venu au monde vivant renfermé dans ſes membranes ſans que ſes eaux ſe ſoient écoulées, ou quand il eſt venu au monde vivant, mais trop foible pour être agité par l'air ; s'il meurt peu de tems après, un morceau de ſon poumon mis dans l'eau tombera au fond.

Au contraire ſi un enfant meurt dans le ventre de ſa mere, mais quelque-tems après que les membranes ſe ſont percées, & que les eaux ſe ſont écoulées; ou s'il meurt plûtôt, mais qu'il ſe pouriſſe avant qu'on le tire du corps de ſa mere; ou ſi l'on ſoufle dans ſa bouche après l'avoir tiré, un morceau de ſon poumon jetté dans l'eau ſurnagera.

Circulation du ſang dans le fœtus. Pendant qu'un enfant eſt dans ſes membranes, il ſe fait en lui une circulation différente de celle qui ſe fait dans 'es adultes. Le ſang qui lui eſt apporté par la veine ombilicale dans le ſinus de la veine-porte paſſe en partie par le canal veineux dans la veine-cave. Cette veine ayant porté le ſang dans l'oreillette droite, une partie paſſe par le trou ovale ou de Botal dans l'oreillette gauche, & l'autre tombe dans le ventricule droit qui le pouſſe dans l'artère pulmonaire. La plus petite partie de ce ſang paſſe dans les vaiſſeaux du poumon & revient à l'oreillette gauche par la veine pulmonaire, tandis que la plus grande partie, ne pouvant paſſer dans le poumon, parce qu'il n'y entre point d'air pour en développer les petits vaiſſeaux, eſt portée dans l'artère aorte par le moyen du canal artériel. Deux artères qui partent des iliaques internes rapportent au Placenta, & de là à la mere le ſuperflu du ſang que l'enfant n'à pû conſommer.

Temsque l'enfant reſte dans la matrice. Le tems que l'enfant reſte dans la matrice eſt ordinairement de neuf mois à moins que quelque cauſe ne précipite ſa ſortie.

Mouvement qu'il Lorſqu'il approche de ce tems, ſa tête ſe porte par ſon poids vers le col de la ma-

trice, la face tournée du côté de l'os sacrum.

fait vers les neuf mois.

Quand l'enfant est au terme de neuf mois, il ne reçoit pas assez de nourriture, & son mœconium accumulé dans ses intestins, le picote & l'incommode par son poids, ce qui l'oblige à faire de grands mouvemens, qui déterminent la matrice & le muscle uterin à se mettre en contraction. Cette contraction, celle des muscles du bas ventre & du diaphrame, le poids même de la tête en bas obligent d'abord les membranes remplies d'un peu d'eau à dilater l'orifice de la matrice & à se manifester. La tête s'engage ensuite dans cet orifice qu'elle dilate peu à peu, quelquefois le cartilage de la symphise des os pubis prête. Enfin l'enfant sort entierement, en perçant les membranes, ou quelque-tems après les avoir percées, & ses dépendances le suivent.

Ce qui contribue à sa sortie.

La matrice dont les parois sont devenus minces à proportion qu'elle s'est dilatée se contracte & s'épaissit aussi à mesure que les eaux s'évacuent, & que l'enfant sort.

Etat de la matrice, avant & après l'accouchement.

Toute cette action qu'on appelle accouchement, est comme l'on voit un effet de la nature seule.

L'air aide cependant la nature lorsque l'accouchement se fait difficilement, ou que l'enfant se présente de toute autre maniere que par la tête ou par les pieds. C'est ce qu'on appelle accouchement contre nature. Cette matiere regarde particulierement la Pathologie.

Dans quel cas l'art aide la nature.

L'accouchement est quelquefois prématuré, c'est-à-dire, qu'il se fait au terme

Accouchement prématuré

de 7, de 8, ou de 8 mois & demi. Mais plus l'enfant eſt près du terme de neuf mois, plus il a de force, & plus on doit eſpérer qu'il vivra.

Ce qui l'occaſionne. Puiſque la nourriture du Fœtus vient du ſang de la mere dépoſé dans les cellules de la matrice & que c'eſt la contraction de celle-ci qui contribue beaucoup à ſa ſortie ; une trop grande abondance de ſang dans la matrice ; le défaut d'extenſion de cet organe, & tout ce qui eſt capable d'en faire contracter les fibres peut occaſionner un accouchement prématuré, ou une fauſſe couche, qu'on appelle avortement.

Accident qui le précede. Une perte de ſang plus ou moins conſidérable, précede & annonce ordinairement cet accident. Elle vient du décolement total ou en partie du Placenta.

On a vû cependant quoique rarement de ces hémorragies ſurvenir ſubitement, mais s'arrêter promptement ſans occaſionner de fauſſes couches.

Ce qui arrive après l'accouchement. Lorſque le Fœtus & ſes dépendances ſont ſortis, les muſcles du ventre, & le péritoine ſe rétabliſſent peu à peu ; & les fibres de la matrice en ſe contractant expriment le ſang de ſes vaiſſeaux. C'eſt d'abord un ſang fort rouge, & ſemblable à celui que l'enfant recevoit pour ſa nourriture, c'eſt enſuite un ſang fort pâle, & enfin une liqueur blanchâtre comme du pus qui en ſort ; on ne doit pas prendre cette liqueur pour du lait.

Les lochies. On appelle cette évacuation les vuidanges, ou lochies.

Le lait des mamelles. Vers le trois ou le quatriéme jour de l'accouchement, & quelquefois plus tard, le ſang qui venoit à la matrice pour la

nourriture de l'enfant ſe porte aux mammelles ; & les gonflent plus ou moins conſidérablement.

La fiévre qu'on appelle fiévre de lait ſurvient en même-tems ; mais elle diminue enſuite peu à peu. *La fiévre.*

CHAPITRE III.

Des fonctions animales.

§. I. TOUS les mouvemens du corps s'exécutent par l'action des muſcles, & cette action conſiſte principalement dans le racourciſſement de leurs fibres charnues, qu'on apelle contraction. Ce racourciſſement, en tirant les tendons ou les aponévroſes auſquels les os mobiles ſont attachés, cauſe le mouvement des parties ſolides ; en rétréciſſant les cavitez que forment certains muſcles qu'on appelle creux, tel que le cœur, les inteſtins, les vaiſſeaux, &c. il cauſe le mouvement des liqueurs qui y ſont renfermées. *Les mouvemens du corps.*

Les principaux agens de ce racourciſſement ſont les artères & les nerfs qui ſe diſtribuent dans les fibres charnues. C'eſt pourquoi ſi on lie les nerfs, l'action ceſſe ; & ſi on fait la ligature aux artères, non-ſeulement il n'y a plus d'action, mais la partie tombe en pourriture. *Quels ſont les agens de ces mouvemens.*

Pour expliquer la cauſe de l'action des muſcles, on a eu recours à une infinité d'hypothèſes beaucoup plus ingénieuſes que ſatisfaiſantes, & dans le détail deſ- *La cauſe de l'action muſculaire.*

quelles les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas d'entrer.

Combien il y a de sortes de mouvemens.

On distingue trois sortes de mouvemens, les volontaires, les involontaires & les mixtes.

Les volontaires.

Les volontaires sont ceux qui dépendent de nous, c'est-à-dire de l'ame; & de la disposition de la machine tout ensemble. Leur commencement & leur fin, leur accélération & leur retardement sont les effets de la volonté. Tels sont les mouvemens de l'épine, de la tête, des différentes parties du visage & des extrêmitez du corps.

Les involontaires.

Les involontaires sont ceux qui se font sans notre consentement. Ils sont par conséquent purement méchaniques, c'est-àdire, dépendans de la seule disposition de la machine, & communs à toutes les parties destinées aux fonctions vitales & naturelles. Tels sont les mouvemens du cœur, des artères, des intestins, de l'estomac, &c.

Les mixtes.

Les mixtes sont ceux qui sont en partie volontaires, & en partie involontaires. Telle est la respiration que nous pouvons bien accélérer & retarder, & non pas faire cesser entierement que nous ne perdions la vie.

Les sensations.

§. II. les sensations sont des maniéres de connoître & d'appercevoir les objets extérieurs. Elles sont les effets du simple changement de la surface des nerfs qui entrent dans la composition des organes.

Combien il y en a.

On distingue les sensations en internes & externes.

Les internes.

Les internes sont l'imagination, la mémoire, le jugement & les passions de l'ame, ausquels quelques-uns ajoûtent la faim & la soif.

Les externes. Les externes ſont la vûe, l'ouie, l'odorat, le goût & le toucher.

Quoique chacune de ces ſenſations externes vienne d'un mouvement cauſé dans les nerfs par les objets extérieurs : les impreſſions qu'elles font dans l'ame ſont cependant fort différentes, à cauſe de la différente ſtructure des organes qui diverſifie le mouvement des nerfs.

La vûe. Les rayons de lumiere qui ſont des filets ou des lignes d'une matiere très-ſubtile & globuleuſe, partent de chaque point des objets extérieurs, paſſent au travers des parties tranſparentes de l'œil, & ſouffrent diverſes refractions dans l'humeur aqueuſe, dans le criſtallin, & dans l'humeur vitrée ; ils ſe raſſemblent ſur la retine, qui eſt l'organe immédiat de la vûë, & forme l'image de l'objet, qui eſt tranſmiſe à l'ame par le moyen du nerf optique, dont la retine n'eſt que l'épanouiſſement.

L'œil peut fort bien être comparé à la chambre obſcure.

Ce que ſont les rayons en paſſant de l'objet à l'œil. Les rayons de lumiére en partant de chaque point d'un objet éclairé deviennent divergens, c'eſt-à-dire qu'ils s'écartent. Mais ces mêmes rayons, en traverſant le globe de l'œil deviennent convergens, c'eſt-à-dire qu'ils ſe rapprochent & ſe raſſemblent, ſelon les loix invariables de la refraction, *Dans l'œil.* par le moyen des humeurs de l'œil, qui comme l'on ſçait ſont plus denſes que l'air, d'une conſiſtance différente & d'une figure convexe, excepté la partie antérieure de l'humeur vitrée. Lorſqu'ils ſont ſur la retine, ils y forment en ſe joignant (pour repréſenter ou tracer l'i-

mage de l'objet, d'où ils partent) autant de points qu'il y en a dans l'objet. Ainsi tous les rayons qui viennent de chaque point d'un objet forment deux espéces de cone ; l'un hors de l'œil, dont la pointe est à l'objet & la base sur la cornée transparente ; l'autre dans l'œil, qui s'appelle cone visuel, & dont la base est appuyée sur la partie postérieure de la cornée, & la pointe se trouve sur la retine. Les deux cones ont par conséquent leur base appliquée l'une contre l'autre & égale.

La bonne vuë. Quand par le moyen de ces refractions faites à propos, tous les points des rayons de lumiére se rassemblent sur la retine sans confusion, & dans l'ordre dont il sont parties ; l'on voit nettement & distinctement les objets qui sont à une moyenne distance.

Mauvaise vûë de l'œil mal conformé Quand les rayons ne se rassemblent pas à propos, c'est-à-dire que le point de leur réünion se fait en-deçà ou au-delà de la retine ; l'on voit les objets confusément & sans distinction. C'est ce qui arrive quand l'œil n'est pas bien conforme, c'est-à-dire à ceux qui ont l'œil Myops, ou l'œil Presbite.

L'œil myops. Ceux qui ont l'œil fort gros & le cristallin trop vouté, ont l'œil Myops. Les rayons de lumiére se réünissent avant que d'être parvenus à leur retine qui se trouve naturellement plus éloignée du cristallin qu'il ne faut. Ils ne peuvent voir bien qu'en aprochant l'objet contre leur nez, ou à trois doigts plus loin, ou environ un demi pied au-delà, mais ils ne distinguent rien dans une distance plus éloignée.

L'œil presbite. Ceux qui ont l'œil ou le cristallin trop

plat, & trop près de la retine ont la vûe Presbyte.

Dans ceux-ci les rayons de lumiére se réüniſſent au-delà de la retine ; & le cone viſuel n'eſt pas bien formé. Ils ne peuvent voir les objets que très-loin.

Comment on répare ces deux ſortes de vûë.

L'art fournit les moyens de réparer ces deux défauts. Une lunette concave & qui par conſéquent écarte un peu les rayons, remédie à l'œil Myops, en les faiſant tomber à propos ſur la retine. Une lunette convexe, & qui par conſéquent rapproche les rayons, remédie à l'œil Preſbyte, en procurant leur réünion ſur la retine, au lieu qu'elle ſe ſeroit faite au-delà.

La bonne vûë devient preſbyte.

La bonne vûë devient ſouvent Preſbyte dans la vieilleſſe, parce que les parties ſe deſſéchent par l'âge, & que le criſtallin s'applatit. Ainſi le tems ne peut qu'augmenter le défaut de l'œil Preſbyte ; il corrige quelquefois celui de l'œil Myops.

L'opacité du criſtallin.

Lorſque le criſtallin devient opaque, les rayons de lumiere ne peuvent paſſer au fond de l'œil, & y peindre l'image de l'objet d'où ils partent. Cette maladie s'appelle Cataracte. On y remédie en déplaçant le criſtallin, & l'aſſujettiſſant au fond de l'œil. Mais alors on voit confuſément, parce que les rayons de lumiére ne ſont point raprochez par le criſtallin, comme ils l'étoient avant qu'il fut déplacé, & s'ils ſe réüniſſent ce ne peut être qu'au-delà de la retine.

Ce qui y ſupplée lorſqu'on l'a deplacé.

Dans ce cas l'on n'eſt pas encore privé de voir diſtinctement les objets. Une loupe ou lunette convexe placée entre l'objet & l'œil, fait à l'extérieur ce que le criſtallin devoit faire au-dedans de l'œil. En

rompant les rayons de lumiére, elle les oblige de se rassembler précisément sur la retine comme il convient.

L'oüie. Les différentes agitations de l'air causées par les corps sonores passent par l'oreille externe jusqu'au tambour & à l'air renfermé dans le labyrinthe. Cet air le communique à la portion molle du nerf auditif répandue sur la membrane qui tapisse le vestibule, les canaux demi circulaires & le limaçon.

L'odorat. Les corpuscules qui émanent des corps odoriférans se répandent dans l'air, entrent dans le nez avec lui, & viennent frapper les nerfs olfactifs répandus dans la membrane pituitaire, qui tapisse l'intérieur du nez.

Le goût. Les corps savoureux atténués & délayés par la salive, échauffés & appliqués par la bouche à la langue, pénétrent au travers de l'épiderme jusqu'aux corps papilaires, qui sont les extrêmités des nerfs de la neuviéme paire.

Le toucher. La peau surtout celle des mains & des doigts, est garnie sur sa superficie de quantité de mamelons ou de papilles nerveuses recouvertes de l'épiderme, de peur que les corps qui impriment un certain mouvement à ces mamelons, ne causent un sentiment douloureux, comme cela arrive quand par quelque accident l'épiderme a été enlevé. Les corps produisent sur ces papilles certains mouvemens, dans lesquels consistent les sensations du chaud, du froid, de l'humide, du sec, du mol, du dur, du poli, de l'inégal, du mouvement, du repos, du chatouillement & de la douleur.

La veille. Il faut remarquer que les corps font une impreſſion moins grande ſur les organes pendant le ſommeil que dans la veille. Car la veille eſt un état dans lequel les organes des ſens & ceux qui ſont deſtinés aux mouvemens volontaires ſont tellement diſpoſés qu'ils peuvent facilement être affectés par les objets extérieurs, & exercer les mouvemens auſquels ils ſont deſtinés. *Le ſommeil.* Le ſommeil au contraire eſt un état dans lequel les organes des ſens & ceux des mouvemens volontaires ne peuvent recevoir l'impreſſion des objets ni exercer leurs fonctions avec facilité & avec promptitude. Le premier de ces deux états dépend de la bonne diſpoſition des ſolides & de l'abondance des eſprits animaux, qui tendent tous les reſſorts de notre corps. L'autre a pour cauſe la diſette de mes mêmes eſprits, qui laiſſent toutes les parties dans le relâchement.

La vie. La vie conſiſte dans l'exercice des fonctions du corps. Cependant certaines d'entre elles peuvent être dérangées & même abolies totalement ſans cauſer la mort.

La ſanté. La ſanté conſiſte dans l'exercice facile & libre de ces mêmes fonctions.

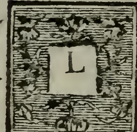
Fin de la premiere partie.



PRINCIPES *DE CHIRURGIE*, SECONDE PARTIE.

HIGIENNE.

L'Higienne.



L'HIGIENNE, dont le nom tiré de la Langue Grecque, signifie santé, prescrit les regles qu'on doit observer pour se conserver le corps sain, & prolonger sa vie.

Son objet

Son objet est la connoissance de ce qu'on appelle choses non-naturelles. L'usage moderé de ces choses entretient la vie & la santé. Leur excès ou leur mauvaise qualité altere l'un & abrege l'autre. Il est par conséquent très-important de les connoitre, & d'en sçavoir faire choix.

Combien il y a de choses non-naturelles.

On réduit les choses non-naturelles à six, sçavoir, l'air, les alimens, le travail, & le repos, le sommeil, & la veille, les excrétions retenues ou évacuées, & les passions de l'ame.

§. I. L'air eſt une ſubſtance fluide élaſtique & peſante qui nous environne de toute part, qui pénétre tous les corps, & dont la fineſſe eſt ſi grande que notre vûe ne peut l'appercevoir.

Ce que c'eſt que l'air.

Nous rappellerons ici ſes propriétés, ſes utilités, ſes effets & ſes qualités par rapport à l'homme.

1°. Les propriétés de l'air ſont ſa fluidité, ſon reſſort, ſa peſanteur & ſa rarefaction.

Quelles ſont ſes propriétés.

La déſunion & la fineſſe de ſes parties font qu'il n'oppoſe qu'une foible réſiſtance aux différens mouvemens des corps, & qu'il s'inſinue & pénétre par-tout ; c'eſt en cela que conſiſte la nature des corps fluides.

Sa fluidité.

Son reſſort ou ſa vertu élaſtique & ſa peſanteur ſont démontrés par les expériences modernes. Son reſſort conſiſte dans la nature de ces petites parties, qui peuvent être comprimées, mais qui font toujours effort pour ſe remettre en leur état naturel.

Son reſſort & ſa peſanteur.

Sa rarefaction eſt une propriété qu'il acquiert par la chaleur.

Sa rarefaction.

2°. L'air eſt néceſſaire à l'homme. C'eſt par lui qu'il reſpire & qu'il vit, & dès qu'il en eſt privé, il périt en peu de tems.

Utilité de l'air.

C'eſt lui qui nous tranſmet les odeurs, les couleurs & les ſons. Sans lui nous ne pourrions ni ſentir, ni voir, ni entendre, ni par conſéquent nous communiquer nos penſées.

3°. Ses effets ne ſont pas moins ſurprenans. Par ſa fluidité, il s'inſinue dans les veſſicules du poumon & dans le ſang avec les alimens où il eſt renfermé.

Ses effets.

Sa fluidité.

Par son ressort. C'est par le moyen de son ressort que la petite quantité de cette liqueur contenue dans le sang est en équilibre, avec le poids considérable qui pese sur le corps.

Une certaine quantité d'air entre dans les poumons, s'y dilate par la chaleur, & en sort ensuite pour permettre à une autre quantité d'y entrer. L'air dilaté dans les vessicules du poumon fait qu'elles se compriment extrêmement les unes les autres, & que pressant les vaisseaux qui les environnent elles forcent le sang de passer des artères dans les veines.

L'air contenu dans les alimens les brise & les divise en très-petites parties par son mouvement, & aide par conséquent à la digestion. Celui qui est renfermé dans les vaisseaux donne par sa rarefaction du mouvement au sang & à toutes les liqueurs, augmente la force des solides, & contribue de cette maniere à la circulation, à la sanguification & au mouvement progressif.

Qualités de l'air. 4°. L'air est susceptible de qualités différentes. Il peut être chaud, humide, froid, sec, serain, pur & tempéré. Il est sujet à des variations plus ou moins subites, & à s'infecter ou se charger d'exhalaisons impures, corrompues, contagieuses, métalliques, sulphureuses, toutes fort préjudiciables à la santé.

Ses bonnes qualités. De toutes les qualités de l'air, il n'y en a point qui soit plus propre à conserver la vie & la santé que sa pureté & sa douceur. Pour être bon, il faut qu'il ne contienne aucune mauvaise exhalaison; qu'il ne soit ni trop chaud, ni trop froid, ni trop sec, ni trop humide.

Les saisons où il est pour l'ordinaire le

plus tempéré ſont le Printems & l'Automne. C'eſt pour cette raiſon qu'on le choiſit pour faire certaines opérations. Le climat de la France eſt un des plus tempéré & des plus purs.

Dans quel tems il eſt plus tempéré.

Les changemens ſubits de l'air ſont inévitables & fort dangereux pour la ſanté. C'eſt d'eux que vient le grand nombre de maladies qui régnent au commencement du Printems & aux approches de l'Hyver.

Ses changemens ſubits.

Les Hôpitaux, les Camps où les Armées ſéjournent long-tems, les endroits où l'on fond du plomb, & ceux où l'on remue des terres ſont ordinairement mal ſains, parce que l'air s'y charge de mauvaiſes exhalaiſons. La braiſe & encore plus le charbon allumé dans un endroit renfermé répandent dans l'air des parties ſulphureuſes, qui rendent malades & qui font quelquefois mourir les perſonnes les plus robuſtes.

Ce qui cauſe ſes mauvaiſes qualités.

§. II. Les pertes qui ſe font journellement chez nous, nous mettent dans la néceſſité de les réparer chaque jour par des ſubſtances analogues à celles de notre corps. Ce qui ſert à cette réparation s'appelle aliment & boiſſon. On eſt averti d'en uſer par les deux ſenſations qu'on nomme la faim & la ſoif. Pour nous y porter plus volontiers la Nature a attaché aux alimens & aux boiſſons un plaiſir qui nous engage à les prendre.

Les alimens & la boiſſon.

La néceſſité des alimens & de la boiſſon demande qu'on en connoiſſe au moins en général les eſpéces & les qualités principales, afin qu'on en puiſſe faire un choix convenable aux différentes circonſtances de la vie.

Combien on distingue d'espéces d'alimens. I. On distingue plusieurs espéces d'alimens.

On les appelle simples, quand on les employe tels que la Nature nous les offre; composés, quand on les prépare; & médicamenteux, quand on les prend dans la vûe non-seulement de nourrir, mais encore de corriger quelque vice.

Les uns sont solides & les autres sont liquides.

Mixtes d'où on les tire. Les vétégaux & les animaux qui contiennent des principes analogues à ceux du sang sont les différens mixtes d'où on les tire tous, excepté le sel qui est dans la classe des minéraux, & l'eau qui est un élément.

II. On ne peut faire un choix convenable des alimens qu'on n'en connoisse les qualités. Ainsi, il faut considérer séparément les alimens solides tirés des vétégaux & des animaux, les alimens fluides & la boisson.

1°. Les alimens solides tirés des végétaux sont les semences, les fruits, les feuilles, les tiges & les racines.

De toutes les parties de la plante, la semence est la mieux travailiée. Elle renferme une substance farineuse & un suc laiteux, d'où on tire une huile douce, amie du corps humain, & propre à faire beaucoup de chyle, à adoucir les humeurs & à bien nourrir.

Le pain Le pain est le principal aliment qui se fait avec le froment, le seigle, l'orge, le bled de Turquie, ou avec quelqu'autre semences. C'est proprement l'aliment universel, car on ne peut s'en passer, sans que la santé en souffre, & presque tous les Peuples en font usage. Celui qui est fait avec le

Il est l'aliment universel.

le forment paſſe pour le plus nourriſſant, le meilleur au goût & le plus leger à l'eſtomac, ſur-tout ſi l'on y laiſſe un peu de ſon. Le pain de ſeigle & le pain d'orge ne conviennent pas à ceux dont l'eſtomac eſt délicat, ni à ceux qui ſont peu d'exercice. Le pain de ſeigle cependant eſt l'axatif & rafraichit. Pluſieurs perſonnes en ſont aujourd'hui uſage pour cette raiſon.

Quel eſt le meilleur.

Des parties du pain la croûte eſt la plus nourriſſante & la plus aiſée à digérer, quoiqu'elle reſſert un peu, au lieu que la mie eſt plus onctueuſe & plus peſante.

Qualités du pain.

Les autres ſubſtances farineuſes telles que les féves, les poix, les lentilles, &c. nourriſſent auſſi beaucoup; mais elles peſent ſur l'eſtomac, elles ſont venteuſes & un peu viſqueuſes; elles cauſent par conſéquent des obſtructions, lorſqu'on en fait un trop long uſage.

Autres ſubſtances farineuſes.

Le ris, l'orge & le gruau ſont humectans, adouciſſans & reſtaurans; ils produiſent des bons effets dans pluſieurs occaſions.

Il y a des fruits qui ont auſſi une ſubſtance farineuſe & contenuë comme les ſémences dans une enveloppe ſolide. Telles ſont les noix, les amandes, les chataignes, &c. Ces fruits renferment beaucoup d'huile & nourriſſent auſſi beaucoup. C'eſt pour cette raiſon & à cauſe de leur ſolidité que ceux qui ont l'eſtomac délicat ne les digérent pas facilement.

Les fruits farineux.

Il y en a d'autres qui ſont pulpeux, & un peu aceſcens. Ils ont beaucoup plus d'eau que d'autres principes, c'eſt pourquoi ils rafraîchiſſent, humectent, calment le grand mouvement du ſang, appaiſent la ſoif, & ſe digérent facilement. Les fruits

Les fruits aceſcens.

Leurs qualités d'Eté, comme les fraises, les framboises; les groiselles, les cerises, les abricots, les figues, &c. & plusieurs d'Automne comme les pêches, les poires, les pommes; &c. sont de cette espéce. Ces fruits ne sont pas mal-faisans lorsqu'ils sont murs & pris en petite quantité : mais comme ils renferment beaucoup d'air, ils engendrent des vents dans les intestins. Lorsqu'ils sont cuits, ou lorsqu'on en fait des compôtes, des confitures, ils sont aussi sains qu'agréables, & fort convenables aux convalescens.

Comment on doit user.

Les cuits sont fort sains.

Les légumes. Les feüilles, les tiges & les racines dont nous faisons usage sont appellés proprement herbes potagéres, légumes ou plantes légumineuses. Ces alimens sont bien moins nourrissans que les farineux.

Leurs qualités. Les unes comme la laituë, la chicorée blanche, la poirée, l'oseille, le pourpier, &c. rafraichissent, humectent, lâchent le ventre & calment le sang. Les autres comme l'artichaut, le celeri, le cresson, l'estragon, l'asperge, le persil échauffent médiocrement. Il y en a qui contiennent beaucoup de sel acre & qui sont stimulâns. Par conséquent ils échauffent & altérent beaucoup. Tel sont les trufes, les champignons, l'ail, l'échalote, le poivre, le cloud, la muscade, la moutarde, &c.

Alimens tirés des animaux. 2°. Les animaux contiennent dans leurs fibres charnuës un suc gélatineux qui en est extrait par les différentes préparations de la digestion. Ce suc est par son analogie avec notre sang qui est une espéce de gelée propre à nous réparer beaucoup mieux que les végétaux, quoique les animaux en soient eux-mêmes nourris.

Qualité du suc qu'on en tire.

Les animaux font terreftes, volatiles, aquatiques ou amphibies.

Quelles sont les espéces d'animaux.

Ils différent beaucoup par rapport à leurs efpéces, à leur âge, à leur maniére de vivre & à leur fubftance.

En quoi ils différent.

Les poiffons font de tous les animaux ceux qui nourriffent le moins, parce qu'ils contiennent plus de phlegme que de parties fulphureufes : ce qui les rend en récompenfe humectans & relâchans.

Les poiffons & leurs qualités.

Comme les jeunes animaux participent encore de la nourriture qu'ils ont prife, leurs fibres font très-tendres, & fourniffent un fuc fort doux & peu nourriffant. Mais plus ils aprochent de leur état d'accroiffement, plus ils contiennent de fucs bons & propres à nous réparer.

Qualité par rapport à l'âge.

Quant aux vieux les fucs dont leurs fibres font remplies, font fpiritueux, gelatineux & très-agréables au goût ; mais la chair en eft dure & fort indigefte.

Les animaux qui vivent de bons alimens & à leur choix, qui refpirent un air pur, & qui font beaucoup d'exercice ont des fucs plus legers, plus affinés & plus propres à paffer dans le fang, des fibres plus aifées à brifer & à digérer, & font par conféquent très-fains.

Leurs qualités par rapport à leur maniére de vivre.

Les animaux dont la chair eft blanche contiennent une fubftance très-fucculente, & ont des fibres fort tendres ; ils fourniffent par conféquent un aliment doux & de facile digeftion.

Par rapport à leur fubftance.

3°. Les alimens liquides font le lait, les œufs, le chocolat, ainfi que le boüillon fait de chair ou de poiffon, &c.

Alimens liquides.

Le lait eft proprement un chyle & par conféquent un aliment qui n'a pas befoin

Le lait.

d'une grande préparation dans l'estomac.

Le meilleur est celui qui est d'une odeur douce & agréable, d'une couleur bien blanche, d'une goût très-doux, & d'une consistance ni trop épaisse ni trop fluide. Il abonde en principes onctueux & balsamiques. C'est pourquoi il est nourrissant, & adoucissant, & produit de fort bons effets dans beaucoup d'indispositions & de maladies. C'est l'aliment le plus salutaire pour les personnes foibles, pour les estomacs languissans & pour les enfans.

En quoi il abonde.

De quoi il est composé.

Le lait est composé d'une substance butireuse qui fait le beurre, d'une substance caséeuse qui fait le fromage, & d'une sereuse qui est le petit lait. Chacune de ces parties a des propriétés.

Les œufs frais & mollets forment encore un aliment très-adoucissant, très-aisé à digérer, & qui nourrit promptement; cette espéce de nourriture convient par conséquent à ceux dont le corps est épuisé, & dont il faut réparer promptement les forces, & aux vieillards qui ont besoin d'alimens aisés à digerer.

Un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau bouillante, fait une liqueur dont on fait usage dans beaucoup d'occasions, & qui est également adoucissante & restaurante.

Le chocolat.

Le chocolat est composé de cacao qui en fait la base, de vanille, de gérofle & de canelle. On en fait une liqueur qui est très-agréable, & qui non-seulement nourrit beaucoup à cause du cacao qui abonde en huile & en sel essentiel; mais qui fortifie l'estomac, rétabli le corps, aide à la digestion, & adouci les humeurs acres,

ſurtout ſi la vanille & les autres ingrédiens n'y entrent pas en trop grande quantité. Il convient fort aux vieillards dont l'eſtomac eſt foible.

La boiſſon.

Ses utilités.

4°. La boiſſon rafraîchit les parties fluides & humides de notre corps, & remplace ce qu'elles ont perdu. Elle ſert de véhicule aux autres alimens, & rend la digeſtion plus facile. Sans elle le chyle trop épais paſſeroit avec peine par les vaiſſeaux lactés dont la fineſſe & la délicateſſe eſt extrême; la diſſipation des parties les plus fluides du ſang occaſionné par ſon mouvement & par les ſecrétions ne ſe trouveroit pas réparée; & ces ſecretions ſi utiles à la ſanté ne ſe feroient pas.

Combien il y en a d'eſpéce.

L'eau eſt la boiſſon la plus ſalutaire.

Les liqueurs que l'on boit ſont de deux eſpéces, l'une ſimple que la nature nous fournit abondamment, & l'autre artificielle que l'art prépare. L'eau eſt la premiere eſpéce de ces boiſſons qui eſt la plus ſalutaire & la plus néceſſaire à la vie.

Qualités que doit avoir l'eau pour être bonne.

Quelle eſt la meilleure.

La meilleure eau eſt celle qui eſt pure, limpide, légere, ſubſtile, ſans odeur & ſans couleur, qui cuit aiſément les légumes, & qui diſſout parfaitement le ſavon. L'eau de riviere qui eſt continuellement battue par ſon mouvement, & qui eſt échauffée & purifiée par le ſoleil eſt la plus légere & la plus ſaine. L'eau de ſource & celle de pluie en approchent beaucoup; mais pour celle de puits, de neige & de glace, elle paſſent pour les plus mauvaiſes. Mais pour les corriger, on les fait bouillir légerement avant que de les boire.

Ses vertus.

Le plus grand diſſolvant que nous ayons eſt l'eau. Elle pénétre les alimens, & ſert

beaucoup à la digeſtion ; c'eſt pour le chyle un véhicule qui le porte facilement dans les vaiſſeaux ; enfin en paſſant dans le ſang, elle rafraîchit & humecte toutes les parties, & elle ſe charge des ſels qu'elle emporte par la tranſpiration, par les urines & par les autres ſecretions.

Auſſi remarque-t'on que ceux qui en boivent modérément digérent mieux, ont une meilleure ſanté & vivent plus longtems. On a même guéri des indiſpoſitions aſſez graves par ſon ſeul uſage.

On peut ſe faire une mauvaiſe habitude de l'eau comme de toutes les meilleures choſes. Si l'on en prend en trop grande quantité, elle relâche & affoiblit les ſolides, & peut cauſer beaucoup de dommage.

La boiſſon factice. Les boiſſons artificielles ſont le vin, toutes les liqueurs qui en ſont tirées ou dans leſquelles il entre, la bierre, le cidre & quelques autres liqueurs.

Le vin. Autant que l'uſage de l'eau eſt ſalutaire autant l'uſage immoderé du vin & des autres liqueurs ſpiritueuſes eſt préjudiciable à la ſanté. *Ses bonnes qualités.* Cependant ſi l'on prend un peu de vin bien trempé d'eau, il produit quelques bons effets indépendamment du plaiſir que cauſe ſa ſaveur. Car ſa partie ſpiritueuſe, reſſert & fortifie les ſolides, & facilite la digeſtion ; mais ſon excès *Ses mauvaiſes.* comme celui de toutes les autres liqueurs ſpiritueuſes durcit les fibres, attaque les nerfs, diminue les ſecretions, ôte l'appétit, & jette dans des maladies chroniques & mortelles.

L'on peut mettre dans la claſſe des boiſſons factices, le thé, le caffé & le cho-

colat, dont on a introduit depuis peu l'usage, autant & plus pour le plaisir que par nécessité.

L'eau fait la base de ces boissons, & sert à en tirer les principes.

Le thé. Le thé est la feuille d'une plante étrangere qu'on fait infuser quelque-tems dans de l'eau. Cette boisson est fort en usage à cause de ses bonnes qualités qui l'emportent de beaucoup sur ses mauvaises. Elle procure la transpiration & la secretion des urines ; elles fortifie l'estomac, & sert lorsqu'on a trop mangé à entrainer les matieres grossieres, & à nettoyer l'estomac sans l'affoiblir.

Le caffé. Le caffé est le fruit d'un arbre étranger. On fait brûler ce fruit, on le met en poudre, & on le fait infuser dans l'eau. Cette liqueur est à present fort en usage. On la prend après le repas pour hâter la digestion, & pour appaiser les fumées du vin ; & le matin pour servir de déjeuné, mais alors on y ajoute du lait. L'usage moderé de cette liqueur subtilise un peu les humeurs, & ne peut pas être contraire à la santé. Son excès est fort nuisible, car il agite le sang, il cause l'insomnie, il maigrit, il occasionne l'hœmorragie, il aigrit les hœmorrhoides, &c.

Le choix qu'on doit faire des alimens. III. Le choix qu'on doit faire dans l'usage des alimens suppose certaines regles qui regardent leur préparation, leur assaisonnement, leur quantité, la délicatesse de l'estomac, l'âge où l'on est, l'espece des alimens, le tems de les prendre, la saison de l'année, le tempérament, &c.

On prépare dans nos cuisines tous les alimens, excepté quelques-uns comme les

Par rapport à leur préparation.

fruits, les huîtres que l'on mange quelquefois tels que la nature nous les offre.

En quoi elle conſiſte.

La préparation conſiſte dans la cuiſſon & dans l'aſſaiſonnement. C'eſt proprement une premiere digeſtion qui prépare celle que l'eſtomac doit faire, & qui la facilite beaucoup.

Utilité de préparer les alimens.

Combien de façons de les cuire.

Pour cuire les alimens on les fait bouillir, frire ou rôtir.

L'eau dans laquelle on les fait bouillir en tire une gelée douce, humectante & nourriſſante. De-là vient que les bouillons ſont de bons & de prompts reſtaurans propres à nourrir dans le cas de maladie ou l'eſtomac ne peut bien faire ſes fonctions.

Alimens bouillis.

Bien des gens croyent que la viande bouillie n'eſt plus ſi propre à nourrir, parce qu'elle a dépoſée dans l'eau tout ou une bonne partie du ſuc qu'elle contenoit.

Rotis.

Celle qui eſt rôtie contient un ſuc excellent & fort nourriſſant, parce que l'humide qui embarraſſoit les principes s'eſt diſſipé par le feu.

Frits.

L'huile ou le beurre rendent les alimens qu'on fait frire, poiſſons ou viande, très-lourds & très-indigeſtes. Ainſi la friture ne convient qu'à des bons eſtomacs.

Aſſaiſonnement, en quoi il conſiſte.

L'aſſaiſonnement conſiſte dans l'addition de certains ingrédiens comme des aromats, des épices, du vinaigre, des eſſences, &c. Lorſqu'ils ſont en petite quantité, ils corrigent le défaut de quelques autres alimens, & en rendent la digeſtion plus facile.

Quand il eſt utile.

Quand il eſt mauvais.

Mais quand on s'en ſert pour relever le goût, & pour exciter l'appétit ils deviennent pernicieux. Car l'appétit excité par la qualité & par la diverſité des ragoûts eſt un appétit trompeur, qui engage à manger

manger plus qu'il ne faut, & qui cauſe des indigeſtions, des indiſpoſitions fréquentes, & ſouvent même de très-grandes maladies. L'habileté des cuiſiniers de nos jours contribue beaucoup à abréger la vie de leurs maîtres.

La quantité & l'eſpéce d'alimens dont on doit uſer.

Le moyen de ſe conſerver en ſanté eſt donc de vivre d'alimens ſimples ou modérément aſſaiſonnés, & de n'en prendre que la quantité convenable à ſon âge, aux forces de ſon eſtomac, à la ſaiſon où l'on eſt, à ſon ſexe, à ſon tempérament, & ſurtout à la diſſipation que l'on fait. Car c'eſt un défaut d'en prendre trop comme de n'en pas prendre aſſez. On reconnoît qu'on n'a pas pris trop d'alimens lorſque l'eſtomac les digere bien, qu'on eſt auſſi agile & auſſi leger après le repas qu'auparavant, & qu'au bout d'une heure l'eſprit peut ſe mettre aiſément au travail.

Preuves de l'excellence de la vie frugale & ſimple.

Les exemples de beaucoup de perſonnes que leur frugalité a fait vivre juſqu'à un âge très-avancé, devroient engager ceux qui aiment la vie & la ſanté à imiter leur régime. C'eſt un proverbe qui ſe trouve preſque toujours vrai : *qui boit & mange peu n'eſt jamais malade.*

L'intempérance & l'excès dans les alimens comme dans tout autre choſe ſont extrêmement pernicieux.

Choix des alimens par rapport à la délicateſſe & à la foibleſſe.

Ceux qui ſont délicats ou qui relevent de maladie ne doivent uſer que d'alimens doux, legers & amis de l'eſtomac. Ces alimens ſe digérent plus facilement & en moins de tems, ils ſont plus propres à faire un bon chyle ; & ils humectent & rafraîchiſſent le ventre.

Les alimens acres, tenaces, viſqueux

comme la pâtisserie, ceux qui sont fort gras, & ou qui ont une substance noire, &c. sont au contraire difficiles à digerer, & la plûpart produisent un chyle de mauvaise qualité.

Quelle espéce d'aliment convient aux gens forts, &c.

Les gens forts, robustes, jeunes, & qui font beaucoup d'exercices, doivent plus manger que les autres; ils supportent bien & digerent facilement les alimens un peu grossiers. Ils doivent même en faire usage, parce que leur estomac étant fort les alimens legers & qui se digerent trop aisément, se dissiperoient trop promptement, & ne les nourriroient pas assez.

Aux enfans.

Dans l'enfance & dans la tendre jeunesse, l'estomac est foible, les vaisseaux sont très-fins & se développent. La nourriture doit donc être legere, déliée, tenue, douce & facile à digerer. C'est pourquoi il faut donner aux enfans un lait fluide & le moins épais qu'il est possible, pour éviter les engorgemens dans les vaisseaux fins & délicats. Ainsi le lait d'une nourrice nouvellement accouchée convient mieux pour les enfans nouveaux nés que celui d'une femme qui est accouchée depuis quatre ou cinq mois, & dont le lait commence à avoir trop de consistance. Le lait de la nouvelle accouchée acquiert peu à peu la qualité qui convient à l'enfant à mesure que ses petites parties se développent & se fortifient. Les nourrices doivent observer aussi un régime de vivre doux, & éviter toutes sortes de passions violentes, non pas tant parce que les passions de la nourrice se communiquent comme l'on croit à l'enfant, mais parce qu'elles troublent la digestion.

Espéce de lait qu'on doit donner aux enfans.

Quand on réfléchit ſur la délicateſſe des parties & des nerfs d'un enfant qui n'eſt plus à la mammelle, on ſent bien que les liqueurs ſpiritueuſes & les alimens trop ſolides ou trop ſalés & difficiles à digérer comme la viande ne lui conviennent pas, ſoit pour ſon accroiſſement, ſoit pour ſa réparation. La foibleſſe de ſon eſtomac demande auſſi qu'il mange peu à la fois mais ſouvent.

Choix des alimens dans la tendre jeuneſſe.

Comme dans la vieilleſſe on fait peu de diſſipation, que les liqueurs ſont plus épaiſſes, que les ſécrétions ſe font plus lentement, & que les ſolides ſont moins ſouples que dans la jeuneſſe ; il ne faut pour les vieillards que des alimens doux, nourriſſans, humectans, aiſés à digérer & en médiocre quantité à la fois, ſurtout le ſoir.

Dans la vieilleſſe.

A tout âge ; mais principalement dans la vieilleſſe, l'uſage continuel & immodéré des viandes ſalées & fumées, des végétaux acides & aromatiques, & des liqueurs ſpiritueuſes, eſt plus propre à durcir & à racornir les parties du corps qu'à leur fournir de bons ſucs. D'ailleurs la digeſtion de ces alimens eſt difficile, & ils fourniſſent un ſang acre qui déchire les vaiſſeaux capillaires.

Alimens mauvais dans tout âge.

L'habitude a cependant un grand pouvoir ſur les corps. Car on voit des gens conſerver une bonne ſanté en vivant d'alimens mal-ſains & de boiſſons fort mauvaiſes, parce qu'ils s'y ſont habitués peu à peu, & tomber malade, lorſqu'ils ont voulu changer leur maniere de vie. L'habitude eſt comme l'on dit, une ſeconde nature ; & il eſt ſouvent dangereux pour la ſanté de s'en défaire tout à coup.

Pouvoir de l'habitude.

Elle eſt une ſeconde nature.

Ainsi lorsqu'il s'agit de changer une mauvaise maniere de vivre, il ne le faut faire que peu à peu & insensiblement.

Il est bon de n'en contracter aucune.

Ce qu'on doit faire pour cela.

C'est pour cette raison qu'il est bon de ne contracter l'habitude de quelque chose que ce soit ; & que quelques auteurs conseillent à un homme sain, fort & robuste, de mener un genre de vie un peu varié, de se faire de longue main à tout, de n'éviter aucune sorte d'alimens, même les plus communs, d'être tantôt à la campagne où l'air est plus vif & plus sain, & tantôt à la ville, de faire beaucoup d'exercice, & de se reposer un peu, & enfin de sortir quelquefois des bornes de la modération dans le manger, c'est-à-dire, de manger quelquefois un peu plus qu'il ne faut, & dans d'autres tems de se priver de quelques repas.

L'heure des repas.

L'heure des repas devroit être marquée par la faim. Cependant l'usage nous assujettit à des heures réglées. Quand on se trouve bien de dîner & de souper chaque jour, l'on ne doit pas changer cette maniere de vivre. Dans la jeunesse où l'on dissipe beaucoup & dans la vieillesse où l'on a besoin de force, & où l'on ne doit pas beaucoup manger à la fois, on ajoûte souvent à ces deux repas le déjeûner & le gouter.

Quand il convient de manger.

Il faut seulement observer surtout quand on a un mauvais estomac de ne manger & de ne boire que lorsque la digestion des alimens du dernier repas est faite.

Nombre des repas pendant les 24. heures

Quelque nombre de repas que l'on fasse la quantité d'alimens que l'on prend dans les 24 heures ne doit pas excéder la dissipation que l'on fait. Beaucoup de gens

ſont à preſent dans l'uſage de ne faire qu'un ſeul repas. S'ils prennent dans ce repas la quantité d'alimens qu'ils prendroient dans pluſieurs, leur ſanté doit en ſouffrir. Car l'eſtomac ſe trouvant trop rempli ne peut faire facilement ſes fonctions, & doit avoir trop à travailler. Par conſéquent deux repas approchant d'égale quantité paroiſſent préférables à un ſeul dans lequel on mangeroit comme dans deux.

S'il eſt bon de faire un ſeul repas.

On demande quelquefois à quel repas du ſouper ou du dîner on doit donner la préférence. Si l'on ſe porte bien, & ſi l'on vit frugalement, on peut manger également à ſouper & à dîner ; mais ſi l'on eſt délicat, il vaut mieux bien dîner, & ſouper légerement que de dîner légerement & manger beaucoup à ſouper.

S'il vaut mieux beaucoup dîner ou beaucoup ſouper.

Comme les grandes fatigues épuiſent les eſprits & affoibliſſent par conſéquent nos organes, il faut obſerver de ſe repoſer quelque-tems avant que de manger. Dans la triſteſſe & le chagrin, on ne doit faire uſage que d'alimens très-legers & en très-petite quantité, parce que l'eſtomac n'eſt pas alors en état d'en ſupporter de groſſiers, ni d'en digerer beaucoup à la fois.

S'il faut mettre quelque intervale après les grands exercices.

S'il faut beaucoup manger dans le chagrin.

L'été où l'on fait une grande diſſipation d'eſprits & de parties fluides, les alimens legers humectans, fluides & aiſés à digerer conviennent pour réparer plus promptement ces ſubſtances. Au lieu que l'hiver pendant lequel les eſprits ſont moins diſſipés & les fibres de toutes les parties du corps ont plus de force, demande qu'on vive d'alimens moins legers.

Alimens dont le faut uſer pendant l'Eté.

Et pendant l'Hyver.

Comme la digeſtion dépend en partie de la bonne préparation que les alimens

Il est dangereux d'avaler à la hâte les alimens.

reçoivent dans la bouche, il est important de les bien briser avec les dents, sur-tout ceux qui sont durs, & de les garder quelque tems, pour que la salive puisse mieux les pénétrer. Car ceux qui avalent à la hâte, sans mâcher, sont très-sujets à des indigestions. C'est pour éviter cet inconvénient qu'on ne donne pas aux enfans des alimens trop solides, & que les vieillards & ceux à qui les dents manquent, doivent vivre d'alimens aisés à digérer, ou avoir beaucoup d'attention à bien mâcher ceux qui sont un peu solides.

Le sommeil & la veille.

Effets du sommeil.

§. III. Il n'est pas possible de vivre ni de se bien porter long-tems sans dormir. Le sommeil (*voyez* la Phisiol.) répare les parties spiritueuses du sang dissipées pendant la veille; il rétablit par conséquent les forces abbattuës, soit par le travail, soit par la maladie; il procure aussi une transpiration & une sécrétion des urines plus abondante; & il contribuë beaucoup à la digestion, & plus encore à la nutrition.

Le temps le plus favorable pour le sommeil.

La nuit où tout est sombre & tranquile dans la nature, paroit être le tems le plus propre pour le sommeil. La vigueur du corps & de l'esprit se répare en effet beaucoup mieux pendant la nuit que pendant le jour. Ainsi le travail & l'étude de la nuit affoiblissent la santé.

Quel est le bon sommeil.

Le sommeil tranquile & non interrompu est le meilleur. Le sommeil inquiet, agité & interrompu plusieurs fois, non-seulement ne rétablit point les forces, mais empêche encore la transpiration & trouble les digestions.

L'exercice & l'habitude sont deux choses

qui doivent regler la durée du sommeil. On dort assez ordinairement 6 à 7 heures de suite dans 24 heures. Le sommeil modéré rend le corps & l'esprit legers. Si l'on dort trop, on devient lourd, pesant, & l'esprit peu propre au travail.

Temps qu'on doit dormir.

Effets du sommeil modéré & de l'immodéré.

Autant le sommeil est utile à la santé, autant la veille immodérée y est-elle préjudiciable. Elle peut occasionner de grands désordres dans l'œconomie animale, par l'épuisement des esprits & des parties fluides du sang, dont elle est cause. Ainsi, la modération dans la veille comme dans le sommeil est nécessaire à la santé.

Ce que cause la veille immodérée.

Comme le bon air contribuë beaucoup à notre santé, il convient que le lieu où l'on couche soit sain. C'est pourquoi les endroits spacieux, secs & où regne un bon air, sont meilleurs pour dormir que ceux qui sont renfermés, petits, humides, échauffés par des poëles, &c.

Endroit où il convient de dormir.

Pour dormir, on doit observer que rien ne soit serré autour de soi, de se mettre sur un des côtés, & d'avoir la tête un peu élevée, & le corps fléchi.

Attitude durant le sommeil.

§. IV. Le mouvement & le repos ne contribuent pas moins à la santé que le sommeil. Le mouvement en augmentant la circulation du sang, attenuë & divise les humeurs, & procure une transpiration douce, & une filtration de toutes les liqueurs; en accélérant les esprits animaux, il en facilite la distribution dans toutes les fibres du corps, ce qui fortifie nos parties, il donne de l'appétit & aide la digestion. De là vient que ceux qui sont accoutumés à se donner du mouvement, sont ordinairement

Le mouvement & le repos.

Bons effets du mouvement modéré.

Mauvais effets de l'immo-déré.

plus robustes que les autres, & moins sujets à beaucoup de maladies.

Il ne faut pas cependant faire trop d'exercice; car l'exercice immodéré, surtout celui de l'esprit, dissipe trop les esprits animaux, affoiblit à la longue les parties, en diminuë le ressort, & épuise beaucoup les parties fluides du sang.

Combien il y a de sortes de mouvemens.

Le mouvement se divise en actif & en passif. L'actif est celui qu'on se donne par l'exercice du marcher, de la promenade, de la chasse, de la paume & du volant, de la danse, de la voix, & du travail du corps & de l'esprit, &c. Le passif est celui que l'on prend en carosse, à cheval, ou dans quelque machine, &c.

Dans quel temps on doit prendre l'exercice.

L'exercice peut être porté jusqu'au commencement de lassitude, mais pour être bon il doit être pris avant le repas & dans un air pur & leger. C'est pour cette raison que les voyages & la campagne contribuent beaucoup à nous conserver la santé, & souvent à la rétablir.

Le repos modéré.

Le repos modéré & proportionné au mouvement qu'on s'est donné, est aussi fort bon & fort utile à la santé, mais celui

L'excessif

qui est excessif produit des effets contraires à ceux du mouvement modéré. Il est par

Vie oisive

conséquent très-mauvais. La vie sédentaire & oisive est sujette à beaucoup plus d'indispositions, que celle où l'on se donne du mouvement & de l'esprit.

Les excrétions retenues ou évacuées,

§. V. On attend par excrétions, l'évacuation des humeurs superflues & hétérogenes dont la masse du sang se dépure. (*Voyez* la Phisiologie.)

Ces humeurs qui s'y sont formées, en

font chassées par les différens organes appellés glandes, & sont remplacées successivement par une égale quantité d'alimens. Ce sont ces évacuations & ce remplacement continuel qui, dans les Adultes entretiennent le corps dans un poids égal, & qui par conséquent conservent la vie & la santé. Il est donc important de ne point troubler les sécrétions, & d'éviter tout ce qui peut les diminuer, les supprimer & les augmenter.

Utilité des excrétions.

Toutes ces humeurs ont aussi chacunes en particulier un usage dont on peut connoître l'importance, en se rappellant ce qui en a été dit dans la Phisiologie. Il y en a plusieurs principales qui méritent une attention particuliere. Telles sont les urines, la sueur, la transpiration, les regles, les hémorroïdes habituelles, à quoi on doit ajoûter les excrémens stercoraux.

La rétention ou la suppression & l'évacuation trop abondante de ces excrémens sont également nuisibles à la santé. Il faut donc tâcher d'aider la nature à s'en débarrasser, & ne la pas troubler.

Les urines.

Pour procurer une filtration aisée des urines, il faut faire usage de boisson très-légere & très-coulante, capable de se charger des parties salines & terrestres du sang. Lorsqu'elles sont passées dans la vessie, & que la nature nous avertit de les rendre, il est dangereux de les retenir, comme d'uriner aussi le matin sans avoir fait quelque pas dans sa chambre.

La transpiration & la sueur.

La sueur & la transpiration sont les plus abondantes de toutes les sécrétions, il est très-aisé de les déranger; il faut chercher à les entretenir, & éviter tout ce qui peut les supprimer.

Pour cet effet il faut ouvrir les pores des glandes, & procurer la ſortie de l'humeur de la tranſpiration groſſière & croupiſſante par les frictions ſeches faites avec un linge ou une broſſe, & d'écraſſer de tems en tems la peau par des bains tiédes, & par le lavement des pieds, des mains, de la tête & de toutes les parties qui tranſpirent beaucoup.

On ſçait que le froid bouche les pores & diminue ou ſupprime la tranſpiration & la ſueur. Il y a pluſieurs moyens d'éviter ce déſordre ; les principaux ſont de prendre de bonne heure les habits d'Hiver & de les quitter très-tard ; & de ne point paſſer ſubitement d'un air chaud à un air froid, comme de ne point boire à la glace ou froid, lorſque l'on eſt en ſueur ou en tranſpiration, ou lorſque l'on a parlé quelque tems.

Les regles. Pendant les regles ou leur approche, le ſexe doit avoir ſoin de ne ſe pas faire ſaigner, ſurtout du bras, d'éviter les choſes qui pourroient lui faire peur, & de ne pas mettre les pieds dans l'eau froide.

Les évacuations habituelles. Les gens ſanguins ſont ſujets aſſez ſouvent à des hémorrhoïdes habituelles & à d'autres évacuations de cette eſpéce qu'il ne faut point ſupprimer.

Les excrémens ſtercoraux. La difficulté de rendre les excremens ſtercoraux altere la ſanté. On doit donc en chercher la cauſe pour la détruire par le régime, & aider la nature à les rendre une ou deux fois le jour par le moyen des lavemens dont il ne faut cependant pas faire un uſage trop habituel.

§. VI. Les paſſions & les affections de

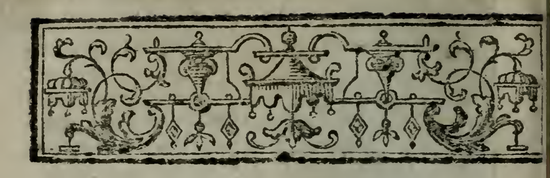
l'ame produisent sur nous des effets bien sensibles. La joye & la crainte sont les principales auxquelles on peut rapporter toutes les autres.

Les passions de l'ame.

Dans la premiere les esprits coulent avec vivacité, dans l'autre tout est retenu & concentré. On peut conclure de-là que celles qui sont violentes dérangent beaucoup la santé, & qu'il est très-important de les éviter, & de tâcher de n'en avoir que de douces & de modérées.

Fin de la deuxiéme Partie.

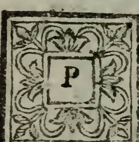




PRINCIPES DE CHIRURGIE.

TROISIÉME PARTIE.

PATHOLOGIE.



PATHOLOGIE est un mot formé de deux termes grecs, qui signifient discours sur les choses contre nature.

La Pathologie a pour objet les maladies du corps humain, leurs différences, leurs causes, leurs signes, leurs simptômes & accidens.

La maladie est un état dans lequel une ou plusieurs fonctions du corps sont lézées.

On doit considérer par rapport aux maladies en général.

1°. Leur division en plusieurs espéces, & les différens noms qu'on leur donne.

2°. Leurs causes.

3°. Leurs signes.

4°. Leurs symptômes & leurs accidens. C'est ce que les Auteurs exprime par ces quatre termes grecs, Nosologie, Ætiologie, Semiotique & Symptomatologie.

CHAPITRE PREMIER.

De la division des maladies en plusieurs espéces, & des différens noms qu'on leur donne.

LES noms & les différences des maladies sont tirées des substances auxquelles elles arrivent, & de quelques autres circonstances particulieres qui les accompagnent.

Par rapport aux substances.

1°. Par rapport aux deux substances qui composent le corps humain, sçavoir, les solides & les fluides, on les divise en deux espéces. On appelle maladies similaires & organiques, celles qui attaquent les solides, on nomme Plethore & Cacochimie celles qui attaquent les fluides.

En quoi consiste les maladies similaires.

Les maladies similaires consistent les unes dans le relâchement ou l'atonie des fibres; d'autres dans leur contraction, & d'autres enfin dans leur rupture.

Et les organiques.

Les maladies organiques sont de deux espéces. La premiere vient de la mauvaise conformation. La deuxiéme vient de la solution de continuité des parties.

La premiére se subdivise en quatre classes.

La premiere renferme les maladies qui viennent de la grandeur disproportionnée d'une partie; telles sont les tumeurs con-

tre nature, & celles qui viennent de sa petitesse, telles sont les maladies où les parties sont atrophiées.

La seconde renferme celles qui viennent de la mauvaise figure d'une partie. Cette mauvaise figure peut être de naissance, comme le bec de liévre ; ou être causé par accident, comme le déplacement des piéces d'une partie fracturée.

La troisiéme renferme celles qui consistent dans le nombre extraordinaire de certaines parties, comme dans celui de six ou de quatre doigts.

Enfin, la quatriéme renferme celles qui consistent dans la situation des parties, telles sont les luxations, les hernies, &c.

Solution de continuité, ce que c'est.

La solution de continuité est une division des parties, soit simples, soit organiques, qui, selon l'ordre naturel, doivent être unies ; telles sont les plaies & les ulceres dans les parties molles ; les fractures & les caries dans les parties dures, &c.

Maladie des fluides.

Les maladies qui attaquent les fluides sont de deux espéces, la Pléthore & la Cacochimie.

La Plethore.

La Pléthore est une abondance d'humeurs qui gêne les fonctions. Elle peut être répandue par tout le corps, ou bornée à quelque partie.

La Cacochimie.

La Cacochimie est une altération de toutes ou de quelques-uns des humeurs qui dérangent nos fonctions.

2°. On donne différens noms aux maladies, suivant les différentes circonstances qui les accompagnent.

Par rapport à leurs causes.

On les divise par rapport à leurs causes en sporadiques, en pandémiques, en bénignes, & en malignes.

Les ſporadiques ſont celles qui viennent de diverſes cauſes, & à différentes perſonnes en même-tems, comme l'Eriſipele à l'une, & le Phlegmon à l'autre. *Les ſporadiques.*

Les pandémiques ſont celles qui ſont répandues dans un pays. On les ſubdiviſe en Endémiques & en Epidémiques. *Les pandémiques.*

Les Endémiques ſont celles qui regnent toujours dans une même contrée, ſoit à cauſe de l'air qu'on y reſpire, ſoit à cauſe des eaux qu'on y boit. Tel eſt le gouëtre en Savoye, les écroüelles en Eſpagne, le plica en Pologne, le ſcorbut dans le Nord, le pian & le dragoneau en Amérique. *Les endémiques.*

Les épidémiques ſont celles qui affligent tout un pays, mais qui ſont paſſagéres. Telles ſont la peſte, la petite vérole, &c. *Les épidémiques*

Les maladies benignes ſont celles qui ne ſont accompagnées d'aucuns ſymptômes fâcheux. *Les benignes.*

Les maladies malignes ſont celles qui ont des ſymptômes dangereux. *Les malignes.*

Par rapport à l'origne des maladies, on les diviſe en idiopatiques, ſymptomatiques, critiques & héréditaires. *Par rapport à leur origine.*

Les maladies idiopatiques ſont celles qui dépendent du propre vice de la partie où elles ſe rencontrent; comme un ériſipele ou un phlegmon ſimple qui ſurviennent à quelque partie. *Les idiopatiques.*

Les ſymptomatiques au contraire ſont celles qui dépendent du vice de quelque autre partie que celle où elles ſe manifeſtent. Telle eſt l'inflammation de la conjonctive à la ſuite des plaies du cerveau; car elle vient de la léſion de la dure-mere. *Les ſymptomatiques.*

Les maladies critiques ſont celles qui tirent leur origine de quelque autre maladie *Les critiques.*

dont elles ſont les terminaiſons. Telles ſont les parotides dans les fiévres malignes.

Les héreditaires. Les maladies héréditaires ſont celles qui dépendent du vice des liqueurs de nos peres & de nos meres, & que nous apportons en venant au monde. Telles ſont quelquefois la goutte, la vérole, &c.

Les curables, incurables, dangereuſes, mortelles. Par rapport à leur événement, il y a des maladies qu'on peut guérir, d'autres qui ſont incurables, il y en a de legeres, de dangereuſes & de mortelles.

Les contagieuſes. Par rapport à leur communication, il y en a de contagieuſes, c'eſt-à-dire, qui ſe gagnent par quelque contact médiat ou immédiat, & d'autres qui ne le ſont point.

Par rapport à leur effet. Par rapport à leur effet, on appelle les unes ſimples, les autres compoſées, & d'autres compliquées.

Les ſimples. Les maladies ſimples ſont celles qui ne préſentent qu'une ſeule indication pour la cure. Telle eſt une diviſion de la graiſſe & des parties charnues faite par un inſtrument tranchant, & qui ne demande que la réunion.

Les compoſées. Les maladies compoſées ſont celles qui préſentent pluſieurs indications pour la cure, mais auxquelles on peut ſatiſfaire en même tems. Telle eſt une plaie avec une hémorrhagie légere.

Les compliquées. Les maladies compliquées ſont celles qui préſentent pluſieurs indications, qui toutes demandent une cure particuliere. Telle eſt une fracture avec contuſion, plaie, douleur conſidérable.

En combien de maniere. Les maladies compliquées ſont de trois eſpéces ; les unes ſont compliquées avec leurs cauſes ; d'autres avec des maladies différentes ; & d'autres avec des accidens.

Par rapport à leur durée. Par rapport à la durée des maladies, on les

les distingue en aiguës & en chroniques.

Les aiguës. Les maladies aiguës sont celles qui se terminent promptement en bien ou en mal. Telles sont toutes les inflammations.

Les chroniques. Les maladies chroniques sont celles qui durent très-long-tems, & quelquefois même toute la vie, comme le schirre, les écrouelles, les anchiloses, &c.

Par rapport à leur temps. On distingue aussi dans toutes maladies quatre tems, excepté dans celles qui se terminent par la mort.

Le premier tems est le commencement de la maladie. Il comprend l'espace qui se trouve entre le premier instant & le progrès des symptômes.

Le second est celui de l'augmentation, c'est-à-dire, celui où les symptômes se multiplient & deviennent plus considérables.

Le troisiéme est celui de l'état, c'est-à-dire, celui où les symptômes sont à leur plus haut degré.

Enfin le quatriéme est celui du déclin ou de la fin, c'est-à-dire, où les symptômes diminuent sensiblement & disparoissent par degrés.

Par rapport à l'âge & au sexe. Les maladies sont encore différentes selon les âges & les différens sexes, c'est-à-dire, qu'il y en a qui sont particulieres à chaque sexe, & d'autres ausquelles on est plus sujet dans un certain âge que dans d'autre. Ainsi on les a distingués en celles des enfans, des adultes & des vieillards, & en celles des femmes & des hommes.

Celle des enfans. Les enfans sont fort sujets à la galle laiteuse, à la teigne, au suintement des oreilles, à la chûte de l'anus, aux ophtalmies, aux écrouelles, aux rhachitis, & à la pierre dans la vessie.

Des adultes. Les adultes à l'esquinancie, aux hémorrhoïdes, aux engorgemens des glandes, à l'inflammation.

Des vieillards. Les vieillards à la goutte, à la cataracte, à la difficulté d'uriner, à la rétention d'urine, à la gravelle, à la pierre, aux ulcéres des reins & de la vessie, à la gangrene seche, aux hernies.

Celles des femmes. Par rapport au sexe, dans les femmes l'imperforation de la vulve, le défaut ou la suppression des régles d'où suit beaucoup d'accidens, la grossesse, les varices, l'accouchement naturel ou difficile, les dépôts laiteux, le lait répandu, la gerçure ou écorchure du bout du sein, la chûte du vagin & de la matrice, les moles, les cancers des mammelles & de la matrice, surtout à un certain âge, sont des maladies qui leurs sont particuliéres.

Et des hommes. Dans les hommes, les tumeurs des testicules, les cancers de ces parties & de la verge, le phimosis, & paraphimosis, sont celles qui leurs sont particuliéres. Ils sont aussi plus sujets que les femmes à la difficulté d'uriner & à la rétention d'urine, & à la pierre dans la vessie.

Par rapport à la situation des parties. Par rapport la situation des parties que les maladies attaquent, on les a divisés en internes & en externes.

Les internes. Les maladies internes sont celles qui attaquent les parties renfermées, comme le cerveau, les poumons, &c.

Les externes. Les maladies externes sont celles qui surviennent à quelques parties extérieures, & qui n'attaquent les intérieures, qu'après avoir lésé les premieres. La connoissance de ces dernieres maladies & de celles des internes qui ont besoin de l'opération de la main, est l'objet de la Chirurgie.

CHAPITRE DEUXIÉME.

Des causes des maladies.

Ce que c'est que cause de maladie.

LES causes des maladies sont toutes les choses qui blessent l'action, en produisant un dérangement des solides ou des fluides ou de tous les deux ensemble.

Leur division.

On divise les causes des maladies en internes & en externes, en éloignées & en immédiates ; en primitives, en antécédentes & en conjointes.

Les internes se trouvent dans nous: Elles sont les effets de causes externes, souvent elles sont elles-mêmes des maladies.

Les externes au contraire sont hors de nous ; & ne sont jamais maladies.

Elles sont la plûpart déterminentes ou prédisposantes, c'est-à-dire qu'elles ne sont ordinairement cause des maladies, qu'autant qu'il y a quelque disposition interne, que la cause externe détermine.

Causes externes.

§. I. Les causes internes se trouvent dans les fluides & dans les solides.

Les solides dont le ressort & l'intégrité naturelle sont perdus, ou dont le ressort est augmenté, deviennent causes des maladies.

Le ressort augmenté.

La tension excessive des fibres des solides occasionne un trouble dans la circulation du sang & des esprits, de-là viennent la fiévre, la convulsion, &c. Elle produit encore la compression de certaines parties, par le resserrement des mem-

branes dont elles ſont environnées, & la rétention ou la diminution de certaines évacuations, comme il arrive dans la tenſion du ſphincter de la veſſie, qui occaſionne la rétention d'urine.

Le reſſort perdu. Le reſſort des ſolides perdu fait tomber les parties dans uu défaut d'action. De-là vient la perte ou la diminution de l'organe, comme dans la paraliſie de la veſſie, & quelquefois l'engorgement des liqueurs dans les parties, comme dans la grenouillette, &c.

Intégrité perduë. Lorſque l'intégrité des ſolides eſt perdu par quelque cauſe que ce ſoit, on appelle ce défaut ſolution de continuité. Les coups portés avec quelques inſtrumens tranchans, piquans, ou contondans le produiſent.

Quoique le vice des fluides ſoit lui-même maladie, néanmoins on le doit conſiderer ici comme cauſe de maladie.

Vices des fluides. Ce vice eſt contracté dès le ventre de la mere, ſi ſon ſang eſt empreint de quelque vice particulier, par exemple du vénérien, du ſcrophuleux, &c. ou après la naiſſance, ſi les fluides ont perdu leurs bonnes qualités par quelque cauſe extérieure, ou par le défaut des ſolides.

Vices du chyle. Les fluides peuvent être viciés ou dans leur quantité ou dans leur qualité.

La trop grande ou trop petite quantité du chyle, ſon épaiſſeur, ſa trop grande fluidité & ſon âcreté ſont des vices de cette liqueur, capables de cauſer différentes maladies.

Vices du ſang. L'abondance ou la petite quantité de ſang, ſa diſſolution, ſon épaiſſiſſement, ſon âcreté, l'augmentation, la diminution ou la perte de ſon mouvement, le développe-

ment ou l'impreſſion de différens virus qui ſont le vénérien, le ſcrobutique, le cancereux, le ſcrophuleux, le pſorique, le gouteux, l'hidrophobique, &c. ſont les défauts de cette liqueur qui peuvent produire des maladies.

Vices des humeurs émanés du ſang.

Enfin la trop grande ou la trop petite quantité des humeurs qui ſe ſépare de la maſſe du ſang, leur épaiſſiſſement, leur trop grande fluidité & leur âcreté ſont encore autant de cauſes de maladies.

Cauſes externes.

§. II. On peut réduire les cauſes externes des maladies à ſept eſpéces, ſçavoir les coups, les efforts violents, les fortes ligatures ou compreſſions, l'action du feu, le contact, l'introduction de quelque corps dans les ouvertures naturelles, & le mauvais uſage des ſix choſes non naturelles.

Les coups.

Il eſt aiſé de concevoir que les coups, les efforts violents & les fortes ligatures ou compreſſions ſont cauſes de maladies. Car ils peuvent détruire l'intégrité de nos parties ſolides, ou occaſionner quelque déplacement.

Le feu.

Par l'action du feu, on n'entend pas ſeulement celle du feu ordinaire, mais encore celle de toutes les choſes qui peuvent brûler, telles que la chaux, les eaux fortes, &c. Toutes ces choſes diviſent les ſolides & accélerent le mouvement des fluides. Leur action eſt par conſéquent cauſe des maladies.

Le contact.

Quatre eſpéces de contact peuvent occaſionner les maladies. 1°. La reſpiration d'un mauvais air. 2°. L'attouchement ſimple d'une perſonne malſaine, ou de quelque choſe qu'elle aura touchée. 3°. Le

congrès d'une perſonne ſaine avec une perſonne gâtée. 4°. L'attouchement des animaux venimeux, comme de la vipere, du ſcorpion, d'un animal enragé, &c. La premiere occaſionne la peſte, le ſcorbut, &c. La ſeconde occaſionne la galle, &c. La troiſiéme outre ces maladies occaſionne encore la vérole. La quatriéme cauſe l'introduction dans le ſang d'une humeur véneneuſe; ou d'un virus hidrophobique.

Les corps étrangers.

Les corps étrangers introduits dans les oreilles, dans le goſier, dans le vagin, dans la veſſie par l'uretre, dans l'œil bleſſent par leur ſéjour les organes où ils ſont & produiſent beaucoup d'accidens.

Les vers dont on avale les œufs avec les alimens, conſomment le chyle, picquent les inteſtins, d'où viennent la maigreur & les convulſions dans les enfans, & s'amaſſant en peloton ils forment quelquefois des tumeurs.

Les choſes non naturelles.

Les choſes non-naturelles, qui peuvent être cauſe de maladies ſont toutes néceſſaires à la ſanté, & ne nuiſent que par leur excès ou par quelque vice qu'elles ont contractées. Tels ſont l'air, les alimens, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les humeurs retenuës ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

I. La chaleur, la froideur, la ſechereſſe, l'humidité, l'infection & les variations de l'air ſont autant de différentes qualités qui peuvent occaſionner des maladies.

Trop chaud il rarefie les liqueurs, augmente leur mouvement, & empêchent les ſécrétions; trop froid il condenſe fluides, reſſere les pores, augmente la force des fibres; lorſque ſa froideur eſt exceſſive, il éteint en

L'air.

congelant le principe vital dans les parties les plus éloignées du cœur. Trop ſec, il diſſipe les parties les plus fluides du ſang. Trop humide il relâche les fibres & diminuë la tranſpiration pulmonaire & cutanée. Infecté, il cauſe des maladies malignes. Ses variations ſubites produiſent encore des maladies, ſoit en accélérant, ſoit en ſupprimant la tranſpiration, &c.

Les alimens.

II. Les alimens peuvent nuire par leur qualité ou par leur quantité, par leur qualité, s'ils ſont âcres, ſalés, ſpiritueux, trop épais ou trop fluides; par leur quantité lorſqu'on les prend avec excès quoique bons, ou lorſqu'on n'en prend pas aſſés pour réparer les pertes qu'à fait la nature.

Le mouvement & le repos.

III. Le grand mouvement, & le trop long repos, ſont cauſes de maladies; le mouvement, parce qu'il diſſipe les parties fluides & ſpiritueuſes; le repos parce qu'il altere la ſoupleſſe des fibres muſculeuſes, qui ne peut être entretenuë que par un exercice modéré, & dont la perte produit l'épaiſſiſſement des liqueurs.

Le ſommeil & la veille.

IV. L'excès du ſommeil & celui de la veille produiſent encore des maladies; celui du ſommeil en occaſionnant l'épaiſſiſſement des liqueurs, celui de la veille en cauſant une trop grande diſſipation des eſprits animaux.

Les humeurs retenuës.

V. Les humeurs qui dans l'état de ſanté s'émanent en certaine quantité de la maſſe du ſang, ſçavoir la bile, les urines, l'humeur de la tranſpiration, les hémorrhoïdes, les lochies, &c. deviennent la ſource d'une infinité de maladies, lorſque leur évacuation eſt trop abondante, ou lorſqu'elle eſt ſupprimée.

Les passions de l'ame. Les passions violentes de l'ame lorsqu'elles durent causent une dépravation dans les esprits, dans la circulation du sang & dans les sécrétions, qui produit différentes maladies, selon leur diversité & selon leur durée.

Les causes éloignées. Au sujet des autres divisions des causes de maladies, nous remarquerons, 1°. Que les causes éloignées sont celles qui sont disposées à produire des maladies, pourvû que quelques autres y concourent; que les *La cause immédiate.* prochaines ou immédiates sont celles qui produisent le mal present, & qu'elles sont inséparables des maladies. Par exemple, le passage du sang dans les vaisseaux limphatiques est inséparable de l'inflammation dont il est la cause immédiate. La connoissance des causes immédiates est absolument nécessaire pour la guérison des maladies.

Cause primitive. On remarquera 2°. Que les causes externes étoient appellées par les Anciens primitives ou procatartiques; & les internes antécédentes & conjointes.

Antécédente. Ils entendoient par antécédentes les liqueurs qui circulent dans les vaisseaux, & *Conjointe.* par conjointes ces mêmes liqueurs arrêtées dans les parties malades.

CHAPITRE III.

Des signes des maladies.

Ce que c'est que signe de maladie. SIGNE de maladie est ce qui fait connoitre & distinguer les causes de son approche, sa nature, sa durée & son issuë. On distingue en général trois espéces de signes,

ſignes ; ſçavoir les commémoratifs, les diagnoſtics & les pronoſtics.

§. I. Les commémoratifs nous apprennent ce qui s'eſt paſſé avant la maladie, & ſe tirent de tout ce qui l'a précédé ; ſçavoir de la maniere de vivre du malade, du pays qu'il a habité, de la conſtitution de ſes pere & mere, de la ſituation où il étoit au tems de ſa bleſſure, s'il s'agit d'une plaie, des maladies auxquelles il a été ſujet, ou de celles qu'il a contracté, &c.

Les commémoratifs.

Ces ſignes conduiſent à une parfaite connoiſſance de la maladie, de ſes cauſes & de l'iſſuë qu'elle peut avoir, & nous indiquent conjointement avec les diagnoſtics les remedes convenables.

§. II. Les ſignes diagnoſtics nous découvrent l'état préſent d'une maladie, & nous font juger par-là de ſes cauſes & de ſa nature.

Les diagnoſtics.

On les diſtingue en communs & en propres, en poſitifs, & en excluſifs, en univoques & en équivoques, en ſenſuels & en rationels. Il y en a certains qu'on appelle Pathognomoniques.

Leur diviſion.

1°. Les ſignes communs ſont ceux qui ſe rencontrent toûjours dans une même eſpéce de maladie. Par exemple, la tumeur, eſt un ſigne commun à tous les apoſtêmes. Les ſignes propres ſont ceux qui ſont particuliers à chaque maladie, & qui les caractériſent, c'eſt-à-dire, qui mettent la différence entre pluſieurs maladies de la même eſpéce ; par exemple la fluctuation eſt un ſigne particulier qui nous fait con-

Les communs.

Les propres.

noître la différence qu'il y a entre une tumeur où elle se trouve, & une où elle ne se trouve pas.

Les positifs. 2°. Les signes positifs sont ceux qui déterminent si clairement de quelle espéce est une maladie qu'on ne peut pas en douter. Par exemple, l'hémorrhagie considérable d'une plaie est un signe positif qu'il y a un vaisseau ouvert. *Les exclusifs.* Les signes exclusifs sont ceux qui en faisant connoître qu'une maladie n'est pas d'une telle & telle espéce découvrent de quelle espéce elle est effectivement. Par exemple, lorsqu'un homme à le hocquet avec un vomissement bilieux & de matieres stercorales, s'il ne paroît point de tumeurs à l'aîne ou aux environs du ventre, c'est un signe exclusif, qui en faisant connoître qu'il n'y a point de hernie, donne lieu de conclure que le vomissement vient d'un volvulus.

Les équivoques. 3°. Les signes équivoques sont ceux qui paroissent dans plusieurs espéces de maladies. Par exemple, la douleur qu'on ressent à une partie, & la difficulté de la remuer sont des signes équivoques, parce qu'ils se rencontrent également lorsqu'il y a luxation, & lorsqu'il y a fracture. *Les univoques.* Les signes univoques sont ceux qui ne se rencontrent que dans une espéce de maladie, & qui par conséquent la caractérisent. Par exemple, si en portant la sonde dans la vessie, on y rencontre un corps dur, c'est un signe univoque que le malade est attaqué de la pierre.

Les sensuels. 4°. Les signes sensuels ou, pour mieux dire, les signes sensibles sont ceux qui se présentent à nos sens, à la Vûë, à l'Ouie, à l'Odorat, au Toucher, & quelquefois au Goût. En voici des exemples.

La vue. Par la Vûë, on reconnoît la mauvaise conformation, les solutions de continuités extérieures, &c.

L'ouie. Par l'Ouie, on entend les piéces fracturées faire un certain bruit, lorsqu'on touche une fracture, &c.

L'odorat. Par l'Odorat, on reconnoît la mortification, l'espéce d'humeur qui sort d'une plaie, &c.

Le toucher. Par le Toucher, on s'assure de l'étendue, de la profondeur & de la direction d'une plaie, ou d'un sinus; on reconnoît les collections d'humeurs & les artères qu'il seroit dangereux de couper, lorsqu'on fait certaines opérations.

Le goût. Enfin par le Goût, on reconnoit l'espéce de fluide qui sort par une ouverture ou par une plaie. Par exemple, si c'est de la bile ou quelqu'autre liqueur.

Les rationels. Les signes rationels sont ceux que le raisonnement découvre. Ces signes ne sont point, à proprement parler, des signes, mais des conclusions que l'on tire des signes extérieurs touchant les maladies, leur degré, leurs circonstances & les remedes qui leurs conviennent. Pour tirer ces conclusions avec justesse, il faut faire attention à cinq choses; 1°. Aux fonctions lésées; 2°. A la partie affectée; 3°. Aux évacuations supprimées, ou contre nature; 4°. A la situation, & à l'espéce de douleur que sent le Malade; 5°. Enfin aux choses qui soulagent ou qui augmentent le mal.

Les pathognomoniques. 5°. Les signes Pathognomoniques sont ceux qui sont inséparables de la maladie, & qui se tirent de son essence. Par exemple, l'issue de l'urine par une plaie de l'hy-

pogastre est un signe Pathognomonique que la vessie est percée.

Les prognostics. §. III. Les signes Prognostics sont ceux qui nous font prévoir la durée & l'issue d'une maladie. Ils se tirent du degré, de la différence & de la complication des maladies, de leurs causes, de la nature des parties malades & de leur nécessité pour la vie & la santé, des accidens, de l'âge du Malade, de son tempéramment, de son sexe, de la difficulté d'appliquer les remedes, &c.

Il est important de faire attention aux signes sensibles. Rien n'est si important dans certaines maladies que de faire attention aux signes sensibles. La qualité & la quantité des urines & des autres excrétions, comme la sueur & la transpiration ; la situation dont le Malade se couche ; & l'état de la peau, du visage, des yeux, de la langue, & du pouls, font souvent connoître parfaitement la nature & le degré de la maladie.

Et surtout au pouls. La connoissance du pouls y est surtout très-nécessaire ; car le pouls est produit par la dilatation & par la contraction alternative & successive du cœur & des artères, au moyen de laquelle le sang est envoyé par le cœur dans les artères & des artères dans les veines qui le rapportent au cœur. Ainsi cette pulsation qui vient de la circulation du sang en doit faire connoitre l'égalité ou l'altération.

Les différences pendant la santé. 1°. Le pouls se manifeste de différentes façons dans l'état de santé, il est grand, vîte, petit, lent, fort, foible, dur ou mol.

Le pouls grand est celui où l'artère se

fait ſentir fort dilatée. Il marque l'abondance du ſang & que le cœur en chaſſe beaucoup dans l'artère.

Le pouls petit eſt celui qui fait peu ſentir la dilatation de l'artère. Il indique qu'il n'y a pas une grande abondance de ſang, & que le cœur en chaſſe peu.

Le pouls vîte, eſt celui où l'artère frappe fréquemment.

Le pouls lent, eſt celui où la dilatation de l'artère ſe fait ſentir rarement.

Le pouls eſt fort, lorſqu'il eſt grand & vîte en même-tems.

Le pouls eſt foible, lorſqu'au contraire il eſt à la fois petit & lent.

La dureté du pouls, vient de la roideur des parois de l'artère qui réſiſtent aux doigts. Cette qualité de pouls eſt ordinaire dans la jeuneſſe, dans les gens bilieux, dans les vieillards, &c.

La molleſſe du pouls vient de celle des parois de l'artère qui réſiſtent peu aux doigts. Cette qualité de pouls ſe trouve ordinairement dans les enfans, dans les ſanguins, dans les phlegmatiques, parce que leurs fibres ſont molles.

Ce qui le fait varier.

Un grand nombre de circonſtances font varier le pouls, dans la ſanté même. L'âge, le ſexe, les ſaiſons, l'exercice, l'air, les paſſions de l'ame, le boire & le manger, &c. y cauſent des changemens conſidérables.

Quand il indique la fiévre.

2°. Lorſque le pouls eſt d'une vîteſſe extraordinaire; il indique la fiévre qui eſt quelquefois précedée de friſſons, & qui eſt toujours accompagnée d'une chaleur plus ou moins conſidérable.

La fréquente contraction des fibres du cœur & des vaiſſeaux eſt la cauſe immé-

diate de cette vélocité, soit que cette contraction provienne d'une trop grand abondance de sang porté au cœur; par exemple, lorsqu'on court, ou que l'on monte une montagne, soit qu'elle vienne d'une influence d'esprits animaux déterminée dans les fibres du cœur, & l'artère, comme dans la douleur.

La vélocité du pouls n'indique pour l'ordinaire rien de dangereux, lorsqu'elle est jointe à la force, à l'égalité & à la grandeur.

Quand il est fort mauvais. Mais quand il est vîte, petit, dur, inégal, intermittent ou convulsif, c'est une fort mauvaise marque.

Le pouls dur indique un sang épais, & une plénitude dans les vaisseaux des parois de l'artère, l'obstruction & l'embarras dans les vaisseaux capillaires; la difficulté dans les sécrétions, &c.

Le pouls inégal, est celui où les pulsations sont tantôt grandes, tantôt petites; il fait voir que le sang passe difficilement du cœur dans les vaisseaux.

Le pouls intermittent, est celui où les pulsations sont très-entrecoupées; c'est-à-dire, que de deux en deux, de trois en trois, de quatre en quatre, &c. pulsations, le pouls cesse de battre une ou deux fois.

Dans le pouls convulsif, les battemens se font par soubresault, avec tremblement & tiraillement, comme si l'artère se retiroit vers le cœur. Il indique que le cours des esprits dans les nerfs du cœur & des artères est fort irrégulier. C'est proprement le pouls des moribonds.

Le pouls qui est à la fois dur, petit, inégal, fréquent & intermittent, est très-

mauvais, & indique une mort prochaine, quand il est convulsif.

Observation quand on touche le pouls.

Pour bien juger de l'état du pouls, on doit le toucher aux deux bras, & observer qu'il y ait quelque tems que la personne n'ait pris d'alimens, ni fait quelque mouvement, & que le bras où on le touche, soit étendu & libre. Il faut sçavoir aussi qu'il y a des personnes dont le pouls a toujours quelque défaut, même dans leur meilleure santé. Par exemple, certains vieillards l'ont intermittent; les vaporeux l'ont inégal. On le peut sentir non-seulement au poignet, mais encore aux temples, à la gorge, à la cuisse & même au cœur.

CHAPITRE IV.

Des Symptômes & Accidens.

Ce que c'est que symptôme.

§. I. SYmptôme est une affection contre nature, produite par la maladie, de laquelle elle peut être distinguée.

Division en Primitifs

Les symptômes se divisent en primitifs & en consécutifs.

Les primitifs ou essentiels sont ceux qui arrivent dans l'instant que la maladie commence, & qui en sont une suite immédiate & prochaine. Telle est l'hémorrhagie dans les plaies des gros vaisseaux; la rougeur, la forte pulsation dans l'inflammation, la paralisie dans la compression du cerveau, &c. Aussi quelques Auteurs disent-ils, que le symptôme est une affection contre nature qui accompagne la maladie comme l'ombre suit le corps.

Et en conſécutifs. Les conſécutifs ou ſecondaires ſont ceux qui ſuccedent à la complication d'une maladie ou au concours de pluſieurs cauſes, comme l'aſſoupiſſement dans l'inflammation des méninges, qui ſuit la forte contuſion du Péricrane, &c.

Ils ſont des ſignes. Les ſyptômes ne ſont proprement que des ſignes de maladie, & ſe raportent tous aux fonctions qui peuvent être en général bleſſées en trois manieres; par diminution d'actions, comme dans la foibleſſe de la vûë; par abolition d'actions, comme dans la paraliſie; par dépravation d'actions, comme dans la convulſion.

Ce que c'eſt qu'accident. §. II. Les accidens des maladies ſont toutes les choſes qui peuvent ſurvenir, mais qui n'en ſont pas le caractere. Tels ſont la douleur, l'hémorrhagie, l'inſomnie, la fiévre, la convulſion, la paraliſie, le dévoyement & la métaſtaſe. Ainſi les accidens d'une maladie doivent être diſtingués des ſymptômes.

La douleur. 1°. La douleur eſt une perception deſagreable, produite par la diſtenſion de quelques fibres nerveuſes, ce qui occaſionne un cours irrégulier & impétueux des eſprits animaux vers le cerveau.

Si l'on ſe rappelle ici qu'on a dit dans la Phiſiologie que les nerfs ſont les organes du ſentiment, on ne ſera pas ſurpris que l'on faſſe conſiſter la douleur dans la diſtenſion des fibrilles nerveuſes, & d'ailleurs l'expérience paroît le prouver.

En quoi elle conſiſte. En effet un cheveu qu'on tire, une plaie où les levres s'écartent, une épine entrée ſous l'ongle, une dent cariée, une grande quantité de liqueur dans les vaiſſeaux, un

tendon piqué ou à demi coupé, un os luxé, &c. tout cela n'occasione la douleur, que parce que les fibrilles nerveuses sont irritées, tiraillées ou distendues. Car si l'on cesse de tirer le cheveu, ou qu'on l'arrache, si l'on rapproche les lévres d'une plaie, si l'on tire l'épine entrée sous le doigt, si l'on arrache la dent cariée, si l'on ôte la trop grande quantité des liqueurs, si l'on coupe entierement le tendon à demi coupé, si l'on réduit l'os luxé, la vive douleur cesse dans le moment, & peu de tems après on n'en ressent plus.

Comme elle consiste dans la distension des fibrilles nerveuses, elle est d'autant plus grande que les fibres sont plus près de leur rupture.

Sa cause.

La distension des fibres nerveuses en est la cause immédiate, & tout ce qui est capable de les distendre plus ou moins, en est la cause éloignée; tels sont l'engorgement subit des vaisseaux, la coupure imparfaite d'une partie nerveuse ou tendineuse, une luxation, l'âcreté du sang, &c.

Ce qui fait la douleur.

La douleur ne peut durer quelque tems qu'elle ne trouble la digestion, les sécrétions & la circulation, & qu'elle ne cause l'insomnie, l'agitation, la chaleur, la fiévre, la soif, la sécheresse, la convulsion, l'inflammation, les dépôts, la gangréne & quelquefois la mort, si on ne peut parvenir à la calmer.

Toutes les parties de notre corps ne sont pas également susceptibles de douleur. Les parties membraneuses, tendineuses, aponeurotiques, ligamenteuses musculeuses, sont remplies de nerfs, & par conséquent très-sensibles & très-délicates, au lieu que

les graiſſes, le poumon, le cerveau le ſont beaucoup moins, parce qu'il entre moins de nerfs dans leur compoſition.

Ce qu'on doit conſiderer dans la douleur.

On doit conſidérer trois choſes dans la douleur ; l'agent, le patient & le juge : l'agent eſt tout ce qui eſt capable de diſtendre les fibres nerveuſes : le patient eſt ce qui rapporte à l'ame ce qui ſe paſſe dans la partie : c'eſt proprement le nerf ; le juge eſt l'ame.

Les eſpeces de douleurs.

Les Anciens diſtinguoient quatre eſpéces de douleur ; la pulſative, la pongitive ou lacinante, la tenſive & l'aggravative. Mais ils ne vouloient exprimer par ces mots que la maniere dont la douleur ſe fait ſentir dans différentes maladies.

La douleur que l'on s'imagine reſſentir dans un membre ou dans une partie après que ce membre ou cette partie de ce membre a été coupé ; & celle que les grandes bleſſures, quoique guéries depuis pluſieurs années, cauſent dans les changemens de tems, viennent auſſi de la diſtenſion des fibres nerveuſes.

Juſqu'à préſent la cauſe de la diſtenſion dans ceux à qui on a emporté un membre eſt inconnue. Quant à la cauſe de la douleur après une grande bleſſure, on peut l'attribuer à l'air chaud ou froid, qui rarefie ou condenſe toutes les liqueurs, & produit l'un ou l'autre effet ſur le ſang qui circule ſous la cicatrice. Cette impreſſion de l'air eſt grand à proportion que la cicatrice eſt mince. Elle cauſe un gonflement dans ces vaiſſeaux foibles & hors d'état de réſiſter, & par conſéquent une diſtenſion dans les fibres nerveuſes qui les environnent ; ainſi on peut dire que l'air agit dans ce cas comme il agit ſur la liqueur d'un Thermométre.

L'hémorrhagie.

2°. L'hémorrhagie eſt une effuſion ſi conſidérable de ſang, qu'elle eſt ſuivie bien-tôt de la foibleſſe, & même de la mort, ſi l'on n'y aportoit promptement le remede néceſſaire.

Pour juger du danger d'une hémorrhagie & des moyens de l'arrêter, il eſt important de connoître de quelle eſpéce de vaiſſeaux elle vient, & la qualité du ſang du ſujet.

L'inſomnie.

3°. L'inſomnie eſt occaſionnée par tout ce qui peut hâter le mouvement du ſang & des eſprits animaux.

La fiévre.

4°. La fiévre eſt un ſimptôme d'inflammation, de douleur, de ſuppuration qui ſe forme dans une tumeur & dans une plaie, ou la ſuite de la rentrée du pus dans le ſang, &c. mais elle eſt quelquefois accidentelle & dépendante de quelqu'autre vice qu'il faut détruire.

La convulſion.

5°. La convulſion eſt une contraction des muſcles, violente, involontaire, répétée, & cauſée par l'irritation de quelques fibres nerveuſes.

La paralyſie.

6°. La paralyſie eſt une privation du mouvement & quelquefois de ſentimens, cauſée par un obſtacle qui empêche les eſprits animaux de ſe porter à la partie qui en eſt attaquée.

Le dévoyement.

7°. Le dévoyement vient de ce qu'on a mangé trop-tôt, ou en trop grande quantité, & de la foibleſſe des organes deſtinés à la digeſtion.

Le métaſtaſe.

8°. La métaſtaſe eſt un tranſport d'humeur morbifique d'une partie dans une autre.

A quelle maladie elle ſurvient.

Lorſqu'elle ſurvient aux plaies & aux ulcéres, on l'appelle reflux de matiere purulente; lorſqu'elle ſurvient aux apoſtêmes, elle eſt nommée délitefcence.

Où se fait le transport d'humeur.

Ce transport d'humeur peut se faire des parties intérieures aux extérieures, ou des extérieures aux intérieures. Dans le premier cas, il est salutaire au malade, & quelquefois même le guérit de la maladie, dont l'humeur transportée est la cause. Par exemple, dans les fiévres malignes, dans les pestilentielles, dans la petite vérolle, l'humeur qui cause ces maladies se dépose quelquefois dans les parotides, dans les glandes des aisselles, dans celles des aînes & ailleurs ; ce qui termine la maladie à bien, pourvû néanmoins que l'humeur se porte entiérement sur ces parties, & y fasse abscès.

Dans le second cas, le transport d'humeur est toujours fort dangereux & quelquefois même mortel. En effet, quel désordre ne survient-il pas. Lorsque la goutte, la galle, les dartres, l'érisipelle, les rhumatismes, les lochies, les gonorrhées, & le lait des femmes enceintes ou accouchées rentre dans la masse du sang & se déposent sur quelque partie intérieure.

Ces différentes humeurs ne font quelquefois que changer de lieu extérieur, en s'arrêtant sur quelques parties membraneuses, comme aux articulations & aux membranes qui recouvrent les muscles. Elle causent alors de vives douleurs, & quelquefois d'autres désordres, mais toujours moins dangereux que ceux qu'elles occasionnent lorsqu'elles se déposent intérieurement.

L'humeur de la gonorrhée se porte souvent aux testicules, au périné, à l'œil, aux articulations ; & y cause non-seulement de très-vives douleurs, mais y occasionnent inflammation, abscès, & quelquefois la perte de la partie.

La ſubtilité naturelle de l'humeur, l'application des médicamens repercuſſifs, faite mal à propos, les purgatifs mal adminiſtrés, le froid, les variations ſubites, de l'air, les ſaignées faites à contre-tems, le mauvais régime & les paſſions de l'ame, ſont les cauſes ordinaires de la métaſtaſe.

Les cauſes de la métaſtaſe.

Fin de la troiſiéme partie.





PRINCIPES DE CHIRURGIE, QUATRIÉME PARTIE.

DE LA THERAPEUTIQUE.



Le mot THERAPEUTIQUE, suivant son origine grecque, signifie l'art de guérir.

Ce qu'enseigne la Thérapeutique. La Thérapeutique donne la connoissance des régles générales qu'il faut observer, & des remedes qu'on doit employer dans la cure des maladies.

Ce qu'on doit se proposer dans la cure. Ce qu'il faut se proposer dans la cure des maladies, est d'en détruire les causes, parce que ces causes étant détruites, les maladies qui en sont les effets cessent sans crainte de retour.

Comment on y parvient. On parvient à ce but par différens moyens ou remedes, & c'est l'indication que présente chaque espéce de maladie qui détermine sur le choix qu'on en doit faire, &

ſur l'ordre dans lequel on doit les employer. C'eſt pourquoi nous expliquerons premierement ce que c'eſt qu'indication, & ce qu'on entend par l'ordre ; comme il ſe préſente quelquefois des raiſons qui obligent à s'écarter de cet ordre, nous en parlerons en même-tems & nous dirons enſuite quels ſont les remédes qu'on employe pour guérir les maladies chirurgicales.

Enfin, nous expoſerons les regles qu'il faut ſuivre dans la pratique de chacun des moyens, & les différentes méthodes curatives géralement établies.

CHAPITRE PREMIER.

De l'indication de l'ordre qu'il faut mettre entre les moyens indiques, & des circonſtances qui engagent à s'écarter de cet ordre.

Ce que c'eſt que indication.

§. I. INDICATION eſt le jugement que le Chirurgien porte ſur le choix des moyens de guérir une maladie, en conſéquence des circonſtances qui accompagnent cette maladie.

D'où elle ſe tire.

Ces circonſtances ſe tirent de tout ce qui a précedé, & de tout ce qui accompagne la maladie ; ſçavoir, les cauſes, les ſymptômes, les accidens, la ſimplicité, la compoſition, la complication de la maladie ; l'âge, les forces, le ſexe du malade, & la ſtructure du corps.

Les circonſtances qui accompagnent une

Ce qu'on entend par l'indicant, l'indication, & l'indiqué

maladie s'appellent l'indicant. Le jugement que l'on porte en conséquence de ces circonstances se nomment l'indication. Les moyens ou les remedes que les circonstances déterminent à employer s'appellent l'indiqué.

Non-seulement on appelle indication l'assemblage général des circonstances d'une maladie qui déterminent sur le choix des moyens & sur l'espéce de méthode curative, mais encore chacune de ces circonstances en particulier. Souvent parmi ces circonstances il s'en trouve qui déterminent à rejetter des moyens que d'autres portent à employer. De-là sont venus les mots de co-indication, de contre-indication, & de contre co-indication ou corre-répugnance.

Il est facile de voir que la co-indication favorise l'indication, & que la corre-répugnance ou contre co-indication favorise la contre-indication.

Ces différentes indications opposées jettent quelquefois dans l'embarras; il est important alors, pour ne rien hazarder, de se rappeller plusieurs regles générales établies par les Praticiens.

1°. Que dans les maladies se guérissent par leur contraire.

2°. Que dans les grands maux on doit employer de grands & de prompts remedes.

3°. Que si la nature ne peut les seconder, ils sont plus préjudiciables qu'utiles.

4°. Qu'il vaut mieux dans une maladie mortelle employer un remede incertain que d'abandonner le malade à une mort certaine.

5°. Que les avantages & les inconvéniens, d'un remede bien pesés; s'il en doit résulter

résulter des inconvéniens plus grands que les avantages, il n'est pas prudent d'en faire usage.

L'ordre.

§. II. Il ne suffit pas de connoître les moyens indiqués, il faut encore connoître l'ordre dans lequel il faut les employer; & ce sont encore les circonstances qui déterminent cet ordre. Ainsi on peut le regarder comme faisant partie de ce qui est indiqué.

Ce qui détermine à suspendre l'ordre.

§. III. On est quelquefois obligé de changer ou au moins de suspendre cet ordre, soit parce que les circonstances changent, soit parce qu'on en apperçoit quelques-unes qu'on n'a pas encore vûes.

L'urgent.

Lorsque ces circonstances qui surviennent font appercevoir un danger évident à suivre l'ordre que les premieres avoient indiqué, elles obligent à l'interrompre tout à coup; c'est ce qu'on appelle urgent, c'est-à-dire, nécessité pressante. On donne ce même nom aux circonstances qui dans le premier moment qu'on s'est proposé l'ordre ont indiqué que certains moyens doivent être employés les premiers & sans délai.

La cause.

Entre les circonstances qu'on n'a pas apperçu d'abord, il faut regarder comme principales, certaines causes de maladies, qui ayant été inconnues alors viennent à se développer dans la suite.

Ce que nous venons de dire fait assez entendre trois choses, que les Auteurs disent qu'il faut observer dans la cure des maladies, l'ordre, l'urgent & la cause.

Un seul exemple tiré d'une Fistule à l'anus rendra plus sensible ce que nous venons de dire.

Exemple. Dans cette eſpéce de maladie, la ſolution de continuité eſt une circonſtance qui porte à procurer la réunion, mais les duretés & les calloſités dont l'ulcére eſt accompagné, exigent une opération douloureuſe qui doit précéder la réunion. Si le malade eſt trop foible, c'eſt une circonſtance qu'on appelle contre-indication, & qui s'oppoſe à l'opération. Si le malade eſt tranquille & ſans fiévre, c'eſt une circonſtance qu'on appelle co-indication & qui porte à faire l'opération. Si le malade a le dévoyement, ou ſi la fiſtule pénétre dans le fondement, au-delà de la portée du doigt; ces circonſtances ſont, ce qu'on appelle corrépugnance, ou contre co-indication, qui détourne de faire l'opération, dont elle empêcheroit le ſuccès.

Suppoſé que rien n'empêche l'opération; on la doit faire en obſervant l'ordre. On met d'abord le malade dans une ſituation convenable, on place les perſonnes qui doivent aider, on introduit une ſonde juſqu'au fond de la fiſtule, on coupe & on emporte les duretés & les calloſités, &c.

Après l'opération, on fait ſupurer la plaie, on la mondifie, on éloigne les obſtacles qui pourroient empêcher la régénération des chairs, & la formation de la cicatrice. Voilà ce qu'on entend par l'ordre qu'il faut ſuivre dans l'opération & dans la cure.

Si la douleur, l'inflammation, l'hémorrhagie, &c. ſurviennent pendant le traitement, on interrompt l'ordre qu'on s'étoit propoſé de ſuivre, & l'on détruit ces accidens qui forment ces néceſſités preſſantes que les Praticiens appellent l'urgent.

Si l'on s'apperçoit dans la ſuite des panſemens que les chairs viennent baveuſes, que la ſupuration ſoit trop abondante, que les environs de la plaie s'endurciſſent, &c. on a lieu de ſoupçonner qu'il y a quelque cauſe cachée qui empêche la guériſon. Il faut alors ſuſpendre l'ordre pour la chercher & la détruire. Après quoi on reprend l'ordre qu'on avoit quitté.

CHAPITRE II.

Des Moyens ou des Remedes qu'on employe pour guérir.

LES moyens ou les remedes qu'on employe pour guérir les maladies ſont le régime de vivre, les médicamens & les opérations.

§. I.

Du régime de vivre.

Ce que c'eſt que le régime de vivre.

Le régime de vivre ou la diete, car ces deux termes ſont ſinonimes, conſiſte dans le choix & dans la quantité des choſes non-naturelles qui conviennent à la guériſon des maladies.

Ce moyen peut quelquefois ſuffire lui ſeul, & jamais les autres ne peuvent réuſſir ſans lui.

Les choſes non-naturelles ſont l'air, les alimens, le ſommeil & la veille, le repos & l'exercice, les excrétions retenues ou évacuées & les paſſions de l'ame.

M ij

L'air. 1°. L'air influe sur la santé & sur la vie par ses mauvaises comme par ses bonnes qualités. On doit donc faire ensorte qu'un malade n'en respire pas un mauvais.

Comment on corrige ses mauvaises qualités. On corrige la chaleur & la sécheresse de l'air par un vent artificiel, par de l'eau qu'on répand, ou par des décoctions de plantes froides qu'on fait respirer. On corrige sa froideur & son humidité par le feu. On empêche l'effet de son inconstance en faisant tenir le malade renfermé, en lui procurant de la fraicheur ou de la chaleur à proportion que l'air se refroidit ou s'échauffe. Enfin on empêche l'effet de l'infection de l'air par des odeurs.

Lorsqu'il est si mauvais que rien ne peut empêcher ses mauvais effets, il faut s'il est possible transporter le malade en un autre lieu, & choisir celui où l'air par sa qualité est le plus propre au tempérament & à l'espéce de maladie.

Les alimens. 2°. Les alimens dont les uns sont solides & les autres fluides consistent dans le boire & dans le manger. Le choix qu'on en doit faire & la quantité qu'on en doit prendre dépendent de la maladie, de l'âge & des autres circonstances.

Les meilleurs. 3°. Le mouvement & le repos servent autant au rétablissement qu'à la conservation de la santé.

Le mouvement. & le repos. En certains cas on fait promener ou on agite le malade, on lui fait des frictions séches, on remue certaines parties; on lui prescrit l'exercice du cheval, & ces différens mouvemens peuvent contribuer à sa guérison.

La veille & le sommeil. 4°. Si un malade dort trop, il faut le réveiller; s'il a des insomnies, il faut lui

procurer le sommeil par des remedes convenables.

5°. On entretient les évacuations & surtout la transpiration en tenant le corps chaudement, & on procure la sortie des excrémens stercoraux en donnant des lavemens.

Les humeurs évacuées ou retenues.

6°. Les passions de l'ame lorsqu'elles sont portées à un certain degré, détruisent la santé, par le trouble qu'elles mettent dans la circulation du sang & des esprits : elles empêchent à plus forte raison son rétablissement. Il faut donc éloigner des malades tous les objets, & toutes les idées qui pourroient exciter en eux des passions trop vives, & ne leur présenter que ceux qui réveillent certaines passions douces & modérées ; car celles-ci loin de nuire, peuvent contribuer à la guérison. L'espérance & la joie sont de toutes les passions celles qui sont les plus propres à cette fin.

Les passions de l'ame.

§. II.

Des Médicamens.

Pour donner une connoissance suffisante des médicamens, il faudroit entrer dans un détail qui passeroit de beaucoup les bornes que nous nous sommes proposées dans cet abrégé. Nous nous contenterons de donner la définition des médicamens, de faire connoitre sur quelles substances de notre corps ils agissent, de les diviser en différentes classes suivant leurs vertus, de donner une idée des médicamens externes les plus usités, d'ajoûter ensuite plusieurs formules auxquelles nous renvoyerons, lors-

que nous parlerons de la cure des maladies.

Définition des médicamens.

Les médicamens ſont des ſubſtances qui étant priſes intérieurement ou appliquées extérieurement, changent la mauvaiſe diſpoſition de notre corps en une meilleure.

Sur quelles ſubſtances ils agiſſent.

Ils agiſſent ſur les ſolides ou ſur les fluides, ou même ſur tous les deux en même tems.

Médicamens ſimples.

Les médicamens qu'on employe ſans aucunes préparations de l'Art s'appellent ſimples.

Composés

Les médicamens formés par l'aſſemblage de pluſieurs; & préparés par la Chimie ou par la Pharmacie s'appellent compoſés.

D'où on les tire.

On les tire des végétaux, des animaux & des minéraux.

Leur diviſion.

On diviſe les médicamens en internes & en externes. Les internes ſont ceux qu'on fait prendre intérieurement. Les externes ſont ceux qui s'appliquent extérieurement; on les nomme auſſi topiques.

Effets des médicamens internes.

Les médicamens internes font leurs effets en évacuans les humeurs, ou en altérant les ſubſtances du corps. On partage les évacuans en pluſieurs claſſes que voici.

1°. Les Errhines excitent l'éternuement & la ſortie des humeurs filtrées par les glandes de la membrane pituitaire.

2°. Les Sialologues procurent la ſalivation ou le flux de bouche.

3°. Les Expectorans ou Béchiques diſſolvent les humeurs épaiſſes & viſqueuſes des poumons, & en procurent la ſortie par les crachats.

4°. Les Emétiques font rejetter par la bouche les matiéres contenues dans l'eſtomac.

5°. Les purgatifs, en irritant ou en re-

lâchant les fibres des inteſtins, procurent l'iſſue des humeurs par l'anus.

6°. Les carminatifs diſſipent les vents.

7°. Les antivermineux tuent les vers engendrez dans l'eſtomac ou dans les inteſtins.

8°. Les diurétiques procurent une filtration abondante des urines.

9°. Les diaphorétiques augmentent la tranſpiration.

10°. Les ſudorifiques cauſent une filtration & une ſortie abondante de la matiére de la ſueur.

11°. Les Eménagogues procurent les régles & les locheis, & calment les vapeurs.

Médicamens altérans. Les médicamens altérans ſont ceux qui en changeant la mauvaiſe diſpoſition des ſolides ou des fluides ne procurent point d'évacuation ſenſible de nos humeurs. On les partagent en pluſieurs claſſes.

1°. Les aſtringens en abſorbant la ſéroſité donnent du reſſort aux vaiſſeaux & en raprochent les parois.

2°. Les incraſſans & rafraîchiſſans épaiſſiſſent le ſang & en modérent le mouvement.

3°. Les atténuans ont la vertu d'augmenter la fluidité des humeurs en les fondant & en les diviſant.

4°. Les délayans rendent les humeurs plus fluides ſans les changer.

5°. Les anodins, les narcotiques & les hypnotiques appaiſent la douleur & provoquent le ſommeil.

6°. Les apéritifs lévent les obſtructions.

7°. Les vulnéraires conſolident les plaies intérieures & extérieures ; on les diſtingue en aſtringens, en déterſifs & en apéritifs.

8°. Les fébrifuges guériſſent les fiévres intermittentes.

9°. Les céphaliques sont propres aux maladies de la tête.

10°. Les stomachiques guérissent les maladies de l'estomac & fortifient cet organe.

11°. Les hépatiques & les spléniques conviennent aux maladies du foye & de la rate.

12°. Les cardiaques augmentent ses forces.

13°. Les aléxitaires conviennent dans les maladies contagieuses & malignes.

14°. Les antiscorbutiques détruisent le vice scorbutique.

15°. Les antivénériens combattent le levain vérolique.

Les médicamens externes ou topiques agissent sur les solides ou sur les fluides, & se partagent en plusieurs classes, suivant les différens effets qu'ils produisent.

PREMÉRE CLASSE.

Anodins.

Les anodins, & les narcotiques appaisent la douleur.

Comment ils agissent.

La douleur est l'accident le plus urgent & le plus à craindre après l'hémorrhagie. Les anodins en la calmant détruisent quelquefois la cause. En effet la douleur consiste dans la tension des fibres nerveuses, & la plûpart des anodins sont proprement des émolliens qui relâchent les fibres en même-tems qu'ils tempérent la pétulence des humeurs portées à la partie. Lorsqu'une douleur vive ne s'appaise point par l'application des anodins, on a recours aux narcotiques qui l'appaisent pour un tems en assoupissant les esprits animaux.

Anodins

Anodins simples.

Les Bains d'eau tiéde.
Les Fleurs & les Feüilles de Plantes émollientes, appliquées en formentation & en cataplasme.
Les Farines de graines de Lin, de Fénugrec, &
Les décoctions de tripes.
La mie de pain blanc.
Les jaunes d'œufs.
Le saffran.
La pulpe de Casse.
Le lait.
Le beurre frais.
Le frai de grenouille.
Celui d'Althea.
Le Cérat de Galien.
L'emplâtre de mucilage.
L'huile d'œuf, celle de vers, &c.

Narcotiques simples.

Les têtes de pavot blanc en décoction.
La jusquiame.
La mandragore.
La ciguë.
La bella dona.
La Morelle.
La pomme épineuse.
L'opium en cataplasme.

Anodins composés.

L'onguent de Populeum,

Narcotiques composés.

Le baume tranquille.
Les gouttes anodines.

DEUXIÉME CLASSE.

LES répercussifs, en donnant du ressort aux solides, empêchent les liqueurs de séjourner dans une partie, & les déterminent à couler dans les vaisseaux. *Répercussifs.*

Les répercussifs n'agissent que sur les fibres, qu'ils picotent; & par ce picotement *Comment ils agissent.*

augmentent le reſſort des vaiſſeaux. Ils ne conviennent pas par conſéquent aux apoſtêmes quand la tenſion & le gonflement ſont conſidérables, & quand l'humeur eſt maligne. C'eſt pourquoi on ne les employe qu'au premier tems de la tumeur, c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt commence à ſe former, ou à la fin, c'eſt-à-dire, lorſque le dépôt eſt preſque diſſipé. Le reſſort qu'ils donnent aux ſolides rétablit la circulation & fait rentrer l'humeur dans les vaiſſeaux. Ils conviennent encore aux plaies, aux contuſions légéres, & aux extenſions de quelques parties. Lorſque les liqueurs ne ſont point encore épanchées, les répercuſſifs appliqués ſur le champ, en donnant du reſſort aux parties, empêchent qu'il ne ſe forme un gonflement par l'amas des humeurs ou au moins que ce gonflement ne devienne conſidérable.

Répercuſſifs ſimples.

L'eau froide.
Le vinaigre.
La Terre cimolée.
La Laituë.
La Morelle.
La Lentille d'eau.
La Joubarde.
Le Frai de grenouille.
Les Limaçons.
Le Petit-lait.
Les Roſes rouges.
L'Argentine.
Le Sang de Dragon.
Le Bol d'Armenie.
La Pierre hœmatite.
Le vin rouge.

Répercuſſifs compoſés.

L'eau de Roſe.
de Plantin.
de Morelle.
de Joubarde.
de Frai de grenouille.
L'onguent Roſat.

TROISIÉME CLASSE.

LES émolliens relâchent & amolliſſent les parties ſolides trop tendues & augmentent la fluidité des liqueurs. Leurs parties les plus fines s'inſinuent dans le tiſſu des fibres & même dans les vaiſſeaux.

Les émolliens.

Les émolliens ont cet avantage, qu'étant appliqués ſur les tumeurs dures de quelque eſpéce qu'elles ſoient, ils ne peuvent être ſuivis d'aucun accident, au lieu que les répercuſſifs, les réſolutifs, &c. augmentent les inflammations, & font dégénérer les ſchirres en cancer lorſqu'ils ne ſont point appliqués dans le tems convenable.

Emolliens ſimples.

Les bains & les douches d'eau tiéde.
L'althea, feuilles, fleurs & racines.
La mauve, feüilles & fleurs.
Le bouillon blanc, feuilles & fleurs.
La Pariétaire.
La Poirée.
La Mercuriale.
Le Séneçon.
Les Epinars.
La Belle-Dame.
La Branc-Urſine.
La Bette.
Le bon Henri.
La Violette.
Le Tin.
L'Oignon de Lys.
Le Peuplier.
La graine de Lin.
Le Son.
Le bouillon de Tripes.

Emolliens compoſés.

L'huile d'amande douce.
de Lin.
d'Olive.
de Noix.
L'onguent d'Althea &c.

QUATRIÈME CLASSE.

Résolutifs.

LES résolutifs divisent & atténuent les fluides épaissis & arrêtés, leurs donnent du mouvement & augmentent le ressort des solides. Ils remettent par conséquent les liqueurs stagnantes & coagulés dans leur état naturel, & les disposent à passer par les pores, ou à rentrer dans la voie de la circulation.

Leurs vertus.

Quand il faut les employer.

Les résolutifs s'employent quelquefois seuls, quelquefois mêlés avec les émolliens, & fort souvent leur usage doit être précédé par celui des émolliens seuls. Par exemple, on doit ramollir les tumeurs dures & schirreuses avant que de songer à les résoudre. On ne passe pas tout-d'un-coup des émolliens seuls aux résolutifs seuls. On fait un mélange des uns & des autres, & on n'employe les résolutifs seuls qu'après.

La propriété des résolutifs étant d'atténuer & dissiper les humeurs épaissies & arrêtées, si on les mettoit d'abord en usage sur des tumeurs dures ; ils dissiperoient le plus subtile des humeurs, & ce qui resteroit pourroit être si grossier & si épais, qu'il seroit peut-être impossible d'en procurer la résolution.

Résolutifs simples.

L'eau chaude en bain & en douche.
La ciguë.
Les fleurs de Melilot.
Celles de Camomille.
La semence de Daucus.
La semence d'Aneth.
de Cumin.
d'Anis.
de Fenouil.

Le Poivre.
Le Gingembre.
Le Saffran.
Le Marrube.
Le Surreau.
L'Hyeble.
La Mente.
Le Calament.

Ceux-ci sont aussi appellés Plantes aromatiques.

L'Origan.
Le Pouliot.
Le Thim.
Le Romarin.
La Sauge.
Le Serpolet.
La Lavande.
L'hisope.
Le Laurier.
La Marjorlaine.

Quatre Farines résolutives.

Les Farines de Féves.
d'Orobe.
de Lupin.
d'Orge.

---

de Seigle.
de Froment
de Fœnugrec.
d'Avoine.
de Lentille.
de Lin.

La Bardane.
La Scrophulaire.
L'herbe de S. Estienne.
Le Millepertuis.
Le Sceau de Salomon.
L'Oignon de Lys.
La Persicaire.
Le Marc du vin.
La Lessive de cendre de Sarment.
L'urine.
Le Souphre.
Le Camphre.
Le Mercure.
La Gomme ammoniac.
Le Savon.
Le Galbanum.
Le Bdellium.
Le Sel ammoniac.
Le Sel marin.
Le Benjoin.
La Moëlle des animaux.

Résolutifs composés.

L'Esprit de vin.
L'Eau-de-vie.
de la Reine d'Hongrie.
Vulnéraire.
Le Baume Fioraventi.
L'onguent Martiatum.
de Stirax.
de la Mere.
L'huile de Laurier.
de Scorpion.
de Vers.
de Camomille.

d'Aspic.	de Manus Dei.
de Romarin.	d'André de la Croix.
de Petrole.	L'emplâtre de Diachilum simple ou composé.
de Thérébenthine.	de Vigo cum Mercurio.
L'emplâtre de Ciguë.	L'emplâtre de Savon,
de Bétoine.	de Diabotanum.
de Melilot.	
Divin.	

CINQUIÈME CLASSE.

QUAND les émolliens & les résolutifs n'ont pû résoudre l'humeur arrêtée dans une partie, soit parce que cette humeur est trop épaisse, ou qu'étant extravasée elle ne peut être repompée ; & que la tumeur se dispose à la suppuration, ou est critique : on applique alors les maturatifs ou les suppurans. Je dis les uns ou les autres, parce qu'ils ne différent par beaucoup d'entre eux.

Les suppuratifs. Les médicamens suppuratifs sont ceux qui étant appliqués sur le corps vivant changent en pus les humeurs arrêtées.

Les maturatifs. Les maturatifs disposent les humeurs à suppurer & à se rassembler en un seul foyer.

Leur vertu. Leur vertu est de causer la rupture des petits vaisseaux, de mêler parfaitement le liquide épanché avec le débris des solides, de donner du mouvement à l'humeur, de la cuire & de la digerer. C'est de cette maniere qu'ils forment le pus.

On applique les maturatifs les plus doux sur les tumeurs qui se sont formées promptement, & les plus forts sur celles qui se sont formées lentement.

Maturatifs simples.

Tous les émolliens sont maturatifs.
Les fleurs de Camomille & de Melilot.
Les feuilles d'Oseille. de Poirée. d'Epinars. Les Oignons de Lys. } *Cuites sous les cendres.*
La graine de Moutarde.
Le Beurre.
Les graisses & la fiente des animaux.
Le Levain.
Les gommes dissoutes dans l'huile.

Maturatifs composés.

L'onguent basilicum.
L'onguent noir qu'on appelle l'onguent de la mere.
L'emplâtre diachilum simple ou avec les gommes.
L'huile commune.
de Lys.
de Camomille.
de Melilot.
de Laurier.
de Vers.

Suppuratifs.

Les suppuratifs s'appliquent principalement sur les plaies & sur les ulcéres où il faut procurer la suppuration des sucs arrêtés.
Les gommes.
Les huiles.
Les graisses.
L'onguent basilicum.
d'Arceus.
de Stirax.
La Térébenthine.
Le jaune d'œufs, &c.

SIXIÈME CLASSE.

Déterfifs & mondificatifs

Dans quels cas ils conviennent

LES déterfifs & les mondificatifs appliqués sur une plaie ou sur un ulcére les débarrassent des sucs épaissis & des chairs baveuses en augmentant le ressort des vaisseaux. Ces remedes conviennent aux plaies

& aux ulcéres, où une suppuration abondante relâche les vaisseaux, ce qui produit des chairs molasses & baveuses, & empêche qu'il ne s'en forme des bonnes.

Déterfifs & mondificatifs simples.

La mille-feüille.
L'aigremoine.
Le mille-pertuis, feuilles & fleurs.
L'orge.
Les feuilles de Noyer.
La renoncule.
La Savoniere.
Le liere.
Les ronces.
La petite serpentaire.
La myrrhe.
L'aloës.
Le sucre.
Le miel.
Le vin rouge.
La Térébenthine.
Le Camphre.
Le sel armoniac.
Le verdet.
L'alun.
Le vitriol.

Déterfifs & mondificatifs composés.

L'Eau-de-Vie.
L'eau phagedenique.
L'eau Vulnéraire.
L'esprit de Vin.
L'huile de Gayac.
Le Colyre de Lanfranc.
L'onguent des Apôtres.
L'onguent mondificatif d'aches.
L'onguent Ægyptiac.
Le baume de Madame Feuillet.
Le baume Fioraventi.
L'huile d'œuf & d'hipericum.
Le miel rosat.

SEPTIÉME CLASSE.

Sarcotiques. LES Sarcotiques que les Auteurs disent propres à faire revenir les chairs, sont des médicamens déterfifs, qui ne réparent

pas eux-mêmes la perte des chairs, mais qui en facilite la régénération en entretenant la circulation du sang aux environs de la plaie, en empêchant l'air d'y pénétrer, & en retenant les sucs nourriciers.

Sarcotiques simples.	*Sarcotiques composés.*
La Térébenthine.	Le baume d'Arceus.
Le baume de Capaü.	de Madame Feuillet.
blanc.	du Commandeur.
de Toulus.	
du Pérou.	

HUITIÈME CLASSE.

LES corrosifs rongeans, les caustiques ou escarotiques mangent & rongent les chairs sur lesquelles on les applique.

Corrosifs rongeans, &c.

Les corrosifs & rongeans consument les humeurs visqueuses & les chairs baveuses, en produisant une escarre legére.

Corrosifs.

Les caustiques & les escarotiques rongent, mangent & détruisent les parties sur lesquelles il sont appliquées, en faisant une escarre plus ou moins considérable selon le tems qu'on les y laisse.

Caustiques.

On employe les premiers pour détruire les chairs baveuses & superflues d'un ulcére. On se sert des autres pour ouvrir certaines tumeurs, & pour consumer les bords durs de certains ulcères, & les glandes qu'on ne veut point emporter avec un instrument tranchant.

Dans quel cas on les employe.

Corrosifs ou rongeans legers.	*Caustiques & Escarotiques.*
La poudre de Sabine.	L'Esprit de Nitre.
L'ocre	L'eau forte.
Le Vitriol blanc.	L'eau Mercurielle.
	Le beurre d'Antimoine.
	L'huile de Vitriol & de Tartre par défaillance.
	La Pierre infernale.
	La Pierre à cautére.
	Les Trochisques de Minium.

Corrosifs & Escarotiques.

La chaux.
L'Alun brûlé.
L'Arsenic.
Le Précipité rouge & blanc.
Le sublimé corrosif.

NEUVIÈME CLASSE.

Cicatrisans. LES cicatrisans ou dessicatifs procurent la cicatrice des plaies.

Dans quel cas on les employe. Quand les chairs sont venues presqu'au niveau de la superficie de la peau, & qu'elles sont fermes, grenues & rouges ; on applique alors les dessicatifs ou cicatrisans qui en absorbant les humidités resserrent les petites embouchures des vaisseaux, retiennent & desséchent les sucs échapés & répandus, dont se forme cette pellicule ou membrane qu'on appelle cicatrice, & qui supplée à la peau sans en avoir les qualités.

Cicatrisans simples.

La Charpie seche, & sur-tout celle qui est rapée.
Le plomb brûlé.
La Litarge.
La Céruse.
La Pierre hœmatite.
La Pierre calamite.
Le Minium.
La Thutie, &c.

Cicatrisans composés.

Le Sel de Saturne.
L'eau de Chaux.
L'emplâtre de Diapalme
de Céruse.
de Litarge.
de Nuremberg.
Le Baume de Saturne.
L'onguent blanc de Rhasis.
L'onguent de Pompholix.
L'eau Vulnéraire.
Les Trochisques blancs de Rhasis.

DIXIÉME CLASSE.

NOUS renfermerons dans cette Classe les remedes qui arrêtent l'hœmorrhagie. Ces remedes sont de trois espéces, astringens, caustiques & stiptiques.

Remedes qui arrêtent l'hœmorrhagie.

Les astringens ou absorbans resserrent les fibres des vaisseaux en absorbant les humidités qui se trouvent entre les chairs & les fibres des vaisseaux.

Les astringens.

Les caustiques ou cautéres brûlent les extrêmités des vaisseaux, sur lesquels ils sont appliqués & forment une escarre.

Les caustiques.

Les stiptiques crispent les vaisseaux sans faire d'escarre, & coagulent le sang qui y est contenu.

Les stiptiques.

Ceux-ci méritent la préférence sur les astringens & sur les caustiques. Les astrin-

gens n'ont point assez de vertu pour arrêter une hœmorrhagie considérable, & font avec le sang un mastic qui confond & meurtri la plaie. Les caustiques arrêtent pour un tems l'hœmorrhagie par le moyen de l'escarre qu'ils forment, mais fort souvent elle recommence lorsque l'escarre vient à tomber. Les stiptiques en rétrécissant l'ouverture du vaisseau & en formant un caillau de sang, arrêtent sans danger & pour toujours l'hœmorrhagie.

Il faut cependant remarquer que ces remedes ne font leur effet qu'avec le secours de la compression.

Astringens ou absorbans.

La Vessie de Loup.
Le Bol d'Arménie.
La Terre sigilée.
La Terre simolée.
Le Sang de Dragon.
La Craye.
Le Plâtre.
L'Amidon.

Cautéres actuels.

Les Métaux rougis.
Les Charbons rouges.
Le Plomb fondu.
L'huile très-chaude.

Cautéres potentiels.

L'huile de Vitriol.
L'esprit de Nitre.
L'eau Mercurielle.
La Pierre infernale.
La Pierre à cautére.

Stiptiques.

L'eau Stiptique.
L'eau alumineuse.
L'Alum.
Le Vitriol Romain.
L'eau de Rabel.

ONZIÉME CLASSE.

LES optalmiques ſont propres aux affections des yeux, dont la délicateſſe & la ſtructure ſont différentes de celles des autres parties, & qui demandent par conſéquent du choix dans les médicamens.

Ophtalmiques proprement dits.

Les Feuilles de Chelidoine.
de Toutebonne.
d'Euphraiſe.
de Centinode.
de Verveine.
Les feüilles & fleurs de Bleuet.
Les fleurs de Pieds-d'Alouettes.
de Bruyere.
de Roſe.

Ophtalmiques anodins.

La Moëlle de Caſſe & de Pomme cuite.
Le Lait de Femme.
L'eau de Guimauve.
Les mucilages de Pſillium.
de Lin.
de Fœnugrec.
de Gomme arabique.

Opthalmiques réſolutifs.

L'eau de Fenouille.
de Chelidoine.
Le Camphre.
Le Saffran.
Le Sel ammoniac.
L'eſprit de Vin.
Le Macis.
Le ſang de Pigeon.
Le crocus Metallorum.
L'Aloës.

Ophtalmiques aſtringens.

Les Eaux de Plantin, de Roſes.
Le Vin rouge.
L'Alun.

Le Chriſtal minéral.
Le blanc d'œufs.

Ophtalmiques déterſifs.

L'Oliban.
La Myrrhe.
Le Sucre Candi.
Le Vitriol blanc.
La Pierre admirable.

Ophtalmiques déſicatif.

Les Trochiſques blancs de Rhaſis.
La Céruſe.
La Tutie.
L'eau de Chaux.
Le Sel de Saturne.

On choiſit dans toutes ces Claſſes de médicamens ceux que l'expérience ou l'analogie fait connoître propres aux maladies que l'on traite & convenable au ſexe, à l'âge du malade & aux autres circonſtances. On les combine, on les mêle, & on les preſcrit ſous différentes formules que l'on appelle Cataplaſmes, Fomentations, Embrocations, Pomades, Linimens, Injections, Lotions, Fumigations, Onguent digeſtif, Collire, Gargariſme; à quoi l'on peut ajoûter auſſi la Saignée, les Sanſues, les Ventouſes, les Mouchetures, les Setons, les Veſſicatoires, les Cauteres, les Lavemens, les Suppoſitoirs, les Bougies, l'Eponge préparée, les Douches, les Bains, les Eaux minérales. Car ces différens ſecours, quoiqu'ils ne ſoient pas proprement des médicamens, ne laiſſent pas que d'agir comme eux ſur les fluides en évacuant les humeurs ou en les altérant, & ſur les ſolides en les relâchant, ou en leur donnant du reſſort. Nous allons en donner une idée générale, après avoir rapporté les formules les plus uſités.

Cataplasme anodin.

Prenez quatre onces de Mie de pain blanc, & une livre de lait.

Faites cuire le tout ensemble jusqu'à la la consistance du cataplasme ; ajoûtez ensuite deux jaunes d'œufs, un scrupule de saffran en poudre.

On peut y joindre en certain cas une demie once de baume tranquile ou une demie dragme d'opium.

Cataplasme anodin pour la brûlure des yeux.

Prenez la pulpe de deux pommes bien cuites dans de l'eau d'Euphraise, & mêlez-y deux dragmes ou gros de sucre candi, quinze grains de camphre & six grains de saffran pulvérisé.

Cataplasme répercussif.

Prenez Feüilles de morelle, de laituë & de plantin, de chacune une poignée; feüilles de joubarde une demie poignée.

Faites boüillir le tout dans une quantité suffisante d'oxicrat, ajoutez ensuite trois onces de farines de féves & deux onces d'onguent rosat.

Cataplasme émollient.

Prenez Racines d'althea & de lis, de chacune une once ; feüilles de mauve, de

guimauve, de mercurialle, de bouillon blanc, de pariétaire & de violette, de chacune une poignée ; fleurs de camomille & de mélilot, de chacune une poignée.

Faites cuire le tout dans une quantité suffisante d'eau, ensuite passez-le par le tamis, & ajoutez à la pulpe deux onces d'onguent d'althea.

Autre Cataplasme émollient.

Prenez une livre & demie de Farine de graine de lin & une demie livre de mie de pain.

Faites cuire le tout en consistence de cataplasme avec une forte décoction de plantes émollientes, en quantité suffisante.

Cataplasme résolutif.

Prenez quatre onces des quatre farines résolutives.

Faites-les cuire dans une quantité suffisante d'oxicrat ou de bierre ; ajoutez ensuite huile de Lis, onguent de Stirax, de chacun une once.

Cataplasme émollient & résolutif.

On peut en mêlant les drogues qui composent le Cataplasme émollient avec celles qui forment le cataplasme résolutif, en faire un qui soit en même-tems résolutif & émollient.

Cataplasme maturatif.

Prenez feuilles d'Oseille & de Poirée ; de chacune une poignée, & un Oignon de Lis.

Faites cuire le tout ensemble sous les cendres chaudes, pilez-le dans un mortier, & ajoutez ensuite une once d'Onguent basilicum.

On peut y joindre une once de vieux levain, de vieux oins ou de l'onguent de la mere.

Cataplasme résolutif.

Prenez une livre de mie de pain blanc ; une livre de vin rouge ou vin aromatique.

Faites cuire le tout jusqu'à la consistence de cataplasme. On y peut ajouter de l'eau-de-vie.

Cataplasme confortatif.

Prenez deux livres de poudre de Plantes aromatiques, une demie livre de Farines résolutives.

Faites-les bouillir dans une suffisante quantité de vin rouge, jusqu'à la consistence de cataplasme, & ajoûtez-y ensuite, si onces de Miel commun, quatre onces de Stirax, & deux onces d'onguent Martiatum.

Fomentation émolliente.

Prenez racines d'Althea & de Lis blanc, de chacune deux onces.

Feuilles d'althœa, de mauve, de seneçon, de pariétaire, de boüillon blanc, de chacune une poignée.

Fleurs de camomille & de mélilot, de chacune trois pincées.

Semence de lin & de fœnugrec, de chacune une demie poignée.

Faites bouillir le tout dans huit livres d'eau jusqu'à la réduction de six livres; on trempe dans cette décoction chaude un morceau de Flanelle qu'on applique sur la partie.

Fomentation résolutive, ou aromatique.

Prenez feuilles de lavande, de romarin, de thim, d'hysope, de menthe, de sauge, de chacune une poignée.

Fleurs de camomille & de mélilot, de chacune trois pincées.

Bayes de lauriers, de géniévre, de chacune une once.

Faites bouillir le tout dans dix livres d'eau commune, ajoutez-y une livre & demie de vin. Si on fait bouillir toutes ces simples dans du vin au lieu d'eau, on fera ce qu'on appelle vin aromatique.

Fomentation ophtalmique.

Prenez feuilles d'euphraise, de plantin,

& de fenouil, de chacune une manipule ou poignée.

Grande chelidoine, une demie poignée.

Fleurs de roses, de bleuet, de chacune une pincée.

Faites bouillir le tout dans trois livres d'eau, & les réduire à deux.

Passez & clarifiez la colature.

Eau Phagedénique.

Prenez une livre d'eau de chaux; faites-y dissoudre vingt grains de sublimé corrosif.

Embrocation simple.

Prenez huile rosat, huile d'hipericum, & eau-de-vie, enpartie égale. On y ajoute quelquefois un jaune d'œuf.

Embrocation résolutive.

Prenez du savon blanc en telle quantité que vous voudrez, faites-le fondre dans de l'eau-de-vie.

Pomade anodine.

Prenez une dragme ou gros d'onguent d'althœa, vingt goutes anodines, dix grains de Castor; mêlez le tout ensemble.

Liniment anodin.

Prenez huit onces d'onguent Populeum ; six dragmes ou gros de baume tranquille, & deux dragmes ou gros d'huile d'œuf ; mêlez le tout ensemble.

Autre Liniment anodin.

Prenez une once d'onguent Populeum ; huile d'olive, baume tranquille, de chacun demie once, quinze goutes de teinture anodine ; mêlez le tout ensemble.

Injection anodine.

Prenez du lait ; mêlez-le avec du syrop de pavot blanc.

Injection déterſive.

Prenez feüilles de noyer, la quantité que vous voudrez, faites-les bouillir dans une quantité suffisante d'eau commune, ajoutez-y du suc.

Injection vulnéraire.

Prenez une livre d'eau d'orge ; faites-y bouillir une poignée de feuilles vulnéraires, ou ajoutez-y une once d'eau vulnéraire, & deux onces de miel rosat.

Lotion déterſive.

Prenez une livre de décoction d'orge &

une once & demie de miel rosat ; ajoutez-y dans certains cas deux onces d'eau vulnéraire.

Lotion resolutive.

Prenez deux livres d'eau-de-vie, sel ammoniac & camphre, de chacun une once ; mêlez le tout ensemble. On y ajoute quelquefois une demie once d'onguent Ægyptiac.

Onguent digestif simple.

Prenez une demie once de Térébenthine de Vénise, deux jaunes d'œufs ; mêlez le tout ensemble avec une demie once d'huile d'hipéricum.

Onguent digestif composé.

Prenez six onces de Térébenthine de Vénise, trois onces de baume d'Arceus, deux onces d'onguent suppuratif & une once d'huile d'Hipéricum ; mêlez le tout ensemble, avec deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie.

Onguent digestif animé contre la pourriture.

Ajoutez au digestif précédent une once de Stirax, ou Myrrhe, Aloës & Aristoloches rondes, de chacun une dragme ou gros.

Onguent digestif consomptif.

Prenez baume d'Arceus, onguent basilicum, de chacun une once, Alun brûlé & précipité rouge, de chacun une demie once; mêlez le tout ensemble.

Collyre anodin.

Prenez eau de frai de grenouilles, de rose, de morelle, de chacun une onze.

Infusez-y de la graine de spyllium, & de lin, pour rendre l'eau un peu mucilagineuse, & quinze grains de saffran.

Collyre détersif ou de Lanfranc.

Prenez deux onces d'Orpiment pulvérisé, une dragme ou gros de Verdet en poudre une dragme ou gros de Myrrhe & aloës.

Dissolvez le tout dans une livre de vin blanc & eau de plantin, & dans trois onces d'eau de rose.

On l'adoucit lorsqu'on veut s'en servir, en le mêlant avec de l'eau de plantin.

Collyre résolutif.

Prenez Eau de fenouille & d'euphraise, de chacun trois onces, quatre grains de Saffran, dix grains de Vitriol blanc, huit grains de Camphre & un scrupule de sucre candi; mêlez le tout ensemble.

Gargarisme rafraîchissant.

Prenez Eau de fontaine ou Lait, une liv. Sirop de mure, une once; Cristal minéral, une demie-dragme; mêlez le tout ensemble.

Gargarisme détersif.

Prenez Orge entier, une once; Feuilles d'aigremoine & Sommités de rhuë, une manipule ou poignée de chacune; faites bouillir dans deux livres d'eau commune; & dans la collature, ajoutez-y Miel rosat, une once; Sel de prunel, une demie-dragme ou gros.

De quelques autres secours extérieurs propres à certaines Maladies.

Les effets qui résultent de ces secours extérieurs me paroissent trop salutaires pour ne pas en donner ici une idée générale, & rapporter en même-tems les cas où ils peuvent produire ces effets.

La saignée. Le prompt soulagement que la saignée procure dans presque toutes les maladies, la doit faire regarder comme le plus important de ces secours. En diminuant la masse du sang, elle distend les parties, elle rend aux solides leur élasticité, & fait par conséquent que les liqueurs plus battuës par l'action des artères circulent mieux, jusques dans les plus petits vaisseaux. C'est par elle que le sang se dépure, que les amas de cette liqueur se dissipent, que les embarras se levent, que les sécrétions deviennent plus faciles, & les remedes plus efficaces. *Son effet.*

Les ventouses, les sangsuës, &c. Les ventouſes ſacrifiées, les ſangſuës & les mouchetures ſont proprement des ſaignées locales, qui procurent l'évacuation du ſang arrêté dans la partie où on les applique.

On employe ces remedes dans les maladies cauſées par le ſang qui eſt ſtagnant, ou qui circule lentement, mais après que les ſaignées & les autres remédes ont été inutiles.

Dans quel cas on applique les ventouſes. On applique les ventouſes au derriére de la tête, à la nuc du col, ou aux épaules pour guérir les maux rebelles de la tête, les fluxions opiniâtres des yeux & des oreilles; & aux cuiſſes pour rappeller les hémorrhoïdes & les menſtruës ſupprimées.

Dans quel cas on applique les ſangſuës. Les ſangſuës s'appliquent aux paupiéres dans les grandes inflammations des yeux, & ſur-tout dans l'Ophtalmie appellée Chemoſis; aux hémorrhoïdes lorſqu'elles ſont fort groſſes & fort tenduës; aux lévres & au nez dans le gonflement opiniâtre de ces parties.

On fait les mouchetures. Lorſque le ſang par ſon épaiſſeur eſt arrêté dans les vaiſſeaux fins & délicats des gencives, on y fait des mouchetures, pour les faire ſaigner, les dégorger & en rétablir le reſſort.

On fait encore à la conjonctive des petites mouchetures, qu'on appelle ſaignée de l'œil, pour dégorger le ſang qui en gonfle extrêmement les vaiſſeaux dans les violentes ophtalmies, & l'on coupe les petits vaiſſeaux de cette partie; qui ſont reſtés variqueux à la ſuite de ces inflammations.

Effets des veſſicatoires, des ſétons, des cautéres. Les veſſicatoires, les ſétons & les cautéres détournent & évacuent l'humeur qui ſe porte ſur une partie, & qui y cauſe quelques

que désordre. Ces remedes n'agissent que sur la limphe.

Les vessicatoires.

Les vessicatoires, appellés aussi Epispastiques, excitent d'abord sur la partie où on les applique des Ampoules remplies de sérosité ; on entretient l'écoulement de cette liqueur en les appliquant de tems en tems.

Dans quel cas on les employe.

Ils servent à procurer l'évacuation de cette sérosité âcre qui cause les migraines opiniâtres, les rhumatismes de la tête, les ophtalmies scrophuleuses & humides, les fluxions rebelles des yeux & des oreilles, &c.

Effets intérieurs.

Ils servent aussi à lever les embarras & les obstructions des petits vaisseaux, parce que les parties volatiles des mouches cantarides, dont ils sont composés, passant dans le sang en augmentent le mouvement.

Ses mauvais effets.

Il faut cependant observer que ces parties volatiles se portent quelquefois sur la vessie, & causent des ardeurs d'urine & même la rétention. On prévient & l'on guérit ces accidens en faisant prendre au malade du lait d'amende, de l'orgeat, ou des émulsions.

Ce que c'est que le cautere & le seton.

Le cautere & le séton sont proprement des ulcéres, que l'on forme à la peau avec un caustique qu'on y applique, ou une aiguille qu'on passe dans les graisses ; & que l'on entretient par le moyen d'un pois & d'un séton.

Par ces remédes, on détourne une humeur superflue & viciée qui se porte sur une partie, & l'on en dépure le sang qui en est empreint. Ils conviennent dans les fluxions opiniâtres des yeux & des oreilles, dans l'ophtalmie scrophuleuse & humide ; dans la goute sereine & dans la teigne & la galle de la tête.

On applique le séton à la nuc du col seulement & le cautere à la nuc, au bras ou à la jambe.

Les lavemens. On donne des lavemens pour amollir & évacuer les matiéres stercorales, pour servir de bain intérieur dans les inflammations de quelque viscére du bas ventre, pour hâter l'accouchement & la sortie de quelque corps contenu dans la matrice. On les fait de bouillons dans le cas d'une blessure à l'estomac ou aux intestins grêles, &c. pour suppléer à la nourriture qu'il ne faut donner alors qu'en petite quantité par la bouche.

Les suppositoire. Le suppositoire est fait de savon ou de miel cuit; il est de la grosseur & de la longueur du petit doigt, on l'introduit dans l'anus pour procurer la sortie des excrémens. Ce n'est guere que pour les enfans qu'on en fait usage, parce qu'on a beaucoup de peine à leur donner des lavemens.

La bougie. Lorsque l'urêtre se trouve rétréci à la suite d'un ulcère, ou par l'affaissement de ses parois, ou par le gonflement des vaisseaux de son tissu spongieux, ce qui occasionne une difficulté d'uriner, on introduit dans ce canal pour l'élargir une bougie qu'on fait entrer jusques dans la vessie.

On fait pour cet usage des bougies de différentes matiéres, de linge ciré & roulé, de corde à boyau seule, & quelquefois couverte d'un linge ciré. On se sert aussi de sonde de plomb. La grosseur de chacune doit être proportionné au rétrécissement du canal où l'on veut l'introduire.

L'éponge préparée. Lorsqu'il faut dilater un sinus, une fistule, un ulcére; on y introduit un morceau d'éponge préparée, qui s'imbibant des hu-

midités de l'ulcére, ſe gonfle & en dilate l'ouverture.

Il y a différentes eſpéces de bains, les uns ſont naturels, & les autres artificiels ou domeſtiques.

Le bain.

Le bain naturel ſe prend l'Eté à la riviere plus pour le plaiſir que pour la ſanté ; à la Mer pour l'hidrophobie & pour la galle, ou aux ſources d'eaux minérales pour relâcher les anciennes cicatrices, pour remédier aux ſuites des luxations & des grandes bleſſures, pour fortifier les parties foibles & tremblantes, pour guérir les Paraliſies, &c.

Le naturel.

Le bain artificiel ou domeſtique ſe prend dans un vaiſſeau qu'on appelle baignoire ; qui contient aſſez d'eau douce pour qu'on en ait juſqu'au col.

Le bain artificiel.

Quand on eſt dans l'eau juſqu'à la ceinture, ou quand on ne baigne qu'une partie comme le ventre & les feſſes dans une grande cuvette, appellée bain de fauteüil, ou que les jambes juſqu'aux genoux dans un grand ſceau ; cela s'appelle demi-bain.

Demi bain.

Le bon effet du bain vient de ce que les petites parties fines & ſubtiles de l'eau ramoliſſent & relâchent les fibres nerveuſes, dont tout le corps eſt compoſé, & de ce qu'elles pénétrent & s'inſinuent par les pores dont la peau eſt percée dans les vaiſſeaux où elles délayent & détrempent les humeurs épaiſſes & ſalines du ſang.

L'effet du bain.

La chaleur douce de l'eau le raréfie un peu, & augmente par conſéquent la circulation, ce qui procure une tranſpiration dautant plus abondante que les fibres & les près de la peau ſont amollis & relâchez.

Ainſi le bain convient fort dans toutes

Dans quel cas il convient. les maladies de la peau, par exemple, dans la galle, dans les dartres où il faut adoucir l'humeur & ouvrir les pores pour la faire transpirer; & dans les maladies qui viennent de ce que les fibres sont trop serrées & trop tenduës par le spasme ou la convulsion; car il détend les fibres & donne plus de liberté aux liqueurs. C'est aussi pour cet effet qu'on le fait prendre avant que de donner certains spécifiques, par exemple, le mercure ou de faire certaines opérations comme la taille, l'extirpation d'une mammelle. Après le bain ces spécifiques font plus doucement leurs effets, & les suites de ces opérations sont moins dangereuses.

Dans quel cas on employe le demi-bain. On employe le demi-bain pour les maladies des parties renfermées dans le ventre. Son usage est très-efficace dans les coliques hépatiques & néphrétiques où il faut relâcher les parties pour faire sortir une pierre; dans toutes les rétentions d'urine, excepté dans celle qui a pour cause la paralisie de la vessie; dans les hémorrhoïdes douloureuses, dans les schirres simples ou compliquez de la matrice; enfin dans les inflammations de quelques-uns des viscères du bas ventre.

Le bain des jambes diminue la roideur des parties inférieures, il rappelle les régles & les hémorrhoïdes supprimées ou diminuées, il soulage les douleurs de tête, calme les fluxions des yeux.

De quelle eau on doit se servir, & quel doit être son degré de chaleur. L'eau dont on se sert pour le bain est de pluie, ou de fontaine ou de riviére, & doit être d'une chaleur douce & tempérée. Si elle étoit trop chaude, elle rarefieroit trop le sang, & causeroit plus de mal que de bien.

Dans quel tems on doit le prendre.

On doit prendre le bain le matin à jeun ou long-tems après le repas, de ſorte que la digeſtion ſoit faite. On y doit reſter une heure, une heure & demie, ou même deux ſi les forces le permettent.

Bain composé.

Lorſqu'on ajoûte à l'eau quelques plantes, ſoit émollientes pour ramollir davantage les parties, ſoit aromatiques pour les fortifier, &c. On appelle cette eſpéce de bain, bain artificiel composé.

Bain sec.

Le marc de vin dans lequel on met quelque partie, peut être regardé auſſi comme un bain ſec. On en fait quelquefois uſage pour fortifier des membres affoiblis, à la ſuite de la paraliſie ou d'une grande bleſſure, &c.

A qui le bain convient.

Le bain ne convient qu'aux perſonnes robuſtes ; il eſt contraire aux vieillards, à ceux qui ont quelque maladie de la poitrine, à ceux qui ſont ſujets à l'hémorrhagie, aux perſonnes repletes, cacochimes, &c.

La douche.

La douche eſt une eſpéce de fomentation faite avec de l'eau verſée d'un lieu élevé ſur une partie malade.

L'eau verſée de fort haut pénétre mieux dans les parties, & atténue plus facilement les humeurs épaiſſes.

On prépare un malade à prendre le bain par la ſaignée, par la purgation & par les bouillons altérans. On lui en fait prendre un, en le mettant dans le lit où il doit reſter une bonne demie-heure au moins.

Les eaux minérales.

Les eaux minérales ſont des eaux qui, en paſſant par de certaines terres, ſe ſont chargées de quelques parties ſalines, ſulphureuſes, terreſtres ou métalliques.

On les diſtinguent en froides, ou acidulées.

Comment on les distingue.

comme les eaux de Forge, de Sainte-Reine, de Paſſy, &c. & en chaudes ou thermales comme celles de Bourbonnes, de Plombiere, de Bagnoles, de Spa, du Mont d'Or, d'Aix-la-Chapelle, de Barreges, &c.

Leur vertu vient principalement du principes aqueux que les différens mixtes, qu'il contient, rendent plus actifs, ſoit qu'on les prenne intérieurement, ſoit qu'on les employe extérieurement en bain, en demi bain, en fomentation, en douche ou en injection.

Les eaux de Forges & de Vals ſont propres pour les hémorrhoïdes ſupprimées, pour fondre les glaires des urines, pour déterger les ulcéres de la veſſie, & pour diſſiper les fleurs blanches.

Les eaux de Spa & de Paſſy conviennent à la fin des gonorrhées, pour lever les obſtructions des glandes & dans les maladies des yeux.

Les eaux de Vichy, de Ballaruc en bains ou en douches ſont bonnes pour la paraliſie, pour le rhumatiſme, &c.

On ſe ſert des eaux de Plombiere, de Bourbon Lancy, de Bagnoles en bain pour guérir la galle, les dartres & l'éréſipéle.

Les eaux de Ballaruc, de Vichy, du Mont d'Or, de Bourbon l'archambault, de Barreges, conviennent en bains, en douches, ou en injections, dans les affoibliſſemens, & les engourdiſſemens des membres ; à la ſuite des grandes bleſſures, des fractures, des luxations, & des entorſes ; dans les ankiloſes, dans la paralyſie de la veſſie, dans les tumeurs ſchirreuſes, & dans les fiſtules.

Les eaux de Bagnoles en bain ſont propres pour les tremblemens de membre, leur contraction & le rachitis.

§. III.

Des Opérations.

Opération eſt l'application méthodique de quelque inſtrument, ou de la main ſeule du Chirurgien ſur le corps humain, pour en conſerver la ſanté ou pour la rétablir, ſi elle eſt perdue.

Ce que c'eſt qu'opération.

Comme la plûpart des opérations ſe font avec certains inſtrumens, & qu'après les avoir faites, on a beſoin encore pour parvenir à la guériſon d'employer certains moyens qui ſont renfermés ſous le nom général d'appareils : nous parlerons 1°. Des inſtrumens, 2°. Des différentes eſpéces d'opérations, & 3°. Des appareils.

1°. *Des inſtrumens.*

On diſtingue les inſtrumens Chirurgicaux en naturels & en artificiels.

Diviſion des inſtrumens.

Les naturels ſont les doigts & les mains du Chirurgien, & généralement toutes les parties de ſon corps qui peuvent lui être utiles pour opérer. Les qualités qu'on exige de la main du Chirurgien & de ſes doigts, ſont leur netteté, leur fermeté, leur adreſſe ; la ſoupleſſe des articulations & du poignet ; & la délicateſſe du tact qui ſuppoſe la fineſſe de l'épiderme. Ainſi le Chirurgien doit s'abſtenir de tout ouvrage qui pouroit rendre ſes mains tremblantes & mal-propres, diminuer leur adreſſe & la ſoupleſſe de leurs articulations, & rendre l'épiderme dur & épais.

Inſtrumens naturels.

Leurs qualités.

Les inſtrumens artificiels ſont des moyens

Instrumens artificiels. auxiliaires dont le Chirurgien se sert pour faire ses opérations, lorsque ses mains ne suffisent pas.

Leur matiere. L'or, l'argent, l'acier, le plomb, le cuivre, le bois, &c. sont les différentes matiéres avec lesquelles on fait les instrumens.

Ceux qui sont destinés à couper, à diviser & à piquer, par exemple le rasoir, le bistouri, les aiguilles, &c. & ceux qui doivent avoir de la résistance, par exemple, les élévatoirs, les sondes à tailler doivent être d'acier.

Ceux qui doivent être très-fléxibles telles que certaines sondes & certaines canules, doivent être de plomb.

Ceux qu'on introduit dans le corps ne doivent point être de cuivre, mais de quelque métail propre, tel que l'or, l'argent & le plomb, par exemple, les algalies, les sondes fléxibles, &c. doivent être d'argent.

Division des instrumens artificiels. On peut ranger les instrumens en trois classes, & mettre dans la premiére ceux qui servent à préparer les appareils ; dans la seconde, ceux qui servent aux pansemens, & dans la troisiéme, ceux qui servent aux opérations.

L'aiguille, le fil, les cizeaux, & la spatule sont de la premiére classe.

Ceux qui servent à préparer les appareils. On peut subdiviser en deux espéces les instrumens de la seconde classe. Les uns sont destinés à panser l'extérieur des plaies ; tels sont la feuille demirthe, le rasoir, &c. les autres sont destinés à panser l'intérieur, tels sont la sonde, les pincettes à anneaux, la canule & la seringue.

Ceux qui servent à panser. On peut distinguer ceux de la troisiéme classe en communs & en propres.

Les communs ſont ceux dont on ſe ſert pour différentes opérations. Tels ſont les cizeaux à inciſion, les lancettes, les biſtouris les ſtilets, &c.

Ceux qui ſervent aux opérations

Les propres ſont ceux dont on ſe ſert pour une ſeule eſpéce d'opération. Tels ſont les piéces d'inſtrumens qui ſervent au trépan, celles qui ſervent à la lithotomie, celles qui ſervent aux amputations ; le biſtouri caché, le pharingotome, l'aiguille à cataracte, les trocarts, &c.

Les communs.

Les propres.

Il faut mettre dans cette derniere claſſe les ſcapels, les érines, les cizeaux, la ſcie, les ſeringues, &c. & tous les inſtrumens avec leſquels on fait la diſſection des cadavres ;

Ceux qui ſervent à la diſſection.

2°. *Des différentes eſpéces d'opérations.*

Toutes les opérations de Chirurgie ſe réduiſent à réunir ce qui eſt diviſé, à diviſer ce qui eſt uni, à extraire des corps étrangers, & à ajoûter au corps humain ce qui lui eſt utile. C'eſt pourquoi on diſtingue quatre genres d'opérations que les Grecs expriment par ces mots, Syntheſe, Diéreſe, Exéreſe, & Protheſe ; & les François par ceux-ci, réunion, diviſion, extraction, & addition.

Diviſion des opérations de Chirurgie.

De la Syntheſe ou Réünion.

La Syntheſe eſt une opération par laquelle on réünit ou l'on rapproche les parties diviſées ou éloignées les unes des autres. Ainſi on diviſe la Syntheſe, en Syntheſe de continuité, & en Syntheſe de contiguité.

Ce que c'eſt que ſintheſe.

La synthese de continuité réunit ce qui est divisé. La synthese de contiguité rapproche ce qui est éloigné, & remet les parties du corps dans leur situation naturelle.

Objet de la sinthese de continuité.

Les divisions contre nature qui font l'objet de la synthese de continuité, sont de deux espéces, sçavoir, les plaies & les fractures. Les anciens distinguoient la synthese de continuité en Epagogue, Raphé, & synthetisme. L'Epagogue est la réunion des plaies sans faire de division. Le Raphé est cette réunion par le moyen de quelques points de suture, qui font de petites divisions. Le Syntetisme est la réunion des parties des os fracturés.

Objet de la sinthese de contiguité.

Les parties déplacées, qui font l'objet de la synthese de contiguité sont de deux espéces; les unes sont molles & les autres dures. Les anciens appelloient *Artrombole* la synthese qui remet les parties dures dans leur situation naturelle. Ils appelloient *Taxis* celle qui produit le même effet par rapport aux parties molles.

Les moyens dont on se sert pour exécuter ces différentes espéces de Synthese, sont la situation, les bandages, la suture séche; les lacs, les attelles, les fanons, les boëtes, les machines & les sutures.

De la Diérese ou Division.

Ce que c'est que diérese.

La Diérese est une opération par laquelle on sépare les parties dont l'union est contre nature, & l'on divise celles dont la continuité est un obstacle à la guérison de certaines maladies.

Division de la diérese.

Cette définition de la Diérese renferme en même-tems sa division en deux espéces,

dont la premiere eſt appellée Diéreſe particuliere, & la ſeconde Diéreſe commune.

La Diéreſe particuliere ſépare les parties dont l'union eſt contre nature. Elle remedie, par exemple, à l'imperforation de l'anus, à celle du vagin dans les femmes, à celle du gland dans les hommes, &c.

La Diéreſe commune renferme toutes les opérations où l'on ne diviſe les parties que pour parvenir à quelque fin. Elle comprend, par exemple, l'inciſion, que l'on fait pour tirer les pierres hors de la veſſie ; celle que l'on fait à la poitrine pour évacuer les fluides épanchés ſur le diaphragme, &c.

Ses diviſions par rapport à la maniere dont elle ſe fait

Les anciens ont diviſé la Diéreſe par rapport à la maniére dont elle ſe faiſoit, en entamures, piquûre, arrachement & brûlure.

L'entamure ſur les parties dures

1°. L'entamure ſe fait avec les inſtrumens tranchans. Ils ont diſtingué cinq maniéres de faire une entamure ſur les parties dures ; ſçavoir, trouer, racler, ſçier, limer, couper.

Trouer.

On troue, on trépane avec un inſtrument tranchant en forme de ſçie ronde, appellé Trépan. On pratique cette opération principalement aux fractures du crâne, pour relever les piéces d'os enfoncés, pour procurer l'iſſuë du ſang épanché ſur la duremere ou ſous cette membrane, pour tirer les corps étrangers, &c. On la pratique encore en deux autres occaſions. 1°. Lorſqu'un abſcès s'eſt formé dans la moëlle d'un os long, par exemple, dans le tibia ; on procure par ce moyen l'iſſue du pus, l'on découvre l'étendue du mal intérieur, & l'on y applique les remedes convenables. 2°. Quand quelque corps étranger s'eſt engagé ſous un

os plat, par exemple, ſous l'omoplatte ou derriére les os des iles, & qu'on ne peut le tirer ſans faire une ouverture à l'os. Les Anciens pratiquoient encore cette opération ſur le ſternum, quand quelque matiére s'étoit répandue dans le médiaſtin ; mais l'Anatomie a fait connoître l'inutilité de cette opération en ce cas.

Racler. On racle avec un inſtrument nommé rugine. Cette opération emporte la ſuperficie des os corrompus, ce qui rend plus prompt l'effet des remédes appliqués. On ne la pratique plus pour découvrir les fractures.

Scier. On ſcie les os des membres qu'on veut emporter.

Limer. On lime les dents pour les ſéparer, pour les rendre égales, & pour en emporter la carie.

Couper. On coupe avec des tenailles inciſives les extrémités des os caſſés dont les pointes peuvent piquer certaines parties ; on coupe les os même dans leur continuité, lorſqu'on ne peut les ſçier ou les ſéparer dans leur contiguité.

Entamures ſur les parties molles. Les Anciens ont diſtingué douze maniéres de faire une entamure aux parties molles ; l'Aplotomie, la Phlebotomie, l'Artériotomie, l'Oncotomie, le Catacaſmos, le Perierefe, l'Hypoſpatiſme, le Periſcithiſme, l'Encopé, l'Acroteriaſme, l'Angeiotomie, & la Lithotomie.

L'Aplotomie eſt une ſimple ouverture faite à une partie molle. La Phlebotomie eſt l'ouverture d'une veine, l'Artériotomie, celle d'une artère, & l'Oncotomie, celle d'un abcès. Le Catacaſmos eſt ce qu'on appelle en François Scarification. Il y en a de trois ſortes ; ſçavoir, la moucheture, qui ne va

pas au-delà de la peau, l'incision qui pénétre jusqu'aux muscles, & la taillade qui va jusqu'aux os. La Perierese est une espéce d'incision que les Anciens faisoient autour des grands abscès. L'hypospatisme est une incision qu'ils pratiquoient au-devant de la tête, & qui pénétroit jusqu'à l'os. Le Periscithisme est une incision circulaire qu'ils continuoient depuis une temple jusqu'à l'autre, & qui pénétroit jusqu'à l'os. La cruauté de ces trois espéces d'opérations & leur peu de succès les ont prescrites. L'Encopé est l'amputation d'une petite partie, par exemple, d'un doigt. L'Acroteriasme est l'amputation d'un membre considérable, par exemple d'une jambe. L'Ageiotomie est l'ouverture d'un vaisseau. Sa Lithotomie, est une ouverture qu'on fait à la vessie, pour en tirer une pierre.

Piquûre. 2°. La Piquûre est une division des parties molles faite avec un instrument piquant. Telle est la division que l'on fait à l'œil avec une aiguille pour abattre le cristalin lorsqu'il est devenu opaque ; & la ponction que l'on fait avec un troiscart pour évacuer les eaux épanchées dans le ventre.

Arrachement. 3°. L'Arrachement est une division que l'on fait sur les parties molles & sur les parties dures, lorsqu'il faut en retrancher quelque portion. C'est par elle qu'on ôte, par exemple, les dents gâtées & les polipes.

Les Anciens regardoient comme un arrachement l'effet des ventouses. Ce sentiment supposoit que cet effet est une espéce d'attraction ; mais il n'est autre chose que la compression de l'air, sur les parties qui sont hors de la ventouse ; compression qui force les parties qui sont sous la ventouse à s'y engager, parce que l'air contenu dans cet ins-

trument y eſt plus rarefié que l'air extérieur.

Brûlure. 4°. La Brûlure eſt une opération par laquelle on conſume quelques parties molles ou dures. Il y a deux ſortes de corps dont on ſe ſert pour brûler les parties. Les uns ſont des métaux rougis au feu. On les appelle Cautéres actuels. Les autres ſont des médicamens compoſés de différentes ſubſtances qui produiſent le même effet que les métaux rougis. On les appelle cautéres potentiels. Les premiers ne s'appliquent que ſur les os cariés. Les autres s'appliquent ſur les parties molles, pour y faire une ouverture ou iſſue extérieure, par laquelle puiſſe ſortir une humeur qui ſe porte vers une partie eſſentielle.

De l'Exérese ou Extraction.

L'exérese, ce que c'eſt. L'Exérese eſt une opération par le moyen de laquelle on tire hors du corps toute ſubſtance étrangére qui peut lui nuire ; telle eſt l'extraction d'une pierre formée dans la veſſie.

De la Prothese ou Addition.

Ce que c'eſt que protheſe. La Protheſe eſt une opération par le moyen de laquelle on ajoute au corps quelque inſtrument, pour ſuppléer au défaut d'une partie qui lui manque naturellement ou accidentellement.

Pour combien de raiſons on ajoute quelque choſe au corps. On ajoute au corps ce qui lui manque pour quatre raiſons.

1°. Pour faciliter ſes fonctions. On ajoute, par exemple, des dents artificielles, obturateur du palais pour faciliter la prononciation, &c.

2°. Pour rétablir quelque fonction. On met, par exemple, une jambe de bois à une personne qui ne pourroit marcher sans ce secours.

3°. Pour diminuer une difformité. On met, par exemple, des yeux de verre, un nez d'argent & un menton à ceux que la perte des yeux, du nez, du menton naturels rend difformes.

4°. Pour corriger une mauvaise conformation. On met, par exemple, un corcelet aux personnes dont l'épine se voute, & des botines à celles dont les jambes se courbent.

Remarque. Tous les genres d'opérations, c'est-à-dire, la Synthese, la Dierese, l'Exérese & la Prothese concourent quelquefois tous quatre à la cure d'une maladie. Par exemple, lorsqu'il s'agit de guérir une personne de la pierre, on fait une incision, on tire la pierre, on procure la réunion de la plaie; & si les urines ont pris leurs cours par l'ouverture qu'on a faite, on applique un instrument qui en empêche la sortie.

3°. *Des Appareils.*

Apareils. Appareil est l'assemblage de plusieurs choses nécessaires pour quelque pansement.

De quoi sont composez les appareils Les piéces d'appareil sont les compresses, les emplâtres, les canules, les atelles, la charpie, & les bandes ou bandages.

Compresses. 1°. Les compresses sont des morceaux de linges pliés en plusieurs doubles dont on couvre quelque partie. On les nomme compresses, parce qu'elles compriment un peu la partie. Elles s'appliquent séches ou trempées dans quelques médicamens. Leur figure & leur grandeur varient, suivant la

figure & la grandeur de la plaie sur laquelle on les applique, & suivant d'autres circonstances. Le linge dont on les fait doit être blanc de lessive, un peu usé, sans couture, sans ourlets ni liliere de peur qu'il ne blesse. Leurs différentes figures & les différens usages ausquels on les employe leur a fait donner différens noms ; ainsi il y en a de triangulaires, de quarrées, &c. il y en a d'expulsives, &c.

L'usage des compresses est de remplir les vuides, afin que la partie se trouve bandée également & fermement ; de défendre des injures de l'air la partie malade & de lui conserver sa chaleur ; d'y tenir des Remedes appliqués & de prévenir les douleurs que les bandes y pourroient causer.

Emplâtres. 2°. Nous ne considérons ici les emplâtres que par rapport à la figure & à la grandeur qu'on leur doit donner pour les appliquer sur quelques parties ; car ce n'est que parce qu'il faut les appliquer sur le Corps humain qu'ils sont parties des appareils. On en fait de grandes, de moyennes & de petites selon l'étenduë de la plaie ou de la tumeur. On en fait d'ovales, de rondes, de quarrées, de triangulaires, de sémilunaires, de cruciales, de fenêtres & en T. On étend les emplâtres sur du linge, sur du cuir ou sur du taffetas. Il faut raser la partie sur laquelle on doit les appliquer. Les emplâtres ont différens usages ; ils sont ordinairement des Remédes, & quelquefois ils ne servent qu'à contenir les plumaceaux ou les bords d'une plaie.

Canules. 3°. Les canules sont des petits tuyaux qu'on met dans une plaie pour en entretenir l'ouverture, & donner une issue aux liqueurs.

liqueurs qui se trouvent répanduës dans une cavité. On les fait d'or, d'argent ou de plomb. Elles sont rondes ou plates.

4°. Les atelles sont des petits morceaux de bois minces, plus longs que larges, qui servent à soutenir & à maintenir une partie. *Atelles.*

5°. La charpie n'est autre chose que du linge coupé en petits morceaux, & qu'on a étilé; dans cet état on l'appelle Brute. Si on rape le linge avec un couteau, on nomme le duvet qui en provient charpie rapée. *Charpie.* *Brute.* *Et rapée.*

Le linge dont on fait la charpie doit être blanc de lessive, ni fin, ni gros, ni trop neuf, ni trop usé. On employe quelquefois la charpie brute dans les premiers pansemens. On en fait les plumaceaux, les bourdonnets, les tentes & les méches.

Le mot de plumaceau vient de ce que les Anciens se servoient de plumes cousues entre deux linges.

Les plumaceaux sont plusieurs brins de charpie unis les uns aux autres, repliés par leurs extrêmitez & aplatis entre le dos d'une main & la paume de l'autre. *Plumaceaux.*

La figure des plumaceaux est ronde ou ovale, & leur grandeur varie selon celle de la plaie. Les plumaceaux ne doivent pas être trop épais, parce qu'ils chargeroient la partie, ni trop minces, parce qu'ils ne s'imbiberoient pas d'une assez grande quantité de pus. L'usage des plumaceaux est d'arrêter les hémorrhagies légeres; de tenir les plaies & les ulcéres ouverts, de peur qu'ils ne se recollent avant que le fond soit détergé; de les consolider par le moyen des Onguents, des Digestifs ou du Baume dont on les couvre; de s'imbiber des humidités âcres & du pus qui en sortent, &

de les défendre des injures de l'air.

Bourdonnets. Les bourdonnets ſont des tampons plus ou moins gros de charpie roulée entre les mains.

Tentes. Les uns ſont ronds, les autres ſont un peu applatis, quelques-uns ſont liés avec un fil par le milieu. L'uſage des bourdonnets eſt le même que celui des plumaceaux.

Les tentes ſont des eſpéces de bourdonnets un peu dures, qui ont une tête à une de leur extrêmité, ce qui leur donne la figure d'un cloud. On les fait non-ſeulement de charpie, mais encore du linge, d'éponge préparée & de racine de gentiane. Leur figure eſt ronde ou plate, & leur grandeur eſt proportionnée à celle de la plaie. L'uſage des tentes eſt de dilater une plaie ou du moins de l'entretenir ouverte.

Méches. Les méches ſont faites de pluſieurs brins de charpie plus ou moins longs unis enſemble. On en fait encore avec du coton, tel que celui qu'on employe pour les lampes, & avec une bande de linge éfilée par les côtés. L'uſage des méches eſt de déterger & mondifier les ſinus au travers deſquels on les a fait paſſer par le moyen d'une aiguille à ſéton. Elles doivent être très-longues ; on couvre d'Onguent la portion qui doit entrer dans le ſinus, & on tire la méche du côté inférieur du ſinus.

La bande. 3°. Il faut diſtinguer les bandes d'avec les bandages. La bande eſt un linge d'une certaine grandeur, plus long ordinairement que large, qui ſert à entourer quelque partie.

Le bandage. Le mot de bandage eſt équivoque. Quelquefois il ne ſignifie que la circonvolution

d'une ou de plusieurs bandes faites autour d'une partie pour la maintenir en une situation convenable, ou pour contenir un appareil : en ce cas le bandage n'est que l'application de la bande. D'autrefois ce mot signifie un instrument qui contient une partie en l'entourant.

Le linge avec lequel on fait les bandes, doit être un peu usé, ni trop gros, ni trop fin, coupé à droit fil, & blanc de lessive. On distingue trois parties dans une bande, sçavoir le corps qui en est le milieu, & les deux chefs qui en sont les extrêmités. La bande qui est roulée par ses deux extrêmités ou par une, est appellée bande roulée à deux ou à un chef.

Comment il faut faire & défaire un bandage.

Pour bien appliquer une bande, on doit mettre la partie en situation, tenir le globe de la bande dans sa main, n'en dérouler que ce qu'il en faut appliquer sur une partie, & prendre garde de la serrer trop ou trop peu.

Lorsqu'on le leve.

Pour bien lever la bande, il faut mettre la partie en situation, décoler les endroits que le pus ou le sang à colé, recevoir d'une main ce que l'autre aura défait, & ne point ébranler la partie par des secousses.

Différens instrumens qu'on appelle bandages.

Les bandages pris pour des instrumens se font de différentes matiéres, de linge, de fer, de cuir, &c. Il y en a de longs & de courts, de larges & d'étroits. Ils ont différens noms suivant leur figure, & les parties ausquelles on les applique. On en fait d'unissans ou incarnatifs pour réunir les parties divisées ; de divisifs pour empêcher les parties de se réunir ; d'expulsifs pour empêcher le séjour de la matiére dans un sinus ; & de contentifs pour contenir

un appareil. Il y en a de ſimple ou de compoſez. Le bandage ſimple eſt égal ou inégal : l'égal eſt circulaire, l'inégal eſt de cinq eſpéces, le doloir, le mouſſe, l'eſpacé, le rampant & le renverſé.

Les bandages compoſés ſont formés de pluſieurs bandages ſimples.

L'utilité des bandages eſt de contenir dans une ſituation naturelle les parties dérangées, de faire compreſſion ſur quelque vaiſſeau ; de maintenir un appareil. Un ſeul bandage produit quelquefois ces trois effets en même-tems.

CHAPITRE III.

Des regles générales qu'il faut ſuivre dans la pratique des moyens de guérir.

APRÈS avoir expoſé les moyens de guérir, nous allons donner les regles générales qu'il faut ſuivre en les employant. C'eſt proprement ce qu'on appelle *methodus faciendi*.

Régime dans les maladies aiguës.

Nous avons diviſé les moyens de guérir en trois eſpéces, qui ſont le régime, les médicamens, & les opérations.

§. I. Dans les maladies graves & aigues, on preſcrit au malade une diete très-exacte. On ne lui fait prendre dans l'eſpace de trois ou quatre heures qu'un bouillon plus ou moins nourriſſant, ſelon l'eſpéce de ſa

maladie & la plénitude de ses vaisseaux ; dans les intervalles, on lui donne pour boisson une ptisanne convenable à sa maladie, ou de l'eau de poulet.

Quand les symptômes diminuent.

Lorsque les symptômes diminuent, on doit se relâcher sur l'exactitude de la diete ; les bouillons doivent être plus nourrissans, on peut aussi faire reprendre dans les intervales quelques cuillerées de gelée, un jaune d'œuf frais délayé dans de l'eau, ou de la crême de ris dans du bouillon.

Quand ils cessent.

Lorsque les symptômes & les accidens cessent, & qu'on reconnoit que l'estomac commence à faire ses fonctions, ou augmente peu-à-peu la quantité des alimens, pour accoutumer insensiblement le malade à la nourriture ordinaire.

Régime dans les maladies chroniques.

Dans les maladies legéres, & dans celles qui sont chroniques, on ne prescrit point une diete si réguliére ; on permet quelques alimens plus solides que le bouillon, comme les potages, les œufs frais, &c. D'ailleurs les causes de la maladie, les forces, l'âge, le tempérament & le sexe sont autant de circonstances qui doivent déterminer sur l'espéce de régime qu'il faut faire observer.

§. II. On ne peut guéres donner de régles générales pour l'administration des médicamens ; la connoissance de leur vertu, celle des maladies & de leur tems doivent conduire dans leur aplication.

Regles qu'il faut observer dans toutes les opérations.

§. III. Il n'en est point de même des opérations ; il y a des régles générales très-importantes qu'il faut observer en les faisant. Les unes regardent les préparations, les

autres regardent l'opération même, d'autres enfin regardent les ſuites de l'opération.

Ce dont il faut s'aſſurer avant l'opération.

1°. Avant l'opération, il faut s'aſſurer de la néceſſité de la faire, des tems & du lieu où il convient de la faire, & prévoir tout ce dont on aura beſoin en la faiſant.

Ce qui prouve la néceſſité de faire une opération.

Par raport à la néceſſité, c'eſt la nature de la maladie & l'inutilité des autres remedes qui prouvent qu'on peut ſe diſpenſer de faire une opération. On remarquera néanmoins qu'il eſt des cas où ces motifs ne doivent point engager à la faire; parce qu'il ſe trouve quelques obſtacles qui en empêcheroient l'exécution ou le ſuccès. Par exemple, la foibleſſe du malade, ſon âge, la complication de quelqu'autre maladie, &c. peuvent rendre une opération impoſſible ou inutile.

Remarque.

Tems.

Par raport aux tems, on en diſtingue deux; l'un de néceſſité & l'autre d'élection. Le tems de néceſſité eſt celui où il faut faire l'opération ſans différer, parce que le malade eſt dans un danger évident. L'opération du trépan, celle de l'empieme, &c. ſe font toujours dans un tems de néceſſité, parce qu'on ne peut les différer.

Néceſſité.

Et d'élection.

Le tems d'élection eſt celui qu'un Chirurgien choiſit pour faire plus avantageuſement une opération. Tel eſt par exemple le Printems & l'Automne qu'on choiſit pour l'opération de la taille, pour celle de la cataracte, &c.

Lieux.

Par rapport aux lieux, on en diſtingue auſſi deux, l'un de néceſſité & l'autre d'élection. Le lieu de néceſſité eſt celui où la maladie indique abſolument que l'opération doit être faite. Par exemple, le lieu où une tumeur ſe trouve eſt toujours un lieu de né-

ceſſité par raport à l'opération, parce qu'il faut toujours ouvrir les tumeurs dans les endroits où elles ſe forment. Le lieu d'élection eſt celui que le Chirurgien peut choiſir. Par exemple, le lieu de l'opération de la taille eſt ordinairement un lieu d'élection, parce que le Chirurgien, entre pluſieurs différens endroits qu'il peut ouvrir pour tirer la pierre, en choiſit un où il fait cette opération.

Qu'elles ſont les choſes néceſſaires dans l'opération.

Les choſes que le Chirurgien doit prévoir, parce qu'elles lui ſont ou utiles pour le ſuccès de l'opération, ou néceſſaires pour l'opération même, ſont les remédes généraux l'apareil, les inſtrumens, l'air, la lumiére, la ſituation du malade & celle des aides.

La diſpoſition de l'eſprit du malade.

Après avoir diſpoſé l'eſprit du malade, en lui faiſant connoître la néceſſité de l'opération & en gagnant ſa confiance, on prépare ſon corps par certains remédes généraux, qui ſont les ſaignées, les boüillons altérans, les bains, &c.

La préparation par des remedes généraux.

On arrange ſur un plat l'appareil convenable à l'opération; ou on met toutes les piéces dans l'ordre qu'on les doit employer.

L'apareil.

On arrange pareillement les inſtrumens ſur un autre plat, qu'on a ſoin de couvrir, pour en dérober la vûë au malade.

Les inſtrumens.

Si l'air a quelque mauvaiſe qualité, on tâche de le corriger, ou on change le malade de lieu.

L'air.

On diſtingue deux eſpéces de lumiére; la naturelle qui eſt celle du jour, & l'artificielle qui eſt celle des bougies ou des chandelles. Dans certaines opérations; par exemple, dans celle de la lithotomie & dans celle

de la cataracte, on préfére la lumiére naturelle. Dans d'autres, par exemple, dans celle du bubonocele, on choisit l'artificielle.

Il vaut mieux se servir de chandelle que de bougie ordinaire, parce qu'une goute de suif qui tomberoit par hazard sur la peau ne brûleroit pas tant qu'une goute de cire. Cependant la bougie appellée de Saint Cosme vaut mieux que la chandelle, parce qu'elle ne coule point & qu'elle éclaire mieux.

La situation. La situation des malades pendant les opérations est différente suivant les différentes espéces d'opérations. Cette situation, que les Auteurs appellent Tractative, doit être en général telle que le Chirurgien puisse découvrir toute la maladie & opérer commodément.

Le choix des aides. On doit choisir pour aider des personnes attentives, entenduës, discrettes, & s'il est possible, des confreres, parce qu'étant instruits, ils préviennent & exécutent mieux ce qu'ils ont à faire.

2°. Chaque opération a ses regles particuliéres, mais il y a des regles générales dont il ne faut jamais s'écarter, & que les anciens ont renfermées en ces trois mots latins, *cito, tuto, & jucundè*; promptement, sûrement, & agréablement.

Ce que signifie cito, promptement. Il faut faire les opérations avec promptitude. Le Chirurgien, pour acquérir cette qualité doit s'être exercé sur les cadavres, & avoir vû opérer les grands Maîtres. Car c'est par ces moyens qu'on apprend à faire choix des instrumens convenables, à les tenir adroitement, à ne les point multiplier, & à ne point couper à plusieurs fois ce qu'on peut couper en une. Il faut outre

cela

cela que la cure ſoit auſſi prompte qu'il eſt poſſible. Le Chirurgien en la prolongeant bleſſe ſa conſcience, riſque ſa réputation & quelquefois même la vie du malade.

Ce que ſignifie tuto, ſûrement.

Il faut faire les opérations avec ſûreté ; c'eſt-à-dire, que le Chirurgien doit être aſſûré de la néceſſité de l'opération, connoître parfaitement la ſtructure des parties ſur leſquelles il doit opérer, & prendre en conſéquence toutes les précautions néceſſaires pour éviter les dangers de l'opération & en aſſûrer le ſuccès.

Ce que ſignifie jucunde, agréablement.

Le mot *jucunde*, que nous avons rendu par celui d'agréablement, ſignifie que le Chirurgien doit encourager le malade, lui cacher en partie les douleurs de l'opération, & les lui épargner autant qu'il lui eſt poſſible, en agiſſant avec dextérité & avec promptitude.

Ce qu'on doit faire après l'opération.

3°. Après avoir fait l'opération & avoir appliqué l'appareil convenable, le Chirurgien doit mettre le malade en ſituation, preſcrire le régime de vivre & les remedes, faire un prognoſtic, & pourvoir aux choſes néceſſaires pour les panſemens ſuivans.

Situation.

Il faut placer le malade commodément & à ſon aiſe. Il faut ſituer la partie malade hautement, pour faciliter le retour des liqueurs ; mollement de peur qu'elle ne ſoit bleſſée ; & ſûrement, de peur qu'elle ne ſoit expoſée à quelque mouvement. Les auteurs appellent cette ſituation poſitive.

La nature de la maladie, l'eſpéce d'opération, l'âge, les forces du malade, &c. doivent déterminer ſur l'eſpéce du régime & de reméde qu'on lui preſcrit.

Prognoſtic.

On fait au malade un prognoſtic qui le conſole ſur ſon état, & qui lui donne

beaucoup plus d'eſpérance que de crainte; mais il ne faut fonder cette eſpérance que ſur l'exactitude avec laquelle il obſervera tout ce qu'on lui ordonne.

L'appareil & les remedes topiques.

Enfin on pourvoit aux choſes néceſſaires pour les panſemens ſuivans ; c'eſt-à-dire, qu'on prépare l'appareil convenable & les remedes topiques propres à la maladie.

Il eſt à propos de nous étendre un peu ſur les panſemens.

Ce que c'eſt que le panſement.

Le panſement eſt l'application d'un appareil propre à maintenir une partie en ſituation & des remedes convenables, dont l'appareil eſt imbu ou couvert.

Ce qu'il faut conſiderer au ſujet des panſemens.

L'utilité des panſemens, les piéces d'appareil, les médicamens dont les piéces ſont imbules, les regles qu'on doit obſerver en appliquant ou en levant l'appareil, enfin les intervales qu'il faut mettre entre les panſemens, ſont autant de choſes qu'il faut conſidérer à ce ſujet.

Utilité des panſemens.

Les panſemens ſe font pour différens motifs ; ſçavoir pour contenir une partie malade dans une ſituation convenable, pour aider la nature à ſe rétablir, & pour faire ſortir les matieres nuiſibles amaſſées dans la partie.

Pour contenir une partie en ſituation.

On met par exemple, un appareil ſur une fracture, ſur une hernie, ou ſur une plaie ſimple, pour maintenir les parties dans une ſituation naturelle & convenable.

On applique des remedes ſur les tumeurs, ſur les plaies compliquées & ſur les ulcéres, pour faciliter le cours des liqueurs arrêtées, & la régénération des chairs.

On léve l'appareil appliqué ſur une plaie

ou ſur un ulcére, pour débarraſſer la partie chargée de ſang, de pus, ou de quelqu'autre matiére qui y ſéjourne.

Pour faire ſortir les matiéres nuiſibles.

Nous avons parlé ailleurs des piéces qui compoſent les appareils, & des médicamens dont on les imbibe & dont on les couvre.

Les piéces d'appareils.

Quant aux régles générales qu'il faut obſerver en appliquant les appareils, les voici en trois mots; il faut panſer *doucement*, *mollement*, *& promptement.*

Regles qu'on doit obſerver enlevant & en appliquant un appareil.

Doucement, c'eſt-à-dire, en excitant le moins de douleur qu'il eſt poſſible.

Mollement, c'eſt-à-dire, en n'introduiſant point ſans néceſſité dans les plaies des tentes, des bourdonnets, des canules dont l'application cauſe de la douleur, empêche la réünion & occaſionne l'inflammation.

Promptement, pour ne pas laiſſer la partie trop long-tems expoſée aux injures de l'air, dont l'impreſſion peut coaguler les ſucs, & rétrecir le diamêtre des vaiſſeaux. Il faut pour cette même raiſon, fermer les rideaux du lit du malade pendant qu'on le panſe, & tenir auprès de lui du feu dans un réchaut.

Pour exécuter ces régles, on met d'abord le malade & la partie malade dans une ſituation commode pour lui & pour le Chirurgien; on léve les bandes ou bandages & les compreſſes ſans remuer la partie; quand le pus ou le ſang les ont colés à la partie ou enſemble, on les imbibe d'eau tiéde ou de quelqu'autre liqueur pour les détacher; ſi c'eſt une plaie qu'on panſe, on nétoye les bords avec la feuille de mirthe & avec un petit linge, on ôte enſuite les pluma-

Comment on doit agir pour exécuter ces regles.

ceaux, les bourdonnets & les tentes avec les pincettes ; on essuie légérement la plaie avec une fausse tente ou un bourdonnet mollet, ou du linge fin, pour ne causer que le moins de douleur qu'il est possible, & pour ne point emporter les sucs nourriciers ; on a toujours soin de tenir sur la plaie ou sur l'ulcére un linge, pour les garantir des impressions de l'air ; on fait les injections, les lotions, les fomentations nécessaires ; on applique ensuite le plus doucement, le plus mollement & le plus promptement qu'il est possible, un appareil nouveau couvert ou imbu de médicamens convenables qu'on a eû soin de faire chauffer. Il faut remarquer au sujet des bandes ou bandages qu'elles ne servent quelquefois qu'à tenir les remedes appliqués à la partie, & qu'elles servent aussi quelquefois à maintenir la partie en situation. Dans le premier cas, elle ne doivent être que peu serrées ; dans le second, elles doivent l'être davantage.

Intervalles qu'on doit mettre entre les pansemens.

On ne fait ordinairement le premier pansement à la suite de quelque opération qu'au bout de quarante-huit heures, à moins que quelque accident, comme, par exemple, une hémorrhagie n'oblige à lever plûtôt le premier appareil ; comme ce premier pansement est ordinairement le plus douloureux, on laisse ce long intervale, afin que l'appareil s'humecte & puisse tomber aisément. A l'égard des autres pansemens on ne peut pas déterminer en général l'intervale qu'il faut mettre entr'eux. L'espéce de la maladie, son état, les accidens ausquels il faut remedier, la nature des médicamens appliqués sont autant de motifs différens

qui doivent engager à panſer plus ou moins fréquemment.

Par rapport à l'eſpéce de maladie.

Il y a des eſpéces de maladies qui demandent des panſemens fréquens ; il y en a d'autres qu'il ne faut panſer que rarement. Les mortifications promptes, les dépôts inflammatoires dans les parties graiſſeuſes, les authrax & toutes les autres eſpéces de maladies dont les progrès ſont fort rapides demandent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Il faut les examiner ſouvent pour en découvrir & en prévenir les progrès ; il faut renouveller fréquemment les remédes qu'on y applique, parce que leur vertu & l'action de ces remedes ſe perdent aſſez pomptement.

Les playes ſimples, les fractures, les luxations, les hernies & les autres maladies qui demandent du repos pour leur guériſon, de même que les tumeurs froides ou chroniques doivent être panſées rarement. Par exemple, quand on a rapproché les bords d'une plaie, quand on a réduit une fracture, une luxation ou une hernie : il faut laiſſer agir la nature ; une curioſité mal placée la troubleroit dans ſes opérations. Quand on a appliqué des médicamens ſur quelque tumeur formée par une humeur lente, viſqueuſe & ſituée profondément ; il faut donner aux remedes le tems de faire leur effet. Ainſi on panſe rarement dans toutes ces maladies.

Par raport au tems.

Il faut encore avoir égard à l'état ou au tems d'une maladie, au commencement & à la fin des maladies, les ſimptômes ſont moins violens que dans le ſecond ou le troiſiéme tems. Or il faut panſer plus fréquemment quand les ſimptômes ſont vio-

ſens, que quand ils ne ſont pas conſidérables, parce que la violence des ſimptômes diminue promptement la vertu des médicamens. Ainſi les panſemens doivent être pour l'ordinaire plus fréquens vers le milieu d'une maladie, que vers ſon commencemeut ou vers ſa fin. Les panſemens des plaies doivent être fréquens à leur ſecond tems, où elles ſont en ſuppuration. La multiplicité des panſemens ſeroit inutile dans le premier tems où la ſuppuration n'eſt point établie, & nuiſible dans le troiſiéme tems où ſe fait la régénération des ſubſtances perduës, & dans le quatriéme où ſe forme la cicatrice. Car il eſt dangereux alors d'expoſer ſouvent une plaie à l'air; d'ailleurs on ne peut guéres lever les plumaceaux & les bourdonnets ſans déchirer quelques petits vaiſſeaux, & par conſéquent ſans retarder la régénération des ſubſtances perduës, & la formation de la cicatrice.

Par rapport aux accidens. Les accidens qui ſurviennent obligent à panſer plus ſouvent qu'on n'auroit fait, s'ils n'étoient point ſurvenus. Par exemple, dans certaines fractures, une douleur violente, des abcès, le prurit, des excoriations, déterminent à lever l'appareil qu'on auroit laiſſé plus long-tems. Car il faut examiner la cauſe de ces accidens, débarraſſer la partie des matiéres qui les occaſionnent, & appliquer les remedes convenables. La ſortie des excrémens à la ſuite des opérations du bubonocele, de la fiſtule à l'anus, de la taille, &c. obligent de même à lever l'appareil plus ſouvent qu'on ne le feroit, ſi on n'étoit point obligé de donner iſſue à ces matiéres. Il faut dire la même choſe d'une ſuppuration putride, corroſive, ma-

ligne ou vermineuſe dans certains ulcéres, d'une ſuppuration trop abondante, dans d'autres ulcéres & dans certaines plaies ; d'un amas de pus, de ſang ou de ſéroſité dans quelque cavité, comme dans la poitrine ; de la rétention de l'urine dans la veſſie. Car tous ces accidens, ſi l'on n'y remedioit, retarderoient la guériſon des maladies ; ils demandent par conſéquent que pour y remédier, on multiplie les panſemens.

Par rapport à la nature des médicamens.

Enfin la nature des médicamens détermine en partie ſur la multiplicité des panſemens. Il y a des médicamens qui ſe diſſipent fort promptement, tels ſont les liquides & les ſpiritueux ; il y en a qui perdent promptement leur vertu, tels ſont les digeſtifs, les onguens, les embrocations, &c. il y en a qui s'altérent & qui ſe corrompent en peu de tems, tels ſont les cataplaſmes faits avec du lait ; il y en a dont l'effet eſt fort prompt, & qui peuvent par un ſéjour trop long endommager certaines parties, tels ſont les dilatans & les cauſtiques prompts, &c. il faut donc, lorſqu'on ſe ſert de ces ſortes de remedes, les renouveller ſouvent. Il n'en eſt pas de même de ces remedes dont l'action eſt lente, parce que leurs parties ne ſe développent & ne pénétrent qu'avec peine ; tels ſont les emplâtres & la plûpart des cataplaſmes : il faut leur donner le tems de faire leur effet.

Toutes ces conſidérations font voir qu'on ne peut point preſcrire par rapport à chaque eſpéce de maladie, la longueur des intervalles qu'il faut mettre entre les panſemens. Ce qu'on peut dire en général, à ce ſujet, c'eſt que le Chirurgien n'étant

que le miniſtre & l'aide de la nature doit lui prêter ſon ſecours toutes les fois qu'elle en a beſoin, & prendre garde de la déranger dans ſes opérations par un zèle inconſidéré.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Des différentes Méthodes curatives.

QUOIQUE l'intention du Chirurgien ſoit de procurer le rétabliſſement des fonctions naturelles qui ſont leſées, ce qu'on appelle guériſon; il y a cependant certaines maladies qu'on peut prévenir, & d'autres dont la guériſon parfaite eſt dangereuſe ou impoſſible. C'eſt pourquoi les Auteurs ont diſtingué trois méthodes générales de guérir. La premiére s'appelle cure préſervative ou prophylactique, la ſeconde cure palliative & la troiſiéme cure radicale.

Combien il y a de méthodes curatives.

§. I. La cure préſervative ou prophylactique eſt celle qui préſerve de certaines maladies, ou qui en empêche le retour.

La cure préſervative.

On prévient l'engorgement des vaiſſeaux hémorrhoidaux, l'hémorrhagie, l'engorgement des glandes, & les deſordres que certaines évacuations naturelles ou habituelles ſupprimées peuvent cauſer, par la ſaignée, les ſangſues, les ventouſes ſcarifiées, l'exercice, l'abſtinence & l'uſage des lavemens.

Les cas où elle a lieu.

La ſaignée faite au Printems ou à l'Automne, le bain pris dans l'une de ces ſaiſons, le petit lait, l'uſage du lait même pour toute nourriture, un régime doux & délayant convient pour retarder & même empêcher le retour des accès de néphrétique ou de goutte, &c.

On empêche le retour de certaines galles, dartres ou éréſipeles qui viennent ſoit au Printems ou à l'Automne, ſoit en Eté ou en Hiver, en employant des remedes capables de détruire ou d'évacuer l'humeur qui cauſe ces eſpéces de maladies ou d'en détourner le cours. Tels que le bain, les boüillons altérans, le petit lait, la diette lactée, enfin les cautéres, le ſéton, &c.

La ſaignée, le bain, la purgation, &c. dont nombre de perſonnes font uſage au Printems doivent être encore regardés comme des remedes préſervatifs. Car on ne les fait que dans la vûë de diminuer le volume du ſang, de ſe rafraîchir & d'évacuer les humeurs ſuperfluës.

Les regles que preſcrit l'Hygiene pour conſerver la ſanté & prolonger la vie font encore partie de la cure préſervative.

Cure palliative.

§. II. La cure palliative n'appaiſe & ne calme que les ſymptômes & les accidens, ſans détruire la cauſe du mal.

Quand elle convient.

On met en uſage cette eſpéce de cure dans pluſieurs occaſions.

1°. Quand on ne court aucun danger pour la vie du malade, ni pour l'augmentation du mal en retardant le traitement parfait d'une maladie; on peut ſe ſervir des remedes palliatifs. Par exemple, on remplit le trou d'une dent cariée de feüille de plomb,

d'or ou d'argent pour conſerver la dent ; & empêcher la douleur ; dans une hydrocele par épanchement, on y fait la ponction de tems en tems, ce qui ſoulage le malade, mais ne le guérit pas ; on peut différer d'emporter les ſchirres ſimples & bornés des teſticules, des mammelles & des autres parties, pourvû qu'on ſoutienne la partie ſchirreuſe, qu'on la tienne chaudement, & qu'on purge de tems en tems le malade.

Quand elle eſt néceſſaire.

2°. Si la guériſon d'une maladie pouvoit cauſer un mal plus grand, on doit ſe contenter des remedes palliatifs. Par exemple les vieux ulcéres, les hémorrhoïdes anciennes, les dartres, & les galles habituelles & certaines évacuations périodiques cauſeroient un très-grand deſordre dans l'œconomie animale & même la mort, ſi on guériſſoit ces ſortes de maladies. C'eſt pourquoi on ſe contente d'adoucir le mal par quelques topiques convenables, d'empêcher qu'il ne faſſe du progrès, & d'évacuer de tems en tems par la ſaignée & par la purgation une partie de l'humeur.

3°. S'il eſt impoſſible d'emporter tout le vice local, ou de détruire la cauſe d'un mal ; il faut employer les remedes palliatifs propres à calmer les accidens ou à empêcher le progrès de la maladie.

Les fiſtules à l'anus qu'on ne peut emporter totalement, celles de la poitrine, & d'autres endroits où l'on ne peut opérer ſans intéreſſer certaines parties eſſentielles ſont de cette eſpéce. On ſe contente d'y faire quelques injections adouciſſantes & déterſives pour empêcher le ſéjour du pus, & d'y appliquer un emplâtre de Nuremberg, &c.

Les tumeurs & les ulcéres cancéreux ou carcinomateux dont le vice eſt dans le ſang, ou qui ſont adhérens à des parties qu'on doit reſpecter ne demande encore qu'une cure palliative. On met ſur la tumeur un cataplaſme anodin, qu'on fait avec les feüilles de morelles, de joubarde, &c. & on panſe ſouvent les ulcéres avec des linges trempez dans l'eau, ou le ſuc de ces plantes, &c.

On panſe les ſcrophules invétérées ; la gangrene qui vient d'une cauſe interne qu'on ne peut détruire, les unes avec l'emplâtre de la mere, celui de Nuremberg, de Manus Dei, &c. & l'autre avec le ſthirax, les ſpiritueux, &c.

Par tous ces différens moyens on enleve toûjours quelques portion de la cauſe, on calme les accidens urgens, on s'oppoſe au progrès du mal, & comme il n'eſt pas poſſible de guérir le malade, on prolonge au moins ſes jours.

Cure radicale.

§. III. La cure radicale eſt celle où l'on ſe propoſe de diſſiper tous les ſymptômes, & tous les accidens d'une maladie en détruiſant entiérement leur cauſe. On parvient à cette cure par les différens remedes qu'indique chaque maladie en particulier.

Fin de la Térapeutique.



PRINCIPES *DE CHIRURGIE*, CINQUIÉME PARTIE.

DES MALADIES en particulier.



IL sembleroit que nous devrions, en faisant la division des maladies, suivre celle que nous avons faite des substances qui composent le corps humain.

Nous avons remarqué qu'il y avoit deux sortes de substances qui composent le corps humain ; sçavoir, les solides & les fluides. Il paroîtroit donc naturel de diviser les maladies en deux classes, dont la premiére renfermeroit celles qui dérangent les solides, & la seconde celles qui attaquent les fluides. Mais cette division nous jetteroit dans un très-long détail, & nous oblige-

roit à des répétitions inutiles. Car il y a un très-grand nombre de maladies qui attaquent en même-tems les ſolides & les fluides.

Il n'y en a même aucunes qui attaquent les fluides ſans influer ſur les ſolides. C'eſt pourquoi nous regarderons toutes les maladies comme des dérangemens des ſolides. Cela n'empêchera pas que nous ne parlions des vices des fluides, parce que, en parlant des effets de ces vices, nous remontrons juſqu'aux cauſes de ſes effets.

Les parties ſolides du corps humain ſont de deux eſpéces, molles & dures. Nous parlerons ſéparément des maladies de ces deux parties.

Des maladies des Parties molles.

Si nous voulions ranger ſous différentes claſſes les maladies des parties molles, & dans cet arrangement avoir égard à la nature des maladies ; cette diviſion renfermeroit un très-grand nombre de membres, parce que ces eſpéces de maladies ſe multiplient à l'infini. Pour faire donc une diviſion plus aiſée à retenir, nous aurons moins égard à leur nature qu'à ce qu'elles preſentent d'abord à la vûë.

Toutes les maladies conſidérées de cette maniére, ſont ou des tumeurs, ou des ſolutions de continuité.



SECTION PREMIERE.

Des Tumeurs des parties molles.

Ce que c'est que tumeur.

Division des tumeurs en trois classes.

ON appelle tumeur contre nature, toute éminence qui se forme sur quelque partie de notre corps.

Les tumeurs des parties molles sont faites ou par des liqueurs, ou par un déplacement des parties, ou par des corps étrangers.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs causées par les liqueurs.

Ce que c'est qu'apostême.

CES espéces de tumeurs sont connues ordinairement sous le nom d'apostêmes. Apostême est une tumeur contre nature faite de matiére humorale, ou réduisible à humeur.

§. I.

Des différences des apostêmes.

Les différences des apostêmes se divisent en essentielles, & en accidentelles. Les essentielles viennent de l'espéce de fluide qui produit la tumeur. Les accidentelles viennent du désordre ou dérangement que ces mêmes humeurs peuvent produire.

Comme les apoſtêmes ſont formés par les liqueurs renfermées dans le corps humain, il y a autant de différentes eſpéces d'apoſtêmes qu'il y a de ces différentes liqueurs. Les liqueurs, ſont comme on l'a dit plus haut, le chyle, le ſang, & celles qui s'émanent du ſang.

Tumeurs formées par le chyle.

1°. Le chyle forme des apoſtêmes ſoit en s'engorgeant dans les glandes du méſenterre, ou dans les veines lactées, ou dans le canal thorachique; ſoit en s'épanchant dans le ventre.

Tumeurs formées par le ſang.

2°. Le ſang eſt compoſé de deux parties, l'une rouge & l'autre blanche.

Par ſa partie rouge.

On diſtingue trois eſpéces d'apoſtêmes formés par la partie rouge du ſang. La premiére eſt formée par cette partie rouge extravaſée. La ſeconde eſt formée par cette partie rouge contenue dans les vaiſſeaux. La troiſiéme, par cette partie rouge, lorſqu'elle a paſſé en des vaiſſeaux qui lui ſont étrangers.

En combien de manieres la partie rouge du ſang forme-t'elle des tumeurs en s'extravaſant.

Le ſang s'extravaſe de trois maniéres, 1°. En s'infiltrant ſans épanchement; comme dans le trombus, dans l'échimoſe, dans les taches ſcorbutiques, & dans les taches véroliques. 2°. En s'épanchant ſans infiltrations; comme dans l'empième de ſang, dans les petites tumeurs qu'on appelle pinçon, & dans les taches qui ſont ſous les ongles, lorſqu'on y a reçu quelques coups. 3°. En s'épanchant & en s'infiltrant tout à la fois, comme dans certaines aneuriſmes par diviſion, & à la ſuite des fortes ligatures.

Etant contenu dans les vaiſſeaux.

Quand le ſang contenu dans ces vaiſſeaux forme des apoſtêmes, où il a perdu ſa fluidité entiérement, comme dans le drago-

neau & dans les concrétions polipeuſes ; où il ne l'a perdu qu'en partie, comme dans les aneuriſmes par dilatation, dans les varices, & dans les hémorrhoïdes.

En paſſant dans les vaiſſeaux étrangers. Quand le ſang paſſe dans des vaiſſeaux étrangers, il produit toutes ſortes d'inflammations qu'on connoît à la rougeur, à la douleur, à la chaleur & à la tenſion de la partie, ſimptômes qui caractériſent en général les apoſtêmes cauſez par le ſang contenu dans d'autres vaiſſeaux que les ſanguins.

Il faut remarquer ici qu'il y a pluſieurs eſpéces d'inflammations, ſçavoir le phlogoſe, l'éréſipele, & le phlegmon, qui ne différent l'un d'avec l'autre que par le plus ou le moins des globules de ſang qui ont paſſé dans les vaiſſeaux limphatiques : & par la quantité des vaiſſeaux où le ſang a paſſé. L'inflammation eſt quelquefois maladie comme l'éréſipele, le phlegmon ; ou ſymptôme ou accident, de quelque maladie, comme celle qui ſurvient aux plaies, aux ulcéres, &c.

Apoſtêmes formés par la partie blanche. La partie blanche du ſang eſt compoſée, comme on l'a dit, de la limphe & de la ſéroſité. C'eſt pourquoi on partage en deux claſſes les apoſtêmes cauſez par cette liqueur. La premiére eſt celle des apoſtêmes cauſez principalement par la limphe. La ſeconde eſt celle des apoſtêmes formés principalement par la ſéroſité. Je dis principalement parce que dans tous les apoſtêmes formés par la partie blanche du ſang, la limphe & la ſéroſité ſe trouvent toujours mêlées enſemble, mais l'une s'y trouve en plus grande quantité que l'autre.

Apoſtêmes formés par la limphe. La limphe peut cauſer des apoſtêmes en s'extravaſant, ou ſans s'extravaſer. La limphe

limphe s'extravaſe en deux maniéres par épanchement comme dans les tumeurs limphatiques, qui ſurviennent après la ſaignée, & dans celles qui viennent au tarſe ou au carpe appellées ganglion ; ou par infiltration, comme dans les fauſſes anchyloſes.

Extravaſée par épanchement.

Par infiltration.

Lorſque la limphe ſans s'extravaſer cauſe des apoſtêmes, ſoit dans les glandes ſoit hors des glandes, quelquefois elle circule plus.

Par la limphe extravaſée.

La limphe hors des glandes circulant encore, produit les gonflemens des environs de la bouche & des oreilles appellez fluxions, & par quelques Auteurs inflammations blanches ou limphatiques. Elle produit encore les fluxions des articles, les rumatiſmes, la goutte & les catarres.

Hors glandes circulant encore.

La limphe hors des glandes & ne circulant plus produit les hidatides.

Ou ne circulant plus.

La limphe dans la glande & circulant encore, produit ce qu'on appelle glande gonflée, & n'y circulant plus y forme obſtruction.

Dans la glande circulant & ne circulant plus.

Le ſchirre, la loupe, le bubon, le gouettre, l'atherome, le ſtéatome, & le melicéris ont toujours pour principes une glande obſtruée, & quand à cette obſtruction ſe joint un virus vénérien, écrouelleux, ſcorbutique, ou chancreux ; ou quand quelqu'un de ces virus eſt la cauſe de cette obſtruction, la tumeur prend alors le nom de ces quatre virus. Ceci fait voir qu'on ne peut pas dès le commencement de l'obſtruction décider du caractére d'une tumeur.

Ce qui produit l'obſtruction d'une glande.

Quand la ſéroſité forme des apoſtêmes où elle eſt contenue dans ſes vaiſſeaux comme dans l'enflure édémateuſe où elle eſt extravaſée, ſoit par infiltration, comme dans

Apoſtêmes formes par la ſéroſité contenue dans ſes vaiſſeaux.

Extravasée par infiltration. l'hidropisie universelle appellée anazarque ou dans la particuliére nommée édême, soit par épanchement comme dans l'hidrocéphale, dans l'hidropisie de l'œil, dans celle de la poitrine, dans celle du canal de l'épine, dans celle des articles, dans celle de la matrice, dans l'ascite, dans l'hidrocelle, & dans toutes les espéces d'hidropisies enkiltrées.

Par épanchement.

Apostêmes formez par les liqueurs émanées de la masse du sang. 3°. Le suc nourricier, la graisse, la semence, la sinovie, la bile, l'humeur des amigdales, la salive, le mucus du nez, les larmes, la chassie, l'humeur sébacée, l'urine, l'humeur des prostates, le lait, & le sang menstruel, sont autant de liqueurs émanées du sang, & qui peuvent être causes d'apostêmes.

Par le suc nourricier. Le suc nourricier lorsqu'il est vicié en trop grande abondance, produit en s'arrêtant ou en s'épanchant dans quelques parties les callocitez, les calus difformes, les excroissances de chairs appellées sarcomes, les poireaux, les verruës, les condilômes, les cretes & les sarcocelles.

Par la gresse. La graisse déposée en trop grande quantité dans quelque partie, forme la loupe graisseuse qu'on nomme lipome.

Par la semence. La semence retenuë par quelque cause que ce soit dans les canaux qu'elle parcourt, forme des tumeurs qu'on appelle spermatocelles, si la liqueur s'arrête dans le lacis vasculaire des testicules; varicospermato-cele, si la liqueur est retenuë dans l'épididime; & tumeur séminale, si la liqueur s'amasse en trop grande abondance dans les veicules séminales.

Par la sinovie. Quand la sinovie n'est point repompée par les pores absorbans, elle produit l'anchi-

ſoſe, le gonflement de jointures, la goute & l'hydropiſie des articles.

Par la bile. La bile cauſe une tumeur en s'arrêtant dans les pores biliaires ou dans la veſicule du fiel, ou dans le canal colidoque, ce qui peut être occaſionné par une pierre biliaire ou par l'épaiſſiſſement de la bile.

Par l'humeur des amigdales. L'humeur des amigdales retenu dans ces glandes cauſe leur gonflement.

Par la ſalive. La ſalive retenuë dans les glandes maxillaires, produit les parotides; retenue dans leurs canaux excrétoires, elle produit la grenouillete.

Par le mucus du nez. Le mucus du nez lorſqu'il eſt en trop grande quantité dans les glandes de la membrane pituitaire, produit le polipe.

Par les larmes. Les larmes par leur mauvaiſe qualité, ou par leur ſéjour dans le ſac lacrimal, ou dans le conduit naſal, produiſent les tumeurs du ſac lacrimal ou l'obſtruction du canal naſal.

Par la chaſſie. La chaſſie retenuë dans les canaux excrétoires forment des petites tumeurs qui ſurviennent aux paupiéres, & qu'on appelle orgelets.

Par l'humeur ſébacée. L'humeur ſébacée retenue dans ſes petits canaux excrétoires forme les tanes.

Par l'urine. L'urine retenuë dans les reins, dans les ureteres, dans la veſſie ou dans l'uretre forme une tumeur, ce qui eſt occaſionné par une pierre, ou par des brides formées dans l'uretre, ou par le gonflement des glandes proſtates, ou par la perte du reſſort de la veſſie.

Par l'humeur des proſtates. L'humeur des proſtates en s'épaiſſiſſant s'arrète dans ces glandes & les gonfle, ce qui occaſionne une rétenſion d'urine, & beaucoup d'autres maladies.

Le lait. Le lait peut obſtruer les glandes des ma-

melles, ou rentrer dans la maſſe du ſang; ſe dépoſer ſur quelque partie & former ce qu'on appelle communément lait répandu.

Par le ſang menſtruel. Le ſang menſtruel retenu dans le vagin des filles imperforées, peut être auſſi cauſe de tumeur.

Remarque. Il faut remarquer ici que les tumeurs formées par les liqueurs émanées du ſang deviennent ſouvent ſemblables au moins à l'extérieur, à celles qui ſont formées par le ſang même, paſſé dans des vaiſſeaux étrangers. Elle ſe complique, par exemple, de phlegmon, d'éríſipele, d'édeme par la compreſſion qu'elles font ſur les vaiſſeaux ſanguis & ſur les limphatiques. Mais il ne faut jamais perdre de vûë leur premiére cauſe. Nous nous ſommes aſſez étendus ſur les différences eſſentielles des apoſtêmes, nous avons peu de choſe à dire des accidentelles.

Différences accidentelles. Les différences accidentelles des apoſtêmes ſe tirent de leur volume, des accidens qui les accompagnent, des parties qu'ils attaquent, de la maniére dont ils ſe forment, & des cauſes qui les produiſent.

Il y en a qui occupent une grande étendue, & d'autres une petite.

Les uns ſont accompagnés de douleur, les autres ne le ſont pas.

Les uns attaquent les parties internes, & les autres les externes; les derniers reçoivent différens noms, ſelon les parties ou ils ſe rencontrent. Par exemple à la conjonctive, ils s'appellent ophtalmies; à la gorge eſquinancies, aux glandes maxillaires, parotides, à celles des aiſelles & des aines, bubons; à l'extrêmité des doigts, panaris.

Les uns ſe forment par fluxions, c'eſt-à-dire promptement; les autres par

conjeſtions, c'eſt-à-dire, lentement. On appelle ordinairement apoſtêmes chauds, ceux qui ſe forment par fluxion ; par exemple l'ériſipele & le phlegmon. On appelle apoſtêmes froids ceux qui ſe forment par conjeſtion, par exemple, l'édeme & le ſchirre.

Quant à leur cauſe, les uns ſont benins, les autres malins ; les uns critiques, les autres ſimptomatiques ; les uns viennent de cauſes externes, les autres de cauſes internes.

§. II.

Des cauſes des Apoſtêmes.

Le dérangement du cours des liqueurs eſt la cauſe immédiate de tous les apoſtêmes.

Ce deſordre vient quelquefois de cauſes internes, quelquefois de cauſes externes, & ſouvent des unes & des autres en même-tems.

Cauſes internes. 1°. Les cauſes internes, ſont le vice des ſolides & celui des fluides.

Vices des ſolides. Le vice des ſolides conſiſte dans leur trop grande tenſion, ou dans leur contraction, dans la perte ou dans l'affoibliſſement de leur reſſort & dans leur diviſion.

Le vice des fluides. Le vice des fluides, conſiſte dans l'excès ou dans le défaut de leur quantité, & dans leur mauvaiſe qualité.

Cauſes externes. 2°. Les cauſes externes des apoſtêmes ſont les coups, les fortes ligatures, le contact, la piquûre des inſectes, la morſure d'animaux venimeux, le mauvais uſage des ſix choſes non naturelles.

Les coups. Les coups affoibliſſent & quelquefois détruiſent le reſſort des vaiſſeaux ou les diviſent. Lorſque le reſſort des vaiſſeaux eſt perdu ou diminué, le mouvement progreſſif des fluides qui y ſont contenuës, s'y fait lentement, ou ne s'y fait plus parce que les ſolides n'ont plus la force de les pouſſer ; de-là viennent, l'embarras, l'obſtruction, & quelquefois l'épanchement. Lorſque les vaiſſeaux ſont diviſés, les fluides s'épanchent dans leurs intertices, ou dans quelque cavité.

Les fortes ligatures. Les fortes ligatures raprochent les parois des vaiſſeaux, elles interrompent par conſéquent la circulation. La circulation ne peut être plus ou moins interrompuë dans une partie, que les fluides y viennent continuellement, ne rempliſſent plus qu'il ne faut les vaiſſeaux, & ne les dilatent plus que dans l'état naturel ; les vaiſſeaux ne peuvent être ainſi dilatez que leur reſſort ne diminue ou même ne ſe perde, ou qu'il n'arrive rupture, lorſque la compreſſion eſt plus ou moins forte, ou ſubſiſte plus ou moins long-tems ; ce qui produit l'embarras, l'obſtruction, l'épanchement, &c.

Le contact. Le Contact des choſes viciées eſt cauſe d'apoſtêmes. La reſpiration d'un air infecté produit les apoſtêmes peſtilentiels ; un leger attouchement d'un galeux, communique ſa maladie ; le congrès avec une perſonne gâtée donne des bubons vénériens.

La piquûre & la morſure. La piquûre des inſectes & la morſure des animaux venimeux, cauſe une irritation à la partie, & cette irritation rétrécit le diamêtre des vaiſſeaux ; outre cela la liqueur venimeuſe de ces animaux en s'inſinuant dans la partie coagule les humeurs. Du ré-

étréciſſement des vaiſſeaux & de l'épaiſſiſſement des liqueurs viennent l'embarras & l'obſtruction des vaiſſeaux.

Les ſix choſes non naturelles.

Quant aux ſix choſes non naturelles ; l'air trop chaud rarefie beaucoup les liqueurs & en augmente le mouvement. L'air trop froid reſſerre les vaiſſeaux & coagule les liqueurs. L'air trop humide relâche les vaiſſeaux & en affoiblit le reſſort ; par conſéquent, l'air trop chaud, trop froid, ou trop humide, cauſe l'embarras, l'engorgement des liqueurs, &c.

L'air.

Les alimens peuvent pécher par leur quantité, & par leur qualité. La grande quantité d'alimens augmente le volume du ſang & dilate par conſéquent les vaiſſeaux, ce qui force leur reſſort.

Les alimens.

Le défaut d'alimens diminue le volume du ſang, ralentit la circulation dans les vaiſſeaux ſurtout dans ceux qui ſont éloignez du cœur, ce qui affoiblit le reſſort. Or, le reſſort des vaiſſeaux ne peut être augmenté ou diminué ſans qu'il s'y faſſe quelque embarras ; il s'enſuit donc que la trop grande quantité, & le défaut des alimens cauſent également l'apoſtême. Les alimens qui péchent par leur qualité, ſont âcres ou irritans, trop épais, ou trop fluides, &c.

Les alimens âcres & irritans font, mais plus lentement le même effet que la piquûre des inſectes, & la morſure des animaux venimeux. Les alimens trop épais fourniſſent au ſang des humeurs viſqueuſes & épaiſſes & par conſéquent l'épaiſſiſſent. Les alimens trop fluides produiſent ſur les vaiſſeaux les mêmes effets que l'air trop humide.

Le travail, les veilles & les paſſions.

Le grand travail, les grandes veilles, & les paſſions de l'ame augmentent beaucoup

rarefaction & le mouvement des liqueurs & dissipent les esprits animaux.

Le sommeil & le repos. L'excès du sommeil & du repos, diminuent la force élastique des vaisseaux.

Les humeurs retenues ou évacuées. La rétention ou la trop grande quantité des sécrétions, produit l'épaississement de l'humeur qui doit être évacuée, ou l'attonie des vaisseaux. Toutes ces causes produisent par conséquent, l'embarras, l'engorgement & l'obstruction.

§. III.

Des Signes des Apostêmes.

Les signes. Les signes des apostêmes se divisent en commémoratifs, en diagnostics & en prognostics.

Les commémoratifs. 1°. Les commémoratifs se tirent de tout ce qui a précédé l'apostême.

Les diagnostics. 2°. Les diagnostics se subdivisent en sensuels & en rationels. Les sensuels s'apperçoivent par la vûë & par le toucher, & c'est par eux que nous reconnoissons les apostêmes des parties extérieures. Par exemple, la rougeur, est un signe sensuel de l'inflammation ; la dureté est un signe sensuel du schire, &c. les signes rationels se tirent de la lézion des fonctions, de la situation, & de l'espéce de douleur, de la rétention & de la quantité ou des qualitez des évacuations. C'est par eux que nous reconnoissons les apostêmes des parties internes.

Les prognostics. 3°. Les signes prognostics se tirent de toutes les différences des apostêmes. Les apostêmes chauds se terminent plus promptement que les froids. Les simples sont plus aisés à guérir que les composés ou les compliqués,

qués. Ceux qui attaquent les parties tendineuſes, membraneuſes & glanduleuſes, ou qui ſe trouvent dans les os ou proches les gros vaiſſeaux, ſont plus dangereux que ceux qui ſurviennent aux autres parties. Ceux qui ſont ſitués dans les parties internes, ſont plus facheux que ceux qui attaquent les externes. Ceux qui paſſent des parties externes dans les internes ſont mortels ou très-dangereux : au contraire ceux qui abandonnent les parties internes pour ſe porter aux externes, deviennent par là plus faciles à guérir ; ceux qui viennent de cauſes externes ſont moins facheux que ceux qui viennent de cauſes internes.

§. I V.

Des tems des Apoſtêmes.

Tems.

On diſtinguent quatre tems dans les apoſtêmes, le commencement, le progrès, l'état & la fin.

Le commencement eſt le premier point de l'obſtruction qui arrive à une partie : on le reconnoit à une tumeur contre nature, & à quelques legers ſymptômes.

Le progrès eſt l'augmentation de cette même obſtruction ; on le reconnoit au progrès des ſymptômes.

L'état eſt celui où l'obſtruction eſt à ſon plus haut point ; on le reconnoit à la violence des ſymptômes.

Quant à la fin des apoſtêmes il faut remarquer que l'apoſtême ceſſe par la réſolution de l'humeur, mais qu'il arrive ſouvent que ſon caractére change.

Ce changement s'appelle terminaiſon,

§. V.

Des terminaiſons des Apoſtêmes.

On entend par terminaiſon des apoſtêmes leur fin, ou leur changement.

Comment ſe terminent ces apoſtêmes.

Les apoſtêmes ſe terminent de cinq maniéres, par réſolution, par ſuppuration, par déliteſcence, par induration & par mortification. Toutes ces terminaiſons peuvent être avantageuſes ou deſavantageuſes, relativement à la nature & aux circonſtances de la maladie.

Ce que c'eſt que la réſolution.

1°. La réſolution eſt une diſſipation de la matiére qui forme l'apoſtême. Elle ſe fait peu à peu ſans aucune ſolution de continuité du moins apparente, de ſorte que la tumeur diminue ſenſiblement & s'évanouit.

Dans quel cas la réſolution eſt avantageuſe ou déſavantageuſe.

La réſolution eſt avantageuſe, lorſque l'humeur qui forme la tumeur eſt benigne telle qu'eſt celle, par exemple, qui forme l'éréſipelle ſimple & le phlegmon, elle eſt deſavantageuſe ſi l'humeur eſt maligne, telle qu'eſt celle, par exemple, des tumeurs peſtillentielles, critiques, vénériennes, &c.

Par où & quand l'humeur ſe réſout.

Si l'humeur qui forme l'apoſtême eſt placée à la ſuperficie de la peau, & expoſé à l'action des médicamens, elle ſe diſſipe par les pores. Si elle eſt éloignée de peau, & placée dans une partie qui ait du reſſort, elle ſe diſſipe par les vaiſſeaux voiſins, & reprend la voie de la circulation. Si elle n'eſt pas fort éloignée de la peau, & ſi elle eſt expoſée à quelque action, elle ſe diſſipe de l'une & de l'autre maniere.

Cauſe de la réſolution.

La réſolution à deux cauſes l'une prochaine & l'autre éloignée, celle-ci ne fait que faciliter la réſolution. La cauſe prochaine de la réſolution eſt la contraction

faite & répetée des vaiſſeaux de la partie malade. Cette contraction rend la matiere plus fluide, & par conſéquent plus propre à ſortir par les pores de la peau, ou à reprendre la voie de la circulation. Les cauſes éloignées qui facilitent la réſolution ſont l'application des émolliens, des réſolutifs, & des repercuſſifs & l'uſage intérieur des délayans, des fondans, & des évacuans.

Signes de réſolution.

Il y a trois eſpéces de ſignes de réſolution; les uns nous annoncent qu'elle ſe fera, les autres qu'elle ſe fait, & d'autres qu'elle eſt faite.

Si elle ſe fera.

Si la matiére de l'apoſtême eſt ſubtile, en petite quantité, peu éloignée de la peau, & placée dans une partie qui ait du reſſort, ou qui ſoit expoſée à quelque action, & ſi la peau eſt rare & déliée, on a lieu de croire que la réſolution ſe fera promptement. Au contraire ſi la matiére eſt épaiſſe & compacte, éloignée de la peau & placée dans un endroit où il y ait beaucoup de graiſſe, ſi la matiére eſt en grande quantité, & placée dans une partie qui ait peu de reſſort ou point du tout, comme proche l'anus; ſi enfin la peau eſt dure & épaiſſe, telle que celle des pieds & des mains, on a lieu de croire que la réſolution ne ſe fera pas, ou ne ſe fera que très-difficilement.

Si elle ſe fait.

La diminution des ſymptômes & le changement qui arrivent aux emplâtres & aux cataplaſmes appliqués ſur la tumeur, font connoître qu'elle ſe fait. Quand elle ſe fait par les pores de la partie, les cataplâmes appliqués ſur la partie ſont moëttes & ſe levent facilement. Quand elle ſe fait par les vaiſſeaux, ces emplâtres & ces cataplâmes ſe trouvent ſecs & tiennent à la partie.

Quand elle se fait par les pores & les vaisseaux en même-tems, les emplâtres & les cataplâmes sont médiocrement humides, & tiennent un peu à la peau.

Si elle est faite. La cessation des symptômes & de la tumeur, & la legereté de la partie, font connoitre que la résolution est faite.

Ce que c'est que suppuration. 2°. La suppuration est un changement ou conversion de l'humeur qui forme l'apostême en un autre appellé pus.

La suppuration se forme promptement lorsqu'elle se fait aux apostêmes chauds. Elle se forme lentement lorsqu'elle se fait aux apostêmes froids.

Dans quel cas elle est avantageuse ou désavantageuse. La suppuration est avantageuse lorsqu'elle survient aux bubons vénériens, aux pestilentiels & aux critiques. Elle est desavantageuse, lorsqu'elle survient aux inflammations des parties intérieures, à l'érésipele, à l'œdeme, au cancer, &c.

Cause éloignée de la suppuration. La cause éloignée de la suppuration est la quantité d'humeur amassée dans la partie ; & les remedes maturatifs, & suppurans qu'on applique sur la tumeur.

Cause prochaine. La cause prochaine, suivant le sentiment commun, est la fermentation des humeurs apostêmées, aidée de la chaleur de la partie. Quelques-uns prétendent que la forte oscilation des vaisseaux de la partie affectée produit le changement d'humeur, & ce sentiment paroit bien vrai-semblable. En effet ceux des vaisseaux qui se trouvent rompus dans la partie malade, n'ayant plus de point d'appui, ne peuvent chasser le sang, ni le transmettre aux autres parties. Au contraire leurs fibres en se retirant contractent les ouvertures formées par la division de ces vaisseaux, & bouchent le paſ-

ſage au ſang. Le ſang s'arrête en partie, & l'autre partie eſt forcée d'entrer dans les vaiſſeaux entiers qu'elle dilate irréguliérement. Les vaiſſeaux ſe contractant auſſi irréguliérement, diſſipent les parties les plus ſubtiles du ſang extravaſé, ſéparent & briſent ces vaiſſeaux déchirés, agitent, attenuent & déſuniſſent les parties globuleuſes du ſang arrêté, & produiſent enfin cette liqueur blanche qu'on appelle pus. Ainſi la matiére du pus n'eſt compoſée que des parties fibreuſes & globuleuſes du ſang & des débris des vaiſſeaux briſés par les oſcillations des vaiſſeaux entiers; ce qui ſemble confirmer ce ſentiment, c'eſt que la ſuppuration n'arrive point à l'anevriſme, à l'empiême de ſang, aux hidatides, ni à l'œdeme ſimple. Il faut donc que l'humeur ſoit expoſée à l'action des vaiſſeaux pour qu'elle ſe change en pus. Il faut outre cela un certain mélange de limphe & de ſang dans la tumeur, & l'on remarque que le pus eſt plus ou moins bon ſelon que ce mélange eſt plus ou moins égal. Si la partie rouge domine ſur la partie blanche, le pus eſt ſanguinolent, ce qui eſt un défaut, ſi la partie blanche l'emporte ſur la rouge, il eſt ſerreux ce qui eſt un autre défaut.

Ce qui c'eſt que le pus.

Signes de la ſuppuration.

Il y a des ſignes qui annoncent que la ſuppuration pourra ſe faire, d'autres qui font connoitre qu'elle ſe fait, & d'autres enfin qui marquent qu'elle eſt faite.

Qu'elle pourra ſe faire.

Une tenſion, & une douleur violente, une grande douleur, une chaleur exceſſive, & un ſentiment de pulſation avec de la fiévre annoncent que la ſuppuration pourra ſe faire.

Qu'elle ſe fait.

L'augmentation de tous ces ſymptômes, & des friſſons irréguliers, font connoitre

que la ſuppuration ſe fait.

La diminution de la tenſion, de la douleur, de la chaleur, & de la fiévre; l'amoliſſement de la tumeur, la ceſſation de la pulſation, & la fluctuation de la matiere, marquent que la ſuppuration eſt faite.

Remarque. Néanmoins il faut remarquer que lorſque la matiére ſe trouve ſous quelques parties aponeurotiques, dans la guaine des tendons, dans les os, &c. la ſuppuration peut-être faite ſans que les ſymtômes diminuent, parce que les parties aponeurotiques reſtant toujours tendues, font compreſſion ſur celle qu'elles entourent ce qui arrive, par exemple, dans les panaris de la troiſiéme & quatriéme eſpece, &c.

D'où vient la diminution & la ceſſation de certains accidens. Ce qui fait qu'une partie des accidens ceſſe & que les autres diminuent quand la ſuppuration eſt faite; c'eſt que le pus étant formé & les vaiſſeaux obſtrués étant rompus, les humeurs s'épanchent & ne compriment plus les vaiſſeaux voiſins, par conſéquent la pulſation ceſſe, & la liberté de la circulation eſt rétablie; ce qui doit néceſſairement produire la diminution de la tention, de la douleur, de la chaleur de la fiévre. Alors les vaiſſeaux rompus étant dégorgés, s'affaiſſent & obligent la matiére épanchée de s'amaſſer & de s'élever en pointe.

Ce que c'eſt que fluctuation. La fluctuation que nous avons miſe au nombre des ſignes qui marquent que la ſuppuration eſt faite, eſt un certain mouvement qu'on imprime à un fluide épanché en mettant ſur la tumeur un ou deux doigts de chaque main à quelque diſtance les uns des autres, & les appuyant alternativement de maniére que les uns preſſent un

peu, tandis que les autres ſont poſés légerement. Cette preſſion oblige la colonne de la matiére ſur laquelle elle ſe fait de frapper les doigts qui ſont poſés légerement.

Abſcès, ce que c'eſt.

Quand un apoſtême s'eſt terminé par ſuppuration, on l'appelle abſcès. On diſtingue trois ſortes d'abſcès, de ſimples, de composés, & de compliqués : les ſimples ſont ceux où le pus ſe trouve ramaſſé dans un ſeul foyer ; les composés ſont ceux où le pus ſe trouve répandu dans pluſieurs ſinus ou cavités, & les compliqués ſont ceux qui ſont accompagnés de carie, de virus, &c.

Combien on diſtingue de pus. Le bon. Le mauvais.

On diſtingue le pus en bon & en mauvais. Le bon eſt celui qui eſt blanc, épais, bien lié, égal & ſans odeur ; il ſe forme dans les chairs & dans les graiſſes. Le mauvais eſt celui qui eſt liquide, ſanieux, de diverſes couleurs, d'une mauvaiſe odeur, & de conſiſtance pareille à celle de la bouillie, du ſuif ou du miel ; il ſe forme dans les parties membraneuſes, glanduleuſes, dans les os, près des tendons & des articulations.

Ce que c'eſt que l'induration.

3°. Quand les parties les plus ſubtiles de l'humeur qui forme un apoſtême ſe diſſipent, l'apoſtême ſe termine alors par induration ou endurciſſement.

Où elle eſt avantageuſe ou déſavantageuſe.

Cette terminaiſon eſt avantageuſe aux apoſtêmes du foye, de la matrice & de pluſieurs autres endroits. Elle eſt déſavantageuſe au phlegmon & à l'éréſipele.

Ses cauſes prochaines.

La cauſe prochaine de l'induration eſt l'indolence de la partie, & la diſpoſition que certaines humeurs ont à s'endurcir. En effet on remarque qu'elle arrive aux apoſtêmes ſitués dans les corps glanduleux & dans le voiſinage des articulations, parce que ces apoſtêmes ne ſont guéres

formés que de la partie blanche du sang. Au contraire on observera que les apostêmes formés dans les parties sanguines s'endurcissent rarement, parce qu'ils sont formés de la partie rouge du sang.

Eloignées. Les causes éloignées de l'induration, sont l'application induë des remedes repercussifs, résolutifs, & fondans; & l'usage des remedes spiritueux, des tentes & des bourdonnets dans les pansemens des plaies & des ulcéres.

Signes de l'induration Il y a des signes qui annoncent que l'induration pourra se faire; d'autres qui font connoître qu'elle se fait, & d'autres enfin qui nous marquent qu'elle est faite.

Qu'elle se fera. Si la tumeur est dure dès son commencement, si elle s'est formée lentement & si elle a commencé à se circonscrire, si la douleur n'est point vive, ou s'il y en a point, si il y a peu d'inflammation & de pulsation, ce sont autant de signes qui annoncent que l'induration pourra se faire.

Qu'elle se fait. La diminution de la douleur, du gonflement, de la rougeur de la pulsation, de la fiévre, & l'augmentation de la dureté de la tumeur font connoître que l'induration se fait.

Qu'elle est faite. La cessation de la douleur, de la rougeur & de la pulsation, & la circonscription de la tumeur & sa résistance au toucher marque que l'apostême est terminé par induration.

Ce que c'est que la délitescence. 4°. La délitescence est un retour subit de la matiére de l'apostême dans les vaisseaux.

4°. La délitescence est avangeuse au malade, quand la matiére rentrée dans les vaisseaux prend son cours par les urines, par les sels, ou par la transpiration, il n'arrive alors aucun accident au malade.

elle eſt déſavantageuſe quand l'humeur ſe dépoſe dans quelques parties ; mais elle l'eſt plus ou moins, ſelon que l'humeur eſt benigne ou maligne, & que les parties où elle ſe dépoſe ſont externes ou internes.

Parmi les internes il y en a certaines où il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe que dans d'autres. Par exemple il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le cerveau que dans le foye ; il eſt plus dangereux qu'elle ſe faſſe dans le foye que dans la poitrine.

Ses cauſes. Les cauſes de la déliteſcence ſont la fluidité de l'humeur, le mauvais uſage des répercuſſifs, l'expoſition de la tumeur à l'air froid, un régime mal obſervé, la fiévre, l'uſage des narcotiques, les paſſions de l'ame, &c. On peut prévenir la déliteſcence en éloignant ces cauſes autant qu'il eſt poſſible.

Ses ſignes. La diminution de la tumeur, les friſſons irréguliers, la fiévre, les douleurs dans une partie différente de celle où eſt la maladie annoncent la déliteſcence ou la métaſtaſe.

La phreneſie, l'aſſoupiſſement, l'accablement, &c. font connoître que la matiére s'eſt dépoſée dans le cerveau. La difficulté de reſpirer, la douleur de côté, &c. marquent qu'elle s'eſt faite à la poitrine.

La douleur & la tenſion de la région épigaſtrique droite, les hoquêts, les vomiſſemens, &c. font connoître qu'elle s'eſt faite au foye.

Ce que c'eſt que pourriture. 5°. La pourriture ou la mortification eſt la deſtruction des parties molles, cauſée par une entiére interruption du cours des liqueurs.

Ses différences. Les différences de la mortification ſe tirent de ſes dégrés, & de ſon caractére.

La mortification a deux dégrès ; le premier se nomme gangrene , & le second sphacele.

La gangrene. La gangrene est la mortification incomplette qui n'attaque que l'extérieur d'une partie.

La sphacele. La sphacele est une mortification complette ou parfaite , qui attaque les chairs, & pénétre jusqu'aux os de la partie qui devient insensible , sans mouvement.

La mortification se divise en deux espéces par rapport à son caractere ; l'une est seche ou lente, & l'autre est humide & prompte.

La mortification seche. La mortification seche est une destruction des parties molles ; causée par un sang appauvri & arrêté dans de petits vaisseaux.

L'humide. La mortification humide est causée par une abondance excessive des liqueurs retenues dans de petits vaisseaux.

Cause de la mortification. La cause prochaine de la mortification seche & humide est l'interruption totale du cours du sang & des esprits dans une partie.

Cette interruption est occasionnée, ou par le vice des solides, ou par celui des fluides.

Humide par le vice des solides. L'ouverture d'un principal tronc d'artére, un aneurisme , la compression faite par des bandages , ou des ligatures trop serrées , par la tête d'un os sorti de sa cavité , par une tumeur considérable au voisinage des gros vaisseaux , par le poids du corps dans de longues maladies , & par des membranes apponeurotiques enflammées qui compriment les parties qu'elles environnent ; la destruction des vaisseaux d'une partie par le feu ; les grandes contusions & les grands fracas d'os ; & l'affoiblissement du ressort des vaisseaux , comme dans l'idropisie , sont les causes de la mortification humide, qui dépendent du vice des solides.

Par celles des fluides.

L'abondance des liqueurs dans une partie, comme dans les tumeurs inflammatoires, où la tenſion & le gonflement ſont conſidérables, la douleur violente, la rougeur & la chaleur exceſſives, eſt la cauſe de la mortification humide qui vient du vice des fluides.

On peut joindre à cette cauſe la gelée qui condenſe les liqueurs, & en interrompt le cours.

Cauſe de la mortification ſeche.

La mortification ſeche a pour cauſe l'appauvriſſement du ſang, & cet appauvriſſement eſt occaſionné par quelque virus vénérien ou ſcorbutique, par l'affoibliſſement du reſſort des vaiſſeaux qui n'agiſſent point aſſez ſur les fluides, par la diſette d'alimens, par les mouvemens exceſſifs, par les paſſions de l'ame, par l'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes, & par l'application trop grande aux ſciences abſtraites. Toutes ces cauſes privent le ſang des liqueurs nourriciers, & des eſprits animaux néceſſaires pour l'entretien de l'œconomie animale, le rendent groſſier & épais, & par conſéquent peu propre à ſe filtrer & à réparer les ſubſtances perdues, & à circuler dans les plus petits vaiſſeaux des parties éloignées du cœur.

Signe de la mortification.

On diviſe les ſignes de la mortification en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics ſont diſtinguer ſon eſpéce.

Humide.

La mortification humide ſe manifeſte par une grande douleur, une tenſion & une rougeur conſidérable à la partie; par la ſéparation de l'épiderme lorſqu'on touche la peau; par des phlictaines remplies d'une ſéroſité rougeâtre. Bientôt la couleur devient pâle, & livide, & noire; le ſentiment, le mou-

vement se perdent, le membre devient pesant; la partie répand une odeur cadavereuse; il en sort une liqueur puante; un cercle semble borner la mortification, & séparer ce qui est sain d'avec ce qui est mort; enfin les muscles de la partie deviennent pâles, livides, & sans ressort : c'est alors que la mortification est à son dernier dégré, qu'on appelle sphacele.

Et seche. La mortification seche se manifeste par un grand froid à la partie qui paroît pâle & comme affaissée; l'épiderme ne se sépare point, il n'y a pas de phlictaines; le sentiment & le mouvement se perdent; il y a peu de rougeur, & s'il y en a elle est d'une très-petite étendue, & dégénere bientôt en une tache noire, qui s'étend peu à peu, enfin le pouls est languissant, dur & concentré.

Signes prognostics. Les signes prognostics de la mortification se tirent de son progrès, de son caractére, de ses causes, & de l'âge du malade.

Le sphacele est beaucoup plus fâcheux que la gangrene, & il n'y a pas d'autres remedes que l'amputation. La mortification seche est beaucoup plus fâcheuse que l'humide, & ne laisse pas grande espérance de guérison. La mortification qui vient de cause interne est toujours très-fâcheuse. Celle qui est occasionnée par une cause externe l'est beaucoup moins; enfin la mortification est presque toujours mortelle dans les vieillards.

Remarque. On voit par ce que nous venons de dire de la cause de la pourriture, qu'elle n'est pas toujours une suite des apostêmes. Nous aurions pû ne parler que de celle qui en est une terminaison, mais nous avons crû

devoir, pour éviter la longueur & les redites, traiter cette matiére en général.

§. VI.

De la Cure des Apostêmes.

En quoi consiste la cure des apostêmes.

Les apostêmes sont causez par l'abondance des fluides, qui s'amassent dans quelque partie. Il faut donc pour les guérir, empêcher que les fluides ne se portent vers les parties déja engorgées & en débarrasser ces parties.

Le régime, les médicamens & l'opération sont les moyens dont on se sert pour cet effet. Mais dans leur usage, il faut avoir égard au tems, à l'espéce & aux causes des apostêmes.

Au commencement.

Dans le commencement d'un apostême, c'est-à-dire, lorsque la matiére est encore en mouvement & contenue dans les vaisseaux, on employe les répercussifs. Mais il ne faut point les appliquer sur les tumeurs critiques, ou fort douloureuses, ou malignes, ou pestilentielles, ni sur celles qui sont causées par la crispation des vaisseaux, ou par quelque agent extérieur, ou par la pléthore du malade, ou enfin par l'épaississement ou la grossiereté de l'humeur. Car les répercussifs feroient rentrer l'humeur maligne, ou critique, ou pestilentielle, augmenteroient la douleur, la crispation des vaisseaux, & l'épaississement de l'humeur, & ne feroient aucun effet sur celles qui viendroient d'une cause externe.

Dans l'augmentation.

Dans l'augmentation, on employe les anodins & les émolliens, si l'apostême est causé par la crispation des vaisseaux ou par

la tenſion des ſolides ; & les réſolutifs ; s'il eſt formé par l'abondance des ſéroſités, ou occaſionné par la diminution du reſſort des vaiſſeaux.

Dans l'état. Dans l'état on tâche par un examen ſérieux de preſſentir qu'elle ſera la terminaiſon de l'apoſtême. Si l'apoſtême ſe diſpoſe à la réſolution, on employe les réſolutifs. S'il tend à la ſuppuration on applique des ſuppurans ſur ſon milieu, & des réſolutifs ſur ſes bords.

A la fin. Quand on reconnoît que la ſuppuration eſt faite on donne iſſue à la matiére. On fait à l'endroit où le pus eſt amaſſé une ouverture proportionnée à la quantité de la matiére : cette ouverture ſe fait avec l'inſtrument tranchant, ou avec le cautere potentiel. Lorſqu'il ne s'agit que de diviſer les tégumens & d'évacuer le pus amaſſé, comme dans les tumeurs inflammatoires, on donne la préférence à l'inſtrument tranchant. En ouvrant les tumeurs avec cet inſtrument, il faut avoir ſoin de ſuivre la recticule des fibres, des muſcles, & des plis de la peau ; d'éviter les gros vaiſſeaux, les tendons & les nerfs ; de ne pas faire ſortir toute la matiére à la fois, lorſque l'abſcès eſt conſidérable, afin que les parties puiſſent reprendre leur reſſort ; & de mondifier, d'incarner, & de cicatriſer enſuite l'ulcére, comme on le dira en parlant de la cure des ulcéres.

Dans les tumeurs où la ſuppuration eſt lente à ſe faire, par exemple, dans celles qui ſont formées par la limphe, & dans celles où l'on craint le retour de la matiére dans le ſang, c'eſt-à-dire dans les tumeurs critiques, malignes & peſtilentielles, on pré-

fére le cautére potentiel. Ce moyen eſt préferable à l'inſtrument tranchant dans ce cas, parce qu'en donnant iſſue à la matiére déja formée, il cuit & aide à former celle qui reſte, & l'empêche de rentrer dans la maſſe du ſang.

Si l'apoſtême ſe termine par induration, on y aplique les émolliens; & lorſqu'ils ont commencé à faire leur effet, on y joint les réſolutifs, mais par dégré.

S'il ſe termine par pourriture, on en empêche le progrès par des remédes ſpiritueux & par des inciſions qui ſéparent les parties mortes d'avec celles qui ſont vivantes.

Enfin, s'il ſe termine par déliteſcence, on examine les accidens dont elle eſt ſuivie, & l'on ſuit les indications qui ſe preſentent. On applique ſur la tumeur les remédes ſupuratifs les plus forts pour attirer & fixer l'humeur dans la partie, & pour empêcher qu'elle rentre dans la maſſe du ſang.

Remedes intérieurs.

Pendant qu'on applique ſur la partie où s'eſt formé l'apoſtême, des remédes topiques propres à la débarraſſer de la quantité d'humeur qui s'y eſt amaſſé, on diminue le volume de cette humeur, & on en change la déterminaiſon par un régime de vivre convenable; par les ſaignées, & par les remédes évacuans, les ſang-ſuës, les veſſicatoires, les ventouſes, les ſétons, les cautéres. Mais il faut avoir auparavant préparé l'humeur à ce changement & à l'évacuation, par des remédes altérans, qui la délayent, la diviſent, l'attenuent, & la fondent.

Ce que produit ce régime.

Le régime que l'on preſcrit, ſoit par rapport à la qualité, ſoit par rapport à la quantité des alimens, diminue la mauvai-

ſe qualité & l'abondance des liqueurs, & contribue par-là à la guériſon des apoſtêmes.

La ſaignée. La ſaignée deſemplit les vaiſſeaux, détourne le ſang de ſe porter à la partie, rappelle dans les grands vaiſſeaux les humeurs engorgées dans les capilaires, diminue la partie rouge & augmente la partie blanche du ſang. Elle eſt par conſéquent fort utile dans la cure des apoſtêmes chauds.

Tems d'employer les évacuans. Les évacuans ne doivent être employez qu'à la fin des apoſtêmes chauds, lorſqu'on les employe dans les apoſtêmes froids, on doit avoir auparavant préparé & diſpoſé l'humeur par les délayans & par les attenuans.

Entre les évacuans, les purgatifs, les diuretiques, & les ſudorifiques ſont ceux dont on fait un plus fréquent uſage. Pour ſe déterminer ſur le choix de ces trois eſpéces de remédes, on examine qu'elle voie l'humeur eſt diſpoſée à prendre.

Eſpéce d'apoſtêmes qu'il faut amener à ſuppuration. Lorſque l'apoſtême eſt accompagné d'une douleur très-vive, il faut commencer par remédier à ce ſimptôme en faiſant prendre intérieurement des calmans, & en appliquant ſur l'apoſtême des anodins.

Eſpece qu'il faut réſoudre. *Ce qu'il faut faire à ceux qui viennent de quelque ſuppreſſion.* Il faut amener à ſuppuration les apoſtêmes accompagnez de fiévres malignes ou peſtilentielles, & ceux qui ſont les ſuites de ces maladies. Il faut tenter la réſolution de ceux qui ſont cauſés par un virus vérolique, ſcrophuleux ou ſcorbutique & emploïer pendant ce tems les ſpécifiques propres à détruire ces eſpéces de virus. Quant aux apoſtêmes qui viennent de la ſuppreſſion de quelque évacuation ordinaire, par exemple, des hémorrhoïdes, des lochies, des menſtrues, d'un

d'un ſaignement de nez périodique, &c. Il faut pour les guérir rétablir ces évacuations, ou y ſuppléer par quelqu'autre évacuation qu'on procure par les purgatifs, les ſang-ſuës, les veſſicatoires, les cautéres, &c.

§. VII.

Des Apoſtêmes en particulier.

Nous ne parlerons point ici de tous les apoſtêmes, mais ſeulement de quatre qui ſont les plus fréquens. Ces quatre ſont l'éréſipele, le phlegmon, l'œdeme & le ſchirre.

Ce que c'eſt qu'éréſipele.

1°. L'éréſipele eſt une legére tumeur de la peau avec inflammation & douleur médiocre, & pongitive ou piquante.

Les Auteurs ont donné différens noms à cette eſpéce de maladie; ils l'ont appellé, roſe, feu ſacré, & feu S. Antoine.

Différence des éréſipeles.

L'Eréſipele eſt diſtingué en ſimple & en compliqué, en malin & benin, en fixe & en ambulant, en ſimptômatique & en périodique. La ſuperficie de la peau peut être aux uns & aux autres unie & reluiſante ou boutonnée; dans ce dernier cas l'éréſipele s'apelle miliaire.

Le ſimple ou benin eſt celui dont la cauſe eſt legére & extérieure, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident conſidérable.

Le compliqué eſt celui qui ſe trouve joint avec un phlegmon, ou avec un œdeme ou avec un ſchirre. On appelle cette tumeur éréſipele, parce qu'elle eſt plus éréſipele que tout autre apoſtême; cependant pour déſigner ſa complication, on l'appelle éréſipele phlegmoneux ou éréſipele œdemateux, ou éréſipelle ſchirreux.

V.

Le malin est celui qui est occasionné par une cause maligne, comme la fiévre maligne.

L'éréſipele fixe est celui qui ne change point de place.

L'ambulant est celui qui va d'une partie à l'autre.

Le Simptômatique est celui qui dépend du vice d'une partie.

Le périodique est celui qui revient de tems en tems. Les personnes d'un tempérament bilieux y sont fort sujettes.

L'éréſipele miliaire est celui comme on l'a dit, où la peau est boutonnée. On croit qu'il provient de la limphe, qui ayant détaché l'épiderme de la peau, soit par son âcreté, soit par son abondance, s'est épanchée entre la peau & l'épiderme, & forme sur la surface de la peau de petites élévations plus ou moins considérables.

Cause de l'éréſipele. La cause prochaine de l'éréſipele, suivant l'opinion des modernes, est le passage des globules rouges du sang dans les vaisseaux limphatiques de la peau, sur-tout dans ceux qui composent le lacis limphatique. Ainsi la peau est le siége de cette maladie.

Causes éloignées. Les causes éloignées se divisent en internes & en externes.

Internes. Les causes internes sont, 1°. un sang chargé d'une humeur âcre, & subtile, provenante de la bile, de l'humeur de la transpiration, ou de celle de la sueur. 2°. L'irritation des fibres de la peau, soit qu'elle vienne de l'âcreté de la limphe, soit qu'elle ait été occasionnée par quelque chose extérieure.

Externes. Les causes externes sont la compression des vaisseaux de la peau, l'attouchement

de quelque corps très-chaud ou très-froid, celui des inſectes, l'application des huiles ou des emplâtres, l'ardeur du ſoleil, & du feu, le mauvais régime de vivre, la ſuppreſſion de quelque évacuation périodique, les exercices violens, les excoriations de la peau, &c.

Ses tems. Dans le commencement de l'éréſipele, les parties globuleuſes du ſang commencent à paſſer dans les vaiſſeaux limphatiques, & comme il y en paſſe peu d'abord, la peau eſt alors médiocrement rouge, & très-peu élevée ſans circonſcription; la rougeur s'évanouit lorſqu'on la preſſe, & revient promptement dès qu'on ceſſe de la preſſer. La maladie eſt alors appellée phlogoſe. Quand la cauſe eſt legére la réſolution s'en fait promptement.

Dans l'augmentation, le ſang ſe trouve en plus grande quantité dans les vaiſſeaux limphatiques; l'engorgement, la rougeur, l'élévation de la peau & les autres ſimptômes paroiſſent par conſéquent plus ſenſibles.

Dans l'état, les ſimptômes ſont dans leurs plus grandes forces.

A la fin ou déclinaiſon, les ſimptômes commencent à diminuer, parce que l'humeur étant aſſez attenuée, & délayée ſe diſſipe peu à peu par la voye de la circulation, ou par les pores. La ſuperficie de la peau reprend peu à peu ſa couleur naturelle, & il s'y forme des écailles farineuſes.

Terminaiſon de l'éréſipele. La réſolution n'eſt pas la ſeule terminaiſon de l'éréſipele, il ſe termine encore par quelques-unes de celles dont nous avons parlé. Nous dirons ſeulement que la pulſation qui ſurvient à l'éréſipele y annonce la ſuppuration.

Signes de l'éréſipele. Les ſignes de l'éréſipele ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpéce.

Le diagnoſtic. La rougeur de la peau tirant ſur la couleur d'orange & ſur celle de roſe, & qui s'évanouit lorſqu'on la comprime avec le doigt, & revient dès qu'on ceſſe de la comprimer ; l'élévation legére de la peau ; la chaleur brûlante, la douleur piquante & la fiévre ſont les ſignes par leſquels on connoît en général l'éréſipele, à quoi on doit ajouter qu'il n'y a ni tenſion, ni circonſcription à la tumeur.

Tous ces ſignes ou une partie ſe rencontrent dans l'éréſipele ſimple ou benin.

Les ſignes de l'éréſipele compliqué ſont ceux que nous venons de rapporter, & ceux des apoſtêmes avec leſquels il eſt joint. Nous ne raporterons point ici ces derniers, parce que nous en parlerons ailleurs.

Une fiévre conſidérable, des veilles, des agitations, le délire ſont les ſimptômes qui accompagnent l'éréſipele malin.

La définition de l'éréſipele fixe, ambulant & miliaire, font aſſez connoître les ſignes auſquels on peut les apercevoir.

Le pronoſtic. Le pronoſtic de l'éréſipele ſe tire de ſon eſpéce, de ſa cauſe, de la partie qu'il attaque & des accidens.

L'éréſipele fixe, le ſimptomatique & le ſimple, ſont moins fâcheux que le compoſé.

Le malin, l'ambulant, & le périodique dont la cauſe eſt interne ſont très-dangereux.

Celui qui arrive aux parties externes eſt moins fâcheux que celui qui vient aux internes. Celui qui vient aux parties tendi-

neuses, membraneuses & aponéurotiques, & aux endroits des articulations est plus dangereux que celui qui arrive aux autres parties.

Celui qui attaque la tête ou le col est fort à craindre, à cause de l'engorgement des vaisseaux extérieurs, qui ont une communication intime avec les intérieurs ; delà embarras & engorgement dans les parties intérieures.

Celui qui est accompagné de douleur violente, de fiévre considérable, d'agitation, de veille, de délire, & de dévoyement est beaucoup plus fâcheux que celui qui est sans aucun de ces accidens.

Cure de l'éréсipele.

L'érésipele, comme on l'a dit, est formé par la partie rouge du sang qui a passé dans les vaisseaux limphatiques de la peau. On doit donc, suivant les principes généraux, empêcher le sang de se porter à cette partie, & dissiper celui qui y est entré. Mais il faut pour réüssir avoir égard aux différences de cette maladie, à ses causes & à ses tems.

Simple & benin.

L'érésipele simple, benin & occasionné par une cause extérieure, ou legére, se dissipe assez promptement. On y applique des compresses trempées dans de l'eau & une cinquiéme partie d'eau-de-vie : on bassine souvent la partie avec le même reméde, on saigne une fois ou deux le malade, on lui tient le ventre libre par quelques lavemens & ceci suffit ordinairement pour sa guérison.

Et des autres érésipeles dans le premier tems.

On employe les mêmes moyens pour les autres espéces d'érésipele qui sont encore dans le premier tems.

Dans l'augmentation.

Dans l'augmentation, c'est-à-dire lorsque l'engorgement, & l'embarras des vaisseaux

ſe trouvent plus conſidérables, rien ne convient mieux que l'eau de fleurs du ſureau mêlée avec une quatriéme partie d'eau-de-vie. On en baſſine la partie malade & on y applique des compreſſes imbues de cette eau, qui eſt en même-tems réſolutive & anodine, & que l'eau de-vie rend plus pénétrante qu'elle ne l'eſt par elle-même.

Dans l'état. Dans l'état, c'eſt-à-dire, lorſque l'éréſipele eſt à ſon dernier degré & que les douleurs ſont plus vives, on y applique de trois heures en trois heures un cataplâme anodin, & on a ſoin à chaque fois qu'on le change de laver la partie avec la fomentation dont on vient de parler.

Lorſqu'ils ſe terminent par ſuppuration. Ces topiques aidez des autres remédes, dont on parlera bientôt, diſſipent aſſez ſouvent l'éréſipele, mais quelquefois il ne l'empêche pas de ſe terminer par ſuppuration, ou par mortification. Dans ce premier cas, ce ne ſont ordinairement que deux ou trois endroits, qui n'ayant pû ſe réſoudre ſuppurent. On y applique un peu de ſuppuratif ou d'onguent de la mere, pour accélérer la ſuppuration, & on met ſur le reſte de la tumeur un cataplâme anodin. Lorſque le pus eſt fait, on lui donne iſſue en faiſant une ouverture avec la lancette, & on panſe l'inciſion avec une emplâtre d'onguent de la mere.

Ou par mortification. Dans le ſecond cas on applique des ſpiritueux au lieu d'anodins & de réſolutifs, & ſi ces remédes n'arrêtent pas le progrés de la mortification, on fait des ſcarifications pour dégorger la partie & faire pénétrer les remédes. On panſe d'abord ces ouvertures avec le digeſtif animé; & lorſque la pourriture eſt tombée, on déterge, on mondifie & on cicatriſe

l'ulcére de la maniére qu'on dira en parlant des ulcéres.

Mauvais effets des médicamens gras.

Il faut obſerver ici que les médicamens gras & onctueux ne conviennent point à l'éréſipele, parce qu'ils relâchent les vaiſſeaux & par conſéquent les empêchent de réſiſter à l'impétuoſité des liqueurs qui ſe portent à la partie, & qu'outre cela ils bouchent les pores, & empêchent par conſéquent la tranſpiration.

Remedes intérieur.

Pour aider les remédes topiques à faire leur effet, il faut diminuer la quantité du ſang, le détourner de ſe porter à la partie, & appaiſer les ſimptômes par des ſaignées évacuatives & révulſives, & par des remédes délayans, calmans & évacuans.

Dans quel cas il faut ſaigner.

Lorſque la fiévre eſt conſidérable & que l'éréſipele eſt malin, les ſaignées doivent être fréquentes, mais à proportion de la conſtitution du malade, & de la violence des ſimptômes.

Effets de la ſaignée.

Des délayans.

Des calmans.

Les ſaignées diminuent l'effervеſcence du ſang, le détournent de la partie malade, & préviennent la rupture des vaiſſeaux. Les délayans donnent aux humeurs plus de fluidité, & lavent le ſang, les calmans apaiſent la douleur & tempérent les ſimptômes.

Des évacuans.

Pour évacuer les humeurs, on employe les diaphoretiques, & les purgatifs. Les diaphoretiques rétabliſſent la tranſpiration ſupprimée, & conviennent par conſéquent aux éréſipeles occaſionnés par la ſuppreſſion de la tranſpiration. Les purgatifs déterminent les humeurs à prendre leur cours par l'anus & conviennent par conſéquent aux éréſipeles occaſionnez par l'abondance de certaines humeurs, par exemple, par une humeur bilieuſe qui enflamme le ſang &

le détermine à passer dans les vaisseaux limphatiques.

Phlegmon, ce que c'est. 2°. Le phlegmon est une tumeur inflammatoire, dure, élevée, circonscripte, accompagnée de douleur & de pulsation, & qui s'étend autant en largeur qu'en profondeur.

Ses différences. On le divise en simple ou vrai, & en compliqué ou faux. Le phlegmon simple ou vrai, est celui qui n'est point joint avec aucun autre apostême. Le compliqué ou faux, est celui qui se trouve joint avec un éréſipele, avec un œdeme, ou avec un schirre. Auquel cas il s'appelle, phlegmon éréſipélateux, phlegmon œdemateux, ou phlegmon schirreux.

Ses causes prochaines. La cause prochaine du phlegmon est l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires sanguins de la peau, dans ceux du tissu cellulaire de la graisse, & même dans ceux des chairs, & son passage dans les vaisseaux limphatiques de ces mêmes parties.

Eloignées *Les internes.* Les causes éloignées se divisent en internes & en externes.

L'abondance du sang, sa trop grande raréfaction, & sa grande agitation, qui dilatent les vaisseaux capillaires sanguins & les embouchures des vaisseaux limphatiques dans lesquels il s'introduit, sont les causes internes.

Les externes. Les coups, les chûtes, les exercices violens capables de troubler le cours des liqueurs, le mauvais régime de vivre, la brulûre, l'ardeur du soleil, le grand froid, certaines douleurs comme celles des dents, &c. sont les causes externes.

Ses tems. Dans le commencement du phlegmon l'engorgement

l'engorgement des vaiſſeaux eſt leger, & les ſimptômes ne ſont pas par conſéquent conſidérables. Dans l'augmentation, cet engorgement devient plus grand, & ces ſimptômes ſont à leurs derniers dégrés.

A la fin ſi les liqueurs ont été ſuffiſamment atténuées, délayées, évacuées, & détournées à propos, la réſolution; qui eſt ſa terminaiſon naturelle ſe fait, & les ſimptômes diminuent alors peu à peu.

Terminaiſon du phlegmon. Outre cette eſpéce de terminaiſon, le phlegmon peut encore, ſelon des circonſtances particulieres ſe terminer par quelques-unes de celles dont nous avons parlé au ſujet des apoſtêmes en général.

Les ſignes. Les ſignes du phlegmon ſe diviſent en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer ſon eſpéce.

Du phlegmon ſimple. On connoît le phlegmon ſimple ou vrai à la rougeur, à la chaleur, à la circonſcription, à la tenſion & à la dureté de la tumeur, à la douleur, à la pulſation, à la fiévre & à l'inſomnie. Lorſqu'on applique le doigt ſur la tumeur; la rougeur ne s'évanouit pas, & ne revient pas comme dans l'éréſipele.

Composé. Les ſignes de phlegmon compliqué ou faux, ſont outre ceux du phlegmon ſimple, ceux de l'apoſtême avec lequel il eſt joint.

Les ſignes prognoſtics. Les ſignes prognoſtics ſe tirent de la partie qu'il attaque, des cauſes qui l'ont produit, & des accidens. Celui qui vient aux parties internes eſt plus fâcheux que celui qui arrive à l'extérieur. Le phlemon qui attaque les parties charnues eſt moins fâcheux que celui qui vient autour des arti-

culations, auprès des ligamens, des tendons & des gros vaiſſeaux. Celui qui vient de cauſe interne eſt plus fâcheux que celui qui vient de cauſe externe. Celui qui eſt accompagné de grande douleur, de fiévre, d'inſomnie & de dévoyement, eſt plus fâcheux que celui où ces accidensne ſe rencontrent pas.

Le furoncle, l'anthrax & le charbon, ce que c'eſt.

Le furoncle qu'on nomme vulgairement cloux, l'anthrax, & le charbon, ſont des eſpéces de phlegmon, qui ne différent du vrai qu'en ce que dans le furoncle & l'anthrax, les cellules des graiſſes s'abcedent chacune dans leur particulier, au lieu que dans le phlegmon il n'y a qu'un ſeul foyer où la matiére ſe ramaſſe. Le charbon n'eſt que le furoncle ou l'enthrax tombé en pourriture.

Cure du Phlegmon.

Pour guérit le phlegmon, il faut procurer la réſolution de l'humeur arrêtée dans la partie, & prévenir la rupture des vaiſſeaux.

Au commencement.

Dans le commencement, on applique les anodins pour calmer la douleur, pour relâcher les vaiſſeaux, & pour diſpoſer la partie à l'action des réſolutifs.

Dans l'augmentation.

Dans l'augmentation, c'eſt-à-dire, lorſque l'engorgement & la tenſion ſont plus conſidérables, on ajoute aux anodins les réſolutifs legers, tels que le ſaffran, l'huile de lys, de camomille, &c.

Dans l'état.

Dans l'état, on examine de quelle maniere la tumeur veut ſe terminer. Quand elle ſe diſpoſe à la réſolution, on augmente les réſolutifs à meſure que la douleur diminue, & enſuite on les applique ſeuls. Quand le phlegmon ſe diſpoſe à la ſuppuration, on applique les ſuppurans ſur

le centre de la tumeur qui eſt le lieu le plus engorgé, & on met ſur les bords les anodins, & les réſolutifs. Lorſque le pus eſt formé on ouvre la tumeur avec un inſtrument tranchant en obſervant les regles générales que nous avons donné au ſujet des inciſions.

Quand le phlegmon ſe diſpoſe à l'induration, on y applique les émolliens.

Quand il ſe diſpoſe à la pourriture, on y met des remedes capables de s'y oppoſer ; tels que les ſpiritueux, l'onguent de ſtirax, l'œgiptiac, & l'on fait des inciſions qui en dégorgeant la partie, empêchent le progrès de la mortification, & facilitent la pénétration des remedes.

Pour prévenir la rupture des vaiſſeaux ; ſurtout lorſque la pléthore eſt la cauſe du phlegmon, il faut déſemplir par des ſaignées plus ou moins fréquentes, à proportion de la violence des ſymptômes & de la conſtitution du malade. En déſempliſſant promptement les vaiſſeaux, on diminue non-ſeulement la tumeur & la tenſion, mais encore la douleur. Pour donner de la fluidité aux humeurs, on fait prendre au malade des délayans, & on le fait boire beaucoup. On a ſoin de lui tenir le ventre libre par des lavemens.

Oedeme ce que c'eſt.

3°. L'œdeme eſt une tumeur molle, blanche, ſans douleur, & qui ne réſiſte point au toucher.

Ses différences.

On diviſe l'œdeme en ſimple & en compliqué, en primitif & en conſécutif, en particulier & en univerſel.

Le ſimple eſt celui qni eſt formé par la ſéroſité ſeule, & qui n'eſt accompagné d'aucun accident, ni d'autre eſpéce de tu-

meur. Le compliqué est celui qui est join avec un éréfipele, un phlegmon ou un schirre, auquel cas il s'appele œdeme éréfipélateux, œdeme phlegmoneux, ou œdeme schirreux. L'œdeme primitif est celui qui arrive sans qu'aucune autre indisposition l'ait précedé. Le consécutif est celui qui est causé par une autre maladie : telle que l'enflure des pieds, causée par l'ascite, & celle des mains causée par l'hydropisie de poitrine. Le particlier est celui qui arrive à une ou à plusieurs parties. L'universel est celui qui occupe toute l'étendue du corps.

Causes prochaines. La cause prochaine de l'œdeme est l'abondance de la sérosité dans les vaisseaux limphatiques, ou son infiltration dans tout le tissu cellulaire de la peau.

Eloignées Les causes éloignées se divisent en internes en & externes.

Internes. L'abondance de la sérosité, la lenteur de la circulation du sang, & l'affoiblissement du ressort des vaisseaux sont les causes internes. La lenteur de la circulation est causée par l'épaississement du sang, par sa dissolution ou par la compression des vaisseaux qui empêche le cours facile des liqueurs.

Cette compression peut venir d'un enfant dans la matrice, d'une tumeur au voisinage des vaisseaux d'une obstruction au bas ventre ou aux glandes conglobées. L'affoiblissement du ressort des vaisseaux est la suite de quelque tumeur, de quelque grande maladie, d'une hémorrhagie considérable, de trop fréquentes saignées, & en général de toutes les choses qui peuvent donner l'avantage à la partie blanche du sang de la partie rouge.

Externes. L'humidité des endroits qu'on a habité,

une vie sédentaire, un air trop froid & trop humide, le grand sommeil, les grandes veilles, l'usage des alimens visqueux & glutineux, & des boissons ou trop aqueuses ou trop spiritueuses, la tristesse, &c. sont les causes externes de l'œdeme.

Le commencement. Les vaisseaux limphatiques ne sont dans le commencement de l'œdeme qu'un peu plus remplis de sérosité que dans l'état naturel, & l'impression faite sur la partie avec le doigt s'évanouit assez promptement, parce que la limphe est encore libre dans les vaisseaux & qu'elle ne les a pas encore trop dilatés.

L'augmentation. Dans l'augmentation, la sérosité est en plus grande quantité dans les vaisseaux limphatiques & l'impression faite avec le doigt demeure plus long-tems dans l'un & l'autre tems, l'œdeme se dissipe pendant le sommeil pourvû que la situation favorise le retour de la partie blanche du sang, & que d'ailleurs il n'y ait pas d'obstacles qui retiennent cette liqueur.

L'état. Dans l'état, les vaisseaux sont extrêmement distendus & souvent crevés, de sorte que la limphe s'infiltre dans le tissu cellulaire de la peau, & la distend, de maniére qu'elle la rend reluisante. L'impression faite avec le doigt se dissipe très-difficilement, ce qui marque le peu de mouvement de l'humeur.

La fin. A la fin la résolution qui est la terminaison la plus ordinaire & la plus avantageuse se fait, les simptômes disparoissent alors peu à peu, & la partie devient ridée.

Ses terminaisons. L'œdeme au lieu de se résoudre se termine quelquefois par suppuration ou par pourriture, & quelquefois, mais très-rarement

par induration & par délitefcence.

Signes. Les fignes de l'œdeme fe divifent en diagnoftics & en prognoftics.

Les diagnoftics font connoître fon efpéce.

Du fimple. La moleffe de la tumeur, fa blancheur; fon peu de réfiftance au toucher, la facilité avec laquelle elle retient & conferve l'impreffion des doigts, la pefanteur de la partie, la tenfion de la peau qui devient luifante, & l'abfence de la douleur, font les fignes de l'œdeme fimple.

Du compliqué. Les fignes de l'œdeme compliqué, font outre ceux du fimple, ceux de l'apoftême avec lequel il eft joint.

Du primitif, &c. La définition de l'œdeme primitif, du confécutif, du particulier & de l'univerfel fait affez connoitre quels en peuvent être les fignes.

Prognoftics. Le prognoftic fe tire des caufes de l'œdeme, de l'âge du malade, de fes tems & de fa terminaifon. Celui qui vient de caufe interne, eft plus à craindre que celui qui vient de caufe externe. Celui qui arrive aux vieillards eft plus fâcheux que celui qui attaque les jeunes gens, celui qui eft dans fon commencement, & dans fon augmentation, eft moins fâcheux que celui qui eft dans fon état.

Celui qui fuppure eft plus mauvais que celui qui fe termine par réfolution.

Cure de l'œdeme. On guérit l'œdeme en rétabliffant le reffort des vaiffeaux, en évacuant la férofité dont la partie eft innondée, ou en lui rendant fon mouvement, & en empêchant qu'il ne s'y en amaffe davantage. Il faut dans la cure de cette maladie avoir égard à fes caufes & à fes tems.

Au commencement. Lorfqu'elle dépend de quelqu'autre ma-

ladie, ce n'est qu'en détruisant cette cause qu'on peut guérir l'œdeme qui en est l'effet.

Dans le commencement de l'œdeme primitif, on employe les remedes propres à rétablir le ressort des vaisseaux, & le mouvement de la sérosité ; tels que l'eau de chaux animée d'un peu d'eau-de-vie dans laquelle on trempe des compresses.

Dans l'augmentation.

Dans l'augmentation on se sert de vin aromatique, dans lequel on aura fait fondre du sel armoniac, de lessive de cendres de serment, ou de cataplasme fait avec des feüilles de sureau, d'yeble ou de persicaire.

Remedes intérieurs.

Cependant on fera observer au malade un régime, mais moins sévére que dans le phlegmon & l'érésipele. Pour évacuer la sérosité superfluë, on purge le malade avec les remedes hidragogues, & on lui fait prendre des apéritifs, si l'humeur est disposée à prendre son cours par la voye des urines, ou des sudorifiques, si elle paroit disposée à sortir par les pores de la peau.

Comme le ressort des vaisseaux est affoibli dans cette maladie, la crainte de l'affoiblir encore davantage fait qu'on ne saigne point à moins que l'œdeme ne vienne d'une trop grande plénitude de vaisseaux, ou qu'il ne soit accompagné d'inflammation. Quand la sérosité est épanchée, on lui donne une issuë par des scarifications qui pénétrent d'environ deux lignes dans le corps graisseux.

Ce que c'est que le schirre.

4°. Le schirre est une tumeur, dure, indolente, circonscripte, sans douleur, sans chaleur, & sans changement de couleur à la peau.

Les differences du schirre.

On distingue le schirre en simple, en

composé & en compliqué ; en primitif & en consécutif. Le simple est celui qui n'est joint à aucun autre apostême & dont aucun virus n'est la cause. Le composé est celui qui est joint avec un éréſipele, ou un phlegmon, ou un œdeme : on l'appelle schirre éréſipelateux, schirre phlegmoneux, ou schirre œdemateux. Le compliqué est celui qui est entretenu par un vice particulier ou scrophuleux, ou scorbutique, ou vérolique, ou cancéreux. Le primitif est celui qui en se formant, a pris le caractére de schirre. Le consécutif n'est que la terminaison de quelqu'autre apostême. Le primitif & le consécutif peuvent être simples, ou composés, ou compliqués.

Ses causes prochaines. Les glandes sont ordinairement le siége du schirre ; & la limphe trop épaisse, trop visqueuse & arrêtée dans les vaisseaux de ces corps en est la cause prochaine.

Causes éloignées. L'épaississement, la viscosité & le séjour de cette liqueur dans les glandes sont occasionnés par des causes éloignées *Internes.* internes ou externes. La pléthore & toutes les maladies qui peuvent épaissir la limphe, comme les différens virus vénériens, scrophuleux, scorbutique ou cancéreux sont les causes internes, ausquelles on peut joindre un tempérament mélancolique dans lequel les humeurs sont disposées à s'épaissir. L'usage des eaux bourbeuses & croupies, & celui des alimens grossiers, austéres, ou trop acides capables de fournir un chile de même qualité ; les chûtes ; les coups & la compression sur les corps glanduleux, & en général tout ce qui peut affoiblir le ressort des vaisseaux de ces parties ; un air trop chaud qui dissipe les parties les plus fluides

de la lymphe, ou un air trop froid qui la condenſe & retrécit le diametre des vaiſſeaux, le chagrin, la triſteſſe, &c. ſont les cauſes externes.

Ses tems. Dans le commencement du ſchirre l'engorgement eſt leger, & par conſéquent la tumeur n'eſt pas fort dure. On l'appelle alors gonflement de la glande. Dans l'augmentation, l'engorgement & l'obſtruction ſont plus conſidérable & la tumeur eſt plus dure, dans l'état l'engorgement & l'obſtruction de la glande, & par conſéquent la dureté de la tumeur, ſont à leur dernier degré. Quant à la fin du ſchirre, la réſolution eſt la terminaiſon la plus avantageuſe, mais elle n'arrive point lorſque l'engorgement & l'obſtruction ont été ſi conſidérables que les vaiſſeaux ont perdu leur reſſort & ſe ſont confondus avec la lymphe épaiſſie. Dans le ſchirre ſimple, quand l'humeur obſtruée s'échauffe & ſe met en mouvement par quelque cauſe que ce ſoit, le ſchirre ſuppure en partie ou totalement. En ce cas il prend différens noms ſuivant la qualité du pus formé. Si le pus reſſemble à de la bouillie, on appelle la tumeur Atherome; s'il reſſemble à du ſuif, elle prend le nom de Stéatome; s'il reſſemble à du miel, on la nomme meliceris. Le ſchirre lorſqu'il eſt fort gros; ſe termine quelquefois par pourriture.

Signes diagnoſtics. On diviſe les ſignes du ſchirre en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics font diſtinguer les différentes eſpéces de ſchirre.

La dureté, l'indolence, & la circonſcription de la tumeur, l'abſcence de la douleur, & de la chaleur, & la couleur de la peau

dans ſon état naturel, ſont les ſignes du ſchirre ſimple. Ces mêmes ſignes joints à ceux d'un autre apoſtême, font connoître le ſchirre compoſé. La complication du ſchirre ſe manifeſte par les ſimptômes qui caractériſent les virus qui peuvent en être la cauſe, & dont on parlera en traitant des ulcéres. La définition du ſchirre primitif & celle du conſécutif, ſuffiſent pour les faire diſtinguer.

Prognoſtics. Le prognoſtic du ſchirre ſe tire de ſes cauſes, de ſes terminaiſons, & de la partie où il ſe trouve. Celui qui ſurvient à la ſuite de quelque évacuation ſupprimée, ou dont un virus eſt la cauſe, eſt plus à craindre que celui qui ſurvient à la ſuite d'un coup ou d'une chûte. Celui qui ſuppure ou qui devient cancéreux eſt beaucoup plus mauvais que celui qui s'endurcit. Celui qui ſe trouve aux parties internes eſt plus dangereux que celui qui affecte les parties externes.

Cure du ſchirre. Le ſchirre eſt formé par une humeur épaiſſe, viſqueuſe, retenuë & engorgée dans les vaiſſeaux. Ainſi pour guérir cette maladie, il faut délayer, atténuer cette humeur, & lui rendre ſa fluidité, de maniére qu'elle puiſſe rentrer dans les voïes de la circulation ou ſortir par les pores.

Au commencement. Dans le commencement du ſchirre ſimple & primitif, c'eſt-à-dire, lorſque la glande n'eſt que gonflée, on applique ſur la tumeur les réſolutifs & les émolliens en même-tems, parce qu'alors l'épaiſſiſſement & l'engorgement de l'humeur ne ſont point conſidérables, & qu'en augmentant un peu ſon mouvement, elle rentre aiſément dans les voyes de la circulation, ou ſort par ſes

pores. On met donc ſur la tumeur des cataplaſmes anodins, auſquels on mêle le ſaffran, l'huile le lys, de camomille ou de vers. Pour faciliter la réſolution on ſaigne le malade à proportion de la plénitude de ſes vaiſſeaux.

Dans l'augmentation & dans l'état.

Dans l'augmentation, & dans l'état du ſchirre, c'eſt-à-dire, lorſque l'obſtruction de la glande eſt conſidérable, que l'humeur eſt très-épaiſſe, & très-viſqueuſe, & par conſéquent la tumeur très-dure, on employe d'abord les émolliens ſeuls, & on fait prendre au malade intérieurement des délayans, on lui preſcrit un régime de vivre, mais moins exact que dans l'éréſipele & dans le phlegmon.

Quand les émolliens ont diſpoſé la tumeur à ſe réſoudre, on ajoûte à ces médicamens les éſolutifs; l'on diminue enſuite la doſe des émolliens, mais peu à peu, & l'on augmente celle des réſolutifs; enfin l'on vient par dégrés à n'employer que les réſolutifs ſeuls & les plus forts, tels que l'emplâtre de Diachilum, de Diabotanum, de Ciguë, de Savon, de Vigo cum Mercurio, &c.

Remedes intérieurs.

Cependant on fait prendre intérieurement au malade les remedes qui diviſent, atténuent & fondent l'humeur, & on le purge de tems en tems pour évacuer la portion de l'humeur qui a été fonduë.

Ce qu'il faut faire dans ſes différentes terminaiſons.

Si le ſchirre ſe détermine à la ſuppuration, on applique ſur le centre de la tumeur les ſuppurans, & ſur les bords les réſolutifs. Il ne faut pas ſe preſſer d'ouvrir ces ſortes de tumeurs dès qu'on y ſent de la fluctuation. Il faut s'aſſurer auparavant qu'elles ſont parfaitement fonduës; ce qui

ne peut ſe faire qu'au bout d'un tems aſſez long, parce que l'humeur qui les forme eſt comme on l'a dit, fort épaiſſe & fort viſqueuſe, & par conſéquent fort difficile à mettre en mouvement. On préfére pour ouvrir ces eſpéces de tumeurs le cautere à l'inſtrument tranchant.

Quand le ſchirre paroît vouloir ſe déterminer par la pourriture, on s'y oppoſe en y appliquant les remedes ſpiritueux, ſi la tumeur eſt proche les tendons, des articles & le dans voiſinage des gros vaiſſeaux; mais ſi elle en eſt éloignée, petite & étroite, à ſa baſe on employe les ſuppurans pour accélérer la pourriture, & l'on met à ſes environs des ſpiritueux pour ſervir de deffenſifs & empêcher que la pourriture, ne s'étende au-delà.

Le ſchirre, malgré les remedes, reſte quelquefois dans un même état de dureté & de groſſeur ſans changer de caractére. Dans ce cas, s'il ne gêne aucune action, il faut le laiſſer; on a vû des perſonnes en porter toute leur vie. Mais il faut l'extirper avec l'inſtrument tranchant lorſqu'il augmente & qu'il change de caractére, c'eſt-à-dire, qu'il devient douloureux; lorſqu'il eſt la ſuite de quelque évacuation périodique ſupprimée, ou qu'il gêne quelque action.

Quant aux ſchirres compoſés & compliqués les remedes topiques ne peuvent les détruire ſi l'on n'emploie en même-tems tous ceux qui conviennent à la maladie; ou au vice dont ils ſont compoſés ou compliqués.

CHAPITRE II.

Des Tumeurs faites par le déplacement des parties molles.

LES parties molles, en ſe déplaçant par quelque cauſe que ce ſoit, forment des Tumeurs de différentes eſpéces, qui prennent différens noms ſelon la différence des parties déplacées. Les unes s'appellent Hernies; les autres chûtes ou renverſement de matrice; d'autres chûtes du vagin, chûtes du rectum, &c. Nous nous contenterons de parler des Hernies en général, parce que cette eſpéce de maladie eſt la plus commune de celles qui arrivent par le déplacement des parties molles.

Des Hernies.

Quoique le mot de Hernie ſelon ſon origine grec, ſignifie toute tumeur qui incommode, on le reſtreint cependant à ſignifier l'iſſue de quelque partie hors du ventre, c'eſt ce que les François appellent Deſcente, & les Latins Ramex ou Ruptura.

Hernie, ce que c'eſt.

Hernie ou Deſcente eſt une tumeur contre nature produite par le déplacement de quelques-unes des parties molles qui ſont contenues dans la capacité du bas ventre.

La ſtructure des parties du bas ventre, les différences des Hernies, leurs cauſes, leurs ſignes & leur cure ſont cinq choſes que nous allons expoſer pour donner une idée générale des Hernies.

§. I.

Structures des parties.

Ce qu'on doit examiner par rapport aux parties contenuës, Par rapport aux parties contenantes.

Des parties qui peuvent être interressées dans les Hernies, les unes sont contenantes & les autres contenues. On doit examiner particuliérement par raport à celles-ci leurs attaches plus ou moins mobiles, leur situation, leur connexion avec les autres parties, leur disposition à s'étendre & à s'allonger &c. Par rapport aux parties contenantes, on doit considérer principalement les prolongemens du tissu cellulaire du péritoine, & la facilité avec laquelle cette membrane s'étend, la position & l'action des muscles, enfin les ouvertures naturelles du bas-ventre qui ne sont fermées intérieurement que par de la graisse, par quelques glandes & par les tegumens. Ces ouvertures sont le trou ombilical, les deux arcades des muscles du bas-ventre formées par le ligament de Fallope, celles qu'on appelle communément anneaux des deux muscles obliques internes. On peut adjoûter à ces ouvertures les deux trous ovalaires.

§. II.

Différences des Hernies.

Comme certaines parties contenantes du bas-ventre peuvent en se déplaçant former une hernie dans tous les endroits de la circonférence de cette capacité, on a donné différens noms aux hernies, selon les endroits par où les parties s'échapent, &

le lieu où la tumeur se manifeste.

Différences des hernies par rapport aux endroits où la tumeur se manifeste.

Les Hernies qui sont situées à la région antérieure ou à la région postérieure de l'abdomen, depuis les fausses côtes jusqu'à l'ombilic, & depuis l'ombilic jusqu'aux os des iles s'appellent en général, hernies ventales.

Celles qui sont à l'ombilic, soit que les parties ayent passé par cette ouverture, soit qu'elles se soient faites une issue à côté, s'appellent hernies ombilicales ou exomphales.

Celles qui se manifestent dans le pli de l'aine, parce que les parties ont passé par l'anneau de l'oblique externe, s'appellent bubonoceles, hernies inguinales ou incomplettes. Si les parties qui forment la tumeur dans le pli de l'aine descendent aux hommes jusque dans le scrotum, & aux femmes jusques dans les grandes levres, la hernie s'appelle complette. Celle des hommes s'appelle aussi oscheocele.

Les Hernies qui paroissent au pli de la cuisse le long des vaisseaux cruraux, parce que les parties ont passé par dessous le ligament de Follope, s'appellent hernies curales.

Enfin, celles qui se manifestent au-dessous du pubis, proche des attaches des muscles triceps supérieurs, & pectineus s'appellent hernies du trou ovalaire, parce que les parties ont passé par cette ouverture.

Par rapport aux parties qui la forment.

On donne encore aux descentes quelques noms particuliers par rapport aux parties qui les forment.

Celles qui se manifestent à la ligne blanche ou proche la ligne blanche au-dessous du cartilage Xiphoïde, & qui sont formées par l'estomac s'apellent hernies de l'estomac.

Les exomphales formées par l'épiploon ſeul ſe nomment épiplomphales, celles qui ſont formées par l'inteſtin ſe nomment antéromphales; celles qui ſont formées par l'inteſtin & l'épiploon, ſe nomment entero-épiplomphales.

Les hernies inguinales formées par l'inteſtin ſeul s'appellent entérocelles; celles qui ſont formées par l'épiploon, s'appellent épiplocelles; enfin celles qui ſont formées par la veſſie, s'appellent hernies de veſſie.

Parties qui forment les hernies. On voit parce que nous venons de dire, que l'eſtomac, l'épiploon, la veſſie & les inteſtins ſont les parties qui en ſe déplaçant forment les tumeurs herniaires à la circonférence du ventre. Il eſt encore néceſſaire de ſçavoir quels inteſtins forment le plus ſouvent ces ſortes de tumeurs.

L'inteſtin ileon, eſt celui qui s'échappe le plus ſouvent, le cœcum, ſon appendix & le colon s'échappent quelquefois, le rectum rarement & jamais le duodenum. Le meſanterre accompagne l'inteſtin quand le diamettre du canal inteſtinal eſt en double; mais quand il n'y a qu'une partie de ſon diamettre priſe ou pincée, le meſantére ne ſe trouve pas compris dans la tumeur. Lorſque les parties du bas ventre ſortent de ſa capacité, il faut ſupoſer alors que le peritoine ſe rompt, ou qu'il étoit déja rompu, ou du moins qu'il s'étend & s'allonge. C'eſt ce qui a donné lieu de diſtinguer les hernies en celles qui ſe font par rupture, & celles qui ſe font par dilatation.

Ce que c'eſt que le ſac herniaire. Dans le premier cas, les parties paſſent au travers du péritoine diviſé. Dans le ſecond il les envolope & forme ce qu'on appelle ſac herniaire. On ne trouve point de

ſac aux hernies de veſſie, parce que la veſſie eſt hors du péritoine.

Nous croyons qu'il ſeroit à propos de diſtinguer les hernies en ſimples, en compoſées & en compliquées. On peut apeller hernie ſimple, celle qui n'eſt formée que d'une ſeule partie, & qui rentre aiſément & totalement. On apelle hernie compoſée, celle qui eſt formée de pluſieurs parties à la fois, & qui rentre aiſément & totalement. On peut appeller hernie compliquée celle qui eſt accompagnée de quelqu'accident particulier, ou de quelque maladie des parties voiſines.

Hernie ſimple.

Compoſée.

Compliquée.

L'adhérence des parties ſorties, leur étranglement par l'anneau ou par l'entrée du ſac herniaire, leur inflammation & leur pourriture ſont les accidens qui peuvent accompagner les hernies.

D'accidens.

Les abſcès, le varicocele, le pneumatocele, le ſarcocele, l'hidrocele, aux hernies inguinales; l'hidromphale, le pneumatomphale, le ſarcomphale, le varicomphale aux hernies ombilicales ſont autant de maladies qui les compliquent quelquefois.

Des maladies.

§. III.

Cauſes des Hernies.

La ſtructure des parties contenantes & le mouvement méchanique des muſcles peuvent être regardés comme des diſpoſitions naturelles à la formation des hernies.

Diſpoſition à former les hernies.

Le relâchement & l'affoibliſſement des parties qui compoſent le bas-ventre & tout ce qui eſt capable de rétrécir ſa capacité, ſont des cauſes de cette eſpéce de maladie.

Cauſes.

Ce qui eſt cauſe du relâchement.

Le relâchement & l'affoibliſſement des parties ſont occaſionnés, par l'uſage habi-

tuel d'alimens gras & huileux, par une sérosité abondante, par l'hydropisie, par la grossesse, par la rétention d'urine, par les vents, &c.

Ce qui peut resserrer & retrecir la capacité du ventre.

Les fortes pressions faites sur le ventre par des corps étrangers, & même par un habit trop étroit, les chûtes, les coups violens, les efforts & les secousses considérables, les toux & les cris continuels, les exercices du cheval & des instrumens à vents, les respirations violentes & forcées, en retrécissant la capacité du bas ventre, & en comprimant les parties qui y sont contenuës, peuvent les obliger à s'échapper soit tout à coup, soit petit à petit, par quelqu'endroit de la circonférence du bas ventre où elle trouve moins de résistance.

Autres causes des hernies.

A ces causes on doit ajoûter les plaies du bas ventre, principalement les pénétrantes. Car le péritoine divisé ne se réünit que par récollement, & par conséquent les parties peuvent facilement s'échapper par l'endroit qui a été percé.

§. IV.

Signes des Hernies.

On divise les signes des hernies en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font connoitre qu'elle est l'espéce de hernie.

Les yeux font connoitre assez les différences des hernies par rapport à leur situation; il n'y a de difficulté qu'à juger si elles sont simples, ou composées, ou compliquées.

Signes de la hernie simple.

La hernie simple forme une tumeur molle, sans inflammation ni changement de

couleur à la peau, & qui diſparoît lorſque le malade eſt couché de maniére que les muſcles de l'abdomen ſont dans le relâchement, ou lorſqu'on la comprime legérement, après avoir mis le malade dans une ſituation convenable. Si l'on aplique le doigt ſur l'ouverture qui donne paſſage aux parties, on ſent leurs impulſions quand le malade touſſe.

Toutes ces circonſtances déſignent en général une hernie ſimple.

Par l'inteſtin. La tumeur formée par l'inteſtin eſt ronde, molle, égale, & rentre aſſez promptement en faiſant un petit bruit.

Par l'épiploon. La tumeur formée par l'épiploon n'eſt pas ſi ronde, ni ſi égale, ni ſi molle, & ne rentre que peu à peu ſans faire de bruit.

Par la veſſie. La tumeur formée par une portion de la veſſie déplacée diſparoit toutes les fois que lè malade a uriné ou qu'on la comprime en l'élevant légérement, parce que l'urine contenuë dans la portion déplacée tombe dans l'autre.

Signes des hernies compoſées. On conçoit facilement que les tumeurs herniaires compoſées, c'eſt-à dire, formées de deux ou trois ſortes de parties en même-tems, doivent preſenter les ſignes de différentes eſpéces de hernie ſimple.

Compliquées d'adhérence. Lorſque les hernies ſont compliquées d'adhérence ſeulement, ce qui les forme ne rentre pas du tout ou ne rentre qu'en partie.

D'étranglement. Lorſqu'elles ſont compliquées d'étranglement, les parties ſorties ne rentrent point, l'inflammation ſurvient à l'ouverture par laquelle les parties ſe ſont échapées, la retrécit, occaſionne par conſé-

quent la compreſſion de ces parties & empêche la circulation des liqueurs. De-là viennent ſucceſſivement la tenſion, l'inflammation, & la doûleur de la tumeur & de tout le ventre ; le hoquet, le vomiſſement d'abord de ce qui eſt contenu dans l'eſtomac, & puis des matiéres chyleuſes & d'excrémens ; & enfin de tout ce que le malade prend, la fiévre, les agitations, les mouvemens convulſifs du corps, l'affoibliſſement & la concentration du pouls, le froid des extrêmitez, &c.

Accident d'étranglement.

Signes de la pourriture.

Lorſque les hernies ſont compliquées de la pourriture des parties ſorties, tous les ſymptômes d'étranglement dont on vient de parler, diminuent, le malade paroit dans une eſpéce de calme, & l'impreſſion du doigt faite ſur la tumeur y reſte comme dans de la pâte.

Signes des hernies compliquées.

Lorſqu'elles ſont compliquées des différentes maladies dont on a parlé, on les reconnoît aux ſignes de ces maladies jointes à ceux de la hernie ſimple ou compoſée.

Signes prognoſtics.

Les ſignes prognoſtics des hernies ſe tirent de leur volume, de l'âge du malade, du tems que la hernie a été à ſe former, des cauſes qui l'ont produite, du lieu qu'elle occupe, de ſa ſimplicité, de ſa compoſition ou de ſa complication.

§. V.

Cure des Hernies.

Cure des hernies.

Pour guérir les hernies il faut faire rentrer les parties ſorties, & empêcher qu'elles ne

sortent de nouveau. Il est aisé de réduire les parties qui forment les hernies simples & composées. La seule situation horisontale suffit quelquefois pour qu'elles se remettent d'elles-mêmes ; mais quand cette situation ne suffit pas, on place le malade de maniére que la tête soit appuyée & plus haute que la poitrine ; que la poitrine soit plus haute que le ventre ; que les fesses soient un peu élevées, & les genoux pliés. Cette situation met les muscles du bas ventre dans le relâchement, & fait qu'ils n'opposent point de résistance à la rentrée des parties. Le malade ainsi placé, on fait rentrer les parties sorties en les pressant peu-à-peu avec la main & les poussant doucement dans le ventre par le même chemin qu'elles en sont sorties. Cette opération s'apelle taxis. On applique ensuite sur le lieu qui a donné passage aux parties, un bandage appellé Brayer, ce bandage doit être propre à la partie sur laquelle on le met. On doit le faire garder au malade autant qu'il est possible la nuit & le jour.

Simples & composées.

La pelote qui est la principale piéce de ce bandage, se doit trouver sur l'ouverture qui a donné issue aux parties & les empêcher par conséquent de sortir. Il arrive quelquefois après l'application du bandage, que l'ouverture se resserre peu-à-peu & se rétablit dans son état naturel, & que les parties reprennent leur ressort. On remédie pendant ce tems-là aux différentes causes qui ont pû occasionner la descente des hernies, on fait prendre au malade des alimens différens de ceux qui peuvent contribuer à cette maladie ; on éloigne tout ce qui peut en retrécissant la capacité du bas ventre, forcer les

Comment on remédie aux différentes causes des hernies.

parties à ſortir ; on recommande au malade de ſe coucher ſur le côté oppoſé à la tumeur, d'avoir la tête un peu baſſe, & les pieds un peu élevez.

Par tous ces différens moyens on parvient quelquefois à guérir les hernies faites par dilatations ; ce qui arrive même aſſez ſouvent lorſque le malade eſt fort jeune, mais fort rarement lorſqu'il eſt dans un âge avancé. On ne guérit jamais celles qui ſont formées par rupture. Ainſi pour empêcher que les parties ne tombent, ce qui pourroit produire leur adhérence, leur inflammation & leur étranglement, le malade doit porter un Brayer pendant toute ſa vie.

Cure des hernies compliquées.

D'adhérence.

Dans les hernies compliquées on doit agir différemment, ſuivant la différence des complications. Lorſque la hernie eſt compliquée de l'adhérence des parties, en certains points, ſi ce qu'on a pû faire rentrer à cauſe de l'adhérence n'eſt point conſidérable on fait porter au malade un Brayer qui ait un enfoncement capable de contenir ſeulement les parties adhérentes, & dont les rebords puiſſent empêcher les autres parties de s'échaper. Mais quand ce qui reſte au-dehors eſt fort conſidérable, on ſe contente de mettre un bandage ſuſpenſoire, qui ſoutienne les parties.

D'étranglement

Quant aux hernies compliquées d'étranglement & des accidents qui le ſuivent, les ſaignées fréquentes, les cataplaſmes anodins & émolliens appliqués ſur la tumeur, les lavemens émolliens, les portions huileuſes & la ſituation diſſipent quelquefois l'inflammation & diminuent l'étranglement de maniére qu'on peut faire rentrer les parties par le ta-

xis. Mais si ces remedes sont inutiles & si les accidens subsistent toujours, on fait une opération, par le moyen de laquelle on coupe ce qui forme un obstacle à la rentrée des parties. On peut lire dans le Traité des opérations de Dionis le détail de celle-ci.

CHAPITRE III.

Des Tumeurs faites par les corps étrangers.

Ce que c'est que corps étrangers.

ON entend par corps étrangers toutes les choses qui n'entrent point actuellement dans la composition de notre corps. On les partage en deux classes; on met dans la premiére, ceux qui sont formés au-dedans de nous; dans la seconde ceux qui sont venus du-dehors. Les uns & les autres peuvent être animés & inanimés.

Combien on en distingue d'espéces.

Corps étrangers formez chez nous sont de deux espéces.

Ceux qui se sont formés chez nous sont de deux espéces. Les uns se sont formés d'eux-mêmes. Telles sont la pierre dans les reins, ou dans les uretéres ou dans la vessie, ou dans la vessicule du fiel, ou dans tout autre endroit du corps, la molle dans la matrice, les vers & d'autres insectes dans les intestins ou dans quelqu'autre partie du corps. Les autres sont devenus corps étrangers, parce qu'ils ont séjourné trop long-tems dans le corps, tel est un enfant mort dans la matrice, ou parce qu'ils se sont séparés du tout; telles sont les esquilles d'os, un escarre, &c.

Venus de dehors.

Les corps étrangers venus de dehors sont entrés dans le corps, en faisant une division, ou sans faire de division. Ceux qui entrent

en faisant une division sont tous les corps portés avec violence ; tels qu'un dard ; une balle de fusil, un éclat de bombe, de la bourre, &c. Ceux qui entrent sans faire de division sont de toutes espéces, & s'introduisent dans les ouvertures naturelles, dans les yeux, dans le nez, dans le gozier, dans les oreilles, dans l'anus, dans l'uretre & dans la vessie.

Autres corps étrangers. On doit mettre parmi les corps étrangers l'air qui peut causer, en s'insinuant dans l'interstice des parties, des tumeurs qui prennent des noms différens, selon les parties où elles se trouvent. La tumeur faite d'air qui se trouve au ventre, s'apelle hydropisie timpanite ; celle qui se trouve aux bourses se nomme pneumatocelle ; celle qui se trouve à l'ombilic, s'apelle pneumatomphale. Si l'air s'est insinué dans tout le tissu cellulaire de la peau, le gonflement universel qui en résulte s'apelle emphisême universel, si l'air ne s'est insinué que dans une certaine étenduë, on apelle la tumeur qu'il produit emphisême particulier. Le détail de toutes ces maladies apartient à une pathologie particuliére.

Extraction des corps étrangers. Tous les corps étrangers doivent être tirés dès qu'il est possible de le faire, de peur que ceux qui sont engendrés dans le corps, tels par exemple, que les pierres contenuës dans la vessie n'augmentent en volume, ou que ceux qui sont venus de dehors n'occasionnent par leur pression des accidens qui empêchent leur extraction, ou qui la rendent difficile. Mais il y a différentes maniéres d'extraire les corps étrangers. On ne peut tirer les uns que par une ouverture qu'on est obligé de faire, on peut

Comment on fait l'extraction des corps étrangers.

tirer

tirer les autres sans faire aucune division.

Si on tire un corps par l'endroit par lequel il est entré, cette maniére s'appelle attraction ; si au contraire on le fait sortir par une ouverture opposée à celle où il est entré, cette maniere s'appelle impulsion.

La diversité des corps étrangers qui peuvent entrer, les différens endroits où ils se placent, les moyens singuliers qu'il faut quelquefois inventer pour en faire l'extraction, enfin les accidens que ces corps étrangers occasionnent, demandent quelquefois de la part des Chirurgiens beaucoup de génie & d'adresse.

Ce qu'on doit faire avant que d'extraire un corps étranger.

Avant que de faire l'extraction d'un corps de quelque espéce que ce soit, on doit se rappeller la structure de la partie où il est placé ; s'informer & s'assurer, s'il est possible, de la grosseur, de la grandeur, de la figure, de la matiere, de la quantité, de la situation du corps étranger, & de la force avec laquelle il a été poussé dans le corps, s'il est venu de dehors, il faut outre cela mettre le malade & la partie dans une situation commode, & telles que les muscles soient dans un état de relâchement, & faire choix des instrumens les plus convenables pour en faire l'extraction.

Engagés dans une ouverture naturelle.

Les corps étrangers entrés & engagés dans quelque ouverture naturelle doivent être tirés promptement. On doit auparavant faire des injections d'huile d'amande douce pour lubrifier le passage, & faciliter par ce moyen la sortie du corps. Quand aux corps étrangers qu'on ne peut tirer sans faire de division ou sans agrandir l'ouverture déja faite par le corps ; il faut en faisant cette division éviter les gros vaisseaux,

Ce qu'il faut observer faisant une incision.

les tendons & les nerfs ; la faire suivant la rectitude des fibres des muscles & proportionnée au volume du corps étranger, & même plus grande que petite, surtout si la partie, qu'on ouvre, est membraneuse & apponéurotique, pour éviter les accidens qui accompagnent presque toujours les petites divisions.

Instrumens pour faire l'extraction des corps.

Les instrumens dont on se sert pour faire l'extraction des corps étrangers, sont les curettes pour tirer ceux qui sont engagés dans l'oreille ou dans l'uretre ; les différentes espéces de repoussoir & de pincettes pour tirer ceux qui sont engagés dans le gosier ; les tenettes & les pinces de différentes espéces pour tirer les pierres, les balles & les corps étangers semblables : on employe encore plusieurs autres instrumens suivant les circonstances qui se rencontrent. Mais on préfére toujours la main à tout instrument, lorsque le corps étranger est situé de façon qu'on peut le saisir avec les doigts.

SECTION II.

De la solution de continuité des parties molles.

LA solution de continuité est une division des parties de notre corps qui naturellement doivent être unies.

On divise en général celle des parties molles en deux espéces qui sont les plaies & les ulcéres.

CHAPITRE PREMIER.

§. I.

Des plaies en général.

Ce que c'est que Plaie.

LA plaie eſt une ſolution de continuité faite aux parties molles par quelque cauſe externe.

Ses cauſes.

Toutes les choſes extérieures capables de faire quelque diviſion peuvent être cauſe de plaie. Les unes piquent, d'autres tranchent, d'autres contondent & déchirent, d'autres enfin cautériſent. Par exemple, une épée, une bayonnette, &c. piquent, un ſabre, un couteau, &c. tranchent; les efforts violens, les corps durs, ronds, &c. les balles de fuſil, les éclats de grenades, de mortier, de bombes, &c. contondent & déchirent; le feu & toutes les eſpéces d'eau forte cautériſent.

Toutes ces choſes détruiſent l'intégrité des parties, & font des plaies qui différent entr'elles par rapport à la cauſe qui les a faites; par rapport à leur grandeur, à leur figure & à leur direction; & par rapport aux parties intereſſées.

Différence des Plaies. Par rapport à leur cauſe.

Les plaies faites par des inſtrumens piquans ſont appellées piquûres. Celles qui ſont faites par les inſtrumens tranchans ſont appellées inciſions: celles qui ſont faites par les inſtrumens contondans, ſont appellées en général plaies contuſes; celles qui ſont faites par les armes à feu ſe nomment plaies d'arquebuſades; celles qui ſont faites par la mor-

cure d'animaux venimeux, se nomment plaies venimeuses ; celles enfin qui sont faites par le feu ou par quelqu'eau forte se nomment brûlures.

Par rapport à leur figure & à leur grandeur La figure d'une plaie en T, en X, ou à lambeau, son étendue en longueur, en largeur & en profondeur ; sa direction droite ou oblique ou transversale par rapport à la ligne verticale du corps, ou par rapport à la rectitude des fibres des muscles, enfin la perte de substance sont des différences qui demandent quelque considération lorsqu'on la traite.

Par rapport aux parties où elles se trouvent. Des plaies qui différent suivant les parties où elles sont faites, les unes se trouvent aux extrêmités, les autres au tronc, celles-ci peuvent arriver à la tête, ou au col ou à la poitrine, ou au bas ventre, elles peuvent pénétrer jusqu'aux parties intérieures, ou se borner aux parties extérieures. Celles des extrêmités ou celles du tronc qui sont à son extérieur peuvent se trouver aux tégumens, aux muscles, aux tendons, aux vaisseaux, aux glandes, aux endroits des articulations, &c.

Différences essentielles des Plaies Toutes ces différences ne sont qu'accidentelles. Celles qui sont essentielles, consistent dans la simplicité des plaies, dans leur composition & dans leur complication.

Plaie simple. La plaie simple n'est qu'une solution de continuité des parties molles faites par quelques causes externes, & qui ne demande que la réunion.

Plaie composée. La plaie composée est celle qui se trouve jointe à quelqu'autre indisposition qui ne demande pas d'autre traitement particulier que la plaie simple : tel est par exemple, une plaie faite aux parties molles par un

inſtrument tranchant, qui en les diviſant a diviſé auſſi les os.

Plaie compliquée. La plaie compliquée eſt celle qui ſe trouve jointe avec quelqu'autre indiſpoſition qui demande un traitement différent de celui de la plaie ſimple.

Ce qui rend une plaie compliquée. Une plaie eſt compliquée, avec ſa cauſe ou avec quelque maladie, ou avec quelque ſimptôme ou accident.

Lorſque l'inſtrument qui a fait la plaie eſt reſté dans la partie bleſſée, la plaie eſt compliquée avec ſa cauſe. Si quelqu'apoſtême ſurvient à la partie bleſſée, ou qu'il y ait plaie & fracture en même-tems, la plaie eſt compliquée avec maladie. Si la douleur, l'cœmorrhagie, la convulſion, la paraliſie; l'inflammation, la fiévre, le dévoyement, le reflux de matiére purulente ſurviennent à une playe; elle eſt compliquée avec ces accidens.

La douleur. 1°. La douleur ſurvient de deux maniéres aux plaies, 1°. Par la diviſion imparfaite de quelques parties aponeurotiques, nerveuſes ou tendineuſes. 2°. Par la preſence de quelques corps étrangers, comme d'une bale, &c. ou par l'épanchement de quelque liqueur ſans une partie membraneuſe.

L'œmorrhagie. 2°. L'hœmorrhagie eſt d'autant plus à craindre, que l'ouverture eſt faite à une veine ou à une artére conſidérable, & qu'elle eſt ſituée dans un lieu où il eſt plus difficile de porter du ſecours. On doit à ce ſujet ſe rappeller la diſtribution des vaiſſeaux.

La convulſion. 3°. Deux ſortes de convulſions ſurviennent aux plaies, l'une eſt produite par l'irritation des fibres nerveuſes, ou par la ſection de quelques muſcles antagoniſtes; & l'autre eſt la ſuite de quelque grande hœmorrhagie.

La paralisie. 4°. Deux sortes de paralisie surviennent aux plaies ; l'une vient de ce qu'un nerf dont les branches se distribuent dans une partie est totalement coupé ; & l'autre de ce qu'un muscle principal d'une partie est coupé totalement ou imparfaitement, ou son tendon.

L'inflammation. 5°. La compression faite par quelques corps étrangers, ou par des escarres, l'obstruction des embouchures des petits vaisseaux capillaires, & le retrécissement de leur extrêmité empêchent la circulation libre & facile du sang, & occasionnent par-là l'inflammation aux environs des plaies.

La fiévre. 6°. La fiévre est une suite de la douleur vive, ou un simptôme de la suppuration qui se prépare.

Le dévoyement. 7°. Le dévoyement est un accident qui change le bon état d'une plaie, trouble la suppuration & la régénération des chairs.

Reflux de matiére purulente. 8°. Ce qu'on appelle reflux de matiére purulente est un accident très-dangereux pour les paies.

Je dis ce qu'on appelle reflux de matiére purulente, parce que plusieurs pensent que cet accident n'est pas le retour de la matiére de la suppuration des plaies dans l'intérieur mais un éretisme qui survient aux vaisseaux de la plaie, c'est-à-dire, un retrécissement des embouchures des petits vaisseaux divisés & de leur diamêtre qui empêche les sucs de s'épancher. Ils croyent que cet éretisme peut se communiquer à quelques parties internes, & y causer plus ou moins promptement un dépôt purulent.

Que ce soit l'éretisme ou un vrai retour de la matiére, dans l'intérieur qui change le bon état d'une plaie, les causes de ces

accidens ſont toujours les mêmes.

L'expoſition d'une plaie à l'air, le mauvais régime, les paſſions de l'ame ; la fiévre, l'application des remédes qui ne conviennent pas à l'état de la plaie, un panſement peu méthodique, &c. ſont les choſes qui peuvent l'occaſionner.

Les ſignes. La diminution de la ſuppuration, l'affaiſſement des bords de la plaie, ſa pâleur, la mauvaiſe qualité du pus trop liquide ou trop épais, jaune, & de mauvaiſe odeur ; les friſſons irréguliers ſuivis de fiévre & de ſueur froide ; la petiteſſe du pouls ; enfin les ſimptômes d'un dépôt à la tête, à la poitrine ou au foye en ſont les ſignes.

Signes des plaies. Les ſignes des plaies peuvent être diviſés aux commémoratifs, en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les commémoratifs. Les ſignes commémoratifs des plaies ſont les circonſtances qui ont accompagné la bleſſure lorſqu'elle a été faite ; par exemple, la ſituation du bleſſé & celle de la perſonne ou de la choſe qui l'a bleſſé, la groſſeur & la figure de l'inſtrument qui a fait la plaie qu'il faut avoir ſoin de comparer avec celle de la plaie.

Diagnoſtics. Les ſignes diagnoſtics des plaies s'apperçoivent par les ſens & par la raiſon.

Signes ſenſuels. Par la vue on reconnoît la grandeur extérieure d'une plaie, & ſi elle eſt avec perte ou ſans perte de ſubſtance. Par le toucher, ſoit avec le doigt, ſoit avec la ſonde, on en découvre la direction, la profondeur & la pénétration. Par l'odorat on ſent les excrémens qui peuvent ſortir par les plaies de certaines parties. Par le goût on s'aſſure de la qualité des liqueurs qui ſortent de certaines plaies.

Signes rationels. La raiſon juge qu'une plaie s'étend juſqu'à certains endroits par la léſion de l'action d'une certaine partie, par la ſituation de la plaie & de la douleur, par les excrémens qui ſortent de la plaie, ou qui ne s'évacuent pas comme à l'ordinaire. En ſe rappellant les idées générales de l'Anatomie, on trouvera facilement dans les plaies l'application de toutes ces choſes.

Prognoſtics. Les ſignes prognoſtics des plaies ſe tirent des parties où elles ſont ſituées, de leur cauſe & de leur différence eſſentielle. Celle des tégumens & des parties charnuës ſont moins fâcheuſes que celles des parties membraneuſes, aponéurotiques, tendineuſes, & nerveuſes; telles que ſont, par exemple, celles des articulations. Celles des parties externes ſont moins dangereuſes que celles des parties internes. Celles des principaux troncs de vaiſſeaux ſont beaucoup plus facheuſes que celles de leurs ramifications, où il eſt facile d'appliquer les moyens propres à arrêter l'hœmorrhagie. Celles des parties internes ſont très-dangereuſes.

En conſidérant les parties où les plaies ſe trouvent, on les regarde comme legéres, ou comme graves, ou comme mortelles. Les plaies légeres ſont celles de la peau, de la graiſſe, & des muſcles; car elles ne demandent que la réünion, lorſque d'ailleurs elles ne ſont point compliquées d'accidens.

Les plaies graves ſont celles des parties membraneuſes, tendineuſes, aponéurotiques & en particulier des articulations. Le ſuccès de leur cure eſt quelquefois douteux, à cauſe des accidens dont elles ſont ſouvent accompagnées.

On appelle plaies mortelles celles des gros vaiſſeaux & des parties intérieures quoique certaines puiſſent ſe guérir. Celles du cœur ſont preſque toujours mortelles ; celles des poumons ſe guériſſent quelquefois. On entrera dans un plus grand détail du prognoſtic des plaies des parties intérieures, lorſqu'on traitera des plaies en particulier.

Les plaies faites par un inſtrument tranchant ſont moins fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument piquant ; celles qui ſont faites par un inſtrument contondant ſont plus fâcheuſes que celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ou piquant. Les plaies ſimples ne ſont point dangereuſes, les compoſées le ſont davantage ; mais les compliquées ſont toujours très-fâcheuſes.

Tems des Plaies.

On diſtingue quatre états ou tems dans la durée des plaies. Le premier eſt celui où elle ſaigne ; le ſecond eſt celui où elle ſuppure ; le troiſiéme eſt celui où ſe fait la régénération des chairs ; & le quatriéme eſt celui où ſe fait la cicatrice.

Dans le premier état, lorſque les parties ont été diviſées, les bords de la diviſion tendent par leur propre reſſort à s'écarter, les uns des autres ; de-là viennent l'hœmorrhagie & la douleur. Il y a cependant certaines plais d'arquebuſades où les parties diviſées ne rendent point de ſang. Si la diviſion eſt ſimple & ſans perte de ſubſtance, on arrête la perte de ſang, on appaiſe la douleur, & on procure la réünion des lévres de la plaie en les rapprochant, & en les maintenant rapprochées pendant quelque tems. Ainſi ces eſpéces de plaies

n'ont qu'un ſeul état. La plaie qui eſt avec perte de ſubſtance ceſſe au bout de quelques heures de ſaigner, ſoit d'elle-même, ſoit par l'application de l'appareil; il ſe forme à chaque embouchure des vaiſſeaux diviſés, un petit caillot qui empêche le ſang de ſortir & occaſionne par-là un petit gonflement autour de la plaie.

Pendant les quatre ou cinq premiers jours elle s'umecte peu à peu, & il en ſort une ſéroſité moins rougeâtre; mais plus abondante, à meſure qu'elle approche de ſon ſecond état.

Deuxiéme tems. Dans le ſecond état, la ſuppuration eſt annoncée par la fiévre, qui eſt d'autant plus conſidérable que la plaie eſt plus grande, mais qui diminuë avec le gonflement à meſure que la ſuppuration augmente, & ceſſe dès que la ſuppuration eſt parfaitement établie; ce qui arrive plus ou moins promptement ſuivant la nature de la plaie, l'âge & le tempéramment du malade, & les accidens qui ſurviennent.

Troiſiéme tems. Les débris des vaiſſeaux diviſés, les eſcarres & les ſucs arrêtés aux environs de la plaie ſont la matiére de la ſuppuration.

Dans troiſiéme état, les ſucs nourriciers de la partie parviennent facilement juſqu'aux lévres de la plaie & ſe répandent ſur les extrêmités des vaiſſeaux diviſés pour réparer la perte de la ſubſtance, que la partie a faite. Quelques perſonnes néanmoins penſent que cette perte n'eſt pas réparée par les ſucs nourriciers, mais par un développement inſenſible des vaiſſeaux de la partie.

Quatriéme tems. Dans le quatriéme état, les ſucs qui ont réparé la perte de la ſubſtance ſe répan-

dent, se dessechent sur la superficie de la plaie & forment une petite pellicule appellée cicatrice, qui sans être de la même espéce que les tégumens emportés supplée à leur défaut.

Bonne qualité de la cicatrice.

Une cicatrice est bien faite, quand elle est blanche, unie & un peu plus enfoncée que les tégumens. Toutes les cicatrices qui n'ont pas ces trois qualités sont mauvaises.

En quoi consiste la cure des Plaies.

Commes les plaies sont des divisions des parties, qui selon l'ordre naturel doivent être unies, leur cure consiste dans la réünion de ces parties divisées.

La nature & l'art concourent à procurer cette réünion.

Ce qui la procure. La nature.

La nature réünit les lévres des plaies qui ne consistent que dans la simple division, par le moyen des sucs nourriciers qui sont portés à la partie & qui circulent librement. Elle répare même les pertes de substances qui accompagnent les autres plaies soit par le moyen des autres sucs qui se répandent sur les extrêmités des vaisseaux divisés, soit par le développement de ces vaisseaux, & l'allongement des fibres de la partie.

L'art.

L'art met la nature en état d'opérer, & l'aide dans ses opérations, en lèvant les obstacles qui pourroient s'opposer à la réünion, en rapprochant & en tenant rapprochées les lévres de certaines plaies par quelque moyen, en faisant suppurer, en éloignant ce qui pourroit empêcher la régénération des chairs, & la formation de la cicatrice, & en prévenant les accidens qui pourroient s'opposer aux succès de la cure ou en y remédiant.

On ôte les corps etrangers.

On commence par ôter les corps étran-

gers, tels que du ſang caillé, de la terre, du ſable, &c. qui interpoſés entre les deux lévres d'une plaie empêcheroient les vaiſſeaux de ſe toucher, & par conſéquent de ſe réünir.

Plaies ſans perte de ſubſtances. On rapproche avec les doigts les lévres d'une plaie ſans perte de ſubſtance, & on les maintient rapprochées par différens moyens qui ſont la ſituation, le bandage, l'aglutination & les ſutures.

Dans quel cas on ſe ſert de la ſituation. Lorſque la plaie eſt tranſverſale, & qu'en tenant la partie dans la flexion ou dans l'extenſion, les lévres ſe trouvent rapprochées : on doit ſe ſervir de la ſituation par préférence à tout autre moyen.

Du Bandage. Lorſque la plaie eſt peu profonde & longitudinale, on ſe ſert du bandage uniſſant, ou d'un autre fait ſelon le génie du Chirurgien, pourvû qu'il puiſſe produire le même effet que le bandage uniſſant.

De la glutination. Lorſque la plaie eſt ſuperficielle & ſituée au viſage, où il faut éviter la difformité le plus qu'il eſt poſſible, & où l'on ne peut pas toujours appliquer le bandage uniſſant, on ſe ſert de l'aglutination appellée ſuture ſéche.

De la ſuture. Enfin lorſque la plaie eſt profonde, oblique tranſverſale, & pénétrante ſur tout juſqu'aux muſcles, ou qu'elle eſt à lambeau, on préfére la ſuture.

Ce que c'eſt que la ſuture. La ſuture eſt une opération qui par le moyen des éguilles & du fil ou des deux enſemble, maintient les lévres d'une plaie rapprochées juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement & ſolidement réünies.

Les anciens pratiquoient un très-grand nombre de différentes ſutures qu'ils diviſoient en incarnatives, reſtrinctives & con-

Différentes espéces de suture.

ſervatives, & qu'ils ſubdiviſoient en pluſieurs autres eſpéces. Les modernes à cauſe de la cruauté ou du peu d'utilité, de certaines, n'en ont conſervé que quatre eſpéces qui ſont l'entortillée, la ſuture du pelletier, l'entrecoupée, l'enchevillée.

Avec quoi on les fait.

Les aiguilles, le fil & les chevilles ſont les inſtrumens qu'on employe pour faire les ſutures.

Plaie avec perte de ſubſtance.

Lorſqu'une plaie eſt avec une perte de ſubſtance ſi conſidérable qu'on ne peut en rapprocher les lévres qu'avec peine, on fait ſuppurer légerement cette plaie dans le premier & dans le ſecond tems avec les legers ſuppuratifs. Dans le troiſiéme tems on l'incarne avec les ſarcotiques, ou plûtôt on éloigne par les moyens convenables les choſes qui pourroient empêcher la régénération des chairs. Enfin dans le quatriéme tems on la deſſéche, & on la cicatrice avec les deſſicatifs & les cicatriſans.

Ce qu'on fait pour éloigner les accidens.

Pour éloigner les accidens qui pourroient empêcher la nature de procurer la guériſon de la plaie, on met la partie dans une ſituation qui favoriſe le retour des liqueurs, & l'on garantit la plaie & la partie des impreſſions de l'air par des plumaceaux couverts ou imbus de médicamens propres à l'eſpéce de la plaie & à ſes tems, & par des compreſſes maintenues avec un tour ou deux de bandes.

Pour empêcher l'engorgement & l'embarras des liqueurs aux environs de la plaie, on déſemplira les vaiſſeaux par la ſaignée & par le régime, & l'on entretient le mouvement du ſang par des vulneraires qu'on fait prendre au malade, en cas qu'il n'ait point de fiévre.

Pour y remédier. Par tous ces moyens, on garantit la plaie des impreſſions de l'air, & l'on conſerve le bon état des ſolides, & la bonne qualité des ſucs.

Enfin on remédie aux accidens par des remedes convenables à leur eſpéce.

Nous avons diſtingué les plaies en trois eſpéces, ſçavoir en ſimples, en composées, en compliquées.

Cure de Plaies ſimples & ſans perte de ſubſtance. Les plaies ſimples ſont avec perte ou ſans perte de ſubſtance On procure la réunion des plaies ſans perte de ſubſtance, en rapprochant les bords de la plaie & en les maintenant rapprochées par quelques-uns des moyens que nous venons d'indiquer.

Des Plaies ſimples & avec perte de ſubſtance. Quant aux plaies ſimples & avec perte de ſubſtance. on y applique en premier appareil de la charpie, ſoit ſéche, ou imbue de vin ou d'eau de vie. On les panſe enſuite avec de legers ſuppurans tels que les digeſtifs ſimples. Dans le troiſiéme tems on y met les ſarcotiques, tels que le baume d'Arceus, le baume verd, &c. & dans le quatriéme on y applique de la charpie ſéche, de l'onguent pompholix ou l'o guent blanc de raſis.

Ce qu'on doit faire aux environs. Les environs de la plaie demandent quelques médicamens particuliers. Dans le premier & le ſecond tems, on y applique des réſolutifs ſpiritueux, tels que le vin chaud mêlé avec un peu d'eau-de-vie, ou même l'eau de vie camphrée, ſi la contuſion eſt conſidérable.

Cures des plaies composées. Les plaies composées, c'eſt-à-dire celles qui ſe trouvent aux parties molles & aux os en même-tems, exigent le même traitement que les plaies ſimples. Lorſque l'inſtrument qui a fait la plaie a diviſé un ten-

don totalement ou imparfaitement, on met la partie en flexion si le tendon divisé est fléchisseur, & en extension s'il est extenseur ; on la maintient dans l'une de ces deux situations par un bandage convenable. Comme ces deux situations qui rapprochent presque toujours les extrémités des tendons divisés, ne rapprochent pas toujours les lévres de la plaie, des tegumens, surtout lorsque la plaie est oblique, on est obligé quelquefois de joindre la suture à la situation pour procurer la réünion des tégumens.

Il faut traiter les plaies compliquées selon les espéces d'indisposition qui les compliquent.

Cure des Plaies compliquees. De leurs causes.

Quand une plaie est compliquée avec sa cause, c'est-à-dire que le corps qui a fait la plaie est resté dans la partie, il faut le tirer suivant les régles que nous avons données, en parlant de l'extraction des corps étrangers.

Nons ajouterons ici qu'on ne doit presque jamais tirer un corps étranger sans agrandir l'ouverture de la plaie. Il faut aussi remarquer que les corps pointus, qui pour l'ordinaire ne font que des ouvertures fort petites, causent souvent des accidens considérables, surtout lorsqu'ils rencontrent des parties tendineuses, ligamenteuses & aponéurotiques; & que les corps contendans déchirent ces mêmes parties, divisent les vaisseaux, occasionnent l'épanchement des liqueurs & forment des escarres.

Pour prévenir les accidens que causent la piquûre des parties tendineuses & aponeurotiques & pour y remédier on saigne fréquemment le malade, on lui fait garder un

régime très-exact, on applique des émolliens, ou en fomentation, ou en cataplasme, & si ces remédes ne font point cesser les accidens, on agrandit la petite ouverture & l'on divise les parties tendineuses & aponéurotiques tendues.

Pour remédier à l'épanchement des liqueurs, prevenir les dépôts & procurer la chûte des escarres, on fait des incisions qui agrandissent la plaie, & qui débrident les parties aponéurotiques.

De maladie. Quand une plaie est compliquée, avec maladie, par exemple, avec fracture, luxation, apostême, &c. il faut guérir ces indispositions avant que de procurer la réünion de la plaie.

Et d'accidens ou symptômes. Les plaies compliquées avec accidens ou symptômes demandent des traitemens différens suivant la différence des accidens ou des simptômes. Ces accidens sont comme nous l'avons dit, la douleur, l'hœmorrhagie, la convulsion, la paralisie, l'inflammation, la fiévre, le dévoyement, & le reflux de matiere purulente.

Cure des Plaies accompagnées de vives douleurs. 1°. Les vives douleurs qui accompagnent les plaies sont occasionnées par des corps étrangers, ou par la division imparfaite des parties tendineuses, membraneuses, ligamenteuses, ou aponéurotiques. Nous venons de dire ce qu'il faut faire à ce sujet en parlant de la cure des plaies compliquées de leur cause.

L'hœmorrhagie. 2°. Ce n'est jamais qu'un caillot de sang qui peut arrêter pour toujours une hœmorrhagie. Ainsi pour remédier à une hœmorrhagie, il faut chercher les moyens qui peuvent faciliter la formation d'un caillot de sang. Ces moyens se réduisent à cinq qui sont,

la ſaignée, l'eau froide, la compreſſion, les ſtiptiques, & la ligature. La ſaignée diminue la quantité & le mouvement du ſang, & procure l'affaiſſement des parois & des vaiſſeaux, ce qui occaſionne la formation d'un petit caillot dans l'ouverture.

Le régime très-exact, joint à la ſaignée & à quelque aſtringent pris intérieurement, comme l'eau de Rabel, les pilules d'alun, &c. ſont les principaux ſecours qu'on puiſſe employer pour arrêter les hœmorragies intérieures. L'eau froide ou la glace appliquée ſur une partie, reſſerre les vaiſſeaux, condenſe les liqueurs & arrête l'hœmorrhagie, par exemple, celle de la verge du nez, &c. où on ne peut faire, ni ligature ni compreſſion.

Les trois autres moyens agiſſent ſur l'ouverture du vaiſſeau diviſé & le font changer de figure ; la compreſſion l'applati, les ſtiptides le criſpent & la ligature le fronce comme l'ouverture d'une bourſe. Tous trois arrêtent le ſang qui par ſon ſéjour ſe coagule & forme le caillot qui doit boucher l'ouverture en prenant la figure du vaiſſeau. Les ſtiptiques ne criſpent le vaiſſeau qu'avec lenteur, & ont beſoin toujours du ſecours de la compreſſion. La ligature ſeule & la compreſſion, quand il ſe trouve un point d'apui, ſont les plus certains des trois moyens qui facilitent la coagulation du ſang.

Pour arrêter une hœmorrhagie conſidérable, il faut d'abord ſuſpendre le cours du ſang par le moyen d'un tourniquet ; il faut enſuite reconnoitre le vaiſſeau qui eſt ouvert, c'eſt-à-dire ſon eſpéce, ſa ſituation, ſa groſſeur, & l'endroit où il eſt ouvert, enfin employer un des moyens dont nous venons de parler.

Quant au choix qu'on en doit faire, c'est la situation du vaisseau ouvert, le lieu de son ouverture, & son diamettre, qui doivent déterminer à préférer l'un à l'autre.

De la convulsion.

3°. La convulsion qui accompagne les plaies, vient des mêmes causes que la douleur, & demande le même traitement.

De la paralisie.

4°. La paralisie qui accompagne les plaies, demande différens traitemens, suivant l'espéce de cause qui l'a produite. On ne peut guérir celle qui vient de la division d'un nerf principal ; mais on guérit celle qui vient de la section parfaite d'un tendon : car il suffit pour cela de procurer la réünion des parties du tendon.

De l'inflammation.

5°. L'inflammation qui accompagne les plaies, demande de fréquentes saignées, un régime très-exact & les autres remedes que nous avons indiqués, en traitant de la cure des apostêmes chauds.

De la fiévre.

6°. La fiévre qui accompagne les plaies, vient de quelque corps étranger, ou de l'irritation causée aux parties tendineuses, aponéurotiques, &c. ou d'inflammation, ou enfin de la suppuration qui se prépare. Quand elle vient de la suppuration, elle ne demande point de traitement particulier ; car elle cesse d'elle-même, dès que la suppuration est établie. Quand elle vient des autres causes, elle oblige à saigner le malade plus fréquemment qu'on auroit fait.

Du dévoyement

7°. Le dévoyement qui accompagne les plaies, vient ordinairement de quelque vice dans la digestion, ou de la foiblesse de l'estomac & se guérit par des purgatifs doux, par des doux astringens, & par un régime convenable.

Du reflux de matiére.

8°. Lorsque l'on craint le reflux de ma-

tiére purulente, on emploie pour le prevenir les ſupuratifs les plus forts. Si néanmoins le reflus ſe fait ſur quelque partie externe, on donne le plûtôt qu'il eſt poſſible iſſuë à la matiére dépoſée. S'il ſe fait ſur quelque partie interne, on agit différemment, ſuivant la différence des accidens.

Lorſqu'on a remédié à toutes les indiſpoſitions qui compliquent une plaie, on doit la regarder comme ſimple, & la traitter de la maniére que nous avons dite au commencement de ce paragraphe.

§. II.

Des plaies en particulier.

En parlant des différences des plaies, nous les avons diviſées par raport aux parties où elles arrivent, en celles de la tête, du col, de la poitrine, du ventre & des extrêmités.

Des plaies de la Tête.

Différences des plaies de la tête.

Les plaies de la tête différent entre-elles, en ce que les unes ſont faites aux parties contenantes, & les autres aux parties contenuës.

Celles des parties contenantes.

Celles de la peau du crâne ſeulement ſont avec diviſion lorſqu'elles ſont faites par un inſtrument tranchant ou piquant; mais lorſqu'elles ſont faites avec un inſtrument contondant, elles peuvent être ſans diviſion, dans ce cas il paroît une tumeur qu'on appelle vulgairement boſſe.

Les plaies faites au péricrâne par les inſtrumens tranchans ſimples, ſont ſimples

comme celles qui ſont faites à la peau par les mêmes inſtrumens. Mais celles qui ſont faites par un inſtrument contondant ou piquant ſont quelquefois ſuivies d'accidens plus ou moins violens.

Plaie du crâne de trois eſpéces.

Les bleſſures faites au crâne par un inſtrument piquant de quelque façon qu'elles ayent été faites n'ont pas de noms particuliers ; mais celles qui ſont faites par un inſtrument tranchant ont trois noms différens, ſelon la maniére dont l'inſtrument a été porté ſur cette partie. S'il a été porté perpendiculairement, la diviſion s'appelle Eccopé ; s'il a été porté obliquement ou horiſontalement ſans que la piéce ait été emportée, la diviſion s'appelle Diacopée ; ſi la piéce a été emportée la diviſion s'appelle Aposképarniſmos. Les diviſions faites par les inſtrumens tranchans & piquans peuvent endommager une ſeule table ou toutes les deux à la fois avec fracture ou ſans fracture, & peuvent pénétrer juſqu'à la dure-mere, la pie-mere, & même juſqu'au cerveau.

L'éccopé. Diacopée Aposkeparniſmos.

Effets des inſtrumens contondans.

Les inſtrumens contondans portés avec violence ſur le crâne, peuvent produire la contuſion, l'enfoncement, la fente & l'enfonçure.

Sa contuſion.

La contuſion proprement dite eſt l'affaiſſement des fibres oſſeuſes ; qui par la violence du coup ont été obligées de s'approcher.

L'enfoncement.

L'enfoncement eſt l'affaiſſement de la premiere table ſur la ſeconde, ou de toutes les deux. Il ne peut guére arriver qu'au crâne des enfans qui ont encore les os mols, il produit ſur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit ſur un pot d'Etain en l'enfonçant. On appelle la contuſion & l'enfoncement Tlaſis ou Phlaſis.

La fente n'eſt qu'une ſimple diviſion de l'os, dont les parties ſe ſont déſunies dans le mouvement que leur a communiqué le coup. Elle s'étend toujours au delà du lieu qui a été frappé. Si elle eſt apparente, on l'appelle Rogmé en grec, & fente ou félure en françois; ſi elle inſenſible on l'appelle Trichiſmos en grec, & fente capillaire en françois.

La fente.

Félure.

Capillaire.

On la nomme contre-fente ou contre-coup en françois, & Apekima en grec; quand la premiere table n'eſt point endommagée par le coup, & que la ſeconde eſt fracturée; quand l'os frappé à ſa partie moyenne s'eſt caſſé à la ſupérieure ou à l'inférieure, quand l'os frappé a réſiſté à l'effort du coup, & que celui qui lui eſt voiſin eſt rompu; enfin quand le coup eſt porté à une certaine partie de la tête, & que la fracture ſe trouve à la partie oppoſée.

Contre-coup de quatre eſpéces.

L'enfonçure eſt un affaiſſement de pluſieurs piéces du crâne qui a été fracaſſé. On en diſtingue trois, ſçavoir l'Ecpieſma, l'Engiſſoma, & le Camaroſis.

Enfonçure.

Ses eſpéces.

L'ecpieſma eſt une enfonçure du crâne, où les eſquilles piquent & preſſent la dure-mere.

Ecpieſma.

L'engiſſoma, que les François appellent embarure, eſt une enfonçure de quelques eſquilles détachées qui s'inſinuent entre le crâne & la dure-mere.

Engiſſoma.

Le camaroſis, que les François appellent voûture, eſt une enfonçure de quelque piéce d'os, dont le milieu s'éleve & forme une eſpéce de voute.

Camaroſis.

L'ordre que nous nous ſommes propoſé ſembleroit exiger que nous ne parlaſſions ici que des plaies des parties molles de la

Remarque.

tête, mais ces plaies ont une si grande connexion avec les fractures du crâne, qu'il n'est pas possible de parler des unes & des autres séparément.

Les meninges, le cerveau & le cervelet, qui sont les parties contenuës de la tête, peuvent être blessées par les différentes espéces d'instrumens dont nous venons de parler. Nous n'entrerons pas dans le détail des plaies que ces instrumens peuvent faire. Nous nous contenterons de donner une idée de la commotion du cerveau, & de sa compression qui sont les deux principaux effets que les coups violens peuvent produire sur cette partie.

Ce que c'est que commotion.

La commotion est un ébranlement plus ou moins grand du cerveau, occasionné par la violence d'un coup porté à la tête.

Comment elle arrive.

Plus le crâne résiste à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qui communique au cerveau est considérable, c'est-à-dire, que s'il se fait une grande fracture au crâne, la commotion du cerveau peut-être legére ; mais que s'il demeure entier, ou se trouve peu fracturé ; la commotion du cerveau sera proportionnée à la violence du coup.

Ses effets.

Cette commotion faite au cerveau peut être cause, ou de la perte du ressort de ses fibres, ce qui produit l'affaissement du cerveau sur lui-même & celle du cervelet, ou de la rupture de quelque vaisseau sanguin.

Compression.

La compression du cerveau peut arriver de différentes maniéres.

Du sang ou quelqu'autre liqueur épanchée sur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle ci & le cerveau, ou dans la propre substance du

cerveau ; quelque portion d'os déplacée en partie ou entierement ; une pointe d'os qui pique la dure-mere ; le corps qui a fait la plaie ; l'inflammation des meninges occasionnée par une petite division, ou par la contusion du péricrâne, sont les causes de la compression du cerveau.

Signes.

Plusieurs signes diagnostics nous font connoitre la contusion du péricrâne, les fractures du crâne, la commotion du cerveau & sa compression.

De la contusion du péricrâne.

Une douleur vive mais extérieure ; l'assoupissement du malade qui se réveille néanmoins quand on lui touche à quelque endroit de la tête, & sur-tout à celui où il a reçu le coup ; la rougeur de son visage ; le gonflement & la tension œdémateuse, & quelquefois inflammatoire de toute la tête qui s'étendent jusqu'aux paupieres, mais qui se bornent aux attaches des muscles frontaux & occipitaux, & dont les oreilles sont exemptes ; la fiévre, &c. sont les signes de la contusion du péricrâne.

Des fractures par les sens.

Les sens apperçoivent quelquefois les fractures du crâne, soit parce que ces fractures se font voir ; soit parce que les os lorsqu'on les frappent rendent un son obscur, tel que celui d'un pot fêlé qu'on frappe, ce qui est néanmoins un signe fort équivoque ; soit enfin parce qu'on rencontre avec le doigt ou avec la sonde quelque inégalité, qu'on juge bien n'avoir pas été formée par les artéres dans le tems que les os étoient encore mols.

Par la raison.

Lorsque les sens n'apperçoivent aucune marque de fracture, la raison peut suppléer à leur défaut, en s'informant des circonstances qui ont accompagnées la bles-

ſure, en examinant les endroits du crâne qui ont été frappés ; & en faiſant attention aux ſymptômes qui ſurviennent.

Les circonſtances principales dont on doit s'informer regardent le malade, celui qui a bleſſé, & l'inſtrument qui a frappé.

Par rapport au malade, on doit s'informer de la ſituation où il étoit lorſqu'il a été bleſſé, demander s'il eſt tombé & comment, ſi ſa tête étoit couverte ou nuë, &c. On aura auſſi égard à ſon âge, à ſon ſexe, &c.

Par rapport à celui qui a bleſſé, il faut s'informer non-ſeulement de la ſituation où il étoit lorſqu'il a donné le coup, mais encore de ſa force, de l'état de ſon eſprit, &c.

Par rapport à l'inſtrument, il faut s'informer de ſa matiére, de ſon poids, de ſa figure, de ſa grandeur, de la maniere dont il a été porté, de la cauſe qui l'a mis en mouvement, &c.

Quant à l'endroit du crâne qui a été frappé, ſi le coup a été porté ſur un os mince comme le parietal, on doit plûtôt ſupoſer (toutes choſes égales d'ailleurs) une fracture, que s'il avoit été porté ſur un os épais, tel que l'occipital.

A l'égard des ſimptômes, il ne faut pas les regarder comme un effet immédiat de la fracture des os du crâne, mais comme les ſuites de la compreſſion ou de la commotion du cerveau ; compreſſion ou commotion qui en dérange les fonctions.

Signes de la commotion. L'affoibliſſement du reſſort des fibres du cerveau ; & l'épanchement des liqueurs ſont les ſuites de la commotion. Les ſimptômes de la commotion ſe diviſent

ſent en primitifs & en conſécutifs.

Les primitifs ſont ceux qui arrivent au moment de la bleſſure ; comme la perte de mouvement & de connoiſſance, la chûte du bleſſé, cauſée par la paraliſie momentannée des extrêmités inférieures, l'iſſuë involontaire de toutes les dejections, le vomiſſement bilieux & celui des alimens, le ſaignement du nez, des oreilles, des yeux & de la bouche. On juge de la grandeur de la commotion & du dérangement qu'elle cauſe par la durée, la violence & le nombre de ces ſimptômes.

Les ſignes conſécutifs ſont ceux qui ſurviennent quelque tems après la bleſſure. Tels ſont la létargie, la fiévre, la phrénéſie, & la plûpart des ſignes primitifs que l'on regarde comme conſécutifs lorſqu'ils reviennent.

Signes de la compreſſion.

L'aſſoupiſſement, la perte de connoiſſance, le ſaignement du nez, des oreilles, & principalement de celle qui eſt du côté du coup, celui des yeux, la dureté du pouls, la rougeur du viſage, l'inflammation des yeux, le larmoyement, la paraliſie, la convulſion, la douleur, la fiévre, ſont les ſimptômes de la compreſſion.

Tous ces ſimptômes tant de la commotion, que de la compreſſion, viennent les uns du dérangement ou du déſordre des eſprits animaux, & les autres du trouble de la circulation du ſang.

Prognoſtics.

Les ſignes prognoſtics des plaies de tête ſe tirent de l'inſtrument qui a fait la bleſſure de la partie bleſſée, des ſimptômes, & des accidens.

Ce qu'il y a de dangereux aux bleſſures de la tête.

Tous les Praticiens conviennent en général que les bleſſures de la tête ne ſont dangereuſes qu'en conſéquence, de la commo-

tion ou de la compreſſion du cerveau. Auſſi les grandes fractures des os du crâne ſont moins fâcheuſes que les fortes contuſions ; les plaies qui ſont accompagnées de commotion, ſont plus dangereuſes que celles qui n'en ſont point accompagnées, quand même celles-ci ſeroient avec perte de ſubſtance.

Il réſulte de-là, 1°. Que les plaies de la tête faite par un inſtrument contondant ou piquant, ſont (toutes choſes égales d'ailleurs) beaucoup plus facheuſes que celles qui ſont faites par les inſtrumens tranchans.

2°. Que les plaies des tégumens de la tête ne ſont pas conſidérables, que les contuſions du péricrâne accompagnées d'accidens ſont plus fâcheuſes que les fractures du crâne, lorſqu'elles ne ſont pas compliquées de léſion du cerveau par compreſſion ou par ébranlement, ne ſont pas ordinairement fort dangereuſes.

3°. Que les ſimptômes primitifs ſont moins fâcheux que les conſécutifs.

4°. Que le dévoyement, les vomiſſemens bilieux, la fiévre qui continue, quoique la ſuppuration ſoit établie ſont des accidens fâcheux, quand ils accompagnent les plaies de la tête.

Cure des plaies de la tête. La léſion des tégumens de la tête, celle du péricrâne, celle du crâne qui occaſionne la compreſſion & la commotion, demandent chacune un traitement différent.

Des tégumens. La léſion des tégumens communs & celle du péricrâne, faite par un inſtrument tranchant, n'exigent point d'autre traitement que celui que nous avons indiqué au ſujet des plaies en général.

Du péricrâne. Lorſque le péricrâne a été bleſſé par un

instrument contondant, il faut appliquer des remedes spiritueux sur tout le péricrâne, des suppuratifs sur les bords de la plaie, & des résolutifs aux environs de la plaie.

On prévient ces accidens par la saignée & par le régime, & l'on remedie à l'inflammation par une incision qu'on fait à cette membrane dans toute l'étenduë de la contusion, en observant d'en scarifier les bords, & de couper plus de cette membrane que de la peau, pour éviter le tiraillement. Par ces moyens on dégorge les vaisseaux, on détend cette membrane, & on procure la circulation du sang.

Des fractures. Les fractures des os du crâne occasionnent toujours la compression du cerveau & l'inflammation de la dure-mere. Pour remédier à ces accidens on découvre toute l'étendue de la fracture, & on applique le trépan. Par ce moyen, on donne issue aux liqueurs épanchées qui causent la compression, & on facilite l'extraction des petites piéces d'os qui non-seulement occasionnent en partie la compression du cerveau; mais encore l'inflammation de la dure-mere qu'ils piquent.

De la commotion. La commotion du cerveau est ce qu'il y a de plus à craindre dans les plaies de la tête; on y remédie par le régime & par les saignées révulsives & dérivatives.

Des Plaies de la poitrine.

Les causes des plaies de poitrine sont les mêmes que celles des autres parties.

Différences. Les plaies de poitrine sont pénétrantes ou non pénétrantes.

Nous ne parlons point de ces dernieres ; ce que nous avons dit des plaies en général, en donne une idée assés suffisante.

Les pénétrantes. Au sujet des pénétrantes, il faut examiner si le coup qui les a fait n'a percé qu'un côté, ou s'il a traversé jusqu'à l'autre. Elles peuvent être sans lésion des parties renfermées, auquel cas elles sont simples ; ou avec lésion de quelques-unes de ces parties auquel cas elles peuvent être compliquées d'épanchement ou d'inflammation. Il arrive quelquefois que le corps qui a fait la plaie reste engagé dans les chairs ou dans les os, ou tombe dans la capacité de la poitrine. Quelquefois aussi l'instrument perce le diaphrame & pénétre dans le ventre. Les parties contenues dans cette capacité peuvent alors passer par l'ouverture & entrer dans la poitrine.

Signes.

On divise les signes des plaies de poitrine en diagnostics & en prognostics.

Les diagnostics font connoître si la plaie est pénétrante, si les parties contenantes sont lésées, qu'elles sont les parties lésées, & s'il y a épanchement.

Les plaies pénétrantes.

L'emphiseme qui se forme autour d'une plaie, l'air & le sang qui en sortent, l'un avec un petit bruit, l'autre avec plus ou moins d'abondance, l'introduction de la sonde dans la poitrine font connoitre que cette plaie est pénétrante. L'impossibilité d'introduire une sonde dans une plaie, ne prouve pas toujours que cette plaie ne pénétre pas. Cette impossibilité peut venir de la direction oblique de la plaie, du changement de position des muscles, du gonflement des lévres de la plaie du sang caillé, d'un corps étranger, ou de quelque par-

tie arrêtée dans le trajet de la plaie.

Mais il importe peu qu'on ſonde une plaie de poitrine ou qu'on ne la ſonde pas ; car la ſonde ne peut découvrir que la pénétration ſans faire connoitre s'il y a quelque partie léſée. Or la ſimple pénétration d'une plaie ne la rend pas ordinairement fâcheuſe. Le danger des plaies penétrantes conſiſte dans la léſion des parties intérieures qui occaſionnent l'épanchement ou l'inflammation, & ce ne ſont que les ſimptômes qui font connoître cette léſion. *Remarque.*

Quant aux ſimptômes occaſionnés par la léſion des parties contenuës, ils ſont différens, ſuivant la différence de ces parties. La grande difficulté de reſpirer, la ſortie d'un ſang vermeil & écumeux qui ne peut venir que de la léſion des poumons, ſoit dans le lieu de ſon adhérence à la plévre, ſoit vis-à-vis la plaie externe; le crachement de ſang, la douleur intérieure que le bleſſé ſent en reſpirant, la fiévre, &c. ſont les ſignes de la léſion du poumon. *Signes des plaies du poumon.*

Celle du cœur & des gros vaiſſeaux eſt toujours ſuivie d'une mort ordinairement ſubite, mais retardée quelquefois par quelques circonſtances. Car un petit caillot de ſang, l'inſtrument reſté dans la plaie, la ſituation de la plaie derriére une des valvules du cœur, &c. ont quelquefois prolongé la vie des perſonnes bleſſées au cœur ou aux gros vaiſſeaux. On en a vû vivre quelques jours quoique les ventricules fuſſent percées de part en part. *Du cœur.*

Les ſignes des plaies du diaphragme ſont différens, ſuivant la différence des endroits de cette partie qui peuvent être bleſſés. La difficulté de reſpirer, la toux, la dou- *Du corps charnu du diaphragme.*

leur violente, la situation & la direction de la plaie, la fiévre, &c. sont les signes des plaies du corps charnu du diaphrame.

Du centre nerveux. La phrénésie, les ris sardoniques, les défaillances, le hoquet, &c. sont les signes des plaies du centre neuveux de cette partie.

D'épanchement. On doit présumer qu'il y a épanchement lorsque la plaie est à la partie supérieure de la poitrine, lorsqu'elle est faite par un instrument étroit, qui a fait par son entrée & par sa sortie une très-petite division ; ou lorsque, dans l'intervale d'un pansement à l'autre, il sort une certaine quantité de sang.

Dans un seul côté. La tension de la poitrine, la difficulté de respirer qui est plus grande lorsque le malade est debout, ou assis, ou couché sur le côté sain, que lorsqu'il est couché sur le côté blessé, l'inclination du malade à se courber en devant lorsqu'il est debout ou assis, l'augmentation de l'étenduë d'un des côtez de la poitrine, une sueur froide répanduë par tout le corps, le froid des extrêmités, la petitesse & la concentration du pouls, les sincopes fréquentes, &c. sont des signes d'épanchement du sang, ou de quelque liqueur dans un côté de la poitrine.

Dans les deux. Quand le blessé ne peut se tenir ni sur l'un ni sur l'autre côté, & qu'un côté n'est pas plus élargi que l'autre ; c'est une marque que l'épanchement s'est fait dans les deux côtez de la poitrine.

Prognostic. Quant au prognostic des plaies de la poitrine, leur danger consiste dans l'épanchement ou dans l'inflammation.

Celles qui ne pénétrent pas sont en général moins fâcheuses que celles qui pénétrent, & doivent être regardées comme sim-

ples. Celles dont la pénétration est apparente, sont moins dangereuses que celles dont la pénétration est cachée. Les plaies pénétrantes accompagnées d'épanchement sont moins fâcheuses lorsqu'elles sont situées à la partie inférieure, que lorsqu'elles sont situées à la partie postérieure. Les plaies de poitrine qui pénétrent d'un côté à l'autre ne sont pas plus dangereuses que celles qui ne pénétrent pas jusqu'au côté opposé, pourvû qu'il n'y ait point de gros vaisseaux ni de parties considérables endommagées. Les plaies qui arrivent dans un lieu où le poumon est adhérent sont suivies d'accidens moins fâcheux que celles qui arrivent en tout autre endroit.

On distingue les plaies de poitrine en légeres, en graves & en mortelles.

Cure des plaies légeres. Les plaies légeres, c'est-à-dire, celles qui ne pénétrent point ou qui pénétrent sans lésion des parties intérieures, ne demandent d'autres traitement que celui des plaies simples. S'il survient un emphiseme, on le dissipe par les spiritueux.

Graves. Les plaies graves, c'est-à-dire, celles qui sont accompagnées de la lésion du poumon ou du médiastin, ou de l'ouverture de quelques vaisseaux, ne sont dangereuses qu'à cause de l'épanchement des liqueurs & de l'inflammation qui en sont les suites. On prévient l'un & l'autre, & on y remédie par des fréquentes saignées & par un régime exact. Lorsque les saignées ne détournent point l'épanchement ou que l'épanchement a commencé au moment que la blessure a été faite, & que la plaie se trouve à la partie supérieure de la poitri-

ne : on met le malade dans une ſituation qui puiſſe procurer l'iſſuë des liqueurs épanchées, ſi cette ſituation ne lui ſuffit pas, on fait à la partie inférieure de la poitrine une ouverture qu'on appelle empiême, & qui donne iſſuë à ces liqueurs épanchées. Lorſque la plaie ſe trouve à la partie inférieure de la poitrine, elle eſt ſituée favorablement pour l'iſſuë des liqueurs épanchées, on ne fait que l'aggrandir en cas qu'elle ſoit trop petite.

Et mortelles.

Quant aux plaies mortelles, c'eſt-à-dire, celles qui ſont accompagnées de la bleſſure du cœur, de l'ouverture de quelques gros vaiſſeaux, & de la léſion du centre nerveux du diaphragme, il n'y a point d'autres remedes que ceux que nous venons d'indiquer pour les plaies graves, mais la mort qui les ſuit ordinairement de fort près diſpenſe bientôt d'employer ces remedes.

Des Plaies du Bas ventre.

Différences des plaies du bas ventre.

Les cauſes des plaies du bas ventre ſont les mêmes que celles des plaies de la poitrine.

Les plaies du bas ventre différent les unes des autres par raport aux régions & aux parties où elles ſe trouvent. On les diſtinguent encore en celles qui ne ſont pas pénétrantes, & en celles qui le ſont.

Les non pénétrantes ne ſe trouvent qu'aux parties extérieures, à la peau, à la graiſſe, & aux muſcles ſans diviſion du péritoine.

Différences des plaies pénétrantes.

Les plaies pénétrantes dans la capacité de l'abdomen différent entr'elles en ce que les unes ne peuvent point endommager les

parties contenantes, & que les autres les endommagent. Celles-ci différent encore entre elles par plusieurs circonstances. Les unes se trouvent dans les lieux des adhérences des parties, & les autres ne s'y trouvent pas, les unes sont accompagnées d'épanchement, d'issuë des parties avec étranglement ou sans étranglement des parties sorties, & les autres ne le sont point. L'instrument perdu dans la capacité, engagé dans les chairs, ou enclavé dans les os en complique certaines; les autres ne sont point compliquées de cette maniére.

Signes. Les signes diagnostics des plaies du bas ventre en font connoître la pénétration, & quelle est partie lesée.

De la pénétration La sortie de l'épiploon, ou de l'intestin par la plaie, la différente largeur de l'instrument comparée avec celle de la plaie, l'introduction du doigt ou de la sonde en font connoître la pénétration. L'introduction du doigt dans la playe suppose qu'elle est d'une certaine étenduë. Pour sonder le blessé il faut le mettre dans une situation semblable à celle où il étoit quand il a reçu le coup.

Remarque. Il faut se rappeller ici ce que nous avons dit au sujet de l'introduction de la sonde dans les plaies de la poitrine. Les mêmes obstacles qui se rencontrent quelquefois lorsqu'on les veut sonder, s'opposent aussi quelquefois à l'entrée de la sonde dans la plaie pénétrante du bas ventre. La sonde n'est pas plus utile pour la connoissance de ces plaies que pour celle des plaies dans la poitrine; c'est par les simptômes qu'on doit juger des unes & des autres.

Signes de la lésion de quelques parties intérieures du bas ventre. La difficulté de respirer, la petitesse &

la dureté du pouls, son intermission, la pâleur & la rougeur du visage, la tension & les douleurs du ventre ; l'amertume & la sécheresse de la bouche, le froid des extrêmitez, la suppression de l'urine, les nausées, les vomissemens, &c. sont les simptômes de la lésion de quelques parties intérieures du bas ventre.

La situation & la direction de la plaie ; la situation de la douleur, celle où étoit le blessé ou celui qui a blessé lorsque la plaie a été faite, la distension de l'estomac & des intestins par les alimens, & celles de la vessie par l'urine, ou leur affaissement au moment de la blessure, donnent lieu de conjecturer qu'elle est la partie offensée.

La sortie d'une grande quantité de sang assez vermeil, & une douleur piquante qui s'étend jusqu'au cartillage xiphoïde, font connoître la lésion du foye. La sortie d'une moindre quantité d'un sang plus noir fait connoitre la lésion de la rate. Le hoquet, le vomissement, les sueurs, le froid des extrémités, principalement la sortie des alimens font connoitre la lésion de l'estomac. La sortie de la bile fait connoître la lésion de la vessicule du fiel, des nausées, des fréquentes foiblesses, des inquiétudes continuelles, une douleur extrême, une soif insuportable & principalement la sortie d'une substance blanchâtre & chileuse font connoître la lésion des intestins grêles ; la sortie des matiérés fécalles, fait connoitre la lésion des gros boyaux. La difficulté d'uriner, le mélange du sang avec l'urine, ou la sortie d'un sang pur par l'uretre & une douleur à la verge, font connoitre que les

reins ou les uretérés ou la vessie sont attaqués.

Il faut remarquer que lorsque les intestins sont blessés, il sort quelquefois par l'anus, un sang plus ou moins fluide, & plus ou moins rouge.

S'il vient des intestins grêles, il est de la couleur du caffé, s'il vient à la fin de l'ileon, ou du commencement du colon, il est caillé; s'il vient de l'extrêmité du colon ou du rectum, il est fluide.

Prognostic. Le Prognostic des plaies du bas ventre, se tire de la partie blessée, de la grandeur de la division; des simptômes & des accidens qui surviennent.

Les plaies non pénétrantes, & les pénétrantes quand même le ventre seroit percé de part en part, sont regardées ordinairement comme simples, lorsque les parties intérieures ne sont point lesées, je dis ordinairement, parce que quelques-unes de ces plaies peuvent être compliquées d'hœmorrhagie, d'inflammation, de gonflement, &c.

Les plaies des parties contenues ne sont fâcheuses, qu'en conséquence de l'inflammation & de l'épanchement; & c'est leur situation & leur grandeur qui donnent lieu de craindre ces accidens. Celles qui sont situées dans les endroits où ces parties sont adhérentes sont moins fâcheuses que les autres.

Les grandes plaies du foye, de la rate, de l'estomac, des intestins, des reins, des uretéres, de la vessie, de la matrice, sont mortelles, mais les petites, quoique fort dangereuses, ne le sont pas toujours.

Celles qui sont accompagnées de simptômes violens & d'accidens considérables, sont très fâcheuses.

Cure des plaies du bas ventre.

On diſtingue les plaies du bas ventre comme celles de la poitrine, en legéres, en graves & en mortelles.

Les plaies legéres, c'eſt-à-dire, celles qui n'attaquent que la peau, les graiſſes & les muſcles, ou qui pénétrent ſans être accompagnées ni de la léſion, ni de la ſortie des parties intérieures, ne demandent que la réünion. Pour la faciliter, on fait obſerver au malade un régime très-exact, & on le ſaigne pour prévenir l'inflammation, la tenſion & la douleur du ventre.

Des graves.

Les plaies graves, c'eſt-à-dire, celles qui pénétrent & qui ſont accompagnées de la léſion legére, & quelquefois même de l'iſſuë des parties intérieures, ſe traittent de différentes maniéres, ſuivant la différence des parties qui ſont léſées.

L'épiploon & les inteſtins ſont pour l'ordinaire les ſeules parties intérieures du ventre qui ſortent à la ſuite des plaies. Quelquefois elles ſortent ſéparément, quelquefois elles ſortent enſemble. Quand l'épiploon ſorti ſe trouve alteré ; on en fait la ligature dans la partie ſaine, on retranche la partie gâtée, & on a ſoin de laiſſer prendre le bout de la ligature au-dehors. Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont ſortis enſemble, & qu'ils ne ſont point endommagés, on les réduit en obſervant de faire rentrer le premier, celui qui eſt ſorti le dernier.

Lorſque l'épiploon & l'inteſtin ſont bleſſés, il faut examiner l'étenduë & la ſituation de la léſion, ſi l'épiploon n'eſt que légerement bleſſé, & dans ſa partie membraneuſe, il faut le réduire, s'il eſt bleſſé dans ſes bandes graiſſeuſes ; & ſi quelqu'un

de ses vaisseaux sanguins est couvert, on fait la ligature de cette partie au-dessus de l'ouverture du vaisseau, & on la coupe.

Si l'intestin n'est que légerement blessé, on le réduit ; si la blessure est grande, on y fait la suture du Pelletier avant de le réduire. Il faut observer de tenir le bout des fils qui ont servi à faire la suture au dehors pour pouvoir approcher l'intestin du bord intérieur de la plaie, & retirer ces fils après la réünion des parties divisées.

Quand il est impossible de faire la réduction des parties, parce que l'inflammation des bords de la plaie a formé un étranglement, ce qui feroit bien-tôt tomber ces parties en mortification ; on dilate la plaie pour pouvoir faire rentrer les parties ; & après la réduction, on fait la suture enchevillée appellée Gastroraphie.

Pour prévenir la douleur, la tension, & l'inflammation, ou pour y remédier on fait garder au malade un régime très-exact, on le saigne fréquemment, & l'on applique des fomentations émollientes sur le ventre ou la pulpe des herbes de même vertu.

Quand l'estomac & les intestins grêles sont blessés, on ne fait prendre au malade des alimens qu'en très-petite quantité, & souvent même que des bouillons nourrissans qu'on lui donne en lavemens. Quand les gros intestins sont lésés, on ne doit point donner de lavemens.

Des mortelles.

Quant aux plaies mortelles, c'est-à-dire celles des gros vaisseaux, des conduits chyleux, & les grandes plaies du foye, de la rate, & du ventricule, il n'y a point de moyens capables d'en procurer la réü-

nion. La mort qui arrive pour l'ordinaire affez promptement, ne donne pas le tems d'en employer aucun.

CHAPITRE II.

Des Ulcéres en général.

Ce que c'eft qu'ulcére

L'Ulcére eft une folution de continuité des parties molles, produite ou entretenue par un vice intérieur ou par un vice local, avec perte de fubftance.

Différences des ulcéres.

Les anciens ont beaucoup multiplié les divifions des ulcéres. Nous rangerons ces maladies fous quelques claffes générales. Leurs différences fe peuvent tirer de leur dimenfion des parties où ils fe trouvent, d'un vice local, des maladies qui peuvent les accompagner, de la matiére qui en fort, & des caufes qui les ont produites.

Par rapport à leur dimenfion.

Par rapport à leur dimenfion, il y en a de grands, de petits, de profonds, de fuperficiels, &c.

Aux parties.

Par rapport aux parties qu'ils attaquent, il y en a d'internes, & il y en a d'externes.

Au vice local.

Par rapport au vice local, on les appelle caverneux, lorfqu'ils font profonds ; on les nomme ulcéres avec hyperfarcofe, lorfqu'ils font accompagnés d'excroiffance de chair ; on les nomme calleux, lorfqu'ils font environnés de duretés & de callofités ; on les nomme fiftuleux, lorfque les bords font calleux & que l'entrée eft plus étroite que le fond ; on les nomme vari-

queux, lorſqu'ils ſont accompagnés de varices.

Par rapport aux maladies qui peuvent y être jointes, ou même les entretenir, il y en a de douloureux, d'enflammés, d'accompagnés d'apoſtêmes & de carie, & d'autres qui ne ſont compliqués d'aucune maladie.

Aux maladies.

Par rapport à la matiére qui en découle, il y en a de ſanieux & de ſordides, de virulens, & de vermineux. Les ſanieux rendent beaucoup de ſéroſité. Les ſordides rendent une ſanie épaiſſe, noire, livide, cendrée ou de différentes couleurs. Les virulens rendent une matiére lympide & corroſive. Les vermineux rendent des vers.

A la matiére.

Les cauſes des ulcéres en ſont les différences les plus conſidérables, parce que c'eſt principalement aux cauſes qu'il faut faire attention dans la cure de ces maladies, & qu'il faut les détruire avant de remédier au vice local.

Aux cauſes diſtinguées.

Les ulcéres qui ſuccédent aux plaies & aux abſcès ouverts, & dont la cauſe n'eſt qu'un vice local ſont benins.

En benins.

Ceux qui ſont occaſionnés, ou entretenus par quelque vice du ſang ſont malins.

En malins.

On diſtingue ceux-ci par la nature du virus qui en eſt la cauſe. Ainſi on les diviſe en vénériens, en ſcrophuleux, en ſcorbutiques, en cancereux ou chancreux, & en ſporiques. Ces derniers renferment toutes les eſpéces de dartres & de galles, qui ſont à proprement parler des ulcéres ; car elles rendent continuellement une humeur, quelquefois du pus. On doit néanmoins remarquer que les dartres & les

Remarque.

galles peuvent avoir pour causes quelques-uns des différens virus dont nous venons de parler. Alors la dartre & la galle prennent le nom du virus qui en est la cause.

Autres espéces d'ulcéres malins. On doit mettre au nombre des ulcéres malins ceux qui ne sont point occasionnés par un virus, mais par la cacochimie des humeurs, ou par quelques évacuations supprimées, & ceux qui sont formés par des humeurs qui sortent depuis long-tems par les mêmes endroits.

Causes. Ce que nous venons de dire des différences des ulcéres fait voir que ces maladies ont deux espéces de causes, l'une interne & l'autre externe. Quelques-unes de ces causes empêchent les sucs nourriciers de parvenir jusqu'à l'extrêmité des vaisseaux divisés, d'autres changent les bonnes qualités que les sucs doivent avoir pour réparer la perte de substance, & former une bonne cicatrice.

Causes externes. Certains médicamens tels que les consomptifs continués trop long-tems ou appliqués mal-à-propos aux plaies, ou après l'ouverture d'un abscès ; les pansemens faits avec certaines piéces d'appareil. Par exemple, des bourdonnets, des tentes, des canulles, &c. soit que ces pansemens soient continués trop long-tems par nécessité, soit qu'on les ait employés mal à-propos, sont les causes externes des ulcéres qui n'ont souvent pour vice que des duretez, des callosités & des sinuosités.

Causes internes. La cacochimie des humeurs, certaines évacuations périodiques supprimées, une maladie locale, comme la carie, les varices, les différens virus, c'est-à-dire, le vénérien, le scrophuleux, le scorbutique, le

le psorique, & le cancereux, sont les causes internes des ulcéres.

On divise les signes des ulcéres en diagnostics & en prognostics. *Signes.*

Les diagnostics font distinguer si l'ulcére est benin ou malin.

Les signes de l'ulcére malin sont différens selon l'espéce de vice qui en est la cause ou qui l'entretient. Ainsi il faut se rappeller ici les symptômes de chaque espéce de virus, parce que ce sont eux qui caractérisent les ulcéres malins, leur absence fait connoître ordinairement que l'ulcére est benin.

De l'ulcére scorbutique.

Les bords de l'ulcére scorbutique sont durs; les environs sont bleuâtres, mêlés de petits points blancs; les chairs sont molles, livides, saigneuses; le pus qui en coule est sanieux, visqueux & de mauvaise odeur.

La puanteur de l'haleine, la sputation fréquente & fœtide, la mobilité des dents, le gonflement des gencives, leur ulcération, leur couleur rouge, livide & noire, leur saignement, les coliques, les douleurs des hypocondres, celles des bras, des jambes, les duretés des gras des jambes, les taches jaunes, livides & noires, ressemblantes à des échimoses ou à des morsures de puces; les échimoses de la conjonctive, des paupiéres, sont les symptômes qui caractérisent le scorbut; & si quelques-uns accompagnent un ulcére, tel que celui que nous venons de décrire, on ne doit point douter de son caractére.

De l'ulcére vérolique.

L'ulcére vérolique est de figure ronde, & accompagné d'une très-grande dureté plus ou moins étendue en largeur & en profondeur. Les chairs en sont pâles, le

pus qui en découle eſt ſanieux & limpide ; il réſiſte à tous les remédes ordinaires, & ſemble céder aux remédes mercuriels. Si un ulcére accompagné de ces ſymptômes a été précédé de quelque maladie vénérienne, comme chancre, bubon, chaudepiſſe, porreaux, &c. On a lieu de croire qu'il eſt une ſuite de ces maladies, ou qu'il eſt entretenu par un vice vérolique, & par conſéquent qu'il eſt vénérien.

De l'ulcere ſcrophuleux. Si un ulcére paroît à la ſuite d'une tumeur dure, indolente & difficile à venir à ſuppuration, ſi le malade ou ſes parens ont été attaqués d'écrouelles, & ſi les glandes conglobées du col, des aiſſelles, & des aînes ſont gonflées & dures, ſi le col eſt court, & la machoire large, ſi les yeux ſont tendres & larmoyans, ſi le nez & la lévre ſupérieure ſont enflez & gerçez, s'il coule du nez une humeur pituiteuſe, ſi le ventre eſt dur & gros, enfin ſi le malade digere mal, on doit conjecturer que cet ulcére eſt ſcrophuleux.

De l'ulcere cancereux. L'ulcére cancereux cauſe une douleur très-vive ; il a les bords durs, élevés & renverſés, il y croit en peu de tems des chairs baveuſes & ſanieuſes ; il en ſort une ſanie puante & corroſive, & qui ronge peu-à-peu les chairs, il s'y forme des ſinus qui vont de tous côtez, les veines de la tumeur ſont dilatées & variqueuſes, & le tout preſente un ſpectacle fort affreux.

Les dartres. Nous avons dit plus haut qu'on pouvoit regarder les galles & les dartres comme des ulcéres. Les dartres n'attaquent que le corps de la peau, ſa ſuperficie eſt d'une couleur rouge pâle. Elle eſt un peu élevée & parſemée d'une infinité de petits boutons

qui rendent une humeur plus ou moins épaiſſe, excite une demangeaiſon incommode, & en ſe deſſéchant forment des eſpéces de croûtes ou des écailles farineuſes.

La galle. La galle ſe manifeſte d'abord au poignet & entre les doigts par une demangeaiſon inſuportable, & par des boutons en puſtules qui ſe répandent bien-tôt ſur toute la ſuperficie du corps. Les puſtules ſont de deux eſpéces. Les unes ſont groſſes comme celles de la petite vérole, & rendent du pus. On les appelle groſſe galle. Les autres ſont petites & de la groſſeur d'un grain de millet, & rendent une ſéroſité rouſſâtre.

L'ulcére variqueux. Il eſt aiſé de reconnoître l'ulcére variqueux à la dilatation des veines qui ſe trouvent aux environs.

Avec carie. L'ulcére avec carie jette une grande quantité d'une ſéroſité ſanieuſe qui teint en noir les emplâtres & les compreſſes. Les chairs lorſqu'elles recouvrent l'os carié, ſont fougueuſes & lices; elles rendent du ſang dès qu'on les touchent; enfin on voit les inégalités de l'os s'il n'eſt pas couvert de chairs, & s'il en eſt couvert, on les reconnoit avec la ſonde ou avec le doigt.

Cauſé par une évacuation ſupprimée. Si un ulcére eſt cauſé par une évacuation ſupprimée, c'eſt du malade qu'on doit l'apprendre.

Par la cacochimie des humeurs. Les ulcéres anciens où on ne diſtingue aucun des ſignes dont nous venons de parler, ſont cauſés par la cacochimie des humeurs.

L'ulcére fiſtuleux. L'ulcére fiſtuleux a un fond large, une entrée étroite, les bords en ſont durs & calleux.

Autres eſpeces d'ulcéres. Il eſt aiſé de reconnoitre les ulcéres vermineux & ceux qui ſont accompagnés de douleur, d'inflammation, d'apoſtême, ou d'excroiſſance de chair.

Prognostic. Le prognoftic des ulcéres fe tire de la caufe qui les entretient & des parties où ils font fituées.

Par rapport à la caufe, plus elle eft difficile à détruire, plus l'ulcére eft dangereux. Ainfi l'ulcére vénérien eft moins fâcheux que l'ulcére fcrophuleux; celui-ci l'eft moins ordinairement que le fcorbutique. Mais le cancereux eft le plus fâcheux de tous, parce qu'on n'a pas encore trouvé de fpécifique capable d'en détruire le vice.

Les ulcéres qui n'ont qu'un vice local pour caufe font moins fâcheux que ceux qui font entretenus par un vice intérieur.

Par rapport aux parties où ils font fitués, ceux des parties intérieures font toujours très-dangereux à caufe de la difficulté d'y porter les remédes.

Cure des ulcéres. Tous les ulcéres viennent de quelque vice intérieur ou local. Il faut donc détruire ce vice pour pouvoir réuffir à guérir la folution de continuité qui en eft l'effet.

On prépare d'abord le malade par les remedes généraux qui font les faignées, les purgations & les remedes altérans; & on lui fait obferver un régime convenable à l'efpéce d'ulcére, & aux remedes qu'il faut employer pour le guérir.

Cure des ulcéres qui ont pour caufe un vice intérieur. Après ces préparations, fi l'ulcére vient d'un vice interne, on employe intérieurement les fpécifiques & les remedes propres à détruire ou à empêcher les progrés de ce vice, car on ne peut pas toujours le détruire totalement. Si le vice eft fcorbutique, on fait prendre au malade les antifcorbutiques en apoféme ou en bouillon; s'il eft vérolique on lui prefcrit les remedes tirés du mercure & fur-tout les frictions d'onguent mercuriel, fait à moitié; s'il eft fcrophu-

leux, on lui donne les remedes tirés de l'antimoine & du mercure, le fondant de Rotrou, &c. S'il eſt vermineux, on le met à l'uſage des ameres & de quelque préparation de mercure; s'il eſt pſorique, on donne à prendre l'œtiops minéral, l'aquila alba en bol; & le petit lait dans lequel on aura fait bouillir les feuilles de fumeteres, & la racine de patience ſauvage, &c. Quant au cancereux, tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'adoucir les douleurs & de retarder le progrès du mal par le moyen des différentes préparations de plomb, & par l'eau de plantin, de morrelle, de joubarde, &c. dans leſquelles on trempe de petits linges qu'on applique ſur l'ulcére. Lorſque l'ulcére provient de quelques évacuations ſupprimées, on fait en ſorte de la rétablir, ou d'y ſuppléer par d'autres évacuations, telles que la ſaignée, les ſetons, les cautéres, la purgation, &c. Lorſque l'ulcére eſt cauſé par la cacochimie des humeurs, ou qu'il eſt entretenu par des humeurs qui depuis longtems ſortent par les mêmes endroits, il ſeroit dangereux d'en procurer la guériſon, la cure en doit être purement palliative.

Cure des ulcéres qui viennent ou qui ſont accompagnés d'un vice local.

L'ulcére qui vient ou qui eſt accompagné d'un vice local, doit être traité ſuivant la nature de ce vice. S'il y a carie, il faut faire exfolier l'os, en deſſéchant la portion d'os altéré avec l'eau mercurielle, la pierre infernale, &c. appliquée de tems en tems deſſus; s'il y a des duretés & des calloſités, il faut les faire fondre avec les emplâtres fondans appliqués deſſus ou les ſcarifier avec un inſtrument tranchant. S'il y a des excroiſſances de chair, il faut les détruire par le moyen des conſomptifs, comme

la pierre infernale, l'eau mercurielle, ou l'emporter avec un instrument tranchant. Si elles sont baveuses & molasses, on les panse avec le digestif consomptif; s'il y a des sinus il faut les ouvrir dans toute leur étenduë afin de découvrir tout le progrès du mal & d'empêcher le séjour du pus. S'il est fistuleux, on emporte toutes les duretez & les callositez avec l'instrument tranchant, ou on les consume avec les caustiques. On le panse ensuite comme un ulcére simple. S'il y a des varices, on les ouvre avec la lancette, on les emporte ou on les cautérise avec le beure d'antimoine. S'il est accompagné de douleur, d'inflammation & d'apostêmes, on employe les remédes qui conviennent à ces espéces de maladies.

Cure des ulcéres par raport à leur caractére.

Il ne suffit pas de combattre le vice intérieur & de détruire le vice local; il faut appliquer sur l'ulcére même les médicamens propres non-seulement à la nature de chaque ulcére, mais encore ceux qui conviennent à chacun des tems de l'ulcére.

Dans quelque espéce d'ulcére que ce soit, s'il y a de la douleur & de l'inflammation, on doit toujours commencer par appaiser l'une en appliquant les adoucissans, & dissiper l'autre en faisant suppurer l'ulcére avec les digestifs & les suppuratifs. On applique ensuite sur l'ulcére les médicamens qu'exige la nature de chacun. Sur l'ulcére scorbutique, on applique l'onguent de stirax, l'eau-de-vie camphrée, on panse l'ulcére vénérien avec l'onguent mercuriel dont on couvre un plumaceau, par-dessus lequel on met une emplâtre de Vigo cum mercurio. On met sur le scrophuleux les digestifs, les suppuratifs aus-

quels on mêle de tems en tems des consomptifs, & sur toute la partie l'emplâtre de la Mere, de manus Dei, ou de Nuremberg, &c. Pour la galle on frotte les jointures avec une Pommade faite avec le beurre & le souffre, ou avec l'onguent Neapolitanum. Sur le vermineux, on applique des plumaceaux trempés dans des fortes décoctions de plantes améres, ou couverts d'onguents digestifs dans lequel entre du mercure ou de l'aloës, de la myrrhe, & de l'assa fœtida, &c. Quant à celui qui est entretenu par une humeur cacochime ou par une humeur qui a pris son cours par cette ouverture, on le panse tous les jours avec les digestifs simples, ou l'onguent mondicatif d'ache, &c. & on a soin de le bien nettoyer.

Cure des ulcéres par rapport à ses tems.

Pour le traitement de l'ulcére par rapport à ses tems, c'est de le faire suppurer, de le mondifier, de faciliter la régénération des substances perduës, & de le cicatriser.

Ainsi il faut dans le premier tems employer des digestifs, les suppuratifs, & les différens médicamens propres à la nature de chaque espéce d'ulcére contenu par un vice intérieur. Dans le second, c'est-à-dire, quand l'ulcére a bien suppuré, on le mondifie avec l'onguent legerement consomptif, si les chairs sont molasses & baveuses, ou avec l'onguent mondicatif d'ache, celui des Apôtres, la décoction de feüilles de noyer, ou le vin mielé, &c. Dans le troisiéme tems, on facilite la régénération des chairs, en appliquant dessus l'ulcére les médicamens capables d'entretenir le bon état des chairs, tels que le baume d'Aceus, ou le digestif simple, l'un

ou l'autre très-legérement étendu sur les plumaceaux, ou même quelques-uns des mondificatifs.

Dans le quatriéme tems, enfin on desséche l'ulcére, ce qu'on ne doit faire que quand les chairs ont rempli le vuide, & qu'elles sont presque au niveau de la peau. On se sert pour cet effet d'emplâtre de ceruse, d'onguent pompholix, celui de blanc rhasis, d'eau de chaud, ou d'eau phagedenique, de charpie rapée, ou de charpie séche, &c. Lorsque les chairs surpassent le niveau de la peau, ou sont un peu mollasses & baveuses, comme cela arrive quelquefois, la cicatrice ne peut ou a beaucoup de peine à se former; on y applique legérement la pierre infernale ou l'eau mercurielle pour les réprimer & les rafermir.

Des maladies de par ies dures.

Queles sont les maladies des parties dures.

Les parties dures sont sujettes comme les parties molles à des tumeurs ou gonflemens, à des divisions & à des déplacemens.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs des parties dures.

Tumeurs des par- t.esdures.

IL y a trois espéces de tumeurs des parties dures; l'Anchylose, le Rakitis & l'Exostose.

§. I.

§. I. L'Anchylose est l'union de deux os d'une articulation avec plus ou moins de perte de mouvement.

L'anchylose.

On distingue deux espéces d'Anchylose, la vraie & la fausse.

La vraie Anchylose, est la soudure exacte des parties articulées ; d'où suit le deffaut de mouvement aux articulations ; elle est par conséquent incurable.

La fausse Anchylose, est une difficulté du mouvement des articulations, causée par le gonflement des têtes des os, des ligamens & des capsules, & par l'épanchement de la sérosité ou de la sinovie dans l'article.

On la guérit en procurant la résolution de l'humeur qui cause le gonflement, ou de celle qui est épanchée.

Le rakitis.

§. II. Le Rakitis est une maladie particuliére aux enfans, dans laquelle les épiphises & les os spongieux se gonflent & forment des nœuds, pendant que le corps des os & de l'épine du dos s'amolissent & se courbent.

L'exostose.

§. III. L'Exostose est le gonflement d'un os tout entier, ou d'une partie d'un os.

Le nodus qui est une petite élévation formée sur la superficie de l'os ; & le *spina ventosa* qui est une exostose des os porreux abscédée & accompagnée de vive douleur, comme si c'étoit une épine qu'on ait fourrée dans l'article sont proprement des exostoses.

CHAPITRE II.

De la solution de continuité des parties dures.

Solution de continuité. LES solutions de continuité de parties dures sont la carie, les plaies des os, les fractures, & le spina bifida.

La carie. §. I. La carie est une érosion de la propre substance de l'os. Elle provient ordinairement de causes internes, comme de virus vénérien, scorbutique, écrouelleux, cancereux, &c. & quelquefois de causes externes, comme des coups, des chûtes, &c.

La plaie. §. II. On appelle plaie des parties dures une solution, qui leur est faite par un instrument tranchant.

Remarque. Ces espéces de maladies des os, & celles dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, demandent un détail si grand & si circonstancié, que les bornes de cet abregé ne permettent pas de traiter cette matiere avec plus d'étenduë. Je me contenterai de parler en général des fractures & des luxations.

Fracture.

Différence. §. III. Les fractures sont des solutions de continuité faites par quelque corps extérieur & contondant.

On tire les différences des fractures de plusieurs choses ; de l'os qui a été fractu-

ré, & de la figure de la fracture, de l'éloignement des piéces oſſeuſes, des maladies ou accidens qui les accompagnent, & de la cauſe qui a fait la fracture.

Par rapport aux os.

1°. Les fractures ſont différentes ſuivant la différence des os fracturés. Celles par exemple des os de la tête ſont différentes de celles des os de la jambe.

A la figure.

2°. Elles différent preſque toutes, par rapport à leur figure, cependant on peut les diviſer en général, en obliques, en tranſverſales, & en celles où les os ſont briſés en pluſieurs piéces. Les meilleurs Auteurs croyent qu'il ne ſe peut point faire de fractures en long.

A l'éloignement.

3°. Quant à l'éloignement des piéces oſſeuſes briſées, il eſt quelquefois conſidérable, & quelquefois il ne l'eſt pas. Le déplacement des os peut ſe faire de différentes maniéres. Quand les bouts montent les uns ſur les autres, on dit que le déplacement eſt ſuivant la longueur; quand ils ſont écartés ſans ceſſer de ſe toucher par quelques points de ſurfaces caſſées, on dit que le déplacement eſt ſuivant l'épaiſſeur.

Aux accidens.

4°. On diviſe les fractures par rapport à leurs accidens, en ſimples, en composées & en compliquées.

Fractures ſimples.

Les ſimples ſont celles où il n'y a qu'un ſeul os de caſſé.

Composées.

Les compoſées ſont celles où deux ou trois os de la même partie ſe trouvent caſſés en même tems.

Compliquées.

Les compliquées ſont celles qui ſont accompagnées de maladies, d'accidens, ou de la cauſe qui a fait la fracture.

Complettes.

On diſtingue encore les fractures en

complettes & en incomplettes. Les complettes ſont celles où l'os eſt entiérement caſſé. Les incomplettes ſont celles où il y a quelque portion oſſeuſe encore dans ſon entier ; mais cette eſpéce de fracture ne ſe rencontre ordinairement qu'aux os plats, tels que ceux du crâne, des hanches, de l'épaule. Si elle ſe trouve quelquefois aux autres os, ce n'eſt que dans les enfans très-jeunes, ou attaqués du rakitis.

Cauſes. Externes. 5°. Les cauſes des fractures ſont toutes extérieures. Ce ſont les coups, les chûtes ſur quelques corps durs, les efforts violens, les armes à feu, enfin tous les inſtrumens contondans.

Occaſionnelles. Il y a cependant certaines maladies qui rendent les os plus fragiles, & qui peuvent par conſéquent concourir avec les cauſes externes des fractures. Telles ſont la vérole, le ſcorbut, les écrouelles, le vice cancereux, le rakitis, la carie, la diſette de la moëlle, &c.

Signes des fractures. On diviſe les ſignes des fractures en diagnoſtics & en prognoſtics.

Les diagnoſtics ſe ſubdiviſent en ſenſuels ou en ſenſibles & en rationnels.

La douleur & l'impuiſſance de remuer le membre, la mauvaiſe figure de la partie, les inégalités que font les piéces d'os déplacées & le bruit qu'on entend lorſqu'on remue la partie fracturée, ſont les ſignes ſenſibles de la fracture.

Signes équivoques. La douleur & l'impuiſſance de remuer le membre ſont des ſignes fort équivoques. Car une contuſion un peu plus forte excite une douleur vive, & la crainte d'augmenter cette douleur empêche le malade de remuer la partie bleſſée. D'ailleurs les

luxations sont suivies de douleur & d'impuissance de remuer la partie.

Par la vuë.

Les autres signes sensibles s'apperçoivent, par la vuë, par l'oüie & par le toucher.

La mauvaise figure d'une partie qui vient d'un déplacement considérable, suivant la longueur ou suivant l'épaisseur de l'os, fait connoître une fracture. Il faut remarquer ici que dans l'examen d'une partie on se peut tromper en attribuant à un déplacement la mauvaise figure d'un membre, qui peut n'être occasionné par aucun accident, mais venir de naissance.

Remarque.

Par le toucher.

Quand la mauvaise figure d'une partie ne suffit pas pour faire connoître une fracture, on passe le pouce sur l'os dans l'endroit où il est le moins recouvert des parties, afin qu'en cas de fracture on sente mieux les inégalités des piéces d'os déplacées.

Par l'ouie.

Le bruit que les piéces d'os fracturées font lorsqu'on les remue s'appelle crépitation. Il est presque semblable à celui que font les tumeurs emphisémateuses lorsqu'on les touche. C'est pourquoi il faut prendre garde de les confondre l'un avec l'autre.

Pour occasionner la crépitation des os, on tient, ou on fait tenir la partie supérieure du membre cassé, tandis qu'on remue légérement la partie inférieure. Ce mouvement, qu'on doit faire le plus doucement qu'il est possible, fait frotter les extrêmités des os cassés les uns contre les autres, & par conséquent occasionne la crépitation. Il arrive quelquefois qu'on ne l'entend point, mais alors la main suplée à l'oreille, car ce mouvement produit dans la main une sensation qu'il ne produiroit pas, s'il n'y avoit point de fracture.

Prognostics. Le prognoſtic des fractures ſe tire de leurs différences.

Les fractures obliques qu'on appelle auſſi en ongles ou en flutes, & celles où les os ſont briſés en pluſieurs piéces, ſont difficiles à contenir, ſuivis ordinairement d'accidentes, & par conſéquent plus fâcheuſes que celles qui ſont en travers.

Les fractures ſimples ſont plus faciles à contenir que les compoſées. Les unes & les autres ſont moins fâcheuſes que les compliquées. Les fractures des articulations ſont beaucoup plus dangereuſes que celles du corps des os.

Celles qui ſont ſeulement faites par une cauſe externe ſont moins fâcheuſes que celles qui ſont encore occaſionnées par un vice interne.

Accidens des fractures. Les fractures ne ſont pas en elles-mêmes dangereuſes ni mortelles : elles ne le deviennent que par les accidens qui les accompagnent & qui les ſuivent.

La douleur, l'impuiſſance de mouvoir la partie, le prurit, l'inflammation, la fiévre, la gangréne, l'hémorrhagie, la convulſion, la paraliſie, l'atrophie, l'anchyloſe, la difformité du cal, la courbure, l'allongement, ou le racourciſſement de la partie fracturée, ſont les principaux accidens qui ſurviennent aux fractures.

Ce qui procure la cure des fractures. La nature & l'art concourent enſemble à la guériſon des fractures.

La nature. La nature fournie des ſucs nourriciers, qui ſortant des extrémités des vaiſſeaux du périoſte rompus s'épanchent, s'épaiſſiſſent, peu à peu, acquiérent inſenſiblement la dureté & la conſiſtence de l'os, & forment une eſpéce de ciment qui rejoint les parties diviſées. C'eſt ce ciment qu'on appelle cal.

L'art procure la guérison des fractures en rapprochant les os rompus, en les maintenant rapprochés, & en prévenant ou corrigeant les accidens.

Pour remettre en place les os fracturés, il faut faire l'extension & la contre extension, & la conformation.

Ce qu'il faut faire pour replacer les os fracturés.

L'extension est un mouvement que l'on fait pour tirer la partie malade à soi. La contre extension est un effort qu'on fait pour retenir fixe le côté de la partie opposé à celui que l'on tire.

Ce que c'est que l'extension, & la contre extension.

Pour faire ces deux opérations, on place d'abord le malade dans la situation & dans le lieu où il doit rester pendant toute la cure. Les forces qu'on employe doivent être autant qu'il est possible appliquées aux deux bouts de l'os cassé, & non aux parties voisines. Elles doivent être proportionnées à l'éloignement & au déplacement des parties divisées, & à la force des muscles de la partie. On doit encore les employer également des deux côtés, & par dégrés.

Ces deux opérations se font avec les mains, des lacs, quelquefois avec des instrumens & des machines.

Ce que c'est que la conformation.

Après avoir fait suffisamment l'extension & la contre extension, on rapproche les bouts des os rompus en embrassant le membre avec les mains. S'il y a des esquilles, on les pousse doucement dans leur place avec les doigts. C'est ce qu'on appelle conformation.

Ce qui fait connoitre que les os sont placés.

On reconnoit que l'on a placé les os dans leur situation, quand la douleur cesse ou diminuë, quand le membre a sa longueur & sa rectitude naturelle, & lorf-

qu'en paſſant le doigt ſur le lieu de la fracture on ne ſent point d'inégalité.

Comment on maintient les os en place.

On maintient les os en place par le moyen de l'appareil & de la ſituation.

L'apareil conſiſte en compreſſes, bandes, atteles, cartons, boëtes, lacs, fanons, écharpes, pelotes & médicamens.

Ce qu'il faut faire avant d'appliquer l'appareil.

Avant de l'appliquer, il faut faire raſer le poil, & mettre la partie & les muſcles dans leur ſituation naturelle.

En l'appliquant.

En l'appliquant, il faut obſerver de mettre la premiére compreſſe ſimple; d'appliquer la premiere bande, autant qu'il eſt poſſible ſur le lieu de la fracture, de lui faire faire trois tours, la faire finir en haut par des circonvolutions, d'appliquer la ſeconde au même endroit en continuant par des circonvolutions vers le bas, & remontant enſuite vers le haut, & égaliſer les parties avec des compreſſes, de maniére que la troiſiéme bande, & les cartons puiſſent faire une compreſſion égale.

A quoi on connoit que l'appareil eſt bien fait

Après l'application de l'appareil, il faut ſituer le corps & la partie malade ſuivant la différence des parties fracturées. La partie doit être élevée pour la facilité du retour des liqueurs, & placée mollement & ſûrement.

L'appareil eſt bien fait, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt ni trop ni trop peu ſerré, lorſqu'on trouve aux parties voiſines du membre fracturé, près du bandage une tumeur rouge, mais molle, & d'un dégré de chaleur modérée. L'appareil eſt trop peu ſerré lorſque la tumeur eſt dure, noire, froide & douloureuſe. Dans l'un & l'autre cas, il faut lever l'appareil pour le ſerrer, ou pour le lâcher.

Quand aucun accident n'oblige pas à lever le premier appareil, on n'y touche qu'au bout de huit jours ou moins.

Comment on prévient les accidens. Pour prévenir les accidens, on prescrit dans les premiers jours un régime fort exact, sur-tout si la fracture est considérable, l'on saigne le malade plus ou moins fréquemment, selon la plénitude de ses vaisseaux. On se relâche sur l'exactitude du régime lorsque les premiers jours sont passés, & qu'il n'est point survenu d'accidens.

Et on les corrige. On corrige les accidens suivant leurs espéces. *La douleur.* La douleur que le malade sent ordinairement à l'endroit de la fracture. On la soulage en relâchant les lacs les, fanons, ou l'écharpe, & en faisant quelque fomentation. Si elle continuë, on leve l'appareil, on est même obligé de saigner quelquefois le malade, & de lui faire prendre quelques narcotiques.

Le prurit. On prévient le prurit en ne se servant point de remédes onctueux. On le guérit avec l'esprit de vin & l'eau tiéde, ou d'autres fomentations acqueuses & spitueuses.

La fiévre, &c. On guérit la fiévre & l'inflammation par les saignées, le régime, & les autres remédes convenables.

La gangrene. Si l'on craint la gangrene, on se sert du bandage à 18 chefs, & on applique les spiritueux. Si elle paroît, on fait des scarifications, des incisions & des taillades suivant la nécessité, & si elle ne cede point à ces moyens on emporte la partie.

L'hémorrhagie. S'il y a hémorrhagie on découvre le vaisseau pour le comprimer, ou pour le lier, on peut y appliquer la stiptiques.

La convulsion. La convulsion est causée par l'irritation que font les esquilles sur les parties tendineuses. La réduction des parties fait cesser peu à peu cet accident. Quelquefois cependant il continuë, en ce cas on employe les saignées, les sucs des plantes améres avec le sel de nitre, la poudre de Guttete, le sel sédatif, &c.

La paralisie. On guérit la paralisie du membre & son atrophie, ou maigreur par les frictions de linges chauds, & par des fomentations spiritueuses ou résolutives, comme le marc de vin, les eaux de Bourbon, de Bourbonne & leurs bouës.

On prévient l'ankilose en remuant le membre. Elle est incurable ; lorsque le suc nourricier s'est épaissi dans la cavité de l'articulation.

La difformité du cal. Lorsque les accidens sont passés, on serre davantage le bandage pour prévenir la difformité du cal.

Pour que le cal se forme bien & acquiert le dégré de solidité convenable, il faut un tems plus ou moins long suivant l'espéce d'os fracturé & suivant les accidens qui sont survenus, suivant l'âge, le tempéramment du malade, & principalement suivant la bonne ou mauvaise disposition de la limphe, son épaisseur, & sa fluidité. Le virus vénérien, scorbutique, cancereux, &c. dont la limphe peut être empreinte, sont encore des obstacles à la formation du cal. On ne peut par conséquent déterminer précisément quand il faut ôter tout-à-fait l'appareil.

§. IV. Les enfans viennent quelquefois au monde avec une tumeur plus ou moins

groſſe placée aux lombes, & qui contient de la ſéroſité. Si on l'ouvre, on trouve les épiphiſes du corps d'une ou de deux vertèbres inférieures des lombes diviſées, ſéparées, & quelquefois en partie détruites. Ce qui a fait nommer cette maladie *ſpina bifida*, dont la cauſe n'eſt pas encore connuë.

Les uns la regardent comme une hidropiſie du canal de l'épine. D'autres comme une carie de ces vertèbres.

Il y en a auſſi qui l'attribuent à l'effet de l'imagination de la mere ſur l'enfant, &c.

Ce qui eſt certain c'eſt que ſi on ouvre la tumeur, l'enfant ne ſurvit pas long-tems après l'ouverture. Ainſi on doit ſe contenter d'appliquer ſur la tumeur des aſtringens ſeuls pour prolonger les jours à l'enfant.

CHAPITRE III.

Des Maladies des Parties dures cauſées par leur déplacement.

LES maladies que le déplacement des parties dures produit ſont, le diaſtaſis, les entorſes, le cliquetis & les luxations.

§. I. Le diaſtaſis eſt l'écartement de deux os d'une partie ; c'eſt par conſéquent une eſpéce de luxation ou de déplacement.

§. II. L'entorſe eſt un deſordre dans l'articulation ſans déplacement ſenſible des os articulés.

§. III. Le cliquetis ou la crépitation des os, eſt un bruit que les os font en ſe frottant dans certains mouvemens, & don la cauſe eſt la diſette de la ſinovie.

§. IV. Luxation eſt le déplacement d'un ou pluſieurs os.

On doit pour bien traiter les luxations, connoître parfaitement les articulations, leurs ligamens, leurs cartilages, leurs capſules, leurs glandes ſinoviales, la force & la quantité des muſcles qui ſervent à leur mouvement, le paſſage des principaux vaiſſeaux auprès d'elles, & même la graiſſe qui ſe trouve aux environs.

Différences des luxations.

On tire les différences des luxations de leur ancienneté, des différentes eſpéces d'articulations où elles arrivent, des lieux que les os occupent aprés le déplacement, des maladies & des accidens qui accompagnent les luxations, & des cauſes qui peuvent déplacer les os.

Par rapport à l'ancienneté.

1°. L'ancienneté d'une luxation la rend ordinairement très-difficile à réduire, & ſouvent même incurable. Il y a par conſéquent une grande différence entre les anciennes luxations & les nouvelles.

Aux eſpéces d'articulations.

2°. Il y a deux principales eſpéces d'articulations; les unes par genoux, les autres par charniéres. Il eſt aiſé de concevoir que le dérangement d'une de ces eſpéces doit être différent de celui de l'autre, tous les os ne s'uniſſent pas enſemble par ces deux eſpéces d'articulations, il y en a qui ſe joignent par des ſutures, d'autres par des cartilages & par gonphoſes. Les déplace-

mens de ces os doivent par conséquent différer les uns des autres.

3°. Par rapport aux lieux que les os occupent après leur déplacement, on distingue les luxations en complettes & en incomplettes. La luxation complette est celle où l'os est écarté totalement de l'endroit de l'articulation. L'incomplette est celle où la tête de l'os est restée sur le bord de l'articulation, ou s'est logé dans une cavité voisine; ce qui ne peut arriver qu'aux articulations par charniéres, telle est la luxation du condile externe du femur, lorsqu'il est glissé dans la cavité interne du tibia.

Aux lieux que les os occupent.

On divise encore les luxations en internes & en externes, en supérieures & en inférieures. La luxation interne est celle où l'os déplacé se trouve en dedans; l'externe est celle où l'os se trouve en dehors; la supérieure est celle où l'os est monté en haut, & l'inférieure est celle où il est descendu en bas.

Aux maladies.

4°. Par rapport aux maladies ou accidens qui les accompagnent, on les distingue en simples, en composées & en compliquées.

La luxation simple est le déplacement d'un seul os sans aucune autre maladie, ni aucun accident considérable.

Luxation simple.

La luxation composée est le déplacement de plusieurs os.

Composée.

La luxation compliquée est celle qui est accompagnée d'inflammation, d'apostême, de gangréne, de plaies, d'ulcéres, de fracture, de douleur insuportable, de fiévre, d'insomnie, de convulsion & de paralisie.

Compliquée.

5°. On divise les causes des luxations en internes & externes.

Par rapport aux causes.

Causes internes. La convulsion des muscles, la foiblesse des ligamens, la paralisie aidée de la pesanteur du corps ou de celle du membre seulement, les sérosités qui abreuvent & relâchent les ligamens, la sinovie qui chasse la tête de l'os de sa cavité, le gonflement de l'os même, comme il arrive dans le Rakitis, & à ceux qui habitent les lieux marécageux, ou qui travaillent sur le plomb, le mercure, &c. sont les causes internes des luxations.

Externes. Les efforts & les extensions violentes, les coups, les chûtes, &c. sont les causes externes de ces déplacemens.

Signes. Les signes diagnostics des luxations se divisent en communs & en propres.

Signes communs Les communs se rencontrent dans toutes les luxations, les propres en font distinguer chaque espéce.

Une cavité à l'endroit où l'os dévroit être placé, une éminence à l'endroit qu'il occupe, la diminution ou l'augmentation de la longueur du membre, la situation extraordinaire de la partie, son impuissance & la douleur, sont les signes communs à toutes les espéces de luxations. Il faut remarquer, comme nous l'avons déja fait au sujet des fractures, que la douleur & l'impuissance sont des signes forts équivoques.

Propres. Les signes propres font distinguer en général les luxations complettes d'avec les incomplettes, les causes internes des luxations d'avec les externes, & désignent le lieu que l'os occupe. 1°. Une éminence contre nature dans le lieu de l'articulation, la figure & la longueur du membre peu changées, de vives douleurs l'augmentation de la longueur de la partie sont les

Signes de la luxation incomplette.

ſignes de la luxation incomplette, auſquels il faut ajouter qu'il n'eſt pas plus difficile de mouvoir la partie d'un côté que de l'autre.

De luxation complette.

2°. Les vives de douleurs que reſſent le malade lorſqu'on fléchi le membre, le changement de la partie, une cavité dans un endroit, une éminence dans un autre ſont les ſignes de la luxation complette.

Signes de luxation de cauſe interne.

3°. Les ſignes des luxations qui viennent de cauſes internes, ſont différens, ſuivant les eſpéces de cauſes qui le peuvent occaſionner.

Cauſée par la paraliſie.

Un vuide qu'on ſent autour de l'articulation entre la tête de l'os & la cavité, la facilité avec laquelle l'os ſe réduit, & la difficulté que l'on trouve à le contenir réduit, l'augmentation de la partie en longueur, ſa maigreur & le peu de douleur ſont les ſignes des luxations occaſionnées par la paraliſie de la partie.

Par le relâchement des ligamens

La douleur, le gonflement de l'article, le raccourciſſement du membre, la mauvaiſe conformation qu'il ſouffre par la contraction des muſcles, comme dans les autres luxations, ſont les ſignes des luxations cauſées par le relâchement des ligamens.

Il faut remarquer que dans cette eſpéce de luxation, la partie n'eſt point amaigrie, comme dans celle qui eſt produite par la paraliſie; & que la difficulté de la réduire eſt auſſi grande que celle qu'on trouve à réduire celles qui viennent de cauſes externes.

Par la convulſion.

La grande difficulté qu'on trouve à réduire une luxation, la douleur qui l'accompagne dès ſon commencement ſont les ſignes des luxations cauſées par la convulſion.

Par l'abondance de la sinovie. Le bruit qu'on fait en voulant réduire un os luxé, la résistance qu'on trouve en voulant le réduire, & l'impossibilité de faire cette réduction, quoiqu'il soit aisé de porter la tête de l'os jusqu'aux rebords de la cavité, & même par-delà, sont les signes des luxations causées par l'abondance & par l'épaississement de la sinovie. Le bruit que l'on fait en voulant remettre l'os dans sa cavité, est semblable à celui qu'on fait en pétrissant de la terre grasse.

Par le gonflement des extrêmités des os. L'augmentation du volume de l'articulation, & le peu de changement dans la position du membre, sont les signes des luxations causées par le gonflement de l'extrêmité des os.

Signes qui désignent le lieu que la tête de l'os occupe. 4°. Pour connoître le lieu qu'occupe la tête d'un os luxé, il suffit de faire réfléxion que l'extrêmité d'un os luxé est toujours tourné au côté opposé à celui où se trouve la tête de son autre extrêmité qui est déplacée. Ainsi lorsque l'extrêmité de l'os se trouve en dehors, la luxation est en dedans; lorsqu'elle se trouve en dedans, la luxation est en dehors, quand le membre est plus court, la luxation est supérieure, & quand il est plus long, la luxation est inférieure.

Prognostic. Le pronostic des luxations se tire de leurs differences.

Les vieilles luxations sont plus difficiles à réduire que celles qui sont récentes.

Les luxations des os articulés par genoux sont moins dangereuses que celles des os articulés par charniéres.

Les luxations incomplettes sont moins fâcheuses que les complettes.

Les luxations simples (toutes choses égales

égales d'ailleurs) ſont moins dangereuſes que les compoſées ; les unes & les autres ſont moins fâcheuſes que les compliquées.

Les luxations qui viennent des cauſes internes ſont toujours très-fâcheuſes ; & ſouvent même incurables à cauſe de la difficulté ou de l'impoſſibilité d'en détruire les cauſes. Celles qui ſont produites par l'amas de la ſinovie ſe guériſſent plus difficilement que celles qui ſont cauſées par le relâchement des ligamens.

En quoi ſe réduit la cure des luxations.

La cure des luxations ſe réduit à mettre l'os luxé en place, à le maintenir dans ſa ſituation naturelle, & à prévenir ou corriger les accidens.

Remettre l'os en ſa place.

Pour remettre l'os luxé en ſa place, il faut faire ce qu'on apelle extenſion, contre-extenſion ; & conduite de l'os dans ſa cavité.

Les moyens pour faire l'extenſion & la contre-extenſion

On peut faire l'extenſion, ou la contre-extenſion ſeule ou avec le ſecours des aides ; avec les mains ſeules ou avec des lacs & des machines.

Ce qu'il faut obſerver en faiſant ces opérations.

En faiſant ces deux opérations, il faut que le corps ſoit retenu par des forces égales à celles avec leſquelles le membre eſt tiré à l'opoſée ; que les forces qui font l'extenſion ſoient appliquées ſur la partie même qui eſt luxée autant qu'il eſt poſſible ; que les unes & les autres forces ſoient proportionnées à l'éloignement de la tête de l'os & à la force des muſcles ; que la partie ſoit tellement ſituée que les muſcles ſe trouvent également tendus, & que l'extenſion ſe faſſe peu-à-peu & par degrez.

Dans quel tems on fait la conduite de l'os dans la cavité.

Quand l'effort de l'extention fait affaiſſer & allonger les muſcles, c'eſt une marque que l'os ſe déplace, qu'il prend le chemin

de la cavité d'où il eſt ſorti, & qu'on n'a pas beſoin de plus grands efforts. Il faut dès-lors conduire l'os dans ſa boëte ou cavité avec les mains, en diminuant peu-à-peu le degré d'extenſion. C'eſt ce qu'on appelle conduire l'os dans ſa cavité.

Signes que l'os eſt bien réduit.

Un bruit qui ſe fait entendre pour l'ordinaire lorſque l'os rentre dans ſa cavité, la facilité qu'on a de remuer la partie, & la ceſſation ou la grande diminution de la douleur, ſont des ſignes que l'os eſt bien réduit.

Les moyens de tenir l'os dans ſa place naturelle.

On maintient l'os dans ſa ſituation naturelle par l'application des bandages, & par la ſituation.

L'application des bandages eſt plus néceſſaire dans les luxations qui viennent de cauſe interne, & particuliérement dans celles qui ſont cauſées par le relâchement des ligamens ou par la paraliſie, que dans celles qui viennent de cauſe externe.

Ce qu'on doit faire après avoir fait la réduction pour prévenir ou pour guérir les accidens.

La ſituation de la partie doit être telle que le membre ne ſoit ni trop lié, ni trop étendu, & que les liqueurs puiſſent circuler librement.

Après avoir fait la réduction, il faut penſer à prévenir les accidens ou à les corriger, & à remédier aux maladies dont la luxation peut être compliquée.

La contuſion, l'inflammation, la fiévre, la gangrene.

Les contuſions, l'inflammation, la fiévre, la gangréne, &c. ſe guériſſent par les remédes que nous avons indiqués dans la cure de ces maladies.

Le Cliquetis.

Lorſque le cliquetis vient du défaut de la ſinovie, il ſe guérit par l'application des huiles pénétrantes, & par les fomentations émolientes. Lorſqu'il vient de l'excès de cette liqueur, il ſe guérit par les réſolutifs

ſpiritueux, & par le mouvement de la partie.

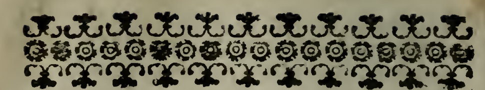
La plaie. Lorſque la luxation eſt compliquée de plaie, on ſe ſert du bandage à dix-huit chefs.

La fracture. Lorſque la luxation eſt compliquée de fracture, & que la fracture eſt ſi proche de l'articulation qu'on ne peut trouver entre les deux une place ſuffiſante pour faire l'extenſion & la contre extenſion. Il faut réduire d'abord la fracture, & laiſſer former le cal avant de réduire la luxation. En attendant on applique, pour entretenir la fluidité de la ſinovie des réſolutifs & des fondans.

Le relâchement des ligamens. Quand la luxation vient du relâchement des ligamens, on remédie à ce relâchement par des fomentations ſpiritueuſes & aromatiques.

La convulſion & la paralisie. Quand elle vient de convulſion ou de paralisie, on ſe ſert de remédes convenables à ces maladies.

Le gonflement des têtes des os. Quand elle eſt cauſée par le gonflement des têtes des os; ſi ce gonflement vient d'un virus vérolique les frictions mercurielles peuvent ſuffire pour le guérir en cas qu'elle ne ſoit point complette; ſi le gonflement vient d'un levain ſcrophuleux, on ſe ſert des remedes qui conviennent aux écrouelles, ſi c'eſt un rakitis, on ſe ſert des remedes propres à cette maladie; s'il vient d'un air marécageux, on employe les hydragogues, les eaux minérales, & l'on fait changer le malade d'air.



DE LA
SAIGNÉE.

LA Saignée eſt la plus commune de toutes les opérations de la Chirurgie. Les Etudians les moins inſtruits la pratiquent tous les jours. Elle eſt néanmoins très-difficile en certaines circonſtances, & ſi on la fait mal, elle peut avoir des ſuites très-funeſtes. Il eſt donc très-important à ceux qui ſe deſtinent à la Chirurgie, d'apprendre de bonne heure la maniére de pratiquer cette opération, & les moyens d'éviter & de corriger les accidens qui en peuvent être les ſuites.

Nous partagerons en trois Chapitres tout ce que nous avons à dire au ſujet de la Saignée. Dans le premier, nous parlerons de l'opération même. Dans le ſecond, nous en expoſerons les effets. Dans le troiſiéme nous ferons voir les accidens qui la ſuivent quelquefois, & nous donnerons les moyens d'y remédier.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Opération de la Saignée.

Ce que ſignifie le mot de Saignée.

LE mot de Saignée eſt équivoque. Il ſe prend quelquefois pour une opération & quelquefois pour l'écoulement du ſang, qui eſt la ſuite de cette opération. Dans le premier ſens. La Saignée eſt une opération par laquelle on tire du ſang d'un vaiſſeau par le moyen d'une ouverture qu'on y fait avec un inſtrument tranchant.

Définition.

Origine.

L'origine de la Saignée eſt très-obſcure. Elle eſt plus ancienne qu'Hypocrate. Galien rapporte qu'une Chévre fort ſujette à une inflammation de l'œil, ayant été bleſſée par une branche d'arbre, qui lui fit répandre beaucoup de ſang, ſe trouva guérie par ce moyen. Si l'on en croit Pline, le Cheval Marin, lorſqu'il ſe trouve trop plein de ſang, va ſur le Fleuve du Nil ſe frotter le ventre contre les pointes de roſeaux nouvellement coupés, & lorſque ſes vaiſſeaux ſont ſuffiſamment déſemplis, il va ſe vautrer dans le limon pour boucher les plaies qu'il s'eſt fait.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt peu important de ſçavoir à qui l'on doit l'invention d'une opération ſi utile, & dont les effets ſont auſſi admirables que ſon origine eſt obſcure.

Ce qu'il faut connoître pour pratiquer la Saignée.

Pour la pratiquer, il faut connoître, 1°. les vaiſſeaux que l'on doit ouvrir; 2°. les inſtrumens avec leſquels on doit les ouvrir; 3°. de quelle maniére il faut les ouvrir; 4°.

ce qu'on doit faire avant, pendant, & après l'opération.

§. I.

Des vaisseaux qu'on doit ouvrir.

Combien il y a en général de sortes de vaisseaux qu'on ouvre.

Il y a deux sortes de vaisseaux qu'on peut ouvrir, les artéres & les veines. L'ouverture de l'artére s'appelle *Artériotomie*. Celle de la veine, *Phlebotomie.*

A quelle artére se pratique l'artériotomie.

L'Artériotomie se pratique fort rarement, & seulement à l'artére temporale, parce que ces vaisseaux s'ouvrent plus commodément que les autres artéres, & qu'on y peut faire plus sûrement la compression, à cause des os du crâne, qui fournissent un point d'appuy.

Quelles sont les veines qu'on peut ouvrir.

Les veines qu'on peut ouvrir sont en très-grand nombre. Les Modernes n'ouvrent pour l'ordinaire que celles du col, du bras & du pied. Mais comme il peut se rencontrer des cas où il paroîtroit utile d'ouvrir les autres, nous parlerons non-seulement des veines que les Modernes ont coutume d'ouvrir, mais encore de celles sur lesquelles les Anciens pratiquoient la saignée. Les Anciens comptoient à la tête cinq veines qu'on pouvoit ouvrir.

La frontale.

La premiére est la *Frontale* ou *Preparate.* Elle traverse le milieu du front. C'est une branche de la veine angulaire. Elle raporte le sang des parties voisines, & de la partie postérieure de la tête dans les Angulaires. Hypocrate recommande l'ouverture de cette veine dans les douleurs de la partie postérieure de la tête.

La temporale.

La deuxiéme est la *Temporale.* Elle accom-

pagne l'artére du même nom. Elle rapporte dans la veine Jugulaire externe, dont elle eſt une branche, le ſang des parties poſtérieures, lattérales & antérieures de la tête. Il y a une veine Temporale de chaque côté, & ces deux veines ont communication enſemble, & avec la veine Frontale. Les Anciens faiſoient l'ouverture des ces veines Temporales dans les douleurs vives & croniques de la tête.

L'angulaire. La troiſiéme eſt l'*Angulaire*. Elle eſt ſituée dans le grand angle ou angle interne de l'œil. C'eſt la continuation du tronc de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient pour guérir les ophtalmies.

La nazale. La quatriéme eſt la *Nazale*. Elle ſe trouve entre les cartilages latéraux du nez. On en faiſoit autrefois l'ouverture dans les maladies de la peau du viſage, comme dans la couperoſe.

La derniére eſt la *Ranule* ou *Ranine*. Elle eſt ſituée ſous la langue, à côté du filet. C'eſt une branche de la veine Jugulaire externe. Les Anciens l'ouvroient dans l'eſquinancie.

Toutes ces veines portent le ſang dans les Jugulaires. Ainſi en ouvrant la Jugulaire on produit le même effet qu'on produiroit en ouvrant une de ces autres veines, & on le produit plus facilement, & plus promptement, parce que les Jugulaires ſont plus groſſes, & par conſéquent fourniſſent par l'ouverture qu'on y fait une bien plus grande quantité de ſang. C'eſt pourquoi on a abandonné la pratique des Anciens, & l'on n'ouvre guére que les Jugulaires.

Les jugulaires. Il y a deux veines Jugulaires externes, une de chaque côté du col. Elles ſont recou-

vertes du muſcle peaucier & des tégumens. Elles reçoivent le ſang de toutes les parties extérieures de la face & de la tête, & communiquent avec les Jugulaires internes.

Les veines du bras. Il y a au pli du bras quatre veines qu'on a coutume d'ouvrir, ſçavoir la *Céphalique*, la *Médiane*, la *Baſilique*, & la *Cubitale*.

La *Céphalique* eſt ſituée à la partie ſupérieure & externe du pli du coude.

La *Médiane* ſe trouve un peu plus bas. Elle n'eſt autre choſe qu'une branche de communication de la Céphalique avec la Baſilique. Elle eſt ordinairement placée ſur le tendon du muſcle Biceps.

La *Baſilique* eſt plus près de la partie interne du bras, & plus bas que la Médiane. C'eſt ſous cette veine que ſe rencontre ordinairement l'artére.

Enfin la *Cubitale* eſt ſituée vers le condile interne du bras.

Ces quatre veines s'étendent à l'avant-bras, au poignet, & juſques ſur le dos de la main. On peut les ouvrir dans quelqu'un de ces endroits, lorſqu'on ne peut le faire au pli du bras.

Les veines du pied. Il y a au pied deux veines qu'on peut ouvrir. La *Saphene* interne, & la *Saphene* externe. La premiere, eſt cette veine aſſez conſidérable qui ſe trouve couchée ſur la malléole interne, & qui eſt formée par les rameaux qui ſont ſur le pied. On ouvre ces rameaux lorſqu'on ne peut pas ouvrir la ſaphene ſur la malléole. La ſaphene externe que quelques-uns nomment ſciatique, eſt placée vers le condile externe.

§. II.

§. II.

Des inſtrumens dont on ſe ſert pour ſaigner.

L'inſtrument dont on ſe ſert ordinairement pour ſaigner eſt la Lancette.

Pluſieurs préférent cependant le Biſtouri pour l'artériotomie.

La lancette. La *Lancette* eſt un inſtrument de Chirurgie très-pointu, & tranchant ſur les côtés. La reſſemblance qu'elle a avec une lance, l'a fait appeller *Lancette*.

Les Lancettes ont deux parties, la lame & la chaſſe. La chaſſe ou le manche eſt composé de deux petites lames d'écailles aſſez minces, qui ſervent à conſerver la lame. On diſtingue trois parties dans la lame, la pointe, le milieu & le talon.

Les eſpéces. Il y a trois eſpéces de Lancettes. La premiere, eſt appellée à grains d'orge. La lame de celle-ci ne commence à perdre ſa largeur que vers la pointe. Les commençans doivent ſe ſervir de cette Lancette, parce qu'en la plongeant on fait avec elle une grande ouverture, ſans qu'on ſoit obligé de faire beaucoup d'élévation. Elles ſont bonnes principalement pour les vaiſſeaux gros & ſuperficiels.

La ſeconde eſt à grains d'avoine. La pointe de celle-ci eſt plus allongée.

La troiſiéme eſpéce s'appelle Lancette à piramide, ou à langue de ſerpent. Elle a une pointe fort allongée, très-fine & très-aiguë, qui repréſente une piramide.

Il y a une autre eſpéce de petite Lancette qu'on appelle Lancette à petit fer, que

beaucoup de personnes préférent aux trois autres.

§. III.

De la maniére d'ouvrir les Vaisseaux.

Comment on ouvre les artéres.

On ouvre les artéres à peu près de la même maniere qu'on ouvre les veines. On marque avec l'ongle l'endroit où on sent la pulsation, on tend la peau avec le doigt indice & le pouce de la main gauche, & l'on ouvre l'artére dans l'endroit marqué.

Et les veines.

Pour les veines, on les ouvre de trois façons, en long, en travers, & obliquement. Les grosses veines s'ouvrent en long, les petites & profondes en travers, & les médiocres obliquement.

On distingue deux tems dans l'ouverture des veines, celui de la ponction, & celui de l'élévation. Le premier, est celui qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans le vaisseau. Le second est le tems qu'il faut employer pour faire le chemin de dedans en dehors en retirant la Lancette. Pendant le premier tems on fait la ponction avec la pointe & les deux tranchans ; & pendant le second, on agrandit l'ouverture du vaisseau & des tégumens avec le tranchant supérieur de la Lancette.

§. IV.

Ce qu'on doit faire avant, pendant & après la saignée.

Avant l'opération.

Avant que de faire cette opération, il faut avoir une bougie ou une chandele allumée en cas qu'on ne puisse pas profiter

de la lumiére naturelle, & charger une perſonne de la tenir. Il faut avoir auſſi un vaiſſeau pour recevoir le ſang, une compreſſe & une bande.

La compreſſe doit être faite d'un linge fin, plié en quarré, & en pluſieurs doubles.

La bande doit être d'une toile fine & un peu uſée, de la longueur d'environ une aulne & demie, & de la largeur d'un pouce. Elle ne doit avoir ni ourlets, ni liſiéres ; ainſi un ruban de fil ne convient pas. Car il y a des deux côtés une liſiére qui comprimeroit, plus fortement que ſon milieu. La bande doit être déroulée lorſqu'on va faire une ſaignée du bras, & roulée lorſqu'on en va faire une du pied ou de la jugulaire.

Il faut pour la ſaignée du pied avoir un chaudron ou un ſceau de fayence plein d'eau d'une chaleur ſupportable, dans laquelle on met les pieds pour faire rarefier le ſang, & gonfler les veines. On eſt quelquefois obligé de s'en ſervir lorſqu'on ſaigne au bras, & que les vaiſſeaux ne ſe manifeſtent pas aſſez.

Pendant l'opération.

Pendant l'opération, le malade doit être placé dans une ſituation commode. S'il eſt ſujet à ſe trouver mal, il doit être couché. On cherche l'endroit où eſt l'artére & le tendon ; on poſe la ligature à la diſtance de trois ou quatre travers de doigts du lieu où l'on doit piquer ; on fait ſur l'avant-bras quelques frictions avec les doigts indice & du milieu. Après avoir choiſi le vaiſſeau qu'on doit ouvrir, on tire une Lancette, on l'ouvre, & on la met à la bouche, de maniére que la pointe ſoit tournée du côté du bras qu'on doit piquer ; on aſſujettit le vaiſſeau en mettant le pouce deſſus, au-deſſous & à la diſtance de trois ou quatre travers de doigts de

l'endroit où l'on doit ouvrir le vaisseau. On prend ensuite la Lancette par son talon avec le doigt indicateur & le pouce; on fléchit ces deux doigts; on pose les extrêmités des autres doigts sur le bras qu'on va piquer, pour s'assurer la main, on porte la Lancette doucement, & plus ou moins à plomb jusque dans le vaisseau; on agrandit l'ouverture en retirant la Lancette. Le sang rejaillit aussitôt. La personne chargée du vaisseau qui doit recevoir le sang, présente, & on fait tourner le lancetier dans la main du bras piqué, pour faire passer plus vite le sang des veines intérieures dans les extérieures, par le mouvement des muscles. Pendant que le sang sort, on pose la main dessous l'avant-bras pour le soutenir. Quand il ne fait point l'arcade, on lâche médiocrement la ligature; on met l'ouverture des tégumens vis-à-vis celle de la veine, où l'on fait prendre différente situation à cette ouverture.

Après l'opération. Quand on a tiré la quantité suffisante de sang, on ôte la ligature; on fait plier l'avant-bras; on approche les deux lévres de la petite plaie, en tirant un peu les tégumens avec le doigt; on nétoye les endroits du bras que le sang a taché; on met la compresse sur l'ouverture, & on applique la bande.

Outre ce que nous venons de dire, il y a encore plusieurs remarques particulieres à faire sur cette opération.

Remarques particulieres pour la saignée du bras. 1°. Le vaisseau qu'on doit ouvrir est quelquefois posé directement sur le tendon du muscle biceps, qui fait dans certains sujets une saillie. Il faut alors faire mettre le bras de la personne que l'on saigne en pronation, & ce tendon qui a son attache derriére la petite apophise du radius, se cache, pour ainsi dire, & s'enfonce.

2°. Lorfqu'on a pofé la ligature, fi le vaiffeau n'eft pas bien apparent, on met le doigt indice ou le pouce d'une main fur la veine, & on fait de l'autre mainavec le doigt du milieu & l'indice plufieurs frictions le long de l'avant-bras, en commençant vers le poignet. Par ce moyen on renvoye vers le pouce ou le doigt indice la colonne du fang qui eft dans la veine, ce qui rend ce vaiffeau plus ou moins fenfible, & fait connoître s'il fournira une quantité fuffifante de fang, & s'il eft enfoncé bien avant. Le lieu où il l'eft moins eft celui où il faut l'ouvrir après.

3°. Il ne faut jamais piquer à moins que le vaiffeau ne foit fenfible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient; car on ne pourroit piquer qu'au hazard, ce qui feroit imprudent. Il y a des vaiffeaux qui ne fe font pas fentir auffi-tôt que la ligature eft faite, mais quelque tems après.

4°. S'il y a du danger d'ouvrir les vaiffeaux au pli du bras, à caufe de leur petiteffe, jointe à la proximité de l'artére ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet ou même à la main.

5°. Lorfque les vaiffeaux font fi enfoncés qu'on ne les fent pas dans le pli du bras, ni même à l'avant-bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en rarefiant le fang fait gonfler les veines.

6°. Quand le Chirurgien a choifi le vaiffeau, il doit l'affujettir, foit en mettant le pouce deffus, foit en embraffant avec la main l'avant-bras par derriere, de forte que la peau foit un peu tendue : cette derniere méthode a quelque avantage fur l'autre, elle affujetti les vaiffeaux avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle eft néceffaire pour les vaiffeaux roulans.

7°. Il faut porter la Lancette plus ou moins perpendiculairement sur la peau, à proportion que le vaisseau est plus ou moins enfoncé. Cette régle est d'une grande importance.

8°. Si le vaisseau est très-enfoncé, il faut porter la pointe de la Lancette presqu'à plomb. Car, si on la portoit obliquement, elle pourroit passer par-dessus. Si le vaisseau est si enfoncé qu'on ne le puisse appercevoir que par le tact, il faut ne point perdre de vûe l'endroit sous lequel on l'a senti; on y porte la pointe de la Lancette, on l'enfonce doucement jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans le vaisseau; ce qu'une légére résistance, pareille à celle que l'on sent lorsque l'on perce du canepin, & quelques goutes de sang font connoître. Alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la Lancette en la retirant.

9°. Ce sont ordinairement les personnes grasses qui ont les vaisseaux très-enfoncés, & par conséquent il n'y a pas tant à craindre de piquer l'artére, le tendon ou l'aponeurose en ouvrant les vaisseaux enfoncés qui sont presque toujours entourés de beaucoup de graisse, qu'en ouvrant des vaisseaux apparens.

10°. Ces derniers sont quelquefois collés sur le tendon, sur l'aponeurose ou sur l'artére; c'est pourquoi il faut pour les ouvrir porter la pointe de la Lancette presque horisontalement. Lorsqu'elle est dans la cavité du vaisseau, on éleve le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec son tranchant. Si l'on portoit la Lancette perpendiculairement, on risqueroit d'atteindre l'une de ces parties qu'il est dangereux de piquer.

Il y a quelque obſervation particuliere à faire ſur la ſaignée de la jugulaire, & ſur celle du pied. Lorſqu'on veut ouvrir la veine jugulaire, on met le Malade ſur ſon ſéant, on garnit l'épaule & la poitrine d'une ſerviette en pluſieurs doubles, & on applique la ligature de la maniere qu'on va dire. On met vers les clavicules, & ſur la veine que l'on a deſſein de piquer, une compreſſe épaiſſe; on fait enſuite deux tours autour du col avec la ligature, de ſorte qu'elle ſoutienne la compreſſe; on la ſerre un peu, & on la noüe vers la nuque du col à deux nœds, l'un ſimple, & l'autre à roſette, après y avoir engagé un ruban ou une autre ligature, dont les deux bouts tombent par-devant, & vis-à-vis la trachée artére, une perſonne tire les deux bouts du ruban, ou de cette derniere ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée artére; & fait comprimer les veines jugulaires externes: & ſur-tout celle ſur laquelle eſt la compreſſe; on applique le pouce ſur cette compreſſe, & le doigt indice au-deſſus, afin d'aſſujettir le vaiſſeau, & de tendre la peau; on prend la Lancette qu'on a miſe à la bouche, comme dans la ſaignée du bras, & l'on ouvre la veine, qui ſe trouve gonflée entre ces deux doigts. Si le ſang ne ſort pas bien, on fait mâcher au Malade un morceau de papier, & s'il coule le long de la peau, on ſe ſert d'une carte en forme de goutiere, qui s'applique au-deſſous de l'ouverture par un bout, & qui de l autre côté conduit le ſang dans la palette. Après avoir tiré la quantité néceſſaire de ſang & ôté la ligature, on applique la compreſſe, & on met un bandage circulaire autour du col.

Remarques particulieres pour la Saignée de la jugulaire.

F ſir

Pour la saignée du pied. Pour faire la saignée du pied, on place le Malade sur le bord de son lit; on lui fait tremper les pieds dans l'eau chaude; on pose un des pieds sur un genou qu'on a garni d'un linge en plusieurs doubles, on applique la ligature, on remet le pied dans l'eau pour quelque tems, on retire le même pied, on en applique la plante contre le genou, on cherche un vaisseau, & on l'ouvre. L'on remet ensuite le pied dans l'eau, & après avoir tiré une suffisante quantité de sang, on ôte la ligature, on essuie le pied, on applique la compresse, & on fait le bandage appellée *Etrier*.

On est obligé quelquefois de saigner les Malades couchés à plat dans leur lit, lorsqu'ils sont trop foibles, ou qu'ils se trouvent mal dans une autre situation. Pour bien saigner, le Chirurgien doit être ambidextre, c'est-à-dire, se servir aussi-bien d'une main que de l'autre, car il doit saigner de la main gauche au bras & au pied gauche; & de la main droite, au bras & au pied droits.

Quelle est la quantité de sang qu'on doit tirer. La quantité de sang qu'on doit tirer dépend du caractere de la maladie, des forces, du tempérament, du sexe, & de l'âge du Malade. On tire ordinairement aux Adultes trois palettes de sang. La palette est un petit vaisseau qui en contient trois ou quatre onces.

Tems de faire la saignée. Quant au tems de faire la saignée, on ne le choisit pas dans les cas pressans. Lorsque l'on saigne par précaution ou pour quelque légere indisposition, on doit le faire, en Eté, dans les heures où la chaleur est plus modérée, c'est-à-dire, le matin ou le soir. On choisit ordinairement le Printems ou l'Automne, comme des Saisons plus conve-

nables. Au reste, on ne doit jamais saigner une personne, lorsqu'elle vient de prendre quelques alimens; il faut toujours attendre que la digestion soit faite.

CHAPITRE II.

Des effets de la Saignée.

TOute saignée produit quatre effets. Elle diminue le volume du sang, elle le détourne de se porter vers certaine partie en aussi grande abondance, elle le détermine à couler vers certaine partie, & comme la partie rouge se répare moins promptement que la partie blanche, elle occasionne l'augmentation proportionnelle de celle-ci. En faisant cette opération, on se propose ordinairement quelqu'un de ces effets en particulier. C'est ce qui a fait distinguer la saignée par raport à ses effets en *Evacuative*, en *Révulsive*, en *Dérivative*, & en *Spoliative*. * Ces différens noms qu'on donne à la saignée, & le prognostic qu'on peut tirer de l'inspection du sang, feront la matiére de ce Chapitre.

* *Voyez là-dessus les Sçavans Traités de Messieurs* SYLVA *&* QUESNAY.

§. I.

De la Saignée Evacuative, Dérivative, Révulsive, & Spoliative.

Saignée évacuative.

1°. La saignée évacuative est celle où l'on se propose de désemplir les vaisseaux, en diminuant le volume du sang de la quantité qu'il en sort par l'ouverture du vaisseau.

Ses effets.

Cette espéce de saignée détend toutes les parties, rend aux solides leur ressort & leur élasticité, & fait par conséquent que les liqueurs sont plus broyées, plus brisées, & plus divisées par la contraction des artéres, que le sang circule plus aisément jusques dans les plus petits vaisseaux ; & que les sécrétions sont plus libres & plus abondantes. Le sang se dépure par ce moyen, les embarras se levent, & les remédes agissent plus efficacement.

Saignée révulsive & ses effets.

2°. La saignée révulsive est celle où l'on se propose de détourner de certaine partie le sang qui s'y porte en trop grande abondance.

Pour produire cet effet, il faut piquer la veine qui répond à l'artére la plus éloignée du lieu malade. Par ce moyen on détermine vers les parties les plus éloignées de la partie malade une plus grande quantité de sang, & l'on diminue d'autant la quantité de celui qui coule dans la partie malade, qui reçoit le sang des vaisseaux opposés à celui que l'on saigne.

Saignée dérivative, & ses effets.

3°. La saignée dérivative est celle où l'on se propose de déterminer vers une partie une plus grande quantité de sang que celle qui y passe.

Pour produire cet effet, il faut ouvrir la veine dans l'endroit même où l'on veut augmenter l'abondance du ſang. Car l'ouverture de la veine fait que le ſang trouve moins de réſiſtance dans cet endroit que dans les autres parties, c'eſt pourquoi il s'y porte en plus grande quantité.

Saignée ſpoliative, & ſes effets.

4°. La ſaignée ſpoliative eſt celle où l'on ſe propoſe de diminuer la quantité proportionelle de la partie rouge du ſang. Les ſaignées fréquentes produiſent cet effet, parce que la partie blanche ſe répare beaucoup plus promptement que la partie rouge. Elles le produiſent plûtôt dans les gros vaiſſeaux que dans les petits, parce que les gros vaiſſeaux contiennent à proportion plus de parties rouges que les autres.

§. II.

Du prognoſtic qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang.

Le ſang hors du corps ſe diviſe ſenſiblement en deux parties ; en partie rouge, & en partie blanche.

La proportion qui doit ſe trouver entre ces deux parties, & les différentes couleurs dont elles ſont nuancées, font juger de la qualité du ſang.

Proportion entre la partie rouge & la partie blanche.

On ne peut point ſe déterminer un degré de proportion entre le volume de la partie rouge & celui de la partie blanche, ſuivant lequel on puiſſe juger qu'il n'y a point de défaut dans le ſang par rapport à cette proportion. Tout ce que l'on peut dire c'eſt que le volume de la partie blanche ne doit pas être plus grand que celui de la partie rouge,

ni moindre que le tiers de ce volume. Ainsi, lorsque le volume de la partie blanche surpasse celui du coagulum ; c'est une marque que le sang est trop fluide. Lorsqu'il est moindre que le tiers du Volume du coagulum, c'est une marque que le sang est trop épais.

Couleur du sang.

Quant à la couleur du sang, le rouge n'en doit être ni trop éclatant, ni trop foncé. La vivacité du rouge d'un sang qui se coagule difficilement, & qui a peu de partie blanche, est une marque qu'il y a de la malignité.

Croute blanche dont le coagulum est recouvert.

Le coagulum est quelquefois recouvert d'une croute blanche. Lorsqu'elle est molle, tenue, qu'elle ressemble à du lait coagulé, & qu'elle se fond entre les doigts ; ce n'est que du chile, qui par sa légereté nage audessus des autres liqueurs, & fait voir seulement que la saignée a été faite trop-tôt après le repas. Lorsqu'elle est fort épaisse, membraneuse, jaunâtre, qu'elle a du ressort, en un mot que c'est une espéce de coüene ; c'est une limphe grossiere, visqueuse, qui s'est entiérement épaissie. Cette croute coüeneuse qui se trouve quelquefois attachée à la circonférence du vaisseau dans lequel on a reçu le sang. Elle en est quelquefois entiérement détachée, & le coagulum nage dans la sérosité. Elle est une marque d'inflammation.

Observation.

Il faut observer qu'elle ne se manifeste pas, ou ne se manifeste que très-peu, lorsqu'on a fait une ouverture trop petite à la veine ; lorsque le sang n'est venu que goute à goute, & en bavant le long du bras ; lorsque le vaisseau dans lequel est le sang est large & plat ; lorsque le sang a été agité

dans le vaiſſeau, où on l'a reçu; & lorſqu'il a été expoſé à un air trop froid.

Ce que c'eſt que l'écume. L'écume qui paroît quelquefois au-deſſus du coagulum ne vient que de quelques particules d'air qui ſe ſont renfermées dans le ſang, lorſqu'il tomboit dans le vaiſſeau. Quand cette écume ne ſe diſſipe qu'après un long-tems, c'eſt une marque de la viſquoſité du ſang.

Différentes couleurs dont la ſuperficie ſe trouve nuancée. Les différentes couleurs qui ſe trouvent quelquefois ſur la ſuperficie du coagulum, & qui la rendent comme marbrée, viennent des parties intégrantes du ſang qui ont ſouffert différentes triturations & de la qualité du chile, & de la bile qui s'y trouvent mêlés.

Couleur de la partie blanche. La partie blanche du ſang qui s'eſt ſéparée, & qui environne le coagulum, eſt quelquefois laiteuſe, quelquefois elle eſt jaunâtre, & teint en jaune le linge qu'on y trempe. La couleur laiteuſe vient de ce que la ſaignée a été faite trop tôt après le repas, & avant que la ſanguification ait été faite. La couleur jaunâtre vient de la bile, qui ne ſe filtrant pas bien ſe mêle avec la ſéroſité du ſang, & lui donne cette couleur.

CHAPITRE III.

Des accidens qui ſuivent la ſaignée.

Il ne ſuffit pas d'avoir une parfaite connoiſſance de tout ce qui regarde l'opération de la ſaignée, il faut encore être inſtruit de tous les accidens qui peuvent

la ſuivre, ſoit pour les éviter, ſoit pour les corriger.

Accidens de la ſaignée. Les dépôts, le trombus, l'échimoſe, la tumeur lymphatique, la douleur & l'engourdiſſement, la piquûre de l'aponeuroſe, du muſcle biceps, celle du périoſte, celle du tendon & de l'artére, ſont les accidens qui dépendent de l'opération de la ſaignée, auſquels on peut ajouter la ſyncope où tombe quelquefois le Malade, ce qu'on appelle la ſaignée blanche. Tous ces accidens ſe diſtinguent par rapport à leur degré en legers, en médiocres, & en graves.

§. I.

Saignée blanche. Manquer d'ouvrir en ſaignant une veine d'où on a deſſein de tirer du ſang, c'eſt faire ce qu'on appelle une ſaignée blanche.

Ce qui en eſt la cauſe. On manque une ſaignée, parce que le vaiſſeau étant très-enfoncé, on ne porte pas la Lancette aſſez avant, ou aſſez perpendiculairement ; parce que le vaiſſeau eſt roulant, & qu'il fuit, pour ainſi dire, la Lancette ; parce qu'on pique à côté du vaiſſeau, ou au milieu de beaucoup de cicatrices, qui aſſez ſouvent en retréciſſent le diamettre, ou parce que le Malade retire ſon bras.

Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces cauſes a fait manquer la ſaignée pour éviter un pareil inconvénient.

§. II.

La ſyncope. Lorſque le Malade tombe en ſyncope pendant la ſaignée, on le fait revenir promp-

tement, en mettant le doigt ſur l'ouverture pour arrêter le ſang en le faiſant coucher ſur le dos, & en lui faiſant reſpirer du vinaigre, ou quelque eau ſpiritueuſe.

§. III.

Les dépôts, & ce qui les occaſionnent.

Les dépôts, tels que l'éréſipele & le phlegmon qui ſe forment aux environs de la piquûre, ou dans le lieu même de la piquûre à la ſuite de la ſaignée, ſont occaſionnés par la mauvaiſe diſpoſition des humeurs, ou par la piquûre de quelque fibre aponeurotique, ou par quelques efforts que le Malade aura fait avec ſon bras.

On a indiqué dans l'Abregé des principes les remédes qui conviennent à ces ſortes d'accidens.

§. IV.

Le trombus.

Le trombus eſt une tumeur formée par un ſang épanché aux environs de l'ouverture de la veine.

Les cauſes.

La piquûre de la veine de part en part, la petiteſſe de l'ouverture de la peau, & ſon défaut de proportion avec celle de la veine, un peu de graiſſe qui ſe preſente à l'ouverture, ſont les cauſes ordinaires du trombus. Pour empêcher que cette tumeur n'augmente, il ne faut lever que peu-à-peu le pouce qu'on a appliqué ſur le vaiſſeau afin de l'aſſujettir, & ne pas deſſerrer la ligature. Quand malgré ces précautions, on ne peut pas tirer la quantité néceſſaire de ſang, ou que la tumeur augmente; on pique la même veine au-deſſous du trombus, ou une autre veine.

Remédes.

On procure la réſolution du ſang épan-

ché en appliquant d'abord ſur la tumeur une compreſſe trempée dans l'eau commune, ou dans quelque eau ſpiritueuſe dont on ſe ſert par la ſuite. On peut mettre dans la duplicature de la compreſſe un peu de ſel commun, pour faciliter la réſolution.

§. V.

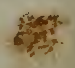
L'échimoſe. L'Echimoſe eſt une tumeur legére formée par le ſang extravaſé dans le corps graiſſeux, ce qui change la couleur naturelle de la peau en une livide, noirâtre ou jaunâtre.

Cauſes. Les frictions réiterées ſur les bras des perſonnes graſſes, & dont la peau eſt délicate, la ligature qu'on laiſſe trop long-tems ſerrée, l'extenſion du bras avant la réünion parfaite du vaiſſeau, un pli fait par la compreſſe ou la bande, la piquûre du vaiſſeau de part en part, enfin le trombus ſont les cauſes ordinaires de l'échimoſe, qui vient à la ſuite de la ſaignée. *Remédes.* On remédie à cet accident en frottant la partie avec quelque liqueur ſpiritueuſe, telle que l'eau-de-vie, celle de lavande, l'eau vulnéraire, &c. & en appliquant deſſus une compreſſe imbibée de ces mêmes liqueurs.

§. VI.

Tumeur lymphatique. La tumeur lymphatique qui ſurvient dans le lieu de la piquûre après la ſaignée, eſt formée par une lymphe épanchée d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques qu'on a ouverts en même-tems que la veine.

Signes. Cette tumeur ne change point la couleur de la peau, elle eſt ſans douleur, & ſouvent reluiſante, elle ne ſe forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre des vaiſſeaux



vaisseaux lymphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas se faire si parfaitement, qu'elle ne laisse une petite fistule imperceptible par où la lymphe épanchée s'écoule. On reconnoit cet écoulement à la chemise qui en est mouillée.

Cure. Une compresse épaisse & trempée dans une eau spiritueuse qu'on applique sur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle résiste à ce reméde, on y fait une petite ouverture pour donner issue à la lymphe épanchée, & l'on fait ensuite sur l'endroit ouvert une legére compression. S'il n'y a point de tumeur, mais seulement une petite ouverture par où la lymphe s'écoule, une compression faite dessus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réünion. Lorsque ce moyen ne réüssit pas, on applique la pierre infernale, qui en cautérisant un peu le vaisseau lymphatique, & détruisant les callosités, procure la consolidation entiére du vaisseau, & de la petite ouverture devenuë fistuleuse. Un emplâtre de céruse mis sur l'ouverture & la compression, après l'application de la pierre infernale, achévent la guérison.

§. VII.

Douleur & engourdissement. On sçait qu'il y a un petit cordon de nerfs appellé *cutané* intérieur qui accompagne la veine basilique; un autre appellé *musculo-cutané* qui passe derriére la veine médiane, & un autre rameau du nerf crural qui accompagne la veine saphene.

Signes. Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine on pique ou l'on coupe un de ces

petits cordons de nerf. Quand on le pique ſeulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où ſe diſtribue le nerf, & qui continue quelquefois à ſe faire ſentir pendant quelque-tems, mais avec moins de violence. Quand on le coupe totalement, on excite d'abord, comme en le picquant, une douleur vive, à laquelle ſuccéde un engourdiſſement le long de la partie où le coupé ſe diſtribue.

Il eſt difficile de prévoir cet accident, & s'il y a un moyen de l'éviter, c'eſt d'ouvrir les veines ſuivant leur longueur; mais cela n'eſt pas toujours poſſible.

Cure. Pour appaiſer la douleur on frotte toute la partie douloureuſe avec un mélange d'huile d'amande douce, d'huile de vers, & d'eau-de-vie.

On remédie à l'engourdiſſement avec le baume de Fioraventi & l'huile de vers qu'on mêle enſemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mélange.

§. VIII.

Piquûre de l'aponeuroſe. La piquûre de l'aponeuroſe du muſcle biceps eſt quelquefois ſuivie d'accidens. La douleur que le malade reſſent au moment de la ſaignée au-deſſus & au-deſſous de l'endroit piqué, & la réſiſtance que le Chirurgien ſent à la pointe de ſa Lancette, qui ſe trouve quelquefois émouſſée, ſont les ſignes qui font connoître ou du moins ſoupçonner qu'on a piqué cette aponeuroſe.

Une douleur vive au bras & à l'avant-bras, un gonflement, une tenſion, une inflammation, enfin un abſcès deſſus ou deſſous l'aponeuroſe, ſont quelquefois les ſuites

de cette piquûre. Les remédes qu'on employe pour prévenir & pour appaiser la douleur & les accidens, sont les mêmes que ceux dont on se sert pour remédier aux accidens qui suivent l'inflammation des autres parties aponeurotiques ; c'est-à-dire, la saignée réïtérée, le régime, les délayans, les cataplâmes anodins, émoliens & les résolutifs, lorsque la douleur est passée. Si ce dépôt, au lieu de se résoudre, se termine par suppuration, on en fait l'ouverture, en observant les regles prescrites pour les ouvertures des abscès, & on traite la plaie qui en résulte, selon les regles de l'Art. *Cure.*

§. IX.

En ouvrant la saphene à la malléole interne, la cubitale ou la radiale vers le poignet, & l'artére ou la veine temporale, on peut piquer le périoste si l'on enfonce la Lancette trop avant, ou si le Malade fait quelque mouvement. *Piquûre du Périoste.*

La douleur qui se fait sentir au-dessus & au-dessous de l'endroit piqué, & la résistance considérable qu'on a senti à la pointe de la Lancette, qui s'en trouve émoussée, font connoître qu'on a touché le périoste. *Signes.*

Une douleur, une tension, & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où se trouve le périoste piqué, sont quelquefois les suites & les signes de la lésion de cette partie.

Quand ces accidens ne sont pas considérables, quelques compresses trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de-vie & dans quatre d'eau commune, suffisent pour y remédier. Lorsque l'inflammation est dissipée, *Cure.*

il faut mettre un emplâtre d'onguent de la Mere sur la petite plaie de la saignée, pour en faire suppurer les bords. Si ces accidens sont violens, on applique sur la partie un cataplasme anodin, & sur la plaie un peu de suppuratif, qui en l'entretenant ouverte excite toujours un petit suintement, & même une petite suppuration. Lorsque la douleur & l'inflammation sont dissipées, on met un emplâtre d'onguent de la Mere sur la plaie qu'on desséche ensuite avec l'onguent de Céruse, ou de Pompholix, &c. Ces accidens ne se terminent pas toujours si heureusement, ils obligent quelquefois à débrider le périoste enflammé, trop tendu & prêt à tomber en pourriture; ce qui feroit un grand délabrement. L'incision faite pour débrider le périoste, découvre l'os qu'on doit panser ainsi que la plaie faite aux parties molles, suivant les régles de l'Art.

§. X.

Piquûre du tendon.

Si l'on enfonce trop la Lancette, ou si le Malade remue le bras, on peut en ouvrant la médiane piquer quelquefois le tendon du muscle biceps, qui est ordinairement situé dessous. La douleur vive que ressent le Malade au moment de la piquûre par tout le bras jusques vers l'acromion, & la résistance que le Chirurgien sent à la pointe de sa Lancette, font connoître que cette partie a été touchée.

Signes.

Suites de la piquûre.

Cette douleur se passe quelquefois, mais si elle continue, elle est bien-tôt suivie de gonflement, de tension, d'inflammation à toute la partie, de fiévre, de mouvement convulsif, de dépôts, & quelquefois de

pourriture. Car ces accidens sont les effets ordinaires des blessures des parties tendineuses.

Cure. Pour remédier à tous ces accidens on saigne fréquemment le Malade, on lui fait observer un régime fort exact; on lui fait prendre intérieurement, & on applique extérieurement les remédes capables d'adoucir la douleur & de calmer la violence des autres accidens; on couvre toute la partie d'un cataplasme anodin, ou émollient. Si ces moyens ne réüssissent pas, on découvre le tendon piqué; on met dessus un plumaceau imbibé d'esprit de térébenthine; on est même quelquefois obligé de couper le tendon en travers pour sauver le bras du Malade.

§. XI.

Comme la situation des artéres, par rapport aux veines extérieures, n'est pas uniforme dans les Sujets, il est d'une très-grande importance de reconnoître par la pulsation, celles des artéres voisines des veines qu'on peut piquer afin d'éviter l'artére, soit en piquant la veine dans les endroits où l'artére n'est pas trop proche, soit en n'introduisant la Lancette dans la veine qu'avec beaucoup de précaution.

Piquûre de l'artére.

Lorsque les membranes ne sont point toutes ouvertes.

Malgré toutes ces attentions, il peut arriver qu'en ouvrant la veine basilique, on pique l'artére qui est située dessous. La lancette peut ne diviser que quelques-unes des tuniques de l'artére, ou les ouvrir toutes. Dans le premier cas, on ne s'apperçoit de cet accident qu'au bout de quelque-tems, & jamais dans le moment de la saignée. Le sang trouvant dans le point de la division de

quelques-unes des tuniques de l'artére moins de résistance qu'ailleurs, dilate & étend peu-à-peu dans le lieu de la division, celles qui sont entiéres, & il se forme en cet endroit une tumeur aneurismale par dilatation.

Signes. Cette tumeur est fort petite dans son commencement, elle ne change point la couleur de la peau, on y sent un mouvement de pulsation pareil à celui de l'artére, elle disparoît lorsqu'on la comprime, & qu'en appuyant le pouce sur l'artére brachiale, on suspend le cours du sang, mais dès que l'on cesse la compression, elle revient, & quelquefois même avec un petit bruit.

Cure. On peut guérir cet aneurisme en faisant une compression exacte & continuelle à l'endroit de la tumeur après avoir fait rentrer le sang qui la formoit.

Toutes les tuniques divisées. Lorsque toutes les tuniques de l'artére sont divisées par la pointe de la Lancette, on s'en apperçoit à l'instant. Car, le sang artériel sort avec impétuosité, en arcade, & pour ainsi dire par bond, suivant le mouvement de pulsation. Sa couleur est beaucoup plus rouge & plus vermeil que le sang vénal; il se caille fort promptement: une compression sur l'artére brachiale en arrête le cours, au lieu que la compression faite à l'avant-bras ne l'empêche point de couler.

Signes.

Cure. Dès que l'on a reconnu que le sang vient d'une artére ouverte, on peut le laisser sortir jusqu'à ce que le Malade tombe en foiblesse, pourvû qu'il ne s'épanche pas aux environs de l'artére; ce qui arrive quand l'ouverture de l'artére n'est pas vis-à-vis celles des tégumens. Car, s'il s'épanchoit aux environs de l'ouverture, il faudroit

ſans différer en ſuſpendre le cours en ſerrant fortement la ligature, ou en faiſant ſur le champ une eſpéce de tourniquet. Il faut remarquer qu'on ne laiſſe écouler le ſang juſqu'à défaillance qu'afin de pouvoir mieux l'arrêter, qu'il y a des perſonnes qui ne tombe en défaillance que difficilement, & que par conſéquent il eſt quelquefois dangereux d'attendre la défaillance des Malades.

Après avoir arrêté le cours du ſang, on met ſur l'ouverture un petit morceau de papier brouillard mouillé & preſſé; on applique enſuite une petite compreſſe de la largeur de l'ongle,& ſur cette compreſſe pluſieurs autres graduées autant qu'il en faut pour ſurpaſſer le niveau du bras; on fait le bandage ordinaire de la ſaignée, mais avec une bande plus longue; l'on deſſerre peu-à-peu la ligature, & on met au bras ſur le trajet des vaiſſeaux une compreſſe épaiſſe qu'on ſoutient avec une bande, dont on ſerre les tours qui ſont plus près de l'ouverture que ceux qui en ſont éloignés.

Comme les compreſſes graduées qu'on applique ſur l'ouverture doivent faire dans ce lieu une compreſſion auſſi exacte qu'il eſt poſſible, par le moyen de la bande qu'on ſerre; il faut mettre l'avant-bras un peu en fléxion, afin que l'aponeuroſe du muſcle biceps, ſous laquelle l'artére ſe trouve étant relâchée par cette ſituation, permette que la compreſſion ſoit plus exacte.

Les compreſſes ſont graduées & plus élevées que le niveau du bras, afin que la preſſion ne ſe faſſe que ſur l'ouverture de l'artére, & non pas ſur les parties latérales dubras.

La compreſſe appliquée ſur le trajet de l'artére du bras & un peu ſerrée par la bande, ralenti le mouvement du ſang dans ce vaiſſeau, & empêche qu'il n'aille frapper trop fortement le lieu de l'ouverture. On met le bras en écharpe, on recommande au Malade de ne pas remuer le bras, on le ſaigne, & on lui fait obſerver un régime de vivre.

Quand la compreſſion eſt bien faite & continuée long-tems, elle procure ordinairement la réünion parfaite de l'artére, mais ſi elle eſt mal faite, on s'en apperçoit bientôt à l'extravaſion du ſang qui s'infiltre dans le corps graiſſeux; ce qui oblige à lever l'appareil, & à faire l'opération qu'on appelle de l'aneuriſme. Le bandage ſe relâche quelquefois, lors même que la compreſſion eſt bien faite; il faut alors faire une ligature ſerrée avant de l'ôter entiérement, & appliquer un appareil nouveau, parce que la réünion, quoique déja faite n'eſt pas aſſez ſolide pour ſoutenir l'effort du ſang, il faut même continuer cette compreſſion pendant long-tems; car on a ſouvent remarqué que l'eſpace de dix ou douze jours n'eſt pas ſuffiſant pour procurer une réünion ſolide. Quand la compreſſion n'eſt point continuée aſſez long-tems, il ſe forme un aneuriſme réellement par diviſion; mais qui a ſouvent les ſignes de l'aneuriſme par dilatation.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

AVANT-PROPOS.

PREMIERE PARTIE.

DE *la Phisiologie*, Pag. 1

SECTION PREMIERE.

Des parties solides, 2
CHAP. I. *Des parties qu'on apelle similaires, ou simples*, 4
CHAP. II. *Des parties qu'on apelle dissimilaires; ou organiques*, 18

SECTION II.

Des parties fluides; 29
CHAP. I. *Du Chyle*, idem
CHAP. II. *Du Sang*, 30
CHAP. III. *Des liqueurs émanées du sang*, 46

SECTION III.

Des fonctions. 53
CHAP. I. *Des fonctions vitales*, idem
§. I. *La circulation du sang*, id.
§. II. *L'action du cerveau*, 57
§. III. *La respiration.* 58
CHAP. II. *Des fonctions naturelles*, 61
§. I. *La digestion*, idem
§. II. *La nutrition.* 64
§. III. *L'accroissement, l'embonpoint*, idem
§. IV. *L'éjection des excrémens*, idem
§. V. *La filtration ou sécrétion*, 65
§. VI. *La génération*, 67
Du fœtus, 68
CHAP. III. *Des fonctions animales*, 77
§. I. *Les mouvemens du corps*, id.
§. II. *Les sensations*, 78
Le vûe, 79
L'oüie, *L'odorat*, *Le goût*, *Le toucher*, 8[illegible]
Le veille, *Le sommeil*, *La vie*, *La santé*, 85

SECONDE PARTIE.

De l'Higienne, 84
§. I. *L'air*, 85
§. II. *Les alimens & la boisson*, 87
§. III. *Le sommeil & la veille*, 102
§. IV. *Le mouvement & le repos*, 103
§. V. *Les excrétions retenues ou évacuées*, 104
§. VI. *Les passions de l'Ame*, 106

TROISIÉME PARTIE.

De la Pathologie, 108
CHAP. I. *De la division des maladies en plusieurs espéces, & les différens noms qu'on leur donne*, 109
CHAP. II. *Des causes des maladies*, 115
§. I. *Les causes internes*, idem
§. II. *Les causes externes*, 117
CHAP. III. *Des signes des maladies*, 120
§. I. *Signes commémoratifs*, 121
§. II. *Diagnostics*, idem

§. III. *Prognostics*, 124
Le Pouls, idem
CHAP. IV. *Des symptômes & accidens*, 127
§. I. *Des symptômes*, 127
§. II. *Des accidens*, 128
1°. *La douleur*, idem
2°. *L'hémorrhagie*,
3°. *L'insomnie*,
4°. *La fiévre*,
5°. *La convulsion*,
6°. *La paralisie*,
7°. *Le dévoyement*,
8°. *Le métastase*, } 131

QUATRIÉME PARTIE.

De la Thérapeutique. 134
CHAP. I. *Des indications*, &c. 134
§. I. *Des indications*, 135
§. II. *De l'ordre*, 137
§. III. *De l'urgent & de la cause*, idem
CHAP. II. *Des moyens ou des remédes que l'on employe pour guérir*, 139
§ I. *Du régime de vivre*, idem
§. II. *Des médicamens*, 141
Les anodins, 144
Les répercussifs, 145

Les émolliens, 147
Les résolutifs, 148
Les suppuratifs, 150
Les détersifs, 151
Les sarcotiques, 152
Les corrosifs caustiques, &c. 152
Les cicatrisans, 155
Les astringens, 155
Les ophtalmies, 157

Les formules.
- *Cataplasmes*, 159
- *Fomentations*, 162
- *Eau phagedenique*, 163
- *Embrocations*, idem
- *Pomades*, idem
- *Linimens*, 164
- *Injections*, idem
- *Lotions, digestifs*, 165
- *Collyres*, 166
- *Gargarismes*, 167

§. III. *Des opérations*, 175
1°. *Des instrumens*, 175
2°. *Des différentes espéces d'opérations*, 177
La sinthese, idem
La Diérese, 178
L'exerese, 182
La prothese, idem
3°. *Des appareils*, 183
CHAP. III. *Des régles générales qu'il faut*

suivre dans la pratique des moyens de guérir, 188
§. I. *Regles pour le régime*, idem
§. II. *Regles pour administrer les médicamens*, 189
§. III. *Regles qu'il faut observer dans toutes les opérations*, idem
1°. *Avant l'opération*, idem
2°. *Pendant l'opération*, idem
3°. *Après l'opération*, idem
CHAP. IV. *Des différentes méthodes curatives*, 200
§. I. *De la cure préservative*, id.
§. II. *De la cure palliative*, 201
§. III. *De la cure radicale*, 203

CINQUIÉME PARTIE.

Des maladies en particulier, 204
Des maladies parties molles, 205

SECTION PREMIÉRE.

Des tumeurs des parties molles, 206
CHAP. I. *Des tumeurs causées par les liqueurs*, idem
§. I. *Des différences des Apostêmes*, idem
§. II. *De leurs causes*, 2[illegible]

§. III. *De leurs signes,* 216
§. IV. *Des tems des apostêmes,* 217
§. V. *De leurs terminaisons,* 218
1°. *La résolution,* idem.
2°. *La suppuration,* 220
3°. *L'induration,* 223
4°. *La délitescence,* 224
5°. *La pourriture,* 225
§. VI. *De la cure des apostêmes,* 229
§. VII. *Des apostêmes en particulier,* 239
1°. *L'érésipele,* idem
2°. *Le phlegmon,* 240
3°. *L'ædeme,* 243
4°. *Le Schirre,* 247
CHAP. II. *Des tumeurs faites par le déplacement des parties molles,* 253
Des hernies, idem
§. I. *Structures des parties,* 254
§. II. *Différences des hernies,* id.
§. III. *Causes des hernies,* 257
§. IV. *Signes des hernies,* 258
§. V. *Cure des hernies,* 260
CHAP. III. *Des tumeurs faites par les corps étrangers,* 263

SECTION SECONDE.

De la solution de continuité des parties molles, 266

CHAP. I. §. I. *Des plaies en général,* 267

Cure des plaies en général, 275

§. II. *Des plaies en particulier,* 287

Des plaies de la tête, idem

Cure des plaies de la tête, 290

Des plaies de la poitrine, 291

Cure des plaies de la poitrine, 295

Des plaies du bas ventre, 296

Cure des plaies du bas ventre, 300

CHAP. II. *Des ulcéres en général,* 302

Cures des ulcéres, 308

Des maladies des parties dures, 312

CHAP. I. *Des tumeurs des parties dures,* idem

§. I. *L'ankilose,* 313

§. II. *Le rakitis,* idem

§. III. *L'exostose,* idem

CHAP. II. *De la solution de continuité des parties dures,* 314

§. I. *La carie*, idem
§. II. *La plaie en l'os*, idem
§. III. *Les fractures*, idem
§. IV. *Le spina bifida*, 322
CHAP. III. *Des maladies des parties dures causées par leur déplacement*, 323
§. I. *Le diastasis*, 323
§. II. *L'entorse*, 324
§. III. *Le cliquetis*, idem
§. IV. *Les luxations*, idem

DE LA SAIGNÉE.

CHAP. I. *De l'opération de la saignée*, 333
§. I. *Des vaisseaux qu'on doit ouvrir*, 334
§. II. *Des instrumens dont on se sert pour saigner*, 337
§. III. *De la maniére d'ouvrir les vaisseaux*, 338
§. IV. *Ce qu'on doit faire avant, pendant, & après la saignée*, idem
CHAP. II. *Des effets de la saignée*, 345
§. I. *De la saignée évacuative, dérivative, révulsive & spoliative*, 346
§. II. *Du prognostic qu'on peut ti-*

rer de l'inspection du sang, 347

CHAP. II. *Des accidens de la saignée*, 349

§. I. *De la saignée blanche*, 350

§. II. *De la syncope*, idem

§. III. *Des dépôts*, 351

§. IV. *Du trombus*, idem

§. V. *De l'échimose*, 352

§. VI. *De la tumeur lymphatique*, idem

§. VII. *De la douleur*, 353

§. VIII. *De la piquûre de l'aponeurose*, 354

§. IX. *De la piquûre du périoste*, 355

§. X. *De la piquûre du tendon*, 356

§. XI. *De la piquûre de l'artére*, 357

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *Principes de Chirurgie.* C'eſt un Ouvrage qui mérite des éloges, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce premier Mars 1746. MORAND.

PRIVILÉGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, notre bien amé CHARLES-MAURICE D'HOURY, Pere, Imprimeur-Libraire à Paris, Adjoint de ſa Communauté, & ſeul Imprimeur-Libraire de notre très cher & très-amé Oncle Loüis Duc d'Orleans, premier Prince de notre Sang, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Principes de Chirurgie*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſem-

blera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la datte des Presentes; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feüille imprimée attachée pour modèle, sous le contre-scel des Presentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant ou ses Ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait

aucun trouble ou empêchement ; Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trente-uniéme jour du mois de Mars, l'an de Grace mil sept cens quarante-six, & de notre Régne le trente-uniéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 587. Fol. 515. conformément aux anciens Réglemens confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 5 Avril 1746.

VINCENT, Syndic.

